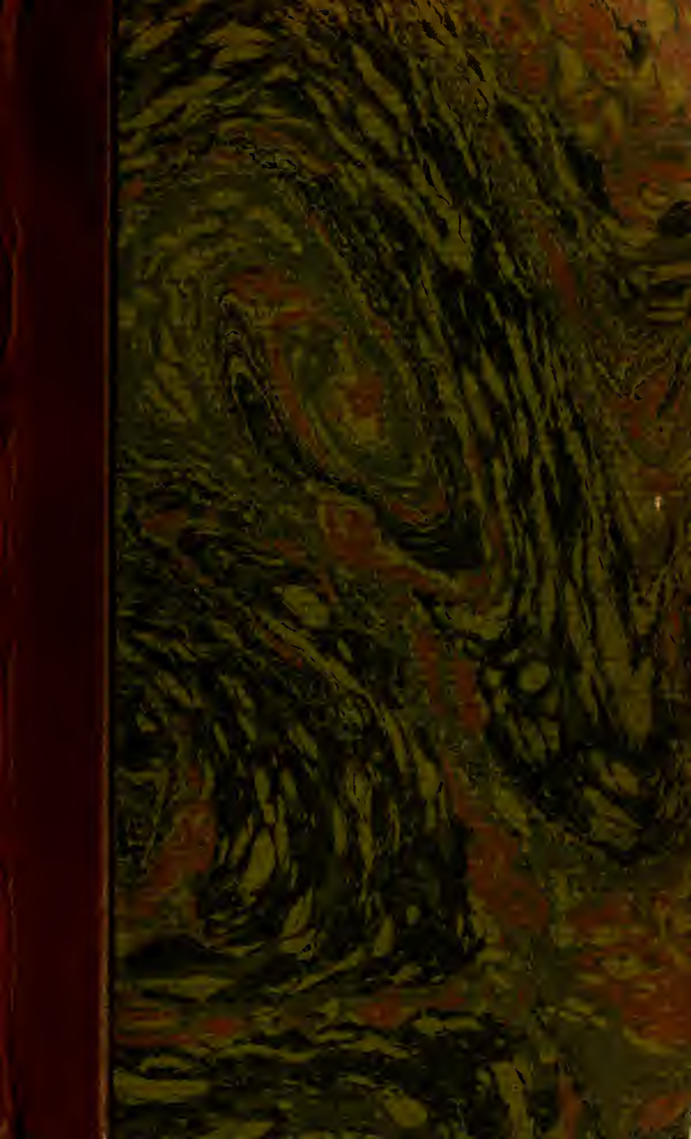


LETTRES
ET AUTRES
OEUVRES
DE MONSIEUR DE
VOITURE.

Nouvelle Edition plus complette que les precedentes, & augmentée de la ſuitte & de la concluſion de l'Hiſtoire

D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

TOM. II.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. IX.

LETTRES AMOUREUSES DE MONSIEUR DE VOITURE.

LETTRE I.

FLorice, Quittons le noir, je vous en prie; ou, s'il faut que nous ſoyons en deüil; que ce ne ſoit que pour nôtre abſence. J'ay receu vos excuſes avant que vous les euſſiez faites, & vous devez penſer, que je ne croyois pas que vous euſſiez failly, puiſque j'avois eu le courage de vous accuſer. J'ay cherché mieux que vous tout ce qui faiſoit à vôtre décharge, & pour dire le vray, ma cauſe étoit trop mélée avec la vôtre, & j'avois trop d'interêt en vôtre innocence, pour ne la pas bien défendre. Car ſi vous euſſiez été trouvée coupable, j'en euſſe eu la peine le premier, & perſonne n'en eût été puny ſi cruellement que moy. Mais de plus, j'ay une trop haute opinion de ma fortune, & de vôtre courage, pour douter que l'un ou l'autre puiſſe tomber ſi bas. Il eſt indigne de vous & de moy de craindre qu'une affection

ſi bien jointe, ſe démente, en quelque ſorte: & c'eſt un crime entre nous deux, d'imaginer ſeulement qu'il ſoit poſſible. Si l'un de ces deux, dont je vous ay fait des reproches, avoit attendu le jour en vôtre chambre, je croirois que vous euſſiez voulu prendre une nuict toute entiere pour le quereller, & quand je l'aurois veu entre vos bras, je penſerois que je vous aurois priſe pour une autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. Enfin, je me défierois plûtôt de la fidelité de mes yeux, que de la vôtre, & je me perſuaderois plus aiſément d'avoir été trompé d'eux, que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera jamais réver, & quand ils auroient été un ſiecle entier avec vous, je ne croirois pas que vous euſſiez été un quart d'heure avec eux. Mais encore, dites moy, aprés que le premier s'en fut allé, demeurâtes-vous ſeule avec l'autre, & vôtre femme de chambre ne monta-t-elle pas auſſi-tôt? Sont-ils ſortis à ce voyage d'auprés de vous, auſſi ſatisfaits que les autresfois? Et leur avez-vous encore laiſſé toutes ces belles eſperances, avec leſquelles ſeules je les tiens plus riches, que s'ils poſſedoient tous les autres biens du monde? Je m'informe curieuſement de ces particularitez, car je ſçay bien qu'elles ne me peuvent étre que bien agreables; & ſans doute cette entreveuë me donneroit plus de ſujet de contentement que de plainte, ſi j'en avois une parfaite connoiſſance. Mais cependant ils vous virent, tandis que j'étois à trente lieuës de vous; & au même temps que je me trouvois ſeul en ma chambre à plaindre cette abſence, ils étoient dans la vôtre, & vous entendoient parler: Peut-être même qu'ils vous ont veu rire, & que vous donnâtes ſujet à l'un deux d'avoir cette nuit-là quelque agreable ſonge. Ha! Florice que c'eſt une traîtreſſe que la jalouſie,

jaloufie, & qu'elle fe gliffe aifément en nous, au deceu de nôtre raifon ! Je fçay bien que vos erreurs paffées vous obligent à de fâcheufes confequences, & que vous étes contrainte de faire beaucoup d'actions contre vôtre cœur & le mien, fi vous ne voulez faire courre fortune à une chofe que vous tenez bien chere. Mais fi vous fçaviez quel coup cela me donne, & combien ces penfées me touchent, peut-être qu'une autrefois vous mettriez toute autre chofe au hazard, plûtôt que ma vie; & aprés cela, vous me reprochez que je n'ay pas été affez diligent à vous envoyer mon portrait. En verité, voudriez-vous que je fuffe arrivé pour faire un tiers avec ces deux? & que j'euffe été prefent, pour être témoin des contentemens qu'ils reçoivent auprés de vous? Sans mentir, je ne croy pas même que ma peinture l'eût pû fouffrir, & c'eût été me faire mourir en effigie. Encore je penfe que j'en euffe fenty quelque chofe d'icy, & fans doute j'en fuffe tombé en langueur, comme ceux que l'on tuë de cent lieuës loin, en ne piquant que leur image. Mais quand cette confideration-là n'y feroit point, vous ne devriez pas fouhaitter de voir mon portrait, en l'état où les premiers jours de cette abfence m'avoient mis. Il n'y avoit pas d'affez mauvaifes couleurs dans toute la peinture, pour reprefenter celle que la trifteffe m'avoit donnée : Et je ne voy pas qu'il y eût apparence de peindre au vif un homme qui étoit plus que demy mort. Vous en euffiez trouvé un autre que celuy que vous aviez veu fi content auprés de vous. Et fi l'on m'eût bien peint, vous ne m'euffiez pas reconnu ; car à moy-même, je n'étois pas reconnoiffable, & à peine pouvois-je paffer pour une mauvaife copie de celuy que j'étois il y a quelque temps. Mais j'efpere que bien-

tôt vous me verrez plus riant & plus gay, car je commence à me rasserener le visage ; & si le Peintre n'y oublie rien, vous y verrez une esperance de vous aller trouver bien-tôt aprés mon portrait. Disposez-vous aussi de me recevoir plus gayement, & que les recommandations de la Demoiselle au bon esprit, ne vous en empêchent pas, si vous joüissez encore du vôtre. Je ne luy envoyay pas mes baise-mains ; mais je luy renvoyay ceux qu'elle m'avoit faits par trois differentes personnes, & je ne l'eusse pas entrepris si je n'eusse craint de vous offenser en retenant quelque chose d'elle. Encore en eussiez-vous été avertie, si je n'eusse eu peur de vous ennuyer un quart-d'heure, par un fâcheux ressouvenir comme celuy-là. Et la même consideration qui vous a empêchée de me dire cette autre nouvelle que j'ay sceue d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais puisque nous sçavons tout l'un de l'autre, & que le mauvais Demon qui nous separe, veut encore nous rendre presentes toutes celles de nos actions qui nous peuvent offenser ; je vous prie trompons sa malice, & le prevenons en cela, les choses auront tout un autre visage, quand nous les sçaurons par nous-mêmes ; & pour moy, je vous jure, qu'il ne m'échappera jamais rien, qui en apparence vous puisse fâcher, dont aussi-tôt je ne me confesse à vous. Promettez-moy le même, je vous prie, & me dites comment vous avez pû sçavoir que j'eusse fait des recommandations à personne, & par quel chemin vous avez trouvé celuy qui m'avoit appris les nouvelles dont je me suis plaint à vous : car, sans mentir, j'en suis en peine, & pour moy, je croy que vous avez quelque Genie aupres de moy, qui vous donne avis de ce qui s'y passe. Mais puis qu'il vous dit tout, demandez luy si je vous aime, & qu'il

vous

vous die combien de fois je soûpire tous les jours pour vous.

A MADAME....

LETTRE II.

C'Est sans doute une menace, qui étonneroit un plus resolu que moy; Mais tant que vous me menacerez de la sorte, j'avouë que je ne sçaurois vous craindre, & je seray assez hardy pour me trouver aprés dîner où vous me commandez, quelque mal-heur qui m'en puisse arriver. Je sçai bien que vôtre logis n'est pas un lieu de seureté pour moy, & que sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'huy, de qui je doive craindre tant de mal, que de vous. Mais au moins, souvenez-vous, s'il vous plaît, de ne me laisser par souffrir trop long-temps: Si vous voulez devenir bonne, comme vous dites, commencez à l'être en cette occasion. Et, sans mentir, l'obeïssance aveugle que je vous rends, vous y oblige en quelque sorte, & la franchise avec laquelle vous voyez que je me remets entre vos mains. Quoy que je connoisse bien à quoy vous me destinez, je veux, neant-moins, rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous desirez qui le soit à mes dépens; & je vous promets que je tiendray son affection secrette, sans en tirer aucune vanité: Mais je ne sçay si je me pourray taire de vôtre confidence.

A LA MESME.

LETTRE III.

C'Eſt le vray moyen de redoubler mes peines, que de me faire entendre, que vous en avez ; & moy, qui juſqu'icy ay ſupporté les miennes avec tant de patience, je doute ſi je pourray ſouffrir les vôtres. Mais de quelque ſorte que ce ſoit, je ne puis trop endurer, puiſque c'eſt pour l'amour de vous ; & les deux mots, que dans vôtre billet vous avez ajoûtez hors du rang des autres, me feroient courir gayement au martyre. Je croy que vous-même n'en doutez pas, & que vous étes aſſez aſſeurée de ma reſolution ; puis qu'aprés m'avoir averty du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moy-même j'aille le recevoir : & qu'aprés dîner je me rende volontairement en un lieu, où mes peines doivent être redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à un autre, & feroit ſonger un plus ſage que moy à ſe mettre en ſauveté. Mais quelque peril que j'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeïr, ni qu'ayant l'honneur de vous connoître ſi bien que je fais, je me puiſſe empêcher d'être,

Vôtre, &c.

A LA MESME.

LETTRE IV.

J'Ay oublié tout ce que je devois dire à la..., avec qui vous me vouliez accorder, & ſi je vous

vous asseure, que ce n'est pas pour avoir dormy depuis. Je suis fâché de n'avoir pas eu plus de soin d'une personne qui m'avoit été recommandée de si bonne part: & que ne luy pouvant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu davantage en ma memoire. C'est la partie de mon ame, dont je luy pouvois le plus justement faire part: car c'est celle qui est la plus contraire au jugement, & qui a le soin des choses passées. Mais si je luy dis quelque chose d'obligeant aprés dîner, elle ne se pourra pas plaindre, que je ne luy parle que par cœur: & je sens le mien si éloigné de tout ce que j'ay à luy dire, que si vous ne me secourez tantôt, vous verrez que je ne sçauray pas, non plus que vous, ni les mots, ni les temps. Mais pleût à Dieu que vous ne sceussiez pas celuy de vôtre partement, & que vous ne m'en peussiez encore aujourd'huy rien apprendre. Car, sans mentir, je n'ay pas l'esprit assez fort pour en souffrir, seulement, l'imagination; & cette pensée étouffe en moy toutes les autres. Quand je songe que demain vous ne serez plus icy, je trouve étrange qu'aujourd'huy je sois au monde: Et je suis prêt d'avoüer avec vous, qu'il y a de la fiction en cette amour que je fais paroître, quand je pense que je respire encore, & que ce déplaisir n'acheve pas de me tuër. D'autres ont perdu la parole, & se sont confinez aux solitudes de la Thebaïde, pour de moindres malheurs que le mien. Mais si j'avouë, que je ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal si loin de vous: je suis, ce me semble, excusable de n'aller pas chercher un hermitage aux deserts d'Egypte, puisque j'espere trouver place en celuy que vous allez bâtir. Il n'y a que cette esperance qui me puisse arrêter au monde, & ma vie ne tient plus qu'à cette pensée. Je ne

ſçay pas ſi tout ce que je dis icy, eſt dans les bornes de l'amitié paſſionnée; mais vous ne pouvez dire que je parle à vous trop clairement, veu que vous pouvez toûjours donner deux ſens à toutes mes paroles : ni vous plaindre, ſi je ne vous écris pas dans les termes que vous deſirez; puiſque je n'ay pas veu encore celuy qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'eſt permis de faillir ; & que je puis dire quelque choſe de mes ſentimens, je vous jure avec la même affection que je fis hier, que la ſeule folie que je feray au monde, ce ſera d'aymer toûjours la plus aymable qui fut jamais ; & que je veux bien avoir vôtre haine, dés le jour que vous aurez mon amitié.

A LA MESME.

LETTRE V.

JE ſens bien que la fin de mes jours approche, & que je ſuis à la veille du plus grand malheur qui m'arrivera jamais. Cependant je trouve mon eſprit en un état plus tranquille, que je n'euſſe oſé l'eſperer: & au milieu de mille penſées qui m'affligent, j'en trouve encore quelqu'une qui me conſole. Dans l'étonnement où je ſuis, je ne puis voir la cauſe d'un evenement ſi extraordinaire : Mais je connoi bien que vous produiſez en mon ame, je ne ſçay par quels moyens, des effets dont je ne voy pas la cauſe, & que vous faites que mon cœur ſe rejouiſſe, ſans que mon eſprit ſçache pourquoy. Tant y a, que ſe ſuis auſſi reſolu de mourir, que s'il me reſtoit quelque choſe à eſperer aprés cela ; & quelque cruelle que ſoit la mort que me va donner vôtre

vôtre abſence, je ſuis preparé à la ſouffrir, comme ſi c'étoit un paſſage à une meilleure vie. Il me déplaît ſeulement, que cette perſonne à qui vous me prêtez quelquefois, ne me permette pas d'achever mes jours en repos: & que je ſois contraint de partager entre vous & elle, les dernieres heures qui me reſtent. Cela me perſuade, ce que je n'avois pû encore bien croire, que nous voyons tous, à l'heure de la mort, nôtre bon & mauvais ange, & que nous avons en ce moment, de bonnes & de fâcheuſes viſions. Mais je vous ſupplie trés-humblement, ſi vous ne me haïſſez pas encore, de ne me pas delaiſſer en cette extremité, & de prendre ſoin d'une ame, qui ne peut être ſauvée que par vous, & qui ſeroit tourmentée, à jamais, ſi vous l'aviez abandonnée.

A LA MESME.

LETTRE VI.

IL étoit temps que je ſongaſſe à ma conſcience, & ce fut heureuſement pour moy, que je fis hier une partie de ma confeſſion: Car je n'avois point encore été ſi malade qu'aujourd'huy, & mon mal augmente de ſorte, que ſi j'euſſe differé davantage, je croy que je fuſſe mort en mauvais état. Au moins, dans l'accés où ſe trouve mon eſprit, & dans les inquietudes qui l'affligent, je voy bien que les réveries le vont prendre, & je n'eſpere pas que je puiſſe jouïr encore une heure de mon bon ſens. Ce qui me le perſuade le plus, c'eſt que parmy les déplaiſirs & les ennuis qui me devroient accabler, je ne puis être extrémement triſte; & que je me trouve moins affligé que de coûtume, quoy que je ſois au pire état, où je

me vis jamais. Je perdis l'autre jour ainsi un de mes amis, à qui l'excés de son mal en ôta le sentiment. Les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, & ses imaginations luy donnoient du repos, pendant que sa fiévre le tuoit. Je vous supplie de ne me point envier une fin pareille à celle-là: & puis qu'il ne me reste pas encore huict jours à vivre, souffrez que je les acheve en cette sorte. Cela étant, j'avouë que vous étes plus pitoyable que je ne croyois, & moy plus heureux que je n'avois esperé. Car une aussi folle entreprise que la mienne, ne devoit pas avoir un succés si bon, & aprés avoir fait une si grande faute, je n'esperois pas d'en mourir si-tôt, ni si doucement. Je vous demande pardon; Je pensois ne vous écrire, que ce qui touchoit vôtre amie, & je viens de m'appercevoir que je ne vous en ay pas dit un mot. Je vous supplie trés-humblement d'ordonner d'elle & de moy, ce qu'il vous plaît, & que je sçache quand vous voulez que j'en aille ouïr l'Arrêt. Je vous supplierois que ce fût dés ce soir, mais j'ay crainte de vous être importun, & je ne sçay pas où je vous trouverois aprés dîner.

A LA MESME.

LETTRE VII.

SI c'est aujourd'huy que je doi donner du contentement à la personne que vous me recommandâtes hier, je vous supplie de m'envoyer ce que vous voulez que je luy donne: ou de ne trouver pas mauvais, que je ne fasse point de largesse aux autres, d'un bien, dont les plus pauvres sont plus riches que moy. Je n'avois pas

eu encore de ſi mauvaiſes heures, que les douze derniers que j'ay paſſés; & depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu ſi peu de repos, que je vous aſſeure qu'il y a eu des Feüillans qui ont été mieux couchez que moy. Cét homme à qui vous laiſsâtes hier le poignard dans le cœur, a eu une meilleure nuict; La crainte, le regret, le déplaiſir, & tout ce qu'il y a de poiſons froids dans l'amour, n'ont ceſſé de me déchirer l'eſprit: & le ſommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu divertir, a été proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a toûjours fait voir celle de vôtre abſence. En cét état où je ſuis je ne croy pas que vôtre amie puiſſe être fort contente de mon entretien: ſi ce n'eſt que ſon amour ſe ſoit tournée en haine, & qu'il ne luy reſte plus de paſſion, que celle de la vengeance. Si cela eſt, elle trouvera en moy une ſatisfaction toute entiere, & ſera bien aiſe de voir, qu'elle n'eſt pas encore la plus miſerable du monde. Je vous prie, pourtant, en quelque humeur que vous la voyiez, de ne me laiſſer pas ſi ſeul avec elle, que quelqu'un ne nous puiſſe ſeparer: & de conſiderer, qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, ſoit qu'elle m'ayme ou qu'elle me haïſſe. Je vous ſupplie trés-humblement, de ne me point refuſer cette faveur, afin qu'au moins, ſi je l'ay... que ce ne ſoit pas une autre que vous qui me donne la mort, & qu'il n'y ait que mes ſoûpirs, & l'ennuy de vôtre abſence, qui m'étouffent. Je ne ſçay pas ſi vous commencerez par celle-cy, à luy montrer les Lettres que je vous écris: Mais je ne m'en plaindray pas, pourveu que vous me permettiez aprés cela, de partir à l'heure même, & de me ſauver en Eſpagne. Car c'eſt un remede que je penſe qui eſt propre à toutes ſortes de maux: &

ſi vous avez permis à quelqu'un de s'y retirer pour fuïr la fiévre, vous me devriez excuſer ſi j'y allois pour éviter la mort. Mais dans la miſere où je ſuis; je m'étonne que je puiſſe avoir cette penſée; & cette imagination, ce me ſemble, eſt trop gaye pour tomber en un eſprit auſſi affligé que le mien. Toutefois, puiſque vous ſauvez tous les ans la vie à un homme, & que vous m'aſſeuriez hier, que vous faiſiez toutes les bontez qui ne vous coûtent rien; pourquoy ne puis-je pas eſperer, que je ſeray peut-être celuy à qui vous ferez cette grace, & que vous ne me laiſſerez pas mourir, puiſque vous le pouvez empêcher ſi aiſément.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

JE croyois qu'il n'y eût que vous qui me puſſiez donner de mauvaiſes nuicts, mais je trouvay hier une Dame, qui m'a fait paſſer celle-cy ſans dormir, & qui me perça le cœur ſi ſenſiblement, que je n'ay point eu de repos depuis que je l'ay veuë. Sans deſſein, comme je croy, de m'aſſaſſiner, elle me dit, que vous deviez partir demain, & qu'elle avoit appris cette nouvelle de vôtre bouche. S'il eſt ainſi, j'ay, ce me ſemble, quelque raiſon de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie) que, ſans l'avoir merité, vous abregiez mes jours devant le temps. Vous trouverez, peut-être, étrange, qu'un homme auſſi malheureux que moy, ſe plaigne qu'on ne le laiſſe pas aſſez vivre: & que je me tourmente, de ce que l'on me veut delivrer trop-tôt de tous mes maux.

Mais

Mais je voy bien, qu'encore les plus miſerables aiment la vie ; & puiſque je ne doi perdre la mienne qu'en me ſeparant de vous, je croy que ce n'eſt que la ſorte de mourir qui m'étonne, & que je ſuis excuſable d'avoir peur d'une ſi cruelle mort. Cette penſée ne m'a pas laiſſé fermer l'œil depuis hier : & ſi ce jour me dure autant que la nuict que je viens de paſſer, je ne devrois apprehender vôtre abſence, que comme un malheur, qui ne me peut venir que d'icy à cent ans. Mais un ſi fâcheux accident ſe doit prevoir d'auſſi loin que cela : & s'il n'avoit à m'arriver qu'à la fin du monde, je commencerois dés cette heure à le craindre. Neanmoins, je vous ſupplie de ne laiſſer pas de me dire ce qui en eſt : & puiſque c'eſt toute la grace que vous me pouvez faire, avertiſſez-moy de l'heure & du jour de ma mort, afin qu'au moins je me puiſſe reconnoître auparavant, & que j'aye loiſir de m'y préparer.

A LA MESME.

LETTRE IX.

JE penſois que la Lettre que je vous envoye avec celle-cy, arriveroit auſſi tôt que vous, & qu'elle attendroit long-tems chez M... devant qu'il vous ſouvinſt d'elle. Mais j'ay été contraint de la garder juſques à cette heure : & je n'ay pû trouver le logis de celuy à qui je la devois donner, que deux heures aprés qu'il fut party. Je croy que vous aurez ſceu les nouveaux ſujets d'affliction qui me ſont arrivez depuis, & qu'il n'eſt pas beſoin que ce ſoit moy qui vous donne toutes ces mauvaiſes nouvelles. Je vous diray ſeulement, que je ne ſuis gueres plus heureux en mes ami-

tiez, qu'en mes paſſions, & que la fortune me frappe par tous les endroits, où elle me peut bleſſer. Neanmoins, pour me toucher vivement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'envoiât aprés vôtre partement: & ſi elle vouloit que ce dernier coup me fût ſenſible, elle me le devoit donner devant que de m'avoir aſſommé. Et en cela, vous pouvez voir combien peu de choſe c'eſt que l'amitié, quand elle n'eſt pas paſſionnée. Car cét accident, qui en un autre tems m'auroit percé le cœur, & que je voudrois encore avoir racheté de tout ce qui me reſte de bien au monde, n'a pû me rendre plus triſte que je l'étois. & de tant de larmes que j'ay répanduës depuis, je ne ſçay ſi mon amy en a eu pour luy une toute entiere. Auſſi, à dire le vray, puis qu'il devoit demeurer icy, & qu'il n'avoit pas d'eſperance d'aller où vous étes, je ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort de luy avoir ôté la liberté, & de luy défendre la converſation du reſte du monde, quand il ne pouvoit plus avoir la vôtre. Il me ſemble bien plus injuſte, que l'on me retienne icy priſonnier comme les autres, & que je ſois arrêté ſans que perſonne m'accuſe. Toutefois, j'avouë que les plus criminels ne le ſont pas tant que moy: & quand ceux-cy auroient conſpiré contre l'Etat, & l'authorité du Roy, j'ay fait encore une entrepriſe plus hardie que celle-là; pour laquelle je voy bien qu'il faut que je meure.

A LA MESME.

LETTRE X.

VOus pouvez être aſſeurée, que la triſteſſe, ny l'amour ne feront jamais mourir perſonne, puiſque

puiſque l'un ou l'autre ne m'a pas encore tué; & qu'ayant été deux jours ſans l'honneur de vous voir, il me reſte quelque apparence de vie. Si quelque choſe m'avoit fait reſoudre à vôtre éloignement, c'étoit la créance que j'en ſerois quitte pour en mourir, & qu'une ſi forte douleur que celle-là, ne me laiſſeroit pas languir long-tems. Cependant je trouve, contre mon eſperance, que je dure beaucoup plus que je ne l'avois imaginé : & quelques coups mortels que j'aye, je croy que mon ame ne ſe peut détacher de mon cœur, pource qu'elle y voit vôtre image. C'eſt le ſeul pretexte que je trouve pour la garantir de lâcheté: & ne voy que cette raiſon qui la doive retenir ſi long-tems en un lieu, où elle ſouffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vîtes tirer à quatre chevaux, & déchirer en pieces en me ſeparant de vous, je vous jure, que je n'ay pas eu encore le moyen d'eſſuyer mes yeux: & bien qu'ils ne connoiſſent plus les couleurs, ni la lumiere, ils ne me ſerviront pourtant jamais ſi fidelement qu'ils ſont, puis qu'ils m'aydent à pleurer vôtre abſence. Dans les tourmens & la langueur où je ſuis, il me ſemble que je ſois reſté tout ſeul ſur la Terre, ou que l'on m'ait tranſporté en ce coin du Monde, où l'on ne voit gueres plus ſouvent le Soleil, que nous voyons icy les Cometes, & où la plus courte nuict dure trois mois. Encore le malheur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy, ſi celle où je ſuis maintenant ne duroit pas davantage : & je doute, ſi aprés ce tems-là, je pourrois eſperer de revoir le jour. Mais jugez, je vous ſupplie, ... à quel point je ſuis reduit, que, n'étant encore qu'à l'entrée d'une ſi longue & ſi fâcheuſe nuict, je commence dé-ja à compter les heures, & ſens paſſer chaque moment avec im-

impatience. Que si dans les tenebres qui me couvrent, il y avoit au moins quelques intervalles de repos, que je pûsse quelquefois faire de beaux songes. Mais quelque extravagantes que soient mes réveries, elles ne le sont jamais assez pour me rien proposer d'agreable; & mes pensées ne sont raisonnables qu'en cela, qu'elles ne me promettent jamais de bien. En cét état, je pense que je vous puis jurer, que le plus malheureux homme du monde est aujourd'huy celuy qui vous honore le plus: &, sans mentir, il seroit impossible que je pûsse tant vivre, si je n'esperois bientôt d'en mourir. Mais je voy bien qu'il ne me reste pas encore quinze jours à plaindre vôtre absence, & que ma vie & mes maux ne peuvent durer que jusques-là. Cette esperance me fait souffrir plus patiemment l'un & l'autre, & je croy que vous n'étes pas fâchée que je l'aye puisque vous voulez bien que j'espere tout ce que je doi esperer. Au moins, je ne puis expliquer plus avantageusement pour moy, les dernieres paroles que vous m'avez dites: & de quelque côté que je tourne la veüe, je ne voy pas que je puisse jamais attendre mieux. Neanmoins, vous qui voyez bien plus clair, & beaucoup plus loin que je ne fais: je vous supplie, dites-moy, si ma folie devoit avoir une fin plus heureuse que celle-là, & ce qu'il fût arrivé de moy si j'eusse vécu davantage.

A LA MESME.

LETTR XI.

J'Ay bien de la honte à vous le dire; mais ce malheureux, qui devroit être mort il y a si longtems est encore au monde. Et aprés voir été quinze

qninze jours ſans ouïr de vos nouvelles, je ſuis en état de vous mander des miennes. Il eſt vray qu'elles ſont ſi mauvaiſes, & les déplaiſirs qui me preſſent ſi inſupportables, que ſi je ne m'en tire par quelque ſorte que ce ſoit, vous jugerez bien que ce n'eſt pas manque de ſentiment & de reſolution, & que, dans les tourmens où je ſuis, il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour ſouffrir la vie. Et certes, celle que je méne eſt ſi malheureuſe, que déja mille fois je me ſerois reſolu à la perdre, ſi j'oſois me donner quelque contentement lors que je ne vous voi pas, & ſi vous ne m'aviez appris que ce n'eſt pas être tout à fait malheureux, que d'avoir le plaiſir d'une mort volontaire. Il faut donc que ce ſoient mes douleurs toutes ſeules, qui achevent de me la donner; & je veux aller à ma fin pas à pas, ſans la hâter d'un demy jour. Auſſi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir me coûte déja plus de cent mille larmes, je n'ay pas encore aſſez pleuré vôtre abſence; & ayant tant de malheurs à plaindre, je ne doi pas être ſi prêt de jetter le dernier ſoûpir.

A LA MESME.

LETTRE XII.

DEpuis que vous nous avez laiſſez, il n'a point coulé de moment, qui n'ayt ajoûté quelques nouveaux déplaiſirs aux miens : & je n'ay point paſſé d'heure, que je n'eſtimaſſe celle de ma mort. Mais je voi bien que mon ame, ſous la triſteſſe qui l'accable, n'a pas ſeulement la force de ſortir; & que, ſi elle ſe tient encore dans mon corps, c'eſt comme ces Pareſſes des Indes, dont l'on

vous

vous parloit il y a, ce me ſemble, plus de cent ans, qui ne ſe peuvent reſoudre à quiter l'arbre où il n'y a plus dequoy les nourrir, & qui ayment mieux mourir en langueur, que d'avoir la peine de changer de demeure. Je vous aſſeure que je n'encheris rien ſur la verité; & ce grand eſprit, qui vous fait imaginer ſi facilement toutes choſes, ne vous ſçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Je paſſe les jours entiers ſans ouvrir les yeux, & la plus grande part de la nuit ſans les fermer. Et ce qui vous doit étonner davantage, ces mauvaiſes heures d'impatience & de deſeſpoir, & ces nuits que la crainte de vous avoir déplû me faiſoient veiller avec tant de mortelles inquietudes, je les regrette à cette heure, comme des joyes perduës, & des douceurs de ma vie paſſée. Voila le châtiment que meritoit la plus grande folie qui fut jamais; & les peines qu'il faut que je ſouffre pour vous avoir ſceu trop bien connoître. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoy que je voye bien qu'il n'y a autre iſſuë, que celle de ma vie, & que toutes les faveurs du ciel, & de la fortune, ſont trop foibles pour m'en tirer, je croy encore, ſans que je me puiſſe imaginer comment, qu'il ne vous ſeroit pas impoſſible de me faire mourir bien-heureux, & que tout ce que le reſte du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute ſeule.

A LA MESME.

LETTRE XIII.

J'Eſperois tirer cét avantage de la ſolitude, où vous m'aviez laiſſé, que je n'y ſerois diverty de perſonne; & qu'étant en un lieu, où je n'ay point

point du tout de connoiſſance, j'aurois loiſir de vous mander quelqu'une de mes penſées. Mais voila qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire, pour m'emmener à Fontaine-bleau, & la fortune me preſente une occaſion importante d'y aller, exprés, comme je croy, pour m'ôter le contentement de vous écrire. Au moins, quelque beau-ſemblant qu'elle me puiſſe faire, j'ay trop de ſujet de me defier d'elle, aprés en avoir receu de ſi mauvais offices, & je ne penſe pas qu'elle voulût plus ſe remettre bien avec un homme, à qui elle a fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conſervé juſques icy au milieu de tant de maux, je pourrois eſperer, ſi je n'avois perdu tout courage, qu'elle me reſerve à quelque choſe de grand; & que peut-être elle veut faire voir en moy quelques-uns de ſes miracles, puiſque déja elle y en a fait un ſi étrange, en me ſauvant la vie. Mais la derniere faveur qu'elle m'a faite, eſt beaucoup plus grande que celle-là, & je luy ſuis plus redevable, de m'avoir fait retrouver par le plus grand bonheur du monde, la premiere Lettre qu'il vous a pleu m'écrire, aprés avoir été deux jours égarée. Je ne ſçay, ſi je vous le devois avoir mandé: mais dés l'heure qu'elle fut entre mes mains, je reconnus que je puis encore recevoir quelque joye, lors que je ne vous voi point, & tant que j'ay été à la lire, je doute ſi j'ay été affligé de vôtre abſence. Ne croyez pas que cela ſoit peu de temps, car c'eſt preſque tout celuy qui a paſſé, depuis que je l'ay receüe: & c'eſt-la ſeule occaſion où mes yeux m'ayent ſervy avec plaiſir, depuis que je ne vous voi plus. Je vous jure que je vous dis ceci avec verité, quoy que j'aye veu plus d'une fois vos deux bonnes amies, & que je n'aye rien trouvé d'agreable dans le ton de la voix de l'une, ni dans l'action de l'autre.

tre. Toutes les fois que j'ay été chez celle avec qui je vous laissay, les vers du Tasse que je la priay de lire, ont fait la moitié de son discours, & ses gestes l'autre. Et, quoy que ce soient deux choses excellentes en leurs especes, cela pourtant n'a pû empêcher, que je n'aye été aussi triste que la premiere fois que vous m'y avez veu ; & je n'ay rien trouvé en elle, qui ne me doive consoler de l'avis que vous me donnez, que je n'en sçaurois jamais être aymé. Toutefois, son amitié me pourroit être plus utile que vous ne pensez, & je la devrois rechercher avec plus de peine que je ne fais pas, puis qu'elle est assez resoluë pour tuër ceux qu'elle aime, quand ils sont aussi malheureux que moy. Mais je voy bien qu'elle ne m'accorderoit pas cette faveur, sans connoissance de cause, & que, devant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la question. Au moins, elle commença à me la donner le dernier jour que je l'ay veuë, & me fit beaucoup de demandes touchant la cause de mon transissement, qui dure encore. Mais un homme qui sçait supporter vôtre absence, sçaura bien endurer la géne, & il n'est pas à croire que les tourmens me facent rien dire, puisque je suis tant accoûtumé à souffrir, & qu'ayant déja confessé une fois, je n'ay pas veu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'est à vous, . . . à qui je fais ce reproche, & de qui, ce me semble, je me doi plaindre, que vous ayant avoüé mon crime, vous ne soyez pas assez juste pour me faire mourir, ni assez bonne pour me laisser vivre. Je vous demande l'un ou l'autre de toute mon affection ; & si je ne puis esperer de vous faveur, au moins faites moy justice. Mais quoy que vous ordonniez, je vous supplie que je l'entende de vôtre bouche; & il m'importe peu que ce soit la vie ou la mort,

pourveu

pourveu que j'aye l'un des deux en vôtre presence. Il n'y a point d'entreprise hazardeuse, dont je ne vienne à bout, ni de châteaux enchantez, où je n'entre sous vôtre conduite. Que si les enchantemens qui empêchent qu'on ne vous voye, doivent être achevez par le plus fidele ou le plus amoureux homme du monde, je vous asseure que je les doi mettre à fin, & que cette avanture ne peut être deuë à un autre qu'à moy. Mais, voila que M. de B. avec qui je m'en vais, m'envoye dire, qu'il est prêt de partir, & je n'oserois le faire attendre, car je l'honore beaucoup. Il a une maison au M. où il doit aller dans quinze jours: Il me faut plus de loisir que je n'en ay, pour répondre à des Lettres qui ont besoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaît, du tems pour cela. Car jusques icy, à peine en ay-je eu assez pour les bien entendre.

A DIANE.

LETTRE XIV.

SI le deplaisir de ne point voir ce que vous aymez, vous est aussi sensible qu'à moy, & si vous souffrez durant cette absence quelque chose d'approchant de ce que j'endure, quelles considerations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'être deux jours sans me voir, & pourquoy ne nous jettons-nous pas plûtôt à toute extremité qu'à celle où ce malheur nous reduit? Pour empêcher que quatre ou cinq personnes en parlent, & qu'elles ne remarquent nos contentemens; est-il raisonnable que nous n'en ayons plus, & pour éviter un peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chere

Diane;

Diane, le plus grand mal qui nous puisse arriver, c'est d'être separez l'un de l'autre, & je n'en sçache point que nous devions tant craindre que celuy-là. Aussi-bien pour tant de peine que nous-nous donnons, ne croyez pas que nôtre affection en soit plus secrette. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que je ne vous voi point, la découvre à tout le monde, & parle plus haut que personne ne sçauroit faire. Quittons donc desormais une discretion qui nous coûte si cher, & donnez-moy dés apresdiner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que je vive.

A LA MESME.

LETTRE XV.

APrés vous avoir laissé passer le tems hier jusques à minuict, il n'y a pas de danger, ce me semble, belle Diane, que je vous face souvenir aujourd'huy, que vous avez un serviteur qui ne vous a point veuë il y a presque deux jours; & à qui on ne cessa hier de reprocher ses réveries, pendant, peut-être, que l'on vous loüoit ou vous étiez, de vôtre belle humeur. J'ay creu qu'il étoit à propos de vous faire songer à luy ce matin, car possible vous n'y pensâtes point hier; & je n'espere pas qu'en si bonne compagnie, quelqu'une de vos pensées vous eût osé parler de moy. Au moins j'en eus tant hier de toutes les sortes, que j'ay raison de croire qu'il ne vous en pouvoit rester, & je m'imagine que vous trouvant assez bien accompagnée, & jugeant que je serois trop seul, vous m'envoyâtes toutes les vôtres pour m'entretenir. Aussi elles vinrent

rent en foule par tout où je fus, & furent mêmes si hardies, qu'elles entrerent avec moy en une maison où elles ne doivent pas être trop bien reçûs. C'est chez une Dame, pour qui vous m'avez reproché quelquefois que je n'avois point de pitié, avec laquelle trouvant un de vos Cousins, qui ne vous en fait point non plus, je ne pus m'empêcher que je ne trouvasse occasion de parler de vous; cela fut cause que j'y demeuray deux heures plus que d'ordinaire, durant lesquelles vôtre nom fut repeté plus de vingt fois. Je vis le feu, & la jalousie en l'esprit de l'un & de l'autre, & nous fûmes vengez tous deux; moi de celuy, qui avoit été si hardy que d'aimer Diane; & vous de celle qui avoit osé entreprendre d'aimer ce qui luy appartient. Je ne sçay si en cela j'ay été trop peu discret, ou trop malicieux; mais je vous asseure, que c'est le seul plaisir que j'eus hier, & le premier que je receus jamais en ce lieu-là. Je vous prie de me le pardonner, à la charge que je vous pardonneray aussi, si d'avanture vous receûtes hier quelque contentement sans moy.

A CLIMENE.

LETTRE XVI.

PUis-que je ne vous puis parler, non plus que si j'étois absent, permettez-moy de vous écrire, & de me servir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Je croyois, belle Climene, que le plus grand mal que j'avois à craindre, étoit celuy d'être separé de vous: mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus insup-

insupportable, que celle de me trouver auprés de vous, comme j'y suis à cette heure ? Etre auprés de toutes les graces, de toutes les joyes, & de toutes les beautez du monde, sans oser y tourner la veuë, avoir son cœur d'un côté, & regarder toûjours de l'autre, parler de toute autre chose que de ce que l'on pense ; & tandis que l'on est dans les feux, & dans les gênes, être obligé de conter des histoires & des fables : Ce sont des tourmens qui passent toute imagination, & que nul homme ne pourroit souffrir ; s'il ne souffroit pour l'amour de vous. Je suis bien vengé maintenant des maux que je disois que mes yeux m'avoient faits ; Ils ne sont pas plus libres que moy, ils souffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées, & sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous, & qu'ils ont perdu cette joye, pour laquelle ils vous ont vendu ma liberté. Voila, Climene, l'état où je suis pour vous, & les déplaisirs que je souffre, pour avoir connu mieux que personne, combien vous étes aymable. Je ne voy pas qu'ils puissent diminuer : J'en prevoy d'autres qui me menacent, & je sçay que je seray plus malheureux dans trois jours, lors que je ne pourray, ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire. Cependant, au milieu de ces maux, je benis à tous momens le jour que je vous rencontray la premiere fois, & j'ayme mieux toutes ces peines, que la tranquilité où j'étois devant que de vous avoir veuë. Je vous demande seulement, que vous me plaigniez un peu, & que vous me souhaittiez quelquefois en vous même une meilleure fortune, puisque pour l'amour de vous, j'en sçay si bien supporter une mauvaise.

A MA-

A MADEMOISELLE de M......

LETTRE XVII.

MADEMOISELLE,

Je ne dors qu'avec beaucoup de peine, j'ay perdu le goût de toutes choses, l'usage même de l'air ne m'est pas libre, & je ne respire pas tant que je soûpire; voila l'état où je suis depuis que je ne vous ay veuë. Il est vray que je ne suis pas asseuré d'où cela me vient, & que je ne sçay si c'est un effet de mon rhume ou de mon amour; toutesfois, il y apparence que c'est vous qui faites mon plus grand mal, puis que le plus grand soulagement que j'y trouve est de vous écrire. Sans mentir, je ne vous vis jamais si aymable que vous l'étiez l'autre jour. Nonobstant ce que vous sçavez, qui eût pû faire peur à un autre je vous trouvay la plus jolie chose du monde, & quoyque vous me chassassiez de temps en temps, & que vous eussiez changé vôtre humeur en celle de Mademoiselle de saint Martin, vôtre entretien me sembla trés-agreable. Cela me fait voir qu'outre les choses qui paroissent en vous, il y a encore quelque enchantement secret qui fait que l'on vous ayme, & que vous ne sçauriez jamais, quoy qu'il vous arrive, n'être pas belle & n'être pas douce. Au milieu de tous vos mépris, je ne vous sçaurois trouver cruelle, lors que vous me déchirez le cœur, & que vous le mettez en mille pieces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, & un de vos soûris, confit toutes les plus ameres douleurs que vous me faites souffrir. Aimant toutes les choses douces, je ne puis trou-

ver mauvaises celles que vous faites, & la mort même me semblera bonne de la façon que vous l'apprêtez. Puis que je trouve tant de goût en vos défaveurs, jugez combien vos faveurs me toucheroient, & ayez le plaisir, au moins une fois, de voir l'effect qu'elles feroient en moy. Vous sçavez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter, & que, sans qu'il vous en coûte beaucoup, vous me pouvez accorder tout ce que je desire.

A. M. D.

LETTRE XVIII.

VOicy la quatriéme lettre que je vous écris sans avoir de vos nouvelles, si c'est la faute de la Fortune, c'est le plus grand malheur du monde; si c'est vôtre faute, c'est la plus grande cruauté que vous fîtes jamais. Cependant, je ne me puis empêcher de vous faire souvenir de moy, & sans voir que cela puisse être bon à rien, je vous écris des lettres sans y attendre de réponse, & des plaintes ausquelles je n'espere pas de satisfaction. La derniere fois que je vous écrivis, je croyois m'être mis en repos; mais, à ce que je vois, il n'en faut plus attendre, depuis qu'une fois en sa vie on vous a veuë. Cette image, que je croyois à demy effacée dans mon esprit, y est revenuë avec toutes ses couleurs, & avec plus de lumiere que jamais: elle remplit tellement mon ame, qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choses, & celles qui sont icy, sont plus loin de moy, que vous qui en étes à plus de cent lieues. C'est dommage, sans mentir, que la plus belle personne du monde soit aussi la plus ingra-

ingrate, & la plus cruelle, & qu'avec tant de raisons de ne vous aymer pas, il se trouve tant de sujets, & même tant de necessité de vous aymer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que vous m'aviez promis, j'avois fait tout-ce que j'avois pû pour me remettre en liberté, pour me tirer de vos mains. Aprés tout, m'y voila retombé mieux que jamais, & tous mes efforts ne m'ont de rien servy, qu'à m'apprendre de ne plus tenter une autre fois une chose impossible, & de ne pas ajoûter à tant d'autres peines, celle de chercher des remedes où il n'y en a point. Vous pouvez donc me faire tel traitement qu'il vous plaira, sans que je m'en puisse ressentir, je n'ay-plus de cœur, ni de force, ni de resolution contre vous. Mais il est, ce me semble, de vôtre generosité, de ne pas faire de mal à un homme qui s'abandonne entierement à vôtre mercy, & de ne pas rendre malheureuse, la plus soûmise, la plus des-interessée, & la plus parfaite passion qui fut jamais.

LETTRE XIX.

IL fait un des plus beaux jours que l'on ait veus de l'Esté ; je suis à Liancour, qui est un des agreables lieux du monde ; je suis avec trois des plus aymables personnes de France, & je m'enferme tout seul pour vous écrire. Par là, vous jugerez bien que je ne suis pas en si mauvaise humeur que la derniere fois, & que cette lettre sera plus douce que l'autre. Une heure aprés vous l'avoir envoyée je m'en repentis, & le même soir je receus la vôtre qui acheva entierement de m'appaiser; non pas que je changeasse d'opinion, & que je ne jugeasse que mon ressentiment estoit juste. Mais je ne sçaurois plus avoir contre vous

de colere qui dure, & je voi bien que vous ne me ſauriez faire un ſi grand déplaiſir que vous ne me faſſiez oublier avec trois paroles. Car enfin, mon affection eſt à cette heure au point où vous diſiez une fois à ſaint Clou qu'elle devoit être; & quand je vous aurois convaincuë d'une infidelité, non pas d'une negligence, je ne pourrois pas m'empêcher de vous aymer. Puis que j'avois à être ſi abſolument ſous le pouvoir de quelqu'un; au moins, c'eſt un grand bon-heur pour moy de ce que je ſuis tombé entre les mains d'une perſonne ſi bonne, ſi juſte & ſi raiſonnable, & qui diſpoſe de moy avec plus de ſoin, de bonté & de raiſon que je n'euſſe pû faire moy-même. Je pourrois pourtant vous reprocher à cette heure que vous n'avez pas été aſſez ſoigneuſe de mon repos: Car dites le vray, à quoy avez vous ſongé de me mander que la Fortune vous a fait d'etranges tours, ſans me dire ce que c'eſt, & me laiſſer le reſte à deviner? C'eſt la plus belle invention du monde pour me faire imaginer, & reſſentir tous les malheurs qui peuvent vous être arrivez; au lieu que j'en ſerois quitte pour quelques-uns, ſi vous m'aviez mandé ce qui en eſt. Otez-moy vîtement de cette peine; qui eſt, je vous jure, une des plus grandes que j'aye euë de ma vie. Je vous écris avec beaucoup de hâte & d'interruption; car voila que l'on m'appelle & que l'on heurte à la porte de ma chambre. Mais je ne me puis pas reſoudre à vous écrire une courte lettre, & vous la trouveriez peut-être plus méchante que l'autre, ſi elle n'eſtoit pas aſſez longue. J'ay baiſé la vôtre mille fois, & je ne l'ay guere moins leuë; elle eſt la plus jolie & la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moy ſans ſoins, afin que vous m'écriviez avec plaiſir, & parlez-moy dans vos lettres avec

la même naifveté que vous me parliez dans vôtre chambre. Je ne connoi que trop vôtre eſprit, ne vous en mettez pas en peine, & faites-moy connoître vôtre affection comme je ſouhaite. J'ay une extreme joye de ce que vous étes avec la perſonne que vous me mandez : Car ſçachant combien vous l'aymez, & combien elle eſt aymable, je ſçay que ce vous eſt un extréme ſoulagement que de l'avoir. Vous me mandez qu'elle me connoît à cette heure auſſi-bien que vous. Quoy ! luy avez-vous dit toutes mes mauvaiſes humeurs, luy avez vous conté combien je ſuis méchant, & quelles peines je vous ay données? Sans mentir, vous étes une méchante femme, ſi cela eſt, & je ſçay bien ce que je luy diray de vous pour me venger, quand je la verray. Il n'étoit pas neceſſaire de me dépeindre ſi bien, & il valloit mieux me faire un peu moins reſſemblant, & me faire plus aymable; car elle qui aime tant vôtre repos qui n'a point de jalouſie pour vous, & qui aime tant ce que vous aimez; j'ay peur qu'elle me veüille mal de ce que je vous ay tant tourmentée, & qu'elle croye que je ne ſuis guere honnête homme, quand elle ſçaura que j'ay été ſi jaloux. Mais je vous prie, de quelque ſorte que ce ſoit, donnez-luy bonne opinion de moy, car, ſur toutes choſes, je deſire être bien avec elle, & à cette heure que je croy être aymé de vous, il n'y a rien au monde que je deſire tant que ſon amitié. J'ay perdu depuis quatre jours Monſieur C..., &, ſans mentir, avec beaucoup de regret, car je l'aime & l'eſtime extrémement. Je luy ay dit que je vous écrirois par la voye de..... Vous m'avez fait beaucoup de plaiſir de me mander que vous prenez plaiſir à lire les livres que je vous ay donnez; mais mandez-moy lequel vous plaît le plus,

& dans celuy-là ; ce que vous aymez davantage. J'avois resolu de vous prier de m'en mander quelque chose, mais ne me dites pas seulement cela, rendez-moy compte de tout ce que vous faites, car je feray extrémement aise de sçavoir les moins importantes de vos pensées & de vos actions. Je m'en retourne à Paris, j'y trouveray une des vos lettres, cela me donne une extréme impatience d'y aller. Je croy que j'y seray dans deux jours. Mais pource que le messager part demain à midy, j'envoye cette lettre devant par un laquais. Adieu, aimez-moy, je vous en conjure, pour moy, je ne puis pas dire combien je vous ayme, le temps vous le fera voir.

A MADAME....

LETTRE XX.

MADAME,

Enfin, je suis arrivé icy en vie ; & j'ay honte de vous le dire ; car il me semble qu'un honnête homme ne devroit pas vivre aprés avoir été dix jours sans vous voir. Je m'étonnerois davantage de l'avoir pû faire, si je ne sçavois qu'il y a déja quelque temps qu'il ne m'arrive que des choses extraordinaires, & ausquelles je ne me suis point attendu, & que, depuis que je vous ay veuë, il ne se fait plus rien en moy que par miracle. En verité, c'en est un effet étrange, que j'aye pû resister jusques icy à tant de déplaisirs, & qu'un homme percé de tant de coups, puisse durer si long-temps ! Il n'y a point d'accablement, de tristesse ni de langueur pareille à celle où je me trouve ; l'amour & la crainte, le regret & l'impatience m'agitent diversement à toutes

heures:

heures : & ce cœur que je vous avois donné entier, eſt maintenant dechiré en mille pieces. Mais vous étes dans chacune d'elles, & je ne voudrois pas avoir donné la plus petite à tout ce que je voi icy. Cependant, au milieu de tant & de ſi mortels ennuis, je vous aſſeure que je ne ſuis pas à plaindre; car ce n'eſt que dans la baſſe region de mon eſprit, que les orages ſe forment, & tandis que les nuages vont & viennent, la plus haute partie de mon ame demeure claire & ſereine, & vous y étes toûjours belle, gaye & éclatante, telle que vous étiez dans les plus beaux jours, où je vous ay veuë, & avec ces rayons de lumiere & de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Je vous avouë qu'à toutes les fois que mon imagination ſe tourne de ce côté-là, je perds le ſentiment de toutes mes peines. De ſorte qu'il arrive ſouvent que, lors que mon cœur ſouffre des tourmens extremes, mon ame goûte des felicitez infinies; & au même tems que je pleure, & que je m'afflige, que je me conſidere éloigné de vôtre preſence, & peut-être de vôtre penſée; je ne voudrois pas changer ma fortune avec ceux qui voyent, qui ſont aymez, & qui jouyſſent. Je ne ſçay ſi vous pouvez concevoir ces contrarietez, vous, Madame, qui avez l'ame ſi tranquille: c'eſt tout ce que je puis faire que de les comprendre, moy qui les reſſens, & je m'étonne ſouvent de me trouver ſi heureux, & ſi mal-heureux tout enſemble. Mais je vous ſupplie que ce que je vous conte de mon bonheur, ne vous empêche pas d'avoir ſoin de ſoulager mes maux, car ils ſont tels qu'ils ne laiſſent pas de me miner, lors même que je ne les ſens pas; & la ſeule agitation de deux ſentimens ſi differens, eſt capable de m'abatre. Si donc vous avez quelques raiſons pour me conſoler, qui ne ſoient point tirées

de Seneque, je vous conjure de me les écrire; & de m'envoyer en cette occasion, quelques-unes de ces paroles miraculeuses que vous sçavez dire, qui rendent en un instant la force & la gayeté aux esprits les plus malades, & qui m'ont déja deux autres fois sauvé la vie. Sans mentir, vous étes obligée de conserver la mienne, puisqu'elle est à vous, & que je vous l'ay donnée de si bon cœur. Pour moy, je confesse qu'elle m'est plus chere depuis qu'elle vous appartient, & que je serois fâché de sortir du monde si-tôt, aprés y avoir connu ce qui est de plus parfait, & de plus beau.

LETTRE XXI.

MA M.

Je vous demande pardon, & vous confesse qu'il me semble que je ne vous ay pas aymée ces jours passez, & que ce n'est que d'avant-hier que je vous ayme. Au moins, mon affection s'est tellement accreuë depuis ce jour-là, & s'est élevée, & a monté si haut, que, quand je regarde delà, celle que j'avois auparavant, je la vois si basse qu'elle ne paroît presque point, & cette amour que je croyois il y a huit jours la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme je suis bien-aise de me voir en cét état, il me déplaît qu'il ne soit pas arrivé plûtôt, & je veux mal à mon cœur de vous avoir caché si long-temps une si grande place. Etant aussi aymable que vous étes, il me semble que je vous ay fait tort de ne vous avoir pas aymée autant que je fais, dés le premier moment que je vous ay veuë, & je ne devois pas permettre aux obligations que je vous ay, de contri-

tribuer quelque chose à cela.. Mais, sans doute, c'est que je ne vous ay pû connoître du premier coup, & à dire le vray, tant de differentes beautez que vous avez, tant de graces & de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force & de generosité ne se peuvent pas voir d'une veuë, il faut du temps pour cela, & il y a tant de choses en vous, qu'il est besoin de plusieurs jours seulement pour vous bien voir. Je ne sçay si je me trompe, mais il me semble qu'à cette heure j'en suis venu à bout, & mon esprit est si remply, qu'il n'y a plus de place pour aucune autre chose : mon ame est toute employée à vous considerer & à vous comprendre, & cela, je le fais avec tant de plaisir & tant d'attention, qu'étant sur le bord du plus affreux precipice du monde, je ne m'en apperçoi quasi pas, & me voyant à la veille de vous perdre, je ne fais que me réjoüir de vous avoir trouvée. Je vous jure, ma chere M. que je ne vous écris que ce que je pense, & que la moindre partie de ce que je pense, est ce que je vous écris. Il ne se trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ay pour vous, elle est au delà de ce qui se peut dire, & de ce qui se peut penser. Il n'y a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, & vôtre, &c.

LETTRE XXII.

JE ne sçay pas bien, ce voyage, comment je vous doi écrire, car je suis extrémement mal satisfait de vous, & de ce que vous ne m'avez pas encore fait sçavoir de vos nouvelles, en ayant eu tous les jours occasion. Ce qui m'empêche, c'est que je ne vous veux rien dire qui vous puisse affliger, ou qui puisse troubler vôtre repos; car,

ſans mentir, il m'eſt plus cher que le mien propre. Mais auſſi je ne veux pas vous déguiſer mon reſſentiment, & il n'eſt pas en ma puiſſance d'uſer d'artifice avec vous, ni de vous ecrire comme je ferois ſi j'étois content. Pour vous dire le vray, je ne puis comprendre comment une perſonne qui a tant fait de choſes pour conſerver mon repos, n'a pû faire en ſix ſemaines une lettre pour m'obliger ; & que vous, qui trouvez l'abſence une choſe ſi dangereuſe, & qui témoignez de craindre ſi fort qu'elle fiſt quelque mauvais effet en moy: vous-vous y ſoyez tellement abandonnée, & que vous ayez negligé durant un ſi long-temps, de vous ſervir du ſeul remede qu'il y a contr'elle. Il y a tantôt deux mois que vous étes partie, vous aviez une addreſſe ſeure pour m'écrire, il y avoit des meſſagers par tous les lieux où vous avez paſſé, & je n'ay pas eu encore une lettre de vous. A vôtre avis, que puis je penſer de cela ? Voulez vous que je croye qu'à Orleans, à Blois, à Tours, à Angers, & depuis, durant tout le tems que vous avez été à.. & à .., vous n'avez pas eu le temps de me faire une lettre? Eſt-ce que vous n'avez pas fort deſiré de voir des miennes, & qu'ainſi vous avez jugé que je n'aurois pas beaucoup de hâte de voir des vôtres ? Il eſt vray que vous n'y étiez pas obligée, & que je vous avois témoigné en partant, que je ne m'attendois pas d'avoir de vos lettres qu'aprés que vous auriez eu le loiſir de recevoir des miennes. Mais en deviez-vous moins faire pour cela ? & deviez-vous pas prendre plaiſir à me procurer un bien à quoy je ne m'attendois pas? Je vous avois la liberté de ne me point obliger, vous en avez uſé, & vous ne m'avez point écrit à cauſe que vous avez pû vous en diſpenſer. Quoy donc ! ſi vous euſſiez

euſſiez veu que je ne me fuſſe point attendu à recevoir de vos lettres que dans quatre mois,vous euſſiez été tout ce temps ſans m'écrire, car qui en peut paſſer cinq ſemaines , s'en peut bien paſſer vingt. Pour vous en parler franchement, je ne ſçai ce que je doi croire de cela ſi je pouvois ſoupçonner de legereté le meilleur eſprit & le meilleur cœur du monde, je croirois que vous auriez changé. Mais toutes autres choſes me paroiſſent plus vray-ſemblables que cela. Quoy qu'il en ſoit, je vous aſſeure, ma M. & je vous appelle encore ainſi de bon cœur, que mon affection n'en eſt poiut diminuée. Cela n'a diminué que la ſecrette joye qui me reſtoit dans tous mes déplaiſirs, & la ſatis-faction que j'avois de penſer que, depuis que je vous connoi, vous aviez toûjours eu pour moy tout le ſoin , la bonté , & la tendreſſe que je pouvois ſouhaitter, & que vous n'aviez jamais laiſſé paſſer une occaſion de me donner tous les témoignages que l'on doit attendre d'une vraye & parfaite amitié. Quoy qu'il ne ſoit pas ainſi à cette heure, je ne vous en ayme pas moins , & vous m'étes auſſi chere que vous l'étiez , lors que vous-vous faiſiez ſaigner tous les jours pour l'amour de moy, & que vous ne craigniez pas de diminuër vôtre vie , pour prolonger le temps que vous aviez à me voir. Je ſouffre tous mes ennuis conſtamment ; & ce qui me fâche le plus, c'eſt que vous m'avez donné ſujet d'imaginer une fois en ma vie, que je ne ſerois pas le plus ingrat homme du monde, quand je ne vous aymerois que mediocrement.

LETTRE XXIII.

M. C. M.

Dans quelles tenebres m'avez-vous laiſſé, & dans quel abyme ſuis je tombé depuis que je ne vous voy plus ? J'ayme trop vôtre repos pour oſer vous dire toute la peine que vous me cauſez, & mes ennuis ſont en un point, que je ſouhaite quelquefois que vous ne m'aymiez pas comme je vous ayme, de peur que vous ſouffriez, comme je ſouffre. Vous ne trouverez pas étrange que mon eſprit ſoit dans un ſi grand deſordre, ſi vous conſiderez le ſujet que j'en ay, & vous ne vous étonnerez pas que j'aye de la peine à me relever aprés être tombé de ſi haut. Mais, je vous prie, ma M. repreſentez-vous tout ce qui m'eſt arrivé en fort peu de jours, la fortune m'a fait trouver la plus aymable perſonne du monde, je l'ay veuë, je l'ay aymée, elle m'a témoigné beaucoup de bonne volonté, je l'ay perduë, & tout cela a paſſé ſi vîte & s'eſt fait avec tant de precipitation, que je doute ſouvent ſi j'ay été auſſi heureux que je me l'imagine, & ſi je n'ay pas ſongé tout ce que je croi qui m'eſt arrivé. Auſſi, à en parler ſairement, tant d'amitié en une perſonne dont je n'étois preſque pas connu, tant de force & de reſolution en une femme, tant d'aymables qualitez en un ſujet, & tant de treſors decouverts à la fois ; & d'ailleurs, un ſi grand nombre d'accidens les uns ſur les autres, une telle foule d'avantures bonnes & mauvaiſes, ſont des choſes qui paroiſſent plûtôt avoir été ſongées, qu'avoir été veritablement : Et il n'y a point de fable bien faite, qui n'ayt un peu plus de vray-ſemblance. Enfin, ma M. un ſi beau ſonge a finy ; Je ne ſçay

ce que sont devenus tant de biens, mon repos a été troublé, & je me trouve à mon réveil dans la plus noire & la plus effroyable nuit qui fut jamais. Cependant, je tâche à la passer le plus patiemment qu'il m'est possible, & en attendant que le jour vienne, je m'entretiens des plus agreables imaginations que je puis. Je considere que ce m'est assez de joye pour tout le reste de ma vie, que d'avoir seulement été un moment aymé de vous, & que le souvenir de ce bon-heur me doit faire souffrir gayement toutes sortes de tourmens. Il n'étoit pas raisonnable que la plus precieuse chose du monde ne me coûtât rien. La Fortune a été juste de me faire acheter le cœur que vous m'avez donné, & je luy sçay bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer vôtre affection, qu'aprés que vous me l'aviez gratuitement accordée en un temps où vous ne me deviez rien, & que je ne la pouvois tenir que de vôtre pure inclination. Je serois bien ingrat si je plaignois à cette heure quelques larmes à une personne qui a tant versé de sang pour moy. Il est temps que je souffre à mon tour, & que je vous donne des preuves de mon affection, aprés en avoir tant receu de la vôtre. Mais vous m'étes si bonne, qu'il étoit impossible que j'endurasse jamais aucun mal en vôtre presence ; Et il a été necessaire que vous fussiez éloignée, afin que j'eusse lieu de meriter & de souffrir, Enfin, voilà, ma M. les pensées avec lesquelles je tâche d'adoucir les plus amers ennuis du monde, & de supporter l'absence de la plus accomplie & de la plus charmante personne qui ayt jamais esté. Mais quoy que je puisse faire, je vous avoüe que souvent mon courage & ma raison m'abandonnent, & je voy bien que, si vous ne me secourez, je ne pourray pas resister long-temps. Hâtez-vous

donc de me faire sçavoir de vos nouvelles : Asseurez moy que vous vous portez bien, & commandez-moy de m'affliger moins.

A. M. D. B.

LETTRE XXIV.

MADAME,

La nuict est passée pour tous les autres hommes, mais elle ne l'est pas encore pour moy ; puis que je ne voi goutte dans la chose du monde que je desire le plus de connoître. Il y a long-temps que mon esprit est couvert de nuages si épais, que le jour n'y sçauroit entrer, & dans l'obscurité qui y est, je n'y sçaurois rien voir que des images confuses & mal formées, qui me plaisent quelquefois, & qui le plus souvent m'épouvantent. Dissipez ces tenebres, vous en qui toutes les clartez du Ciel semblent être renfermées, & ne souffrez pas plus long-tems que je sois en doute, si je suis le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs & de plus parfaites joyes sont tellement mélées ensemble, que l'un n'y va jamais sans l'autre, & il arrive souvent qu'en un même moment je sens des peines incroyables & des gloires infinies. Separez cela, je vous en conjure, ne permettez pas qu'il y ait tant de desordre en un lieu où vous commandez, aprés tant d'enigmes, dites-moy une parole intelligible, & apprenez-moy mon bon ou mauvais sort. Pour toute mon ame, que je vous ay donnée, je vous demande seulement que vous laissiez voir dans la vôtre, & que le plus clair esprit du monde ne soit pas toûjours le plus obscur-

ſeur pour moy. Penſez quelle peine ce m'eſt de ne vous parler que devant une perſonne qui ſeroit ennemie mortelle de mon affection, ſi elle venoit à la connoître, & quel tourment de mettre toûjours en Comedie une choſe ſi ſerieuſe, & de ſe ſervir perpetuellement de menſonges, pour dire de ſi pures veritez. Donnez-moy de la force pour tout cela: ayez la bonté de me rendre toûjours heureux en diſant un mot ſeulement, ne permettez pas que la plus juſte paſſion du monde ſoit la plus mal-heureuſe; ny que je meure d'ennuy pour aymer parfaitement la plus aymable perſonne qui fut jamais.

A LA MESME.

LETTRE XXV.

IL faut bien croire que vous m'enchantâtes hier, quand vous me fites dire que j'étois content de vous; car à moins que d'un effet de magie, il ſeroit impoſſible que par trois paroles qui ſignifioient ſi peu, vous m'euſſiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouviez faire. Cependant, il eſt vray que vous trompâtes ma douleur, & vous me renverſâtes ſi bien le jugement, que dans le plus ſenſible déplaiſir que j'aye jamais receu, je ſentis la plus grande joye que j'ay jamais euë. Mais le charme finit bien-tôt; & pour mon malheur, la connoiſſance me revint auſſi-tôt que je vous eus laiſſée: & aprés avoir eu de la peine à retenir devant vous les larmes de joye, j'en ay répandu toute cette nuict les plus ameres du monde. Quoy que je faſſe pour me tromper, je connoi que vous m'avez fait une trahiſon qui ne peut être oubliée, qu'il ne peut

plus

plus y avoir de commerce entre vous & moy ; que la confiance ne peut jamais revenir ; & ce qui eſt de plus cruel, voyant par toutes ſortes de raiſons que je ne vous doi point aymer, je ne voi aucune apparence de le pouvoir faire. Tous les déplaiſirs que vous arrétâtes hier, ſont revenus en foule dans mon eſprit, & ont mis tellement toutes choſes en deſordre, que, hors que je connoi mon mal, & qu'il me ſouvient encore que vous étes la plus aymable choſe du monde, il n'y a plus de raiſon, ni de connoiſſance, aucun rayon de bonne lumiere. Voila l'état où je ſuis ; & en verité, il ne ſemble pas qu'il puiſſe y avoir du remede. Mais voyez quelle foy j'ay en vous ! ſi je puis aujourd'huy oüir de vôtre bouche une parole obligeante, ſi vous me faites voir une action, ou un regard favorable, ou ſi vous dites ſeulement en vous même que vous voulez que je ſois guery, je ſuis aſſeuré que tous mes maux ceſſeront, & que j'oublieray tous les déplaiſirs que vous m'avez faits.

A LA MESME.

LETTRE XXVI.

JE vous en demande trés-humblement pardon, mais je vous avouë qu'il y a douze heures que je ſuis content de vous : je ſçay bien qu'à vôtre égard, c'eſt le plus grand crime que je pouvois commettre, & qu'il n'y a rien qui vous offenſe tant de moy, que lors que vous croyez que j'ay quelque joye ſecrette. Jugez par là de ma reconnoiſſance, ſçachant que vous m'en ferez repentir, je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces, & de vous dire qu'aprés cela, il n'y a point d'en-

d'ennuis que je ne ſouffre volontiers pour vous. Détruiſez donc tantôt ſi vous voulez toutes mes imaginations, & mes confiances; Apprenez-moy que j'ay mal entendu tout ce que j'ay expliqué en ma faveur; faites moy voir que mon affection vous eſt indifferente, ou même ennuyeuſe. Ce m'eſt aſſez de bonheur pour toute ma vie, que d'avoir pû croire un demy-jour que vous ne me haïſſez pas, & ce contentement m'a donné de la force pour ſouffrir toutes ſortes de déplaiſirs.

A LA MESME.

LETTRE XXVII.

N'Etes-vous pas la plus fiere perſonne qui nâquit jamais? Vous ne vous contentez pas de ne me point faire de bien, vous ne voulez pas même que j'en imagine, & comme s'il y alloit de vôtre honneur que je fuſſe toûjours triſte, vous vous offenſez dés que vous trouvez un peu de joye dans quelque coin de mon eſprit. Que vous coûte t-il, je vous ſupplie, que je me perſuade en moy-même d'être heureux, & que je me forge des contentemens, auſquels vous ne contribuez rien? puiſque j'ay eu tant d'aveuglement, que de mettre mon affection en la plus ingrate perſonne du monde. N'étes-vous pas bien injuſte, aprés cela, de trouver mauvais que je manque de jugement en quelque autre choſe, & qu'un homme qui a ſceu ſi mal ſe condui e, ne ſçache pas fort bien juger? Trouvez bon, qu'au moins en cela, je joüiſſe du déreglement de ma raiſon, & que je profite en quelque ſorte du deſordre que vous avez mis en mon eſprit. Si j'étois en mon bon ſens; je ne jugerois pas que

vous

vous m'aymez; mais aussi si j'y étois, je ne vous aymerois pas; & en l'état où je suis, je ne puis plus rien penser qui vous offense.

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

PUisque vous avez tant de peur que je sois trop heureux, & que vous-vous mettez en peine de tout ce que j'imagine, comme si vous étiez responsable de mes pensées, encore faut-il que je vous les ouvre, & que je vous explique une fois ce que c'est que ces confiances dont vous me faites tant la guerre. Que je meure, je vous en diray la verité, & sçachant combien vôtre esprit est penetrant & comme vous étes toute dans mon ame, je n'oserois pretendre de vous y cacher quelque chose. Je vous jure que je n'ay jamais esperé, ni desiré, ni imaginé même par souhait d'être aimé de vous, comme je vous ayme : vous trouvant si fort au dessus de tout ce qui est icy bas, je n'ay point creu que vous fussiez capable de cette sorte de passion qui lie deux ames de même nature,.... Mais de la sorte que les esprits de là haut s'affectionnent quelquefois aux hommes, & prennent soin de leur conduite, j'ay creu que vous me pouviez vouloir du bien; & qu'il étoit impossible que l'ame la plus genereuse du monde, ne fût pas touchée de la plus pure affection qui fut jamais. Cela étant ainsi, je vous avoue qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un soûris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre, m'ont fait quelquefois imaginer que vous ne me haïssiez pas : mais imaginer si facilement que cela ne

se

ſe peut pas appeller croyance, mais quelque choſe moindre que l'opinion, un ſoupçon, un doute, qui nageant legerement deſſus mon eſprit, y laiſſoit une trace de lumiere, & rempliſſoit le reſte de mon ame de contentement & de joye. Voila d'où viennent ces gayetez & ces ſatisfactions qui vous offenſent ſi fort; ſi aprés vous les avoir expliquées, vous les trouvez encore injuſtes, je ſuis prêt de les laiſſer, car quand je le pourrois, je ferois, ſans mentir, conſcience d'être heureux, ſi vous ne le vouliez pas, & vous ayant donné mon ame toute entiere, je vous en laiſſe la conduite : c'eſt à vous à en diſpoſer, & voir ce que vous aymez mieux qu'elle ſoit, heureuſe, ou malheureuſe.

A LA MESME.

LETTRE XXIX.

SI tout ce qu'il y a de beau, de charmant, & d'agreable dans le monde étoit mis enſemble; ſeroit-il rien de ſi aymable que vous l'étiez hier au ſoir? & tout ce que les Poëtes diſent des Ris, des Graces, des Amours, ne ſe voyoit-il pas viſiblement à l'entour de vôtre perſonne? Aprés avoir eu tant de bonheur, que d'avoir veu tout cela de mes yeux, je fis une reſolution de ne plus me plaindre jamais de rien,.......

Je ſçay bien qu'il m'en coûtera le reſte de mon ame, mais que je meure ſi j'y ay regret! & ſi j'avois toutes celles du monde, je les donnerois de bon cœur pour un plaiſir comme celuy que j'eus de vous voir.

A LA

A LA MESME.

LETTRE XXX.

JE voy bien que je ne ſortiray jamais de vos mains, & que tous les deſſeins que je fais de m'en tirer, ſont inutiles : comme vous me faites tous les jours quelque nouveau depit qui me donne envie de me revolter, je découvre en vous de jour en jour quelque nouvelle grace qui me retient : & à meſure que mes déplaiſirs s'accroiſſent, vos charmes s'augmentent, & mes chaines ſe redoublent. Aprés avoir fait d'extrémes efforts pour reſiſter à tout ce que je connoi de beau dans vôtre perſonne & dans vôtre eſprit, il arrive que, quand je vous voy, j'y trouve quelque beauté que je n'y avois point connuë, & contre laquelle je ne m'étois pas preparé : & il y a en vous une ſi grande diverſité de choſes aymables, qu'il s'en rencontre toûjours quelqu'une contre laquelle je ne me puis defendre.

A. M. de V.

LETTRE XXXI.

APrés quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de proſe, & de vous dire en un langage qui a accoûtumé d'être plus veritable que celuy-là, que je meurs pour vous. Cette beauté dont je viens de parler, eſt beaucoup mieux écrite dans mon ame qu'elle n'eſt icy, & l'image que j'en ay conceuë eſt telle, qu'en vous mettant au deſſus de l'Aurore

&

& du Soleil, je ne dis rien qui ne me ſemble trop bas, & que je ne croye au deſſous de vous. Jugez, je vous ſupplie, en quel repos doit être un eſprit où vous étes ſi bien repreſentée, qui conſiderant à toute heure la plus belle choſe du monde, parmy tant de raiſons de deſirer, n'en voit aucune d'eſperer de quelque côté qu'il regarde. En cét état, neantmoins, le mien ne laiſſe pas d'être content: Il eſt tellement occupe à voir tant de merveilleuſes qualitez qui ſont en vous, & à penſer combien vous étes aymable, qu'il ne me reſte pas de temps pour ſonger que je ne ſuis pas aymé, ni pour ſentir que je me meurs. L'idée que je me ſuis formée de vous, & que je contemple ſans ceſſe, m'attache de ſorte, que je ne m'apperçoi pas de ce qui me manque, ni de ce que je ſouffre, & tandis que mon cœur brûle & qu'il ſe conſume, qu'il craint, qu'il deſire, & qu'il s'agite, mes penſées ſont tranquilles, & me donnent des joyes qui paſſent celles des hommes. Cependant, je juge par raiſon, que ma vie ne peut long-temps durer ainſi, & puis qu'elle vous appartient & que vous en étes la maîtreſſe, je croi qu'il eſt de mon devoir de vous avertir du peril où elle eſt. C'eſt à vous à en ordonner comme il vous plaira; car pour ce qui eſt de moy, je n'ay rien à vous demander là deſſus, & ma volonté eſt tellement ſoûmiſe à la vôtre, que je ne luy permets pas de ſouhaitter le bien que vous ne voulez pas que j'aye, ni de fuir le mal à quoy vous me deſtinerez. Ce que je vous puis dire ſeulement, c'eſt que toute mon ame étant également à vous, il n'eſt pas raiſonnable que tous mes biens ne ſoient que dans mon imagination; & qu'il eſt juſte, peut-être, que vous vous donniez des contentemens plus veritables

&

& plus ſolides, à la plus ſolide & la plus veritable paſſion qui fut jamais.

A MADEMOISELLE....

LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

La plus grande joye que j'aye euë de ma vie eſt celle de vous avoir veuë, & le plus grand déplaiſir celuy de ne vous voir plus. Que je meure, ſi mes yeux ont pû rien trouver d'agreable depuis que je vous ay quitté ! J'ay laiſſé à Blois tous les plaiſirs que j'avois accoûtumé de trouver icy, & j'ay à Paris plus d'ennuy que je n'en ay jamais eu en lieu du monde. Je ſerois pourtant bien marry d'être moins affligé, & j'ayme ma triſteſſe quand je ſonge qu'elle vous plairoit ſi vous la voyiez. Il eſt juſte, ſans mentir, qu'une ſi bonne fortune que celle de vous avoir trouvée, me coûte quelque choſe, & quand j'en devrois perdre le repos de toute ma vie, je ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre ſouvenir, ou le ſouvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de ſatisfaction, que toutes les ſortes de malheurs du monde ne me peuvent donner de peine, & au même temps que je ſouffre, que je ne vous voi point, & que je ſuis en doute ſi vous m'aymez; je ne voudrois pas avoir change de place avec ceux qui ſont les plus heureux, & qui voyent, & qui jouïſſent. Une ſi grande reſolution dans un ſi grand ſujet de m'affliger, fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas lors que vous me diſiez que vous m'aviez donné vôtre cœur; car ſi je n'avois que le mien,

je

je ne pourrois resister à tant de déplaisirs, & je sens bien qu'une force si extraordinaire ne vient pas de moy, & qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vray, c'est une étrange avanture que celle qui m'est arrivée, d'avoir trouvé en une seule personne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'avoir aymée aussi-tôt que je l'ay veuë, & l'avoir perduë aussi-tôt que je l'ay aymée: que mon bon-heur se soit fait, & se soit évanouy en un instant, & qu'en si peu de tems, j'aye eu tant de sujet de me réjouir & de me plaindre. Quoy qu'il en soit, je ne puis que tenir bien-heureuse l'heure en laquelle je vous ay veuë, & je ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit, pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Je me confirmeray davantage dans cette opinion, par la réponse que vous me ferez, & si elle m'est aussi favorable que les paroles que vous m'avez dites, je tiendray pour bien employées toutes les peines que je souffriray pour vous. Ne craignez donc point, je vous supplie, le peril que vous me disiez qu'il y avoit à écrire, & mettez-vous en quelque hazard, pour me tirer de celuy où je seray, si vous n'avez pas soin de moy. Considerez donc, je vous supplie, en m'écrivant, qu'il n'y a rien qui oblige tant une ame bien faite, qu'une confiance entiere : & qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à un homme qui n'en veut plus, & qui n'en peut plus avoir que de vous.

Lettre XXXIII.

APrés avoir eu une des plus fâcheuſes nuits du monde, je ne puis me reſoudre à paſſer une journée de même ; & je voy bien que celle-cy ne me ſera pas meilleure, ſi vous, qui faites mes bons & mauvais jours, n'en ordonnez autrement. Je creus hier, en vous diſant adieu, que j'étois content, & il me ſembla que trois ou quatre paroles que je vous avois arrachées, m'avoient entierement appaiſé ; mais je ne fus pas à dix pas de chez vous, que tous mes maux recommencerent; ce dépit, ces craintes, ces ſoupçons, & ces défiances qui me venoient de quitter, m'aſſaillirent à la fois, rentrerent dans mon eſprit, & n'en ſont point ſortis depuis. Soit que j'aye veillé, ou que j'aye dormy, ils ont fait toutes mes penſées & tous mes ſonges: Ils m'ont repreſenté tout ce qui me peut le plus fâcher : & que je doi le plus craindre, & ont remply mon imagination de chimeres, & de viſions étranges. J'eſperois que le jour feroit diſparoître tout cela, mais il eſt déja bien avancé, & je voy toûjours les mêmes choſes. Vous qui étes maîtreſſe abſoluë de mon ame, ne ſouffrez pas qu'il y ait tant de deſordre en un lieu où vous commandez ; chaſſez ces funeſtes images d'un eſprit où il n'y doit avoir que la vôtre, & ne permettez pas qu'auprés de la plus belle choſe du monde, il y en ait de ſi effroyables. J'ay tant de foy en vous, que, ſi vous dites ſeulement trois paroles, aprés avoir leu cette lettre, je croy que j'en recevray du ſoulagement tout à l'heure : Je ſentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans vôtre chambre, & j'auray du repos dés le moment que vous m'en ſouhaiterez. Si ce ne

fut

fût que l'étonnement qui vous rendit hier muette, je vous supplie ne la soyez pas aujourd'huy, & si vous ne pouvez dire des choses bien obligeantes que, lors que vous le voulez de vous-même, faites-le donc à cette heure que je ne suis pas auprés de vous pour vous en presser, que je ne vous en prie que de loin, & avec soumission, & que je vous asseure que, si vous voulez même que je sois mal-heureux, j'ayme mieux le vouloir avec vous, que d'avoir une volonté contraire à la vôtre.

LETTRE XXXIV.

LOrs que je ne pensois point du tout à vous, & que j'étois en repos, quel beson estoit-il de m'écrire que vous desiriez que j'y fusse? Je joüissois de la plus grande tranquilité du monde, je l'ay perduë dés que j'ay sceu que vous me la souhaitiez. C'est une chose étrange que la fatalité que vous avez à troubler le repos de ma vie; je ne me sçaurois accommoder de vôtre indifference, ni de vôtre haine: & je ne sçaurois dire lequel est plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aymez, je ne puis avoir de repos: quand je sçay que vous ne m'aymez pas, je ne sçaurois avoir de joye; & de quelque sorte que je vous considere, vous jettez toûjours un desordre dans mon esprit. Le seul moyen que j'aye pour me garantir de vous, est de ne point penser en vous, & d'effacer entierement de ma memoire, tout ce qui m'y reste d'une personne si aymable & si dangereuse. J'étois à peu prés en cét état, quand j'ay receu vôtre lettre, & vous étes venuë trou-

bler tout cela en me souhaitant la paix & la liberté. Puis que le mal est fait, il le faut souffrir, & attendre avec patience ce qui en reüssira : mais s'il peut arriver encore une autre fois en ma vie que je ne me souvienne plus de vous, au nom de Dieu, Madame, dispensez vous du compliment de vous en réjouïr avec moy, & si vous étes bien-aise de mon bonheur, que ce soit secrettement, & sans que j'en puisse rien connoître.

LETTRE XXXV.

JE ne manqueray pas d'aller faire collation avec vous, quoy que je sçache que j'y seray empoisonné: & j'ay déja trouvé un poison dans vôtre lettre qui me dispose à recevoir tous les vôtres, & même à les desirer. Il n'est pas besoin que vous m'appreniez à quel point la devotion peut changer les esprits, je le sçay assez par moy-même, puis que c'est elle qui avoit fait en moy le changement de pouvoir vivre sans vous voir. Vous venez d'y en faire un autre avec trois lignes que vous m'avez écrites. Vous deviez, ce me semble, avoir plus de consideration à ne pas hazarder vôtre prochain: &, à ce que je puis voir, si vous étes devote, au moins, vous n'étes pas scrupuleuse. Pour vous en parler serieusement, c'est une horrible méchanceté à vous, d'avoir réveillé en moy tous les sentimens que j'avois endormis avec tant de peine, & je m'en plaindray aux Carmes déchaussez, si ce n'est que vous me traittiez si bien, que je n'aye pas sujet de m'en plaindre.

A MA-

A MADAME.

LETTRE XXXVI.

MADAME,

Je n'esperois pas qu'il me restât encore un bon jour en toute ma vie ; & peut-être en fût-il ainsi arrivé, si l'on ne me l'eût donné ce matin de vôtre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquerir sur moy, vous avez achevé de tout gagner par cette derniere faveur ; & je vous avertis, que, si desormais vous m'en faites quelques autres, je n'auray plus rien de quoy les reconnoître. Je vous le dis de tout mon cœur ; & s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puisque je ne suis écouté de personne, jamais rien ne me toucha si sensiblement, & je ne sçaurois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Je la p is bien appeller ainsi, puis qu'elle me fait respirer nonobstant l'arrêt que vous prononcâtes l'autre jour ; & que parmy de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que je traine est si mal-heureuse, que je ne voy pas que ce soit un present que je deusse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous. Et ayant encore à passer quinze jours sans vous voir, je ne sçay si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Je le veux bien pourtant, puisque vous me le commandez, & que vous m'aymez encore.....

A MADEMOISELLE.....

LETTRE XXXVII.

MADEMOISELLE,

A moins que de vous envoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui meritent de vous être presentées, & je vous envoye celles-cy seulement pour être jettées sous vos pieds. Encore je vous asseure que je leur envie bien cette place; & je tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles étoient sur la tête des Reynes. Vous vous étonnerez qu'un homme qui vous connoit si bien ayt osé prendre la liberté de vous écrire, & par là vous devez juger si ma passion est violente, puis qu'à mon âge, & avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la declarer, & qu'un si grand hazard comme est celuy de vous déplaire ne m'en a pû retenir. Je sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, & que je suis destiné à ne mourir par d'autres mains que par les vôtres. Mais je me laisse emporter à mon Destin, & quelque mal qui m'en arrive, il est impossible que je m'empêche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez cecy, vous rougissez de dépit, & vous grincez les dents. Vous ne sçauriez pourtant me faire repentir de rien, car je suis maintenant à l'épreuve de tous les plus grands accidens, & au peril de ma vie, j'ay resolu d'être toûjours,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

LETTRE XXXVIII.

MADAME,

Je n'oserois vous dire l'état où je suis, & aprés vous avoir tant vanté ce cœur que je vous ay donné, jay honte de vous faire voir sa foiblesse. J'avois creu que l'asseurance que j'ay de vôtre affection, me deffendroit contre toute sorte de deplaisirs, & qu'il étoit impossible que je fusse aimé de vous & mal-heureux tout ensemble. Cependant, je me trouve en un aussi grand desordre que si j'avois perdu toutes choses en vous perdant de veuë, & je me tourmente comme s'il n'y avoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait juger que nos deux ames ne sont encore guere bien meslées, & je connoi bien que vous ne m'avez donné qu'une fort petite part de la vôtre, puis que je manque de courage à souffrir une affliction. Il est vray, à le bien considerer, que celle que j'ay, n'est pas de cette sorte de malheurs que la constance apprend à supporter doucement, la raison la plus severe ne sçauroit desapprouver un aussi juste déplaisir que le mien ; & si elle ne me permet pas de regretter la plus agreable, la plus charmante, & la plus belle personne du monde, elle ne sçauroit au moins trouver mauvais que je regrette la plus habile, la plus genereuse & la plus sage. Quand je ne devrois pas être affligé de ne vous plus voir, je le devrois toûjours être de ne vous plus oüir, & ressentir extrémement d'avoir perdu une conversation qui m'éclairoit l'ame de même qu'elle me l'embrasoit, & de laquelle je ne sortois jamais que plus honnête homme, aussi bien que

plus amoureux. Que si parmy tant de causes d'ennuis, je puis recevoir quelque consolation, il faut qu'elle m'arrive sans que je l'espere, & il sera bien plus seant que vous me la donniez, que si je la trouvois de moy-même. Vous donc, Madame, qui voyez plus clair que moy en toutes choses, & particulierement dans mon cœur & dans ma fortune, apprenez-moy s'il n'est pas raisonnable que je m'afflige infiniment de ne vous pas voir; ou si vous ne me pouvez montrer que cela ne doit pas être, dites-moy du moins que vous ne le voulez pas, & que vous m'ordonnez de me conserver jusques à ce que je vous revoye.

Lettre XXXIX.

Madame,

J'avois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'aviez point fait de réponse, mais un bruit qui court icy que vous y devez arriver bien-tôt, m'a remis en meilleure humeur, & a fait que ce dépit n'a pas duré plus long-temps que les autres que j'ay tâché autrefois d'avoir contre vous. A la verité, moy qui fais profession de me ressouvenir de toutes les excellentes qualitez que vous avez, aussi bien que si je les voyois encore, j'aurois bien oublié vôtre douceur & vôtre civilité, si je croyois que vous en peussiez avoir manqué pour moy en cette occasion, & que vous eussiez refusé cette consolation à un homme que vous deviez penser en avoir tant de besoin. Sans mentir, je ne croy pas qu'il y ait jamais eu de déplaisirs pareils aux miens, & quoy que je creusse asseurément, devant que de vous laisser, que je mourrois de vôtre absence, je ne croyois pas qu'elle me deût faire la moitié tant de mal qu'elle m'en

m'en a fait. Bibille, Gambille, & Fanfan n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir, & Biquet n'en a pas été si affligé que moy, quoy que vous ne m'ayez pas traitté de roses. Tout de bon, Madame, je me trouve dans Paris de la même sorte que vous-vous étes autrefois trouvée à la Basme, hormis que je n'ay pas le plaisir d'y acheter des moutons, & selon que je connoi vôtre humeur, je jurerois que vôtre solitude de dix ans, ne vous a pas semblé si longue que me l'a esté celle où je suis depuis trois semaines. Je voi bien quelquefois des Dames assez aymables, mais croyez-vous que ces personnes-là me pourroient faire parler? toutes les femmes me le sont à cette heure comme vous l'étoit cét homme que vous sçavez, & quand elles auroient les Ris & les Graces prés d'elles, elle ne pourroient pas arrêter mon esprit un moment. Je fais à cette heure la petite souris dans les compagnies, & aprés avoir legerement tout consideré, je me retire en moy-même, & je me mets à part pour un autre temps. Faites, s'il vous plaît, Madame, que celuy que j'espere arrive bien-tôt, & qu'aprés tant de peine, je me trouve auprés de vous, comme vous me l'avez predit autrefois.

LETTRE XL.

LE Canon d'Arras n'a pas fait tant d'effets que les paroles que vous m'avez écrites; puis qu'en un moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient & qui étoient prêts de m'ôter la vie. Hier au sortir de chez vous, je fus attrappé par une trouppe de soupçons, de craintes, d'ennuis & de jalousies, & vôtre lettre a défait tout cela. Ils me poursuivirent jusques dans mou logis, &

ne m'ont pas laissé cette nuict un moment de repos : Sans mentir, vous punissez ceux qui vous fâchent, bien mieux que ne feroit Madame la Marquise..... & en me mettant dans la tête tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de joye & de déplaisirs au monde, est à cette heure ensemble dans la mienne, toutes sortes de satisfaction & de mécontentemens, & la plus grande Amour qui fut jamais avec la plus extréme deffiance. Débroüillez, s'il vous plaît, tout cela, Madame, & puis que je n'ay plus que trois jours à vivre, faites au moins que je les passe en repos.

LETTRE XLI.

VOyez, je vous supplie, quelle est la force de vos enchantemens, puis qu'en l'état où je suis, ils font que je ne sens pas mon mal, & qu'étant sur le point d'avoir le plus grand déplaisir qui me puisse arriver, je ne laisse pas d'être le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a sous le Ciel de beauté, de grace, d'esprit, & de gentillesse, me doit laisser dans trois jours; & même tout ce qu'il y a de bonté, de douceur, & de generosité. Je sçai que tout mon bien, & toute ma joye, mon cœur & mon ame s'en doivent aller en même temps, & parmy cela, je ne laisse pas d'avoir de bonnes heures, & si je n'ay bien dormy cette nuict, je puis dire au moins que je l'ay bien passée. A dire le vray, il suffit d'avoir eu un moment en sa vie, comme j'eus hier toute une apresdinée. Le seul ressouvenir de la felicité où je me suis veu, me doit consoler en toutes choses, & quand je ne l'aurois que songée

ce,

ce seroit assez pour me rendre toûjours heureux. Voila la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure ; & qui la deffend de tant de sortes de déplaisirs qui la menacent, puis que tout ce qui me reste de bonheur, n'est fondé que sur la creance que vous m'aymez un peu. Faites, je vous conjure, qu'elle me dure quelque temps, & n'enviez pas ce contentement à une personne qui doit avoir bien-tôt tant de maux.

LETTRE XLIII.

VOus verrez par la lettre que je vous avois écrite dés ce matin, que je m'accommode à tout ce que vous voulez: & je vous donne dés cette heure la plus grande marque que je vous puis jamais rendre de mon obeïssance, en vous renvoyant ce que vous m'aviez envoyé. Je les trouve toutes deux si belles, que je ne me puis resoudre au choix, & je m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaît bien autant que l'autre, & en ce qu'elle est plus eveillée & plus affettée, elle vous ressemble davantage. Que je meure, si je ne les ayme déja l'une & l'autre plus que ma vie, mais pas encore tant que vous. Voyez si vous étes mechante, pour avoir quelque jour une excuse d'aymer deux personnes, vous trouvez moyen de m'en faire aymer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ces inventions, & dans l'innocence où je suis depuis aujourd'huy, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant aprés la lettre que je viens de recevoir de vous, que vous ne soyez pas la plus jolie, la plus aymable, & la plus galante personne du monde.

LETTRE XLIII.

J'Ay eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les vites ; mais aussi-tôt que je songe aux vôtres, les miens se remettent, & ne sçauroient être troublez. Je ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans une personne, qui est si pleine de lumiere, ny croire que le Ciel ait fait une si belle chose seulement pour tromper les hommes. Cette peinture que je remportay hier de chez vous, me guerit de tous mes maux, & dés que je porte la veuë dessus, mes mauvaises humeurs s'en vont, toutes mes deffiances s'évanoüissent, & mon esprit est remply de contentement & de gloire. C'est en cet état que je vous écris, & que je vous asseure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoureux que je le suis.

LETTRE XLIV.

MOnsieur de Castelnaut se porte bien, Monsieur de Mercœur a été legerement blessé, & le Marquis de Faure l'est extrémement.

Je vous loüe de la bonté que vous avez d'avoir soin des morts & des blessez, & je vous en remercie pour la part que j'y puis avoir. Je le fus de nouveau la derniere fois que je vous ay veuë, mais en un point que je voy bien que je n'en pourray jamais guerir, & qu'à moins de ne bouger plus de vôtre ruëlle, & d'être toûjours à deux pas de vous, je ne croy pas que je puisse vivre. Sans mentir, Madame, c'est une grande imprudence à vous, de vous faire connoître aussi

aymable

aymable que vous étes à ceux à qui vous ne voulez pas de mal, lors que je ne voyois que la moitié de vos charmes & de vôtre esprit, vous en aviez déja plus que je n'en pouvois supporter. Imaginez-vous en quel état je doi être à cette heure : Je n'ay pas eu je vous jure un moment de repos depuis que je vous ay laissée. Mais avec cela j'ay tant de satisfaction & tant de joye, que, quand j'en devrois mourir dans une heure, je ne voudrois pas me plaindre de vous, aussi bien puis que vous devez vous en aller bien-tôt, & que ma vie est menacée d'être si mal-heureuse, je ne doi pas craindre de la perdre, & je seray bien-aise que vous me l'ôtiez devant que de partir d'icy.

Lettre XLV.

Il vous sied fort bien de rire,
Vous etes en belle humeur;
Mais quoy que vous puissez dire,
Voiture a bien du bon-heur
Qu'il ne sçait pas.
Tous vos ébas,
Guillemette, la la la!
Qu'il en auroit de mal.

SAns mentir, vous faites des merveilles & en vers & en prose, personne ne vous égale; Pour moy, j'en suis dans un étonnement le plus grand du monde, & quand je songe quelle innocente vous étiez cét hyver que vous n'osiez dire les choses les plus communes, & que vous pensiez que Sophiste fût une injure : je ne puis comprendre comment vous pouvez faire, tout ce que vous faites à cette heure, & qu'une personne qui n'a jamais leu qu'une comedie puisse être devenuë si

sçavante. C'est un miracle que je n'entends point, & quand j'ay oüi les Religieuses de Loudun parler Latin & Grec, je n'ay pas été si étonné que je le suis de vous voir écrire. Je vous supplie au moins, Madame, de ne vous pas servir à me tromper de cét esprit qui vous est venu : Car je voy bien que, si vous l'entreprenez, je ne l'empêcheray pas. Je vous remets donc sur vôtre foy, & vous demande seulement que vous me soiez fidelle, jusqu'à ce que vous en trouviez un autre qui vous ayme, qui vous estime, qui vous admire autant que je fais.

LETTRE XLVI.

APrés avoir bien songé à tout ce qui se passa hier, je vous promets davantage que vous ne desiriez de moy : Car je vous asseure que je ne vous demanderay jamais rien, & même que je ne vous verray jamais. J'en viens de faire des sermens & des resolutions si etranges, que si j'y manque jamais aprés cela, je ne vous pourray plus donner qu'un cœur trés-lâche, & une ame la plus parjure du monde. A la verité il faudra qu'il y ait une extréme foiblesse en l'un & en l'autre, s'ils retombent entre vos mains, aprés tant de mauvais traittemens qu'ils y ont receus, je meriteray bien tous les maux que vous me sçauriez faire, si le souvenir de ceux que vous m'avez faits, ne me delivre pas de vous. Un rayon de lumiere qui m'est comme venu des Cieux, m'a éclairé dans mon aveuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, & connoitre que ce que je tenois hier, la plus desirable personne de la terre, est celle qui est la plus à craindre, & la plus à fuir. Trouvez donc bon que je cher-

che du repos ailleurs, voyant que je n'en puis avoir auprés de vous, & puis qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait souffrir, & qu'il ne vous reste plus de nouveaux tourmens à exercer sur moy, n'ayez pas de regret que je vous échappe, aussi bien n'est-il pas plus en vôtre pouvoir de l'empêcher, & à l'heure que vous lisez cecy, je suis parti de Paris, avec resolution de n'y rentrer jamais que vous n'en soyez sortie.

LETTRE XLVII.

IL faut bien que vous soyez destinée à troubler ma vie, puis que le bien & le mal que vous me faites, m'ôte également le repos. La lettre que vous m'écrivites hier, l'affection que vous me fites paroître, & le soin que vous eutes de parler à moy, m'ont empêché de dormir cette nuict. Je l'ay passée toute entiere à me ressouvenir combien vous eutes de grace, d'esprit, & de gentilesse, en tout ce que vous desiriez, & à considerer que ce qu'il y a de plus agreable, de plus beau, & de plus charmant dans le monde, n'égale pas les moindres choses que vous dites ou que vous faites. Je ne sçay pas ce qui arrivera de moy, mais je crains, sans mentir, que je ne puisse éviter de tomber dans cét accident, dont je disois hier que vous seriez ravie. Quand je pense que vous m'aymez je ne dors pas; quand je croy que vous en aymez un autre, je me desespere; quand je suis éloigné de vous, je ne sçay ce que je fais; & quand je vous voy, toutes vos actions, toutes vos façons, & toutes vos paroles m'empoisonnent. Voyez, s'il vous plaît, quelle vie doit être la mienne & ce que j'en doi attendre: Il n'y en eut jamais en verité

une ſi traverſée, & toute l'eſperance que j'ay, c'eſt que vôtre abſence la va finir bien-tôt, & me va delivrer de tous mes maux.

LETTRE XLVIII.

VOus avez bien raiſon de vous moquer de moy, & je vous avouë que je ſuis bien honteux qu'aprés avoir tant fait le brave, il faille que je montre tant de foibleſſe. A ce que je voy, Madame, quelque part que j'aille, je ne ſuis jamais loin de vous. Je vous porte toûjours dans le cœur, & vous me tenez auſſi bien quand je ſuis dans mon logis, que quand je ſuis dans vôtre caroſſe. Mais à le bien conſiderer, vous n'en devez pas avoir de gloire, ni moy de honte, & puis que tout cela ſe fait par charmes, & par ſorcelleries, il n'y a rien dont vous deviez vous vanter, ni que vous me puiſſiez reprocher avec raiſon. Il faut bien que cela ſe faſſe ainſi, car s'il n'y avoit quelque choſe de ſurnaturel, il ne pourroit pas arriver, que, connoiſſant ſi bien vos artifices, je m'en defendiſſe ſi mal, & que la plus méchante perſonne qui fut jamais, me parût toûjours la plus aymable du monde. Contentez-vous, je vous ſupplie, Madame, des maux que vous m'avez faits, rompez le ſort que vous avez jetté ſur moy; ou ſi vous ne voulez pas que je gueriſſe, faites au moins, puis que rien ne vous eſt impoſſible, que je croye que vous m'aymez, & je ſouffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire.

LET-

LETTRE XLIX.

JE ne me puis resoudre à laisser partir vôtre laquais sans un poulet, & il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer une gantiere comme vous. J'aurois de quoy vous en faire un le plus amoureux du monde, si je voulois vous écrire la moindre partie de ce que j'ay pour vous dans le cœur. Mais sçachant combien vous étes avantageuse, je n'oserois vous faire sçavoir de quelle sorte vous y étes, ni montrer tant de facilité, que pour une paire de gants on me fasse dire comme cela ce que je pense. Je vous asseureray seulement que j'ay receu les vôtres comme je recevrois un Royaume. Il n'y en eut jamais de si beaux, je les ay baisez plus de cent fois, & je vous asseurerois que ç'a été de meilleur cœur, que je ne baiserois les plus belles mains du monde, n'étoit que ce sont les vôtres qui le sont.

LETTRES EN VIEUX LANGAGE.

LETTRE DE MONSIEUR LE COMTE DE ſaint Aignan eſtant priſonnier à Monſieur le Comte de Guiche.

A trés-hault, trés-preux, & tres renommé Chevalier Guicheus, Guilan le penſif, Seigneur de l'Iſle inviſible, deſire honneur, lieſſe, & mande humbles saluts.

TRés-cher Sire, Or je ſuis en priſon fermé, & ja pour nulles riens n'en pourroye iſſir, ce ne fuſt pas art de Faërie & de Negromance. Or s'en vont à randon ſoulas & deduit, & perverſe fortune m'a moult laidement atourné; En telle achoiſon il n'eſt gentilleſſe de cœur, ne fermeté d'engin, qui patiemment portaſt telle meſavanture & ſi plours & lamentations n'eſtoient plus duiſantes à Dame qu'à guerroyeur, moult grand plaid & hutin feroye; car, par mon chef, moult deconforté ſuis & mis en deſarroy, Helas! cher Sire, où ſont maintenant allez jeux, mommeries, danſes & chanſons? Où ſont muſſez loin de moy Jongleurs, Meneſtriers, Farceurs, Herpeurs, &

Apoin-

Apointeurs de vieles? Que ſont devenus Tournois, Behours, & tels autres esbanoyemens; où l'on voyoit pieça heaumes enfronder, haubers démailler, glaives froiſſer, deſtriers affoler, Chevaliers geſir, & eſcus deſrompre. Où ſont feſtins, bombances, ris & banquets, cointes Pucelles, friſques Damoiſels, gorgias Eſcuyers? tout eſt mis à neant, & à moy dolent & chetif, rien n'en eſt demonté, fors douloureuſe remembrance, qui d'autant plus me fiert & navre durement. En tel party je n'écriroye mie ſans l'eſpoir, qui par viſion ou ſonge au cœur m'eſt revenu. Iceluy vint iſnellement ma grand douleur combattre, & ſi cuidois pour vray que ce fuſt de ma liberté la vraye ſignifiance, comme j'en ay par droit la ſuſpicion; au lieu que je ſuis aterré & giſant en detreſſe, tant leger & à delivre me ſentiroye, que ſur palefroy pourroye bien ſaillir ſans toucher le pommel. Or en avienne ce qu'eſcheoir en pourra; toûjours cher Sire, vous veüil conter mon ſonge. Dormant par nuit, il me ſembloit voir fermement (& ainſi à certes le cuidoye) un felon Geant outrageux; glouton & fier pautonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance, les yeux avoit rouges & flambans comme feu reallumé, nez tors, groſſes balievres, & barbe fleuri; & de tout point hideux & plein de barat & de maltalent. Si tenoit en ſon poing branc d'acier luiſant, dont au chif durement me navroit, puis faiſoit ſigne à deux truhans & ribaux, qui en hideuſe chartre me portoient, & me laiſſoient illec au greigneur tourment que jamais ſentiſſe. Et donc s'apparoiſſoit à moy un grand preud'homme, qui d'un moult noble veſtement eſtoit affublé, & autour de luy eſtoient maints Chevaliers, qui de me voir à delivrance avoient moult grand volonté; & vous, beau Sire, y

eſtiez

eſtiez des premiers ; préz de vous eſtoient pareillement le bon Chevalier Arnaldus, & le gentil Chevalier Voiturio, & maints autres rénommez. Or me faiſoit ſigne de la mains icelluy noble preud'homme, & à ſoy m'appellant hors de la noire chartre il me faiſoit iſſir, & lors il me monſtroit eu moult belle eſcriture un tel dicton en maniere de prophetie;

Quand Aigles & Lyons aſſemblez à foiſon,
Feront, par grand hazard, des Coqs déconfiture;
Pluſieurs bons Chevaliers par mortelle achoiſon,
Ferus de fers tranchans iront en ſepulture.
Pareſſeux, d'autre part, abſens de l'avanture,
Pour un temps detenus ſeront, non ſans raiſon;
Mais ils ſeront enfin boutez hors de priſon,
Pareil qui port eſcu de vermeille teinture.

A donc par grand'lieſſe me ſentis eſveillé, & quand apertement connus, que ce n'eſtoit que fable & menſonge, ſi cuiday entrer en deſeſpoir : ce neanmoins, mon cœur s'évertua, & en ſoy pourpenſa que tel ſonge pourroit venir à effet, & en cét eſpace je n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous eſcrire tout ce qui m'eſtoit avenu. Or puiſſiez-vous, cher Sire, loin de méchief & d'encombrier, toûjours noblement & friſquement vous contenir, ainſi qu'à tel homme affiert; vous toute vôtre noble meſgnie. Et à tant me tiens, à Dieu vous command, & me clame vôtre immuable ſervant à toûjours-mais,

Dom Guilan le penſif,
Sire d'Iſle inviſible.

LETTRE DE L'AUTHEUR, sur le sujet de la precedente.

AU TRES-GENTIL, TRES-PREUX, ET *trés-noble Chevalier de l'Isle invisible, le Chevalier Inconnu mande salut sans nombre, & amours sans fin.*

SIre Chevalier, pas n'eussé cuidé que de si obscur manoir comme cil vous estes, peussent issir dits si illuminez: ne de si dure prison, paroles si gracieuses. Je me suis embattu à voir la lettre qu'escrite avez, au trés-gentil, & tres-renommé Comte Guicheus; vous desbourdant avec luy, & vous jure que oncques-mais ne vis escrit qui tant me plust, ne qui plus me parust de preu-d'homme: & en ce appert vostre grand hardement, & le hault cœur qui en vous repaire, quand de cette vostre méchéance en nulle riens ne vous esbahissez, & ne laissez pour ce de dire gabs & joyeusetez. Or il est vray que pieça je haïssois sur toutes riens le Geant Picolofuron, pour estre de trop orgueilleuse nature, & trop bonbancier en ses faits. Mais ores d'autant plus je le maudis, & l'heure que oncques de mere fut nay, car par luy, & pour son pourchas, trop sont de maux avenus, & si combat par tel art, que ceux qui encontre luy osent se presenter, sont par luy laidement navrez, affolez, ou occis; & ceux qui ne s'y trouvent, sont en noires chartres detenus. Ce m'aid Dieu, beau Sire, cettuy est le plus fier enchantement dont j'oüis oncques parler, & qui plus fait à douter. Planté de preud'hommes y a qui moult ont grand talent de vous ayder en cette vótre besogne; & pour moy, il n'y

n'y a chose au siecle que tant desirasse, car plus cher aurois à delivrer un si fait Chevalier, que de conquester le Royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous déportons, pour sçavoir que nous n'y pouvons comme riens, & que cette emprinse est reservée à un puissant Chevalier qui porte merveilles connoissances. De cettuy est ores grand bruit par le monde, & dit-on qu'il fait d'armes comme à sa voulonté, & que depuis le temps du noble Roy Artus, il ne s'est trouvé si rude jousteur, comme iceluy est: car nul ne s'est en contre luy esprouvé, qu'il n'ait tette jus des arçons, & souvente fois renversé Chevalier & cheval tout en un mont. Cettuy mainte haute avanture a finée, & cette autre encore finera, si que devez esperer qu'à chef de piece & en brief, vous tirera du Chastel enchanté: car pas n'avez deservy d'y estre trop longuement, & se en riens par le passé avez méfait, ce n'est en chose qui vous doive abontir, & petite penitence y affiert. Ce neanmoins, si par méchef, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu, que ne cuidons, de ce en riens ne vous esmayez, car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souvenir que le gentil Roy Amadis, le noble Empereur Esplandian, & mains autres, aprés avoir esté detenus plusieurs siecles és prisons de l'Isle d'Argenes, en sortirent sains & haitiez, aussi jeunes, & les viaires aussi frais qu'entrez y estoient; car le bon Alquif, qui moult sçavoit d'experimens, fit par ses conjurations que le temps qui tant est isnel pour toutes creatures, n'avoit comme point eu de cours en leur endroit, & en riens ne les avoit endommagiez. Or il ne peut estre qu'estant noble & chevaleureux comme vous estes, bien parlant, & loyal en bien aymer, bien avenant, coint & faitis Chevalier, il vous manquast quel-

que

que bon enchanteur en cette achoiſon, qui le même ſecours vous donnaſt, & en auriez un ou deux ſans faille, en maniere que quand ne pourriez iſſir du Chaſtel que d'huy en cinquante ans, vous en iſtriez jouvencel comme l'eſtes maintenant, & ſans aucun ſeul poil de barbe, non plus qu'ores en avez, qui ſeroit choſe moult rare & plaiſante à voir. Endementiers, tout le temps que demourerez illec; loiſible vous ſera les unes fois de joüer aux tables, les autres de harper & chanter lais plaintifs, & une fois le jour de parler tout haut à par vous, vous douloûſant & lamentant de Dame Fortune, qui de tous hommes temporels ſe jouë, & en cet encombrier vous a jetté, vous eſloignant de vôtre amie. Car c'eſt ainſi, ſi bien m'en ſouvient qu'en ſouloient uſer tous les preud'hommes, qui en tel cas ſe ſont trouvez. A tant, beau Sire, adieu vous command, & ſuis,

Le tout voſtre,
Le Chevalier inconnu.

REPONSE

de Monſieur le Comte de ſaint Aignan à la lettre de l'Autheur.

AU TRES-COURTOIS, TRES-EXCELLENT, *& trés-renommé Chevalier Voiturio, qui du nom d'Inconnu ſe clame: Guilan le penſif, diſire honneur & joye, & mande humble mercis.*

DEa, Chevalier inconnu! avois-je pieça vers vous rien comparé, que de tant gorgiaſe faveur fût digne? certes, pas n'euſſe cuidé qu'en tel encombrier ſi doux confort me fût avenu, par lequel

lequel eſt ma grevance moult amandée. Or appert-il bien maintenant que pas n'étes apprentif de bonnes œuvres faire, quand à ſi dolent Chevalier par devis proufitables & duiſans reboutez le cœur en la touëlle. Pour certain, trés-cher Sire, moult eſtes à priſer, & greigneur homme devez eſtre que pas ne voulez apparoir, quand voſtre nom muſſez aprés courtoiſie tant eſpeciale. En cette maniere ouvra jadis le Damoiſel de la Mer, fleur de toute chevalerie, quand aprés avoir rué jus le fier ribaud de la contrée, & ſa meſgenie déconfite, il ſe retrahit vers ſon tref moult viſte tenant la chiere baſſe, & le vis ſur coſté, ne voulant pour riens à nulli ſe manifeſter. Ce m'aid Dieux, Sire, je ne me deporteray d'acertener à tous qu'encore ſurpaſſé l'avez, & de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort outrageux paillard, & vous avez redonné la vie à jouvence afflict & mat comme n'agueres effroyé; O bon chevalier, puiſque tout de mon fait voulez connoiſtre, ja n'en ſerez deſdit, & moult voulontiers de mon eſtat vous deviſeray, & vous diray; Qu'un jour ſur le veſpre, ayant harpé & chanté un lay moult douloureux & plaintif, comme pouvoit eſtre cil du pauvre Triſtan de Leonnois, voguant en ſa barque aprés la playe envenimée parmy luy receuë par le Morhoult d'Irlande; je m'endormis moult fort, & cheus à bouchons ſur le pavement, où longue eſpace on me laiſſa geſir. Si cuidoye eſtre en un vergier entre cointes pucelles & gentils varlets, ayant les aucuns ſurcots de tiretaines, & les autres robbes de ſandal. Si eſtions ſeans ſur poiſles à or battu, en ſoulas & esbatemens deviſans & bruyants moult fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier un grand vilain mal façonné & rebarbatif, qui en ſon poing tenoit baſton noüeux à guiſe de maſſuë,

&

& bien sembloit estre mal pautonnier & felon. Si se cria sur moy le glouton comme forcené, disant : Et cuides-tu paillard issir ainsi sans moy de la chartre où tu es detenu ? Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageusement qu'agenoüiller me fit, & rechignant moult laidement s'en alla disant : Or suis je par mon droict nom le Temps appellé, n'espere sans mon ayde issir du Chastel ; & ainsi que me guermentoye, le vis prés de moy moy un noble preud'homme luisant comme un escarboucle. Moult beau Clerc estoit iceluy & de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis, & Villes, Chastels, Tours, Chevaliers, armes, bannieres, & escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds, & un vermeil sandal faisoit son couvre chef & sa robe. Iceluy me cria tout souëfuement. Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit : mais qu'il s'accorde à ta faillie, moult tost te delivreray. A tant, mon somme fina, & trouvay prés de moy vostre missive, & de l'autre part un livret moult ancien, où estoit icelle prophetie ;

Quand jeune Chevalier de suave nature,
Prendra du hardement en l'obscure maison,
Assez pour envoyer missive au grand Voiture :
Cil qui porte vermeil, en armes & vesture,
Et dont par tout le los bruit sans comparaison ;
Connoissant qu'il est ja de pardonner saison,
Avec trois doigts ferai de sept huis ouverture.

A donc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir, quand par deux fois pieça avoye en dormant quasi le mesme songe. Car encores moult bien du premier me remembroit, dont au preux Comte Guicheus avois narré toute la vraye histoire. Donc ay-je noté, Sire Chevalier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy Guerroyeur qui

qui porte vermeilles connoissances, & qui tant d'apertises d'armes faites, estoit ma delivrance reservée, & par vostre esprit tout remply de doctrine, & clarté d'engin y suis derechef confirmé. Dieu ayt part à icelle emprinse, & veüille labeurer avec luy, afin qu'en brief ensemblement allions visiter en son hebergement le bon Comte, Guicheus, que j'honore moult & prise. Je suis, à foy de Chevalier,

TRES-CHER SIRE,

Le tout vostre, Dom Guilan le pensif, Sire de l'Isle invisible.

AUX TRES-EXCELLENS, *belliqueux, invictissimes & insuperables Chevaliers, le Comte Guicheus, le Chevalier de l'Isle invisible, & Dom Arnaldus;*

Salut, honneur, victoire & triomphe.

CE m'aid Dieux, Beaux Seigneurs, moult estes gracieux & courtois, quand estant dans de si grosses besognes, comme ores vous trouvez de cettuy vostre Chevalier avez digné vous ressouvenir, & me donner preuves si notoires de vostre benignité & bon vouloir, que oncques ne sera en ma puissance de le pouvoir desservir. Or jaçois que de moult grand temps vous aye toûjours honorez & servis. moult outrageux seroye, si je, par cette seule vostre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé, grand niceté seroit à moy, si je cuidoye vous en pouvoir rendre remercimens condignes. Or voudrois-je, beaux Sires, qu'il m'eust cousté le meilleur Chastel que oncques je conquis, & que loisible me fust de moy bouger

de ceſtuy lieu, pour vous aller dire moy meſme mon penſement ſur ce, & le reſſentiment que j'aye de l'honneur que à moy voſtre homme lige avez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit, que je ne priſſe huy les galops, & irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fuſt heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieuës Angleſches, & me rendrois avant le veſpre dans voſtre tref. Auſſi bien quand je me ramentois comme eſtes ſur le point de ferir ſur ennemis, & de vous parmy eux meſler, ſi qu'à toute heure il m'eſt avis que d'icy j'oy la noiſe de la bataille, le hennir des chevaux, le froiſſis des lances, le chapelis des armes, & le martelis des eſpées, je me hontoye moult durement à par moy, & me tiens à honny & recreant Chevalier, quand je ne puis en celle achoiſon eſtre prés de vous, & là en voyant vos actes chevaleureux, & vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, & moy rendre digne de l'acointance de tels prud'hommes. Ores que le joly mois de May renouvelle toute choſe crée, & que tout noble cœur ſe ſent eſpoindre du deſir d'armes & proüeſſes faire, vous cheminez par monts & par vaux gorgiaſement armez juſqu'aux dents, tenans vos glaives és poings, & ores les pannoyant en tous vos chiefs, ores vous poliſſant en vos armes, ores vous affichant és eſtrics, ne ſongez qu'à lances briſer, percer eſcus, & deſmailler hauberts; cheminez par nieules & par bruines à l'ardeur du Soleil, & au ray de la Lune, mangez moult petitement, & mauvaiſement dormez, vous levant ſouventefois, ains qu'il ſoit bien adjourné: pour mettre vos corps à peine & travail, à danger d'être détranchez à mains de gloutons, & d'être felonneuſement occis. Là où je, las & chetif, en cette cité par enchantemens mauvaiſement detenu,

paſſe

passe les jours entiers à moy sollacier & deduire avec que gentes pucelles, plus blanches que fin albastre mis à point de fin vermeil, ores nous ombroyant sous vertes feüillées, ores en plaisans vergers nous esbattant, & tantost nous esbanoyant en riches festins, où toutes guises de mets nous sont servis, & toutes sortes d'espiceries. Et les unes fois, quand de tels bobans suis recreu, & qu'abondance de soulas me fait desirant de solitude, je me retrais l'oriere d'un bois, où sur le clair rien d'une fontaine, & là assis sur l'herbe tendre & menuë, je me delecte à voir en joyeuses Chroniques, les faits & gestes des anciens Chevaliers, les hautes avantures qu'ils ont mises à chief, & les perilleuses questes qu'ils ont emprises, pour los & Amour de leurs Amies aquerre. En cette maniere, je vis sans mesaise, destourbier, ne distraite de quelconque chose, me couchant alors que meilleur me semble, & me levant à l'heure que plus me plaist : sans estre oncques éveillé de bruit de buccines, trompettes & cors Sarazinois. Or, seigneurs Chevaliers, combien cét estat de vie est angoisseux, je ne doute mie que bien ne le jugiez, car trop mieux que moy sçavez, que rien tant ne pese à gentil cœur, comme oysiveté, & moins greve travail que musardie ; & de ce aviendra sans faille, qu'aprés que de ce siecle seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera faite, non plus que si je fusse esté un Chevalier de Cornoüaille. Et de vous, au rebours, quand de cette vie terrienne issirez, en trouverez une autre imperissable, és registres & memoires des hommes ; livres infinis en toutes langues resonneront vos hauts faits & proüesses, & aurez nom à jamais perpetuel. Laquelle chose, & de ce ne doutez, est de prix infiny, & tel que trop cherement ne la pouvez-vous acheter, quand mê-

mesme, pour ce de bras & de jambes seriez mechaigniez, & qu'en auriez les testes fenduës jusques aux yeux. Partant, beaux Seigneurs, je vous alloüe que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis, que tout haut bruit & exaltation pouvez acquerre, & pourtant ne me tourniez à blasme, si en cestuy lieu plus long temps je demoure, où force d'enchantement & necessité de destin me retient.

Pour nouvelles, je vous mande que messagiers sont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont que depuis peu, és marches d'Italie s'est fait le plus beau fait d'armes qui onques arriva, depuis que Chevaliers ceignent éspée. Or devez-vous sçavoir, beaux Seigneurs, que en icelle terre, du long de fleuve que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult est roide & parfond, estoit descendu un Geant despiteux & felon. Cettuy accompagné d'une gent moult noire, & de couleur de suye, mais aspre, fiere & outrageuse; pilloit, dégastoit & desertoit le pays, si que c'estoit une hydeur; & aprés maints outrages àvoit juré qu'il prendroit à force une Damoiselle, qui Cazalie est nommée moult prisée & cherie de ceux du pays, & de maints grands Seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire, & bien adressée de touts ses membres, avenante & de si plaisant regard que c'est un desduit à regarder. Or l'avoit le felon promise à son Seigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long-temps convoitoit, pour la mettre en servage & luy tollir son honneur, ainsi comme il a fait de mainte autre que le Geant a mises en sa ballie : dont il a pris les unes à vive force, & plusieurs autres par barrat & mal engin. Car de telles Damoiselles convoiteux est le Soudan à demesure, si que l'on dit que toutes les desire, &

oncques n'en pourroit eſtre aſſouvy. Or l'avoit le Geant à tout ſon oſt en telle guiſe aſſiegée que pas ne ſembloit qu'il fuſt au pouvoir humain de luy en quelque maniere porter ayde. Moult tendrement ploroit la Pucelle, moult fort ſe demenoit, ſe détordant & guermentant durement, comme celle qui à grand méchief eſtoit, mais de ce riens ne luy valloit, & de nully n'eſtoit ſecouruë : car les Seigneurs du païs pas n'avoient la force ne la hardiment de durer contre le Geant. Tant qu'à chief de piece, le Chevalier ſaé aux vermeilles connoiſſances, qui tout oit, tout ſçait & tout peut a ouï de loin les piteux cris de la chetive : dont fut fort dolent & courſé en ſon cœur, car il ayme la Pucelle par bonne amour & ſans vilenie, ſeulement puor la franchiſe d'elle garder, & d'autres fois de tels mechiefs l'a delivrée. Iceluy en donna tantoſt avis à l'invicible Chevalier qui porte d'Azur à trois fleurs d'or qui de long-temps a pris la Damoiſelle en ſa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour eſtre cettuy point embeſognez en une groſſe guerre qu'il menoit dans le païs qui autrefois appellé eſtoit la Sylve Carbonniere, & maintenant communément eſt dit le païs de Flandres ; ſi qu'ils aviſerent enrre eux par bon conſeil, de mander à ce ſecours un preux & belliqueux Chevalier, qui de tel hardement eſt, que oncques choſe, tant dangereuſe pût eſtre, ne luy ſembla difficile à mener à fin. Ceſtuy de tous eſt nommé Harcuriel des Iſles perilleuſes, & a eſté ainſi appellé pour un moult grand fait d'armes, qu'il fit en un païs de mer, ſi perilleux & ſi eſtrange qu'à-toûjours-mais en ſera faite mention. Iceluy à tout la Cavalerie que pour lors put trouver, alla donner ſur l'oſt du Geant qui mie ne s'en doutoit : là y eut moult caveuſe & cru-

cruelle bataille, si que l'on dit que depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac & Tantalon, au couronnement du Roy Gadiffer, onc ne vit si hautes prouësses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lances ferir. Au definement, la deconfiture tourna sur les gloutons, & contrarieté advint au Geant, qui combatit à tel mechief, que tout sa mesgnie fut mise à occision, & luy tellement atourné, que les maistres qui l'ont veu, dient que d'huy en un an ne sera en estat de porter armes, & que de moult grand temps n'aura talent de Damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux Seigneurs, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, & suis,

Le tout vostre,

VOITURIO.

LETTRE ESPAGNOLE
à une Dame, en luy envoyant le verbe J'ayme, tu aymes.

L*E deve parecer estranne à V. S. que en las dos primeras palabras aya dicho tan gran verdad y tan grande mentira. Pero en esso puede ver quan razonables es Amor à quien ama. Pues los que hizieron las reglas de las palabras segun la razon de las cosas en diziendo* Yo amo, *luego dixeron* tu amas, *come se fuesse necessario amando el uno, que el otro le ame. Assi sara justo que de buena gana diga V.S.* Yo amo, *pues ay tanto tiempo que lo digo. Y sin cansarse la memoria, en sabiendo essa palabra, luego sabrà une lengua que es la de Amor, mas linda que la Espagnola, y mucho mas estendida porque essa se habla por todo el Mundo, y no ay rincon en las Indias donde no se entienda V. S.*

que huye de las reglas, y que no quiere aprender sino lo que se ensenna en un dia, mas gusto de ve tener de esta que de ninguna otra, pues se sabe en un instante, y en las cosas de Amor no solamente no ay regla, mas aun seria defeto tener alguna. Hablela por suivida V. S. y no sea verdad que en tres annos no le aya podido aprender una lengua que hasta las ninas saben.

ROMANCE.

Fuera, fuera, aparta, aparta,
Que Amor entra por la placa,
Quadrillero de galanes;
Dozelle va en susquadrilla
De diferennes libreas.
Los unos de argenteria,
Y de oro fino los otros,
Que pudieran en el Cielo
Competir con las estrellas.
Varias y lustrosas sedas
Los demas van adornando
Pardas azules, moradas,
Pajicas y carmestes.
Con nacaradas marlotas
Y con verdes albornozes,
Van des fiando rubies,
Yluzientes esmeraldas.
Los unos de amor y zelos
Llevan la color quebrada,
Los otros en vi vo fuego.
Van muriendo por su dama.
Passan con mucho donayre
Con orden y bizarria,
Cada qual por si vistoso,
Mostrando grangallardia.

Passan

Passan los doze galanes
No las calles de Granada,
Vivarambla o Zacatin,
Mas por la sala de Julia.
Vienne ella con tales brios
Con tal ayre y gentileza
Que de quien tienne alma y ojes
Lleva los ojos y el alma.
Tan bien no parece el Alva
Quando entre doradas nu bes
Vertiendo flores y perlas
Viene a despertare el dia.
Poca grana y mucha nieve
Van compitiendo en su cara,
Y entre lirios y jazmines,
Assomanse algunas rosas.
Buelan mil tiernos Amores
Alumbrando su belleza,
Sus ojos graves y bellos,
Unos matan y otros crian.
Matan los mas atre vidos,
Y los ninnos van criando,
Hasta que sepan hablar,
Y puedan llamarla madre
Cercada de luz y rayos
Se encuenta con la quadrilla,
Y los discretos galanes
Han llegado a su presencia.
Pierden ellos sus colores,
En viendo las de su cara,
Y admirando se quedaron
Sin vozes almas y lenguas.
Atentos la estan mirando
Sin poder dezir palabra,
Que delante tal dama
No ay galan que no enmudezca.
En ora buena lleguays

,, Dixo la hermosa Christiana,,
Que galanes tan callados
La pueden ser de Diana,
Toman su assiento con ella
Los unos en los cabellos,
Los otros cerca del pecho
Que afrenta las azucenas.
Parece que toman vida
Los que aciertan à tocarla
Que moy bien puede dar vidas
Quien tantas almas possée.
O Julia discreta y bella
Entre quantas han nacido,
El dia que tu naciste
Grandes sennales avia.

POESIES
DE MONSIEUR
DE VOITURE.

ELEGIE.

BELISE, *je sçay bien que le Ciel favorable,*
A joint à vos beautez un esprit adorable,
Qui ne sçauroit loger au monde dignement,
Que dans un si beau corps, ou dans le Firmament.
Je sçay que la nature, & les Dieux avec elle,
Ne font plus rien de beau que sur vôtre modelle,
Et qu'ils se prisent moins d'avoir bâti les Cieux,
Que d'avoir achevé l'ouvrage de vos yeux.
Car, enfin, je l'avouë, & dedans ma colere,

Mal-

Malgré-moy je le dis sans dessein de vous plaire,
Le Soleil qui voit tout, dessus & dessous l'air,
Ne voit point de beauté qui vous puisse égaler,
Et n'en verra jamais, quoy qu'il tourne le monde,
Et que souvent soy mesme il se mire dans l'onde.
L'Amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous.
Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche,
Les Graces, & les Ris parlent par vôtre bouche.
Et quoyque vous fassiez, les Jeux, & les Appas,
Marchent à vostre suite, & naissent sous vos pas.
Toutes vos actions meritent qu'on vous ayme,
Et mille fois le jour, sans y penser vous même,
Vos gestes, vos regards, vos ris, & vos discours
Font mourir mille Amans, & naître mille Amours.
Mais dans ce bel amas de graces sans pareilles,
Ce tableau racourcy de toutes les merveilles,
Je voy beaucoup de manque, & d'inégalitez,
Et d'aussi grands defauts, que de grandes beautez.
La Nature amoureuse, en vous mettant au monde,
S'efforça de vous faire icy bas sans seconde,
Et prodigue, employa ses plus riches tresors,
A vous former les traits de l'esprit & du corps.
Mais lasse sur la fin d'un si penible ouvrage,
Elle vous a mal fait l'humeur & le courage.
Ces deux manquent en vous, & ternissent le teint
Des plus vives couleurs, dont elle vous a peint.
Ils en ôtent l'éclat, & laissent une tare
Au plus riche ornement dont la terre se pare,
Car avec un defaut si digne de mépris,
Vôtre beauté s'efface, & ravale de prix;
Vos yeux ni vos attraits n'ont plus rien d'estimable;
Et parmy tant d'amours, vous n'étes point aymable.
Pardonnez moy, Belise, & souffrez doucement,
Que libre desormais je parle franchement.
Cette unique beauté dont vous étes ornée,
N'aura jamais pouvoir sur une ame bien née,

Vôtre Empire est trop rude, & ne sçauroit durer,
Ou s'il s'en trouve encor qui puissent l'endurer,
Avec tant de mépris, & tant d'ingratitude,
Ce sont des cœurs mal faits, nez à la servitude,
Ou de mauvais esprits, qui des Cieux en courroux
Ont eu pour châtiment d'être amoureux de vous.
De loüange, & d'honneur, vainement affamée,
Vous ne pouvez aymer, & voulez être aymée,
Et vôtre cœur altier croit mettre entre les Dieux
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
Que si quelqu'un poussé de son mauvais genie,
Tombe dessous le joug de vôtre tyrannie,
Il faut qu'il se haïsse, & que dés ce moment,
Il devienne ennemy de son contentement.
Car vous ne croiriez pas,,,tant estes inhumaine,,
Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.
Vous voulez qu'il soit pasle, & que plein de langueur,
Il s'afflige sans cesse, & se ronge le cœur;
Que l'ombre d'un soupçon luy donne cent allarmes,
Que vos moindres depits le fassent fondre en larmes,
Qu'il soit hors de propos, défiant & jaloux,
Jamais content de luy, jamais content de vous,
Qu'il soûpire toûjours, & vous nomme cruelle;
Lors vous étes contente, & croyez être belle,
Et vôtre cruauté parmy tant de tourmens,
Se baigne dans les pleurs, que versent vos Amans.
Que si par fois d'amour vôtre ame est allumée,
C'est un feu passager qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui brûlent une nuit,
Errans à la faveur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre, & si l'on ne s'en garde,
Conduisent à la mort quiconque les regarde.
Vous brûlez de la sorte, & sans sçavoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment.
Vous ne sçavez que c'est d'une flamme constante,
Toute chose vous plaît, & rien ne vous contente,
Et vostre esprit flottant entre cent passions,

Abe-

A beaucoup de desseins, & peu d'affections:
Plus leger que le vent qui porte les tempêtes,
Il change tous les jours de nouvelles conquétes;
Et n'estimant jamais ce qu'il peut posseder,
Il gagne toute chose, & ne peut rien garder.
Car vôtre vaine humeur, aprés une victoire,
En méprise le fruit, & n'en veut que la gloire,
Et de tant d'amitiez faites diversement,
N'en ayme que la fin, & le commencement.
D'un amant qui vous vient, vous aymez les aproches;
D'un autre qui s'en va, les cris, & les reproches.
La nouveauté vous plaît, & ne se passe jour,
Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque Amour.
Vous étes sans arrest, foible, vaine, & legere,
Inconstante, bizarre, ingratte, & mensongere,
Pleine de trahisons, sans ame, & sans pitié,
Capable de tout faire, hormis une amitié.
Celle que vous m'aviez par tant de fois jurée,
Qui devoit surpasser les siecles en durée,
Et ne se démentir qu'avec le Firmament;
Si belle, & si parfaite en son commencement;
Et dont la belle flamme icy bas sans seconde,
Devoit durer encor aprés celle du monde,
A la fins est éteinte, & contre vôtre foy,
Vous en favorisez un moins digne que moy.
Regardez vous, Belise, & parmy tans de graces,
Ne souffrez plus en vous des qualitez si basses,
Et sur tant de vertus, & de perfections,
Relevez vostre cœur, & vos affections.
Ne laissez rien en vous capable de déplaire,
Faites vous toute belle, & tâchez de parfaire
L'ouvrage que les Dieux ont si fort avancé,
Et vous seule, achevez ce qu'ils ont commencé.

ELEGIE.

Belle Philis, adorable merveille !
Puisque mon cœur, malgré moy, me conseille
De me remettre encor dans les tourmens
Dont vos rigueurs affligent vos Amans,
Je le veux croire, & suivre le genie
Qui me r'engage en vôtre tyrannie,
Et m'embarquer dessus la mesme mer,
Où j'ay pensé tant de fois abysmer.
Le mesme jour que vôtre cœur de roche,
Blessa le mien d'un injuste reproche,
Et qu'un soupçon par vous vainement pris;
Me fit connoître à plein vôtre mépris;
Je fis dessein d'étouffer en mon ame
Tous les pensers qui nourrissoient ma flame,
Et d'arracher, au fort de mon courroux,
Ce que j'avois de passion pour vous:
Et si je pus le redire sans crime,
Avec l'amour ôter encor l'estime.
Vous n'eûtes plus pour moy, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'alloient enflamant.
De vos beaux yeux les rayons s'éclipserent,
Et tout à coup vos graces vous laisserent.
Je ne vis plus vostre extréme beauté,
Et ne vis rien que vostre cruauté
J'eus honte alors de vostre ingratitude,
De ma foiblesse, & de ma servitude,
Et des ennuis indignement soufferts,
Depuis qu'Amour me tenoit dans vos fers.
Dans cet instant, je vis dans ma pensée
Tous les mépris que mon ame offensée,
Humble, captive, & sans ressentiment,
Avoit receus de vous trop lâchement.

Il me ſouvient de toutes vos rudeſſes,
De tous mes maux, de toutes mes triſteſſes;
De tant de pleurs vainement épandus,
Tant de ſoûpirs de vous mal entendus,
Tant de dépits, & de mortelles craintes,
Tant de regrets, & d'amoureuſes plaintes,
De deſeſpoirs, de langueurs, & d'ennuis,
De triſtes jours, & de fâcheuſes nuits,
Sans que jamais j'euſſe pû dans voſtre ame;
Voir ſeulement un rayon de ma flame,
Ni vous reduire à montrer par pitié
Ut trait d'amour ni meſme d'amitié.
Lors ma raiſon promptement r'appelée,
„ Qui loin de moy ſe tenoit exilée
Depuis qu'Amour m'avoit mis ſous ſa loy,
Oſa paroître, & ſe montrer à moy.
En arrivant elle éteignit la flame
D'ire, & d'amour qui brûloit dans mon ame;
Rendit la veuë à mon entendement,
Et luy permit de juger ſainement,
En la voyant tous mes deſirs s'enfuirent,
Mes ſentimens à ſes loix n'obeïrent,
Et dés long-tems mon courage irrité,
S'arma pour elle, & cria Liberté.
Tout fut reduit en ſon obeïſſance,
Et mon amour redoutant ſa puiſſance,
Et perdant lors le tître de vainqueur,
Se retira dans le fond de mon cœur.
Pl ein d'une joye, & d'un repos extréme,
Il me ſembla n'étre plus qu'à moy-même,
Maître abſolu de mes affections,
Je creus avoir dompté mes paſſions,
Et fus un tems„ vaine & foible victoire„
Sans vous aymer, ou du moins ſans le croire:
N'aſpirant plus qu'aux ſolides plaiſirs,
J'avois reglé ma crainte, & mes deſirs,
Je n'avois plus de fâcheuſes penſées.
Je me riois de mes erreurs paſſées,

Et m'étonnant de mon aveuglement,
Ne pensois plus qu'à vivre heureusement.
Ainsi, Philis, mon ame revoltée,
Creut pour jamais être desenchantée,
Et mon courage avec que ma raison,
Rompit ma chaîne, & força ma prison.
Mais je fis pis, & commis une offense,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,
Et qu'à jamais un triste souvenir
Me la reproche, & m'en scache punir.
M'étant sauvé du plus rude servage,
Qui tint jamais un genereux courage,
Je m'estimois le premier des humains,
D'avoir remis ma franchise en mes mains;
Quand la frayeur de retomber aux vôtres,
Me fit resoudre à me jetter en d'autres,
Et me ranger sous l'empire plus doux,
D'une qui sceût me garder contre vous.
Mon ame étant dans le choix balancée,
La belle Iris me vint en la pensée,
La belle Iris, dont la grace & les yeux
Ont sceu charmer les hommes & les Dieux;
Iris, l'amour de la terre & de l'onde,
Si vos beautez ne luisoient point au monde,
Et qui sembloit m'asseurer doucement,
Par ses regards, d'un meilleur traittement.
Je me fis donc esclave volontaire,
Et pris dés lors plus de soin de luy plaire,
J'ay soûpiré, j'ay prié, j'ay pressé,
Je me feignis languissant & blessé;
Je luy juray que je mourois pour elle,
Et que jamais un Amant plus fidelle,
Plus enflamé, ni plus constant que moy,
Ne se verroit soûpirer sous sa loy.
Puis, je loüois en elle toutes choses,
Son teint de lys, & sa bouche de roses,
Son cœur de Reyne, & sa grande bonté;

Mais dessus tout, je loüois sa beauté,
Et la faisois si brillante & si belle,
Qu'elle effaçoit toute chose auprés d'elle.
Les Diamans, les perles, & les fleurs,
Les plus beaux jours, les plus vives couleurs.
Le teint au Ciel au lever de l'Aurore;
L'Aurore mesme, & le Soleil encore,
Lors que plus clair il paroît dans les Cieux;
Mais je me teus de vous & de vos yeux,
Et retenu par un respect extréme,
Ma bouche, au moins, ne fit point de blasphéme.
Enfin, je fus écouté doucement,
En sans dispute avoüé pour Amant.
Quittant pour moy sa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle:
Elle approuva mes desirs & mes feux,
Elle receut mon amour & mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les Amans forment leurs esperances.
J'avoüe aussi qu'un si doux traittement,
Fit naitre en moy quelque ressentiment,
Non pas d'amour, car mon ame parjure
Ne pût jamais vous faire cette injure;
Mais d'amitié si sensible, qu'un jour,
Je pensois bien la changer en amour.
Je m'efforçois de découvrir en elle
Les mesme traits qui vous rendent si belle,
Cette douceur, & ces divins appas,
Dont vous donnez la vie & le trépas,
De vos beautez la grace incomparable,
De vostre esprit la grandeur admirable,
Ces entretien si charmant & si doux;
Mais tout cela ne se trouve qu'en vous.
Je voyois bien qu'elle étoit animée
D'une beauté capable d'être aymée;
Je remarquois en elle cent attraits,
Mais nullement ces flammes & ces traits,

Ces traits mortels, & ces divines flammes
Dont vos beaux yeux frappent toutes les ames.
Combien de fois, admirant vos beautez,
Ou vôtre grace, ou les vives clartez
De vôtre esprit, ay je dit en moy-même,
Ha! que Philis est digne que l'on l'ayme,
Et que le sort me traite rudement,
De m'empêcher de mourir en l'aymant!
Mais cependant, je sentois en mon ame
L'effect caché d'une secrette flamme,
Qui se glissoit jusques dedans mes os,
Troubloit ma vie, & m'ôtoit le répos;
J'étois par tout réveur, & solitaire,
Et quoy qu'Iris pitoyable pût faire,
Pour adoucir ma peine, & mon tourment,
Je n'en sentois aucun soulagement.
Je n'étois plus si content auprés d'elle,
Je commençois à la trouver moins belle,
Et soûpirant sans connoître pourquoy,
N'étois content ni d'elle, ni de moy,
Souffrois toûjours, & mon ame inquiete
Ne trouvoit rien pour estre satisfaite.
Mais, à la fin, ma douleur s'augmentant,
Je vis le mal qui m'alloit tourmentant,
Je reconnus, aprés beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brûloit en mes veines;
L'Amour caché dés long-tems en mon cœur,
Avoit repris sa premiere vigueur;
Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
Sur vôtre bouche il prit de nouveaux charmes,
Sur vôtre bouche où se trouvent toûjours
Les Ris, les Jeux, les Graces, les Amours;
Et se formant des traits à son usage;
De tous les traits de vostre beau visage,
Armé d'éclairs & de foudres puissans,
Il r'engagea premierement mes sens,
Et poursuivant plus outre sa victoire,

Avec

Avec mes sens, il me prit ma memoire,
Et surmontant ma foible volonté,
Vit mon esprit entierement dompté.
Lors tout à coup je revis en moy-mesme,
Le Repentir, & la Peur au teint bléme,
Les prompts Souhaits, les violens Desirs,
La fausse Joye, & les vains Déplaisirs,
Les tristes Soins, & les Inquietudes,
Les longs Regrets, amis des solitudes,
Les doux Espoirs, les bizarres Pensers,
Les courts Dépits, & les soûpirs legers,
Les desespoirs, les vaines Defiances,
Et les Laugueurs, & les Impatiences;
Et tous les biens & les maux que l'Amour
Tient d'ordinaire attachez à sa Cour.
Ainsi, Philis, mon ame fut reprise,
Ainsi deux fois je perdis ma franchise,
Et, par malheur, tous les soins que j'ay pris,
Pour me soûmettre à l'empire d'Iris,
Et l'asseurer de mon amour fidelle;
N'ont rien servy qu'à me faire aymer d'elle,
Et je me vis, par un sort rigoureux,
En mesme tems ingrat & malheureux.
Ayant à part mes douleurs & mes peines,
Il faut encor que je sente les siennes,
Et que mon cœur sensible à la pitié
Ayt tous les maux d'amour & d'amitié.
Mais vous, pour qui je suis en ces allarmes,
Vous, qui pouvez tout faire par vos charmes,
Aprés m'avoir causé tant de malheurs,
Et fait verser tant d'inutiles pleurs;
Rendez, enfin, mes plaintes terminées,
Belle Philis, changez mes destinées,
Et permettez qu'aprés tant de tourment,
Je puisse vivre heureux en vous aymant.
Que si pourtant il vous plaist que je meure,
Sans jamais voir ma fortune meilleure,

Je vous l'accorde, & ne demande pas
Que vos bontez different mon trépas.
Mais seulement qu'une mort plus humaine
Tranche mes jours, & finisse ma peine;
Que ce ne soient vos injustes mepris,
Ni le regret d'avoir trop entrepris,
Ni le dépit de vous avoir servie,
Ni vos rigueurs qui m'arrachent la vie;
Mais qu'en repos, j'abandonne le jour,
Reduit en cendre, & consumé d'amour.

STANCES.

Ecrites sur des Tablettes.

Voicy mon amour sur la touche,
Jugez s'il marque nettement,
Et si sa pointe se rebouche,
Dans la peine & dans le tourment;
Mais en l'état où je me treuve,
Qu'est-il besoin de cette preuve,
Pour vous montrer que ma langueur
Et que ma constance est extréme?
Ne le sçavez vous pas vous-mesme
Si vous m'avez touché le cœur?

Je croirois avoir trop d'amour,
Et de vous étre trop fidelle,
Si vous n'étiez qu'un peu plus belle,
Que l'Astre qui donne le jour;
Mais puisque le reste du monde,
N'a rien de beau qui vous seconde,
Et que tout cede au Dieu vainqueur
Que vostre bel œil emprisonne,
Il ne faut pas que je m'étonne
Si vous m'avez touché le cœur.

Vous ne sçauriez douter de moy,

Ni de la peine que j'endure,
Pour servir une ame trop dure,
Car la touche vous en fait foy;
Sans être donc plus recherchée,
Souffrez aussi d'être touchée,
Et dépoüillez cette rigueur,
Qui rend vostre beauté farouche;
Je Vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'avez touché le cœur.

STANCES.

Ecrites de la main gauche, sur un feuillet des mêmes Tablettes, qui regardoit un miroir au dedans de la couverture.

QUand je me plaindrois nuit & jour
De la cruauté de mes peines,
Et quand du pur sang de mes veines
Je vous écrirois mon amour;
Si vous ne voyez à l'instant,
Le bel objet qui l'a fait naistre,
Vous ne le pourrez reconnoître,
Ni croire que je souffre tant.
En vos yeux, mieux qu'en mes écrits,
Vous verrez l'ardeur de mon ame,
Et les rayons de cette flame
Dont pour vous je me trouve épris.
Vos beautez vous le feront voir,
Bien mieux que je ne le puis dire;
Et vous ne le sçauriz bien lire,
Que dans la glace d'un miroir.

STANCES.

CE soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guerir mon esprit & le remettre en paix:
J'eus de vous, sans effort, belle divine Astrée,
La premiere faveur que j'en receus jamais.
Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!
Que de traits, que de feux me vinrent enflamer!
Je ne verray jamais rien qui soit tant aymable,
Ni vous rien desormais qui puisse tant aymer.
Les charmes que l'Amour en vos beautez recelle,
Etoient plus que jamais puissans & dangereux;
O Dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux aussi me virent amoureux!
La rose ne luit point d'une grace pareille,
Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil,
Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réveille,
La face si brillante, & le teint si vermeil.
Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche,
Jettant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur vostre belle bouche,
Mais las! ce fut plûtôt le baiser qui me prit.
Car il brûle en mes os, & va de veine en veine,
Portant le feu vengeur qui me va consumant,
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.
Mon ame sur ma levre étoit lors toute entiere,
Pour savourer le miel qui sur la vostre étoit;
Mais en me retirant, elle resta derriere,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtoit.
S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce Nectar qui charmoit ma raison,
Et sans doute, elle prit une porte pour l'autre,
Et ne luy souvint plus quelle étoit sa maison.

Mes

Mes pleurs n'ont pû depuis flechir cette infidelle,
A quitter un sejour qu'elle trouva si doux :
Et je suis en langueur sans repos, & sans elle,
Et sans moy mesme aussi, lors que je suis sans vous.
Elle ne peut laisser ce lieu tant desirable,
Ce beau Temple où l'Amour est de nous adoré,
Pour entrer derechef en l'Enfer miserable,
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.
Mais vous, de ses desirs unique & belle Reyne,
Où cette ame se plaît comme en son Paradis,
Faites qu'elle retourne, & que je la reprenne
Sur ces mesmes œillets, où lors je la perdis.
Je confesse ma faute, au lieu de la défendre,
Et triste & repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.
Mais non, puis-que ce Dieu dont l'amorce m'enflame,
Veut bien que vous l'ayez, ne me la rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon ame,
Et ne separez pas ce que Nature a joint.

STANCES.

Sur le même sujet des Precedentes.

LOrs qu'avecque deux mots que vous daignâtes dire,
Vous sceutes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'aprés m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrites les Cieux, & me mites en paix.
Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux vostre extreme rigueur,
Tous les charmes d'Amour furent sur vostre bouche,
Et tous ses traits aussi passerent en mon cœur.
Vous prites tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons, & de feux;
Bons Dieux! ha que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Le Pasteur qui jugea les trois Déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De divines beautez, de graces inconnuës,
Que j'en vis éclatter en vos moindres attraits.

Je croy qu'en ce moment la Reyne de Cythere,
Sans pas un de ses fils se trouva dans les Cieux,
Et que tous les Amours abandonnant leur Mere,
Etoient dedans mon ame, ou bien dedans vos yeux.

Ils brilloient dans vos yeux, & brûloient dans mon ame,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour,
Que je vivois heureux au milieu de la flame!
Et que j'avois de joye aussi bien que d'amour!

Depuis, ils ont toûjours gardé la mesme place,
Admirant vos beautez & mon extreme foy,
Et quoy que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les voy tous en vous, & je les sens en moy.

Eux qui faisoient brûler le Ciel, la Terre & l'Onde
Avecque tous leurs feux embrasent mon desir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement,
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets, que par moy seulement.

Echo ne languit plus d'une flame inutile,
Daphné ne brûle plus le bel Astre du jour,
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume, & non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable,
Neptune n'ayme plus les Nymphes de la mer,
Et comme en l'Univers vous étes seule aymable,
Je suis le seul aussi qui sçache bien aymer.

STANCES.

Sur sa Maîtresse rencontrée en habit de garçon, un soir du Carnaval.

Je sens au profond de mon ame;
Brûler une nouvelle flame,
Et laissant les autres Amours,
Qui tenoient mon ame en altere,
J'ayme un garçon depuis trois jours,
Plus beau que celuy de Cythere.
Si le but de cette pensée,
A ma conscience offensée,
J'en ay deja le châtiment;
Car le feu qui brûla Gomorre,
Ne fut jamais si vehement,
Que celuy-là qui me devore.
Mais je ne croy pas que l'on blâme
L'Amoureuse ardeur dont m'enflame
Le bel œil de ce jouvenceau,
Ni qu'aymer d'un amour extréme
Ce que Nature a fait de beau,
Soit un peché contre elle-mesme.
Un soir que j'attendois la Belle,
Qui depuis deux ans m'ensorcelle,
Je vis comme tombé des Cieux,
Ce Narcisse objet de ma flame,
Et dés qu'il fut devant mes yeux,
Je le sentis dedans mon ame.
Sa face riante & naïve,
Jettoit une flame si vive,
Et tant de rayons alentour,
Qu'à l'éclat de cette lumiere
Je doutay que ce fût l'Amour;
Avecque les yeux de sa mere.
Mille fleurs fraîchement écloses;

Les lys, les œillets & les roses
Couvroient la neige de son teint;
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont je fus atteint,
Avoit ses embûches dressées.
Sur un front blanc comme l'yvoire,
Deux petits arcs de couleur noire,
Etoient mignardement voutez,
D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds nos libertez,
Triomphoit de toute la terre.
Ses yeux, le Paradis des ames,
Pleins de ris, d'attraits, & de flammes,
Faisoient de la nuit un beau jour:
Astres de divines puissances,
De qui l'empire de l'Amour
Prend ses meilleures influences.
Sur tout, il avoit une grace,
Un je ne sçay quoy qui surpasse,
De l'Amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, & qu'on ne peut dire.
Parmy tant d'ennemis renduë,
Ma liberté mal defenduë;
Fut sous le joug d'un étranger;
Mon Cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger,
Ma raison se mit à la fuite.
Sans le connoître davantage,
Ma volonté luy fit hommage
De tout ce qu'elle avoit en main:
Mais du méchant l'ame inconstante,
Me trompa dés le lendemain,
Et me frustra de mon attente.
Plein de dépit & de colere,
Soudain je m'en devois défaire,
Apprenant par cette leçon,

Qu'il

Qu'il n'avoit point d'arrest en l'ame,
Et que sous l'habit d'un garçon,
Il portoit le cœur d'une femme.
Toutefois, malgré cette injure,
J'en pris un plus heureux augure,
Et je n'eusse pû croire alors,
Que le Ciel, dont il fut l'ouvrage,
Sous le voile d'un si beau corps,
Eût mis un si mauvais courage.
Mais sa malice découverte
S'est reconnuë avec ma perte;
Car depuis on ne la pû voir,
Le perfide a gagné l'a fuite,
Tenant mon cœur en son pouvoir,
Avec ma liberté seduite.
Gagné d'une sorciere flamme,
J'avois mis les clefs de mon ame,
En la garde de ce voleur:
Mais d'une malice funeste,
M'en ayant ravy le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.
Mais je l'ayme, & quoy qu'il me face,
Je voudrois revoir cette face,
Ce chef d'œuvre tant estimé,
Où le Ciel tout son mieux assemble;
Et depuis j'ay toûjours aymé
Une fille qui luy ressemble.
Avec les traits de son visage,
Elle a sa taille & son corsage,
Sa voix, son port, & sa façon,
Son doux ris, son adresse extréme,
Enfin, sous l'habit d'un garçon,
Je l'aurois prise pour luy même.
Ses yeux sçavent les mesmes charmes.
Elle use de pareilles armes,
Avec tous les mesmes attraits,
Et croy, tant elle luy ressemble,

Qu'elle luy touche de bien prés,
Et qu'ils ſont alliez enſemble.
Elle connoît bien, la méchante,
La cauſe du mal qui m'enchante,
Et qui me retient en langueur:
Et, ſans doute, elle pourroit dire
Quelque nouvelle de mon cœur,
Et de celuy qui le retire.
Car, ſans en voir d'autre apparence;
Je jurerois en aſſeurance,
A voir ſon viſage aſſaſſin,
Et ſon œillade cauteleuſe,
Qu'elle a ſa part à ce larcin
Et qu'elle en eſt la receleuſe.
Amour, petit Dieu qui diſpoſes
Du réglement de toutes choſes,
Et qui fais entendre tes loix
Par toute la machine ronde,
Fais-moy juſtice à cette fois;
Toy qui fais droit à tout le monde.
Fais-moy raiſon de l'inhumaine,
Qui retient mon cœur à la géne,
Sans eſperance d'avoir mieux;
Mais, ſur tout, ne voy pas la belle,
Car ſi tu regardes ſes yeux,
Je ſçay que tu ſeras pour elle.
La mauvaiſe me tient ravie
Mon ame, mon cœur, & ma vie,
Car chez elle ſe vient ſauver
Le voleur de cette dépoüille;
Mais j'eſpere tout retrouver,
Si tu permets que je la foüille.

POUR MINERVE
En Un Ballet.

Vous qui chassiez de vostre Cour
Toutes les mollesses d'Amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez vous les yeux de Venus?
Les Graces qui suivent toûjours
La douce Mere des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle;
Mesme ce Dieu qui sçaît voler,
S'il vous voyoit mise auprés d'elle,
Ne sçauroit à laquelle aller.
Si vous eussiez eu ces appas,
Lors que vous vintes icy bas
Vous faire voir aux yeux d'un homme;
Sans quiter le sejour des Cieux,
Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les Dieux.
Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe:
ils sont bien plus forts & plus doux;
Et je ne sçache en cette troupe,
D'autre enchanteresse que vous.
Cette Circé, dont les Demons
Applaudissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la Terre d'alarmes,
Et renverse l'ordre des Cieux,
A dans ses levres moins de charmes,
Que vous n'en avez dans vos yeux.
Elle peut le monde troubler,

Elle fait les Aſtres trembler ,
Et bride le cours de la Lune :
Mais vous, d'un pouvoir ſans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir un Soleil.
Mille rayons enſorcelez
Sortent de vos yeux étoillez ;
Qui percent ſans faire ouverture :
Et redoutée en toutes parts ,
Vous faites branler la Nature,
Par le moyen de vos regards.
Auſſi faudra-t-il deſormais
Qu'elle vous cede pour jamais ;
Car plus docte Magicienne,
Vous meritez le maniment
D'une autre verge que la ſienne,
Et qui charme plus puiſſamment.

STANCES.

JE me meurs tous les jours en adorant Sylvie,
Mais dans les maux dont je me ſens perir,
Je ſuis ſi content de mourir ,
Que ce plaiſir me redonne la vie.
Quand je ſonge aux beautez, par qui je ſuis la proye
De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
Ma triſteſſe me rend content ,
Et fait en moy les effets de la joye.
Les plus beaux yeux du monde ont jetté dans mon ame,
Le feu divin qui me rend bien-heureux ,
Que je vive ou meure pour eux ,
J'ayme à brûler d'une ſi belle flame.
Que ſi dans cét état quelque doute m'agite,
C'eſt de penſer que dans tous mes tourmens,
J'ay de ſi grands contentemens,
Que cela ſeul m'en ôte le merite.

Ceux qui font en aymant des plaintes éternelles,
Ne doivent pas être bien amoureux,
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidelles.
Tandis qu'un feu secret me brûle & me devore ;
J'ay des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et je vois au fort de mon mal,
Les Cieux ouverts dans les yeux que j'adore.
Une divinité de mille attraits pourveuë,
Depuis long-temps tient mon cœur en ses fers ;
Mais tous les maux que j'ay soufferts,
N'égalent point le bien de l'avoir veuë.

STANCES.

LA terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs,
D'aujourd'huy seulement connuës ;
L'astre du jour, en souriant,
Jette sur la face des nuës,
L'or & l'azur dont il peint l'Orient.
Le Ciel est couvert de saphirs,
Les doux & gracieux Zephirs
Soûpirent mieux que de coûtume ;
L'Aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celuy du Soleil.
Les oyseaux aux charmantes voix,
Mieux que jamais dedans ces bois,
Se font une amoureuse guerre ;
Sans doute la troupe des Dieux,
A quité le Ciel pour la Terre,
Ou la divine Oronte est en ces lieux.
Oronte, dont les yeux vainqueurs
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage ;

Qui naissant a receu des Cieux
Toutes les graces en partage,
Et les faveurs des hommes & des Dieux.
Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts
Ressentent l'amoureuse flamme;
Tout cede à des charmes si chers,
Et ses yeux qui nous ôtent l'ame,
D'un seul regard la donnent aux rochers.
Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'avanture,
Suivant l'humeur qui l'emportoit,
L'insensible & le froid Voiture,
Parloit d'amour comme s'il en sentoit.
Les Nymphes des eaux & des bois,
Ecoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empêcher de rire,
Mais un Faune qui l'entendit,
Aux Dryades se prit à dire,
Possible est-il plus vray qu'il ne le dit.

STANCES.

Belle deesse que j'adore,
Ne pleurez pas si longuement;
Si les perles se font des larmes de l'Aurore,
Vous perdrez un tresor bien inutilement.
Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche
Si vous les répandiez pour moy,
Vous perdrez pour une babiche,
Des pleurs qui suffiroient pour racheter un Roy.
Celle qui vous ressemble, hormis qu'elle est moins belle,
Et qui dedans le Ciel s'appelle
Du nom qui vous convient si bien,

Jette quelque soûpirs de sa divine bouche :
Et pleure les matins en sortant de sa couche,
Mais c'est pour un Amant, & non pas pour un chien.
Si vous voulez pleurer comme elle,
Il faut devenir moins cruelle,
Employer mieux vostre amitié :
Et pleurer sur tant que nous sommes,
Mais d'une bizarre pitié,
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes,

STANCES.

A la loüaange du Soulier d'une Dame.

MOy qui fus pris ce carême,
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau Soulier jaune & noir
Que j'aymois plus que moy-mesme ;
Je suis maintenant en feu,
Pour un Soulier noir & bleu.
Comme un criminel qu'on mene
Où son Destin l'a reduit,
A la Bastille est conduit,
Sortant du bois de Vincenne :
Ainsi mon cœur prisonnier
Va de soulier en soulier.
Le pied qui cause ma peine ;
Et qui me tient sous sa loy,
Ce n'est pas un pied de Roy ;
Mais plûtôt un pied de Reyne ;
Car je voy dans l'avenir,
Qu'il le pourra devenir.
Sur ce beau pied la Nature
Admirable en ses effects,
A sceu bâtir un Palais
De divine Architecture ;

Où se trouvent tous les Dieux
Mieux logez que dans les Cieux.
C'est un grand Temple d'yvoire,
Plein de grace & de beauté,
En quelques lieux marqueté
D'une Ebene douce & noire,
Qui sert en ce lieu si beau,
Comme d'ombre en un tableau.
Deux flambeaux incomparables,
Plus brillans que le Soleil,
Par un éclat sans pareil,
Et des rayons favorables,
Rendent les lieux d'alentour,
Pleins de lumiere & d'amour.
La nef de cét edifice,
Est pleine d'un jour trés-pur,
Mais le cœur en est obscur,
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçans
Ne penetrent point dedans.
Tout ce que la Terre & l'Onde
Produisent de precieux,
Tout ce qu'on voit dans les Cieux,
Et qui paroît dans le monde,
Est fait imparfaitement,
Au prix de ce bâtiment.
Mais un personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus,
Que ce temple magnifique,
Pour être plus exaucé,
Sera bien-tôt renversé.

STANCES.

A une Demoiſelle qui avoit les manches de ſa chemiſe retrouſſées & ſales.

VOus qui tenez inceſſamment,
Cent Amans dedans voſtre manche,
Tenez les au moins proprement,
Et faites qu'elle ſoit plus blanche.
Vous pouvez avec que raiſon,
Uſant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en priſon;
Mais qu'elle ne ſoit pas ſi noire.
Mon cœur qui vous eſt ſi devot,
Et que vous reduiſez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un priſonnier qu'on va pendre.
Eſt-ce que brûlant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour,
En a fait une cheminée?

STANCES.

Sur une Dame, dont la juppe fut retrouſſée en verſant dans un caroſſe, à la campagne.

PHylis, je ſuis deſſous vos loix,
Et ſans remede à cette fois,
Mon ame eſt voſtre priſonniere:
Mais ſans juſtice & ſans raiſon,
Vous m'avez pris par le derriere,
N'eſt ce pas une trahiſon?
Je m'étois gardé de vos yeux;

Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nostre;
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
De quoy je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur;
Ses attraits percerent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie;
Et le méchant, en cét état,
S'étoit caché toute sa vie,
Pour faire cét assassinat.

Il est vray que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arriere,
Son feu ne servant plus de rien,
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa plus montrer le sien.

En decouvrant tant de beautez,
Les Sylvains furent enchantez,
Et Zephyre voyant encore,
D'autres appas que vous avez;
Même en la presence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçavez.

La Rose la Reyne des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs,
De crainte l'œillet devint blême;
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme;
Pour se mirer en vostre cu.

Aussi rien n'est si precieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,

Vostre

Vostre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas,
Ne meritent point de loüange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.
On m'a dit qu'il a des defauts.
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveilles:
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux & sans oreilles.
Et ne parle que rarement.
Mais je l'ayme, & veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,
En fassent vivre la memoire;
Et ne veux penser desormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau Cu qui fut jamais.
Philis, cachez bien ses appas,
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez étoient sans voiles;
Les Dieux qui regnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Etoiles,
Ont un moins beau siege que vous.

FRAGMENT.

LA plus adorable personne
Qui se trouve dans l'Univers;
Et pour qui le fils de Latone
Ne feroit pas d'assez beaux Vers;
Aminte la gloire du monde,
L'amour de la terre & de l'onde;
De cét agreable sejour
Occupe la place premiere,
Et le remplit d'une lumiere
Plus belle que celle du jour.
Les Amours sont à ses côtez,

Sages, retenus, & modestes,
Avec que les desirs celestes
Qui méprisent les voluptez;
Devant cette beauté severe,
Que le vice mesme revere,
Ils n'oseroient paroître nus;
Et n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la servent comme Venus.

SONNET.

Sous un habit de fleurs la Nymphe que j'adore,
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'eclat de son teint & celuy de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.
La Terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore,
L'air fut par tout remply de chants melodieux;
Et les feux de la nuit pâlirent dans les Cieux,
Et creurent que le jour recommençoit encore.
Le Soleil qui tomboit dans le sein de Thetis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller aprés elle;
Et l'Empire des flots ne l'eût sceu retenir;
Mais la regardant mieux, & la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde, & n'osa revenir.

AUTRE.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guerir,
Et je ne voy plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sceust rappeller ma liberté bannie.
Dés long-temps je connoi sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautez pour qui je doi perir,

Je benis mon martyre, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.
Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'incite à la revolte, & me promet secours,
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle;
Aprés beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aymable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

AUTRE.

Belles fleurs dont je voy ces jardins embellis.
Chastes Nymphes, l'Amour & le soin de l'Aurore,
Innocentes beautez que le Soleil adore,
Dont l'éclat rend la Terre & les Cieux embellis,
Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis,
Nommez la vôtre Reyne, & confessez encore
Qu'elle est plus éclatante & plus belle que Flore,
Lors qu'elle a plus d'œillets, de roses, & de lis.
Quitez donc sans regret ces lieux & vos racines,
Pour voir une beauté, dont les graces divines
Blessent les cœur des Dieux d'inévitables coups;
Et ne vous fâchez point si vous mourez pour elle,
Aussi bien la cruelle
Fera bien tôt mourir tout le monde aprés vous.

AUTRE.

L'Autre jour au Palais des Cieux,
En une fête solennelle,
Où la triomphante Cybelle,
Traittoit ensemble tous les Dieux;
Aprés maints discours serieux
Sur la Regence universelle,
Tout en rond la troupe immortelle

Prit du Nectar delicieux.
Lors on proposa par la table,
Laquelle étoit plus soubaitable
Ou d'Angelique, ou de Cypris,
Les Dieux furent pour la Pucelle,
Et Venus la mere des Ris,
N'eut que Mome & Vulcain pour elle.

AUTRE.

DEs portes du matin l'Amante de Cephale,
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jettoit sur les Cieux nouvellement ouverts,
Ces traits d'or, & d'azur, qu'en naissant elle étale,
Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale
Apparut, & brilla de tant d'attraits divers;
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'Univers,
Et remplissoit de feux la rive Orientale.
Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux,
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore;
L'onde, la terre, & l'air s'allumoient à l'entour:
Mais auprés de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on creut que Philis étoit l'Astre du jour.

AUTRE.

A Monseigneur le Cardinal Mazarin, sur la Comedie des Machines.

QUelle docte Circé, quelle nouvelle Armide
Fait paroître à nos yeux ces miracles divers,
Et depuis quand les corps par le vague des airs
Sçavent-ils s'élever d'un mouvement rapide?
Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide,

Nais-

Naissent des fleurs sans nombre, & des ombrages verts,
Des globes étoillez les palais sont ouverts,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.
Dedans un même tems nous voyons mille lieux;
Des ports, des ponts, des tours, des jardins spacieux,
Et dans un mesme lieu, cent scenes differentes.
Quels honneurs te sont deus, grand & divin Prelat,
Qui fais que desormais, tant de faces changeantes
Sont dessus le Theatre, & non pas dans l'Etat?

CHANSON.

Sur une belle voix.

LOrs que Belise veut chanter,
Et que le bruit, pour l'écouter,
Est d'accord avec le silence,
L'esprit plein de contentement,
S'abandonne au ravissement,
Et suit de ce transport la douce violence.
L'Ame qui se veut émouvoir,
Cede à l'agreable pouvoir
De sa voix pleine de merveilles,
Et pour mieux oüir ses accens,
Elle quitte les autres sens,
Et se vient toute rendre à celuy des oreilles.
Chere peine des matelots,
Ecueil agreable des flots,
Mort ensemble & douce & cruelle;
Sirenes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix;
Car celle de Belise est plus douce & plus belle.
Vostre chant autrefois perdoit
Le Nocher qui vous entendoit,
Son plaisir étoit son naufrage,

Mais

Mais la voix de cette beauté,
Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins perilleuse, & plaît bien davantage.
Elle peut charmer les douleurs.
Et des plus sensibles malheurs
Oter la funeste pensée,
Elle donne un plaisir parfait,
Et n'en être point satisfait,
Est manquer de raison, ou bien l'avoir blessée.
Le plaisant murmure des eaux,
L'agreable chant des oyseaux,
Les luths d'Amphion & d'Orphée,
Un rossignol & ses appas,
Un cygne proche du trépas,
Dressent à cette voix un superbe trophée.
La belle Musique des Cieux,
Et ce qu'à la table des Dieux,
Apollon chante sur la lyre;
Les divins concerts des Neuf Sœurs
Cedent à ses moindres douceurs,
Et ma Muse se taît ne pouvant bien les dire.

AUTRE.

M*Es yeux, quel crime ay-je commis,*
Qui vous rende mes ennemis,
Et qui vous oblige à me nuire?
Pourquoy cherchez-vous en tous lieux;
Vous par qui je me doi conduire;
L'objet qui seul me peut détruire?
Quel mal vous ay-je fait, mes yeux?
Vous sçavez bien que vos plaisirs
M'ont coûte cent mille desirs,
Et qu'ils sont autheurs de ma peine,
Et contre moy seditieux,
Charmez de l'éclat qui vous mine,

Vous

Vous ne voulez voir que Climene ,
Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?
Loin d'elle vous mourez d'ennuy ;
Et moy je ne meurs aujourd'huy ,
Qu'à cause que vous l'avez veuë ;
Les fers vous semblent glorieux ,
Sous qui mon ame est abbatuë ;
Vous aymez celle qui me tuë ;
Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?
Vous m'apprenez que ses beautez
Passent les celestes clartez ,
Que des nuicts la blanche Courriere
Luit d'un éclat moins radieux ,
Et qu'au milieu de sa carriere
Le Soleil a moins de lumiere ,
Quel mal vous ay-je fait, mes yeux ?
C'est vous qui donnez le poison
Qui chasse ma foible raison ,
Qu'en vain maintenant je reclame ;
Et vous, qui trop audacieux ,
Jettez le desordre en mon ame ,
La perdez, la mettez en flamme ;
Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?

A U T R E.

L'Amour sous sa loy
N'a jamais eu d'Amant plus heureux que moy ;
Benit soit son flambeau ,
Son carquois, son bandeau ,
Je suis amoureux ,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.
Mes jours & mes nuits
Ont bien peu de repos & beaucoup d'ennuis ;
Je meurs de langueur ,
J'ay le feu dans le cœur ,

Je ſuis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.
Mortels déplaiſirs,
Qui venez traverſer mes juſtes deſirs!
Je ne crains point vos coups;
Car, enfin, malgré vous,
Je ſuis amoureux, &c.
A tous ſes martyrs
L'Amour donne en leurs maux de ſecrets plaiſirs;
Je cheris ma douleur,
Et dedans mon malheur,
Je ſuis amoureux, &c.
Les yeux qui m'ont pris,
Payeront tous mes maux avec un ſoûris,
Tous leurs traits me ſont doux,
Meſme dans leur courroux,
Je ſuis amoureux, &c.
Cloris eut des Cieux,
En naiſſant, la faveur & l'amour des Dieux,
Je la veux adorer,
Et ſans rien eſperer,
J'en ſuis amoureux, &c.
Souvent le dépit
Peut bien, pour quelque temps, changer mon eſprit,
Je maudis ſa rigueur,
Mais au fond de mon cœur,
J'en ſuis amoureux, &c.
Etant dans les fers,
De la belle Cloris, je chantay ces vers;
Maintenant d'un ſujet,
Mille fois plus parfait,
Je ſuis amoureux, &c.
La ſeule beauté,
Qui ſoit digne d'amour, tient ma liberté,
Et je puis deſormais
Dire mieux que jamais,
Je ſuis amoureux
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

AUTRE.

JE me tais, & me ſens brûler,
Car l'objet qu'adore mon ame,
Eſt ſi parfait que je n'en puis parler,
Sans faire voir à tous le ſujet de ma flamme.
Si je dis que dans l'Univers,
Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,
Qu'elle eſt de tous les yeux l'amour & la merveille,
Qui ne devinera la beauté que je ſers?
Si je dis que dans ſes beaux yeux
Cet archer qui m'y fait la guerre,
Forge des traits qu'il garde pour les Dieux;
Mépriſant deſormais tous les cœurs de la terre;
Et que dans le fort des Hyvers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choſes,
Son teint paroît toûjours plein de lys & de roſes,
Qui ne devinera la beauté que je ſers?
Que ſi je parle dignement
De ſon eſprit incomparable,
Dont la grandeur partage également
Avecque ſa beauté le titre d'adorable;
Si je puis dépeindre en mes vers
Combien ſon ame eſt grande, & genereuſe, & belle,
De tant de qualitez qu'on ne trouve qu'en elle,
Qui ne devinera la beauté que je ſers?
Mais ſans parler de ſa beauté,
De ſon eſprit, ni de ſes charmes;
Si je décris comme ſa cruauté
Mépriſe deſormais les ſoûpirs, & les larmes;
Et que ceux qui ſont dans ſes fers
N'en receurent jamais un regard favorable,
Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable;
Qui ne devinera la beauté que je ſers?

AUTRE.

LEs trois plus grandes Déesses,
Dont Pâris sceut les debats,
Ont disputé des appas,
Contre une de nos Princesses;
Mais en voyant sa beauté,
Venus mesme l'a quitté.
Les graces ont eu querelle
Sur qui tient le premier rang,
Et qui vient de meilleur sang,
D'elles ou Mademoiselle,
Tout le Ciel sollicita,
Mais la belle l'emporta.
Les plus sçavans en la Sphere,
Doutent depuis quelques ans,
Où l'Astre qui fait les tems
Tient sa demeure ordinaire,
Si le Ciel est son sejour,
Ou le petit Luxembourg.
Au Cours du bois de Vincennes;
Le Soleil a disputé
De lumiere & de beauté,
Avec la belle d'Angennes;
Mais le Soleil le perdit,
Aux rayons qu'elle épandit.
Au milieu de sa carriere,
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des Cieux,
Fit redoubler sa lumiere,
Car avec que tous ses feux;
Qu'eût-il fa.t seul contre deux?
Dans le fond d'un bois antique,
Un rossignol disputa,
Sur ut, re, mi, fa, sol, la,

Avec la belle Angelique ;
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.
Sur le chemin de Charonne,
Amour tout chargé de traits,
A disputé des attraits,
Avec la belle Baronne,
Mais le pauvre enfant perdit,
Aux charmes qu'elle épandit,

AUTRE.

NOtre Aurore vermeille
Sommeille,
Qu'on se taise à l'entour,
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour.
Vôtre beauté divine
Assassine
Nos cœurs par ses beaux yeux.
C'est la belle Lucine,
Le chef d'œuvre des Cieux.
En vous, belle Julie,
S'allie
La grace & la bonté,
Et la vertu remplie
D'attraits & de beauté.
Vous étes accomplie,
Julie,
Plus belle que le jour,
Et chacun vous publie
L'ornement de la Cour.
La beauté d'Angelique
Est unique,
Et ses yeux nos vainqueurs
Ont un secret magique
Pour gagner tous les cœurs.

AUTRE.

CE n'est pas sans raison
Qu'on dit que je vous admire;
Et pour moy, je n'en puis dedire
Monsieur de St. B.
Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames
A bruler, à bruler de leurs divines flammes.
Tout ce qui part de vous,
A des graces si charmantes,
Que les ames les moins aymantes,
En ressentent les coups,
Coralte, &c.
Vostre teint en tous lieux
A toûjours des fleurs écloses,
Et l'Amour couché dans des roses
Y fait la guerre aux Dieux,
Coralte, &c.
Puis que si puissamment,
Vos attraits que rien n'efface,
Ont touché mon Ame de glace;
On peut dire hardiment,
Coralte, &c.
Les enfans au berceau,
Rient à vous comme aux Anges;
Les vieillards chantent vos loüanges
Jusques dans le tombeau,
Coralte, &c.
Il ne reste sinon
Qu'icy l'on vous dresse un temple;
Déja des Prêtres je contemple,
Qui chantent vôtre nom,
Coralte, &c.
Pour moy, je ne croy pas,
Quoy que vous me puissiez dire,

Que rien m'ôte de vôtre Empire,
Si ce n'est le trépas ;
Coralte, &c.
Quand vous m'auriez chassé ;
Dans l'Amour qui me transporte ;
J'irois chanter a vôtre porte,
D'un ton triste & cassé,
Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames
A bruler, à bruler de leurs divines flammes.

AUTRE.

J'Avois de l'Amour pour vous,
Charmante Sylvie!
Mais vos injustes courroux
Ont refroidy mon envie,
Je sçai aymer constamment,
Mais si l'on n'ayme également,
Ma foy, je m'en ennuye.
Vôtre bouche, & vos beaux yeux ;
Les Roys de ma vie,
Et vôtre ris gracieux
Avoient mon ame asservie,
Vous m'aviez gagné le cœur ;
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foy, je m'en ennuye.
l'approuve un feu bien-heureux
Qui deux Ames lie,
Et tient deux cœurs amoureux
Sans peine & melancolie ;
J'ayme les douces Amours,
Mais pour soûpirer tous les jours ;
Ma foy, je m'en ennuye.
L'Amour sur un autre Amour
Volontiers s'appuye,
J'ayme sans aucun détour ;

Mais si je voy qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'oüir
Pleurer, tourmenter, gemir,
Ma foy, je m'en ennuye.
J'approuve un cœur enflamé,
Qui se glorifie
D'aymer, sans qu'il soit aymé,
Et son plaisir sacrifie ;
Je le fais bien quelquefois ;
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy, je m'en ennuye.
Vous exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie,
Je ne vis plus qu'en langueur ;
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aymant ;
Et pour vous parler franchement ;
Ma foy, je m'en ennuye.
Si vous pensez honorer
Une Ame transie,
Qui meurt pour vous adorer ;
Pour moy, je vous remercie,
Je ne veux point tant d'honneur,
Gardez-le à quelque grand Seigneur ;
Ma foy, je m'en ennuye.
Faire des vers en batteau,
Ce seroit folie,
Car par la fraîcheur de l'eau
Je sens ma tête assaillie ;
Vous n'aurez donc que cecy,
Il fait mauvais écrire icy ;
Ma foy, je m'en ennuye.

AUTRE.

Sur l'air du branle de Mets.

Belles l'honneur de nostre âge,
Et le but de nos souhaits
Sur l'air du branle de Mets,
Apprenez nostre voyage;
Mais pleurez en le chantant,
Car nous en faisons autant.
Nous n'étions qu'au Bourg la Reyne,
Et je creus être à Goa,
Ou cent milles par delà,
Tant mon cœur étoit en peine,
S'éloignant de la beauté,
Qui retient sa liberté.
Nous vîmes dedans la nuë
La Tour de Mont-le heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de gruë:
Et pour y voir vos beaux-yeux,
S'élevoit jusques aux Cieux.
Quand nous fûmes dans Etampe
Nous parlâmes fort de vous;
J'en soûpiray quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe:
Etampe & crampe vrayment;
Riment admirablement.
Dans le milieu d'Anger ville,
Monsieur nôtre Chancelier,
En me parlant d'un soulier,
Me fit devenir debile,
Me souvenant de celuy
Qui m'a causé tant d'ennuy.
Une heure étoit bien passée,
Quand nous vinmes à Toury;

Alors Monſieur Griboury
Mé revint en la penſée,
Un certain noir & friſé ;
Fort bien fait & compoſé.

Nous trouvâmes prés Sercote,
(Cas étrange & vray pourtant)
Des bœufs qu'on voyoit broutant,
Deſſus le haut d'une motte ;
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Nous vîmes deux Demoiſelles,
Lors que nous fûmes dedans,
Qui paroiſſoient à leurs dents,
D'aſſez gentilles femelles :
Frere Claude qui les vit,
De fort bon cœur leur ſoûrit.

Dans Orleans cent harangues,
Se firent au Chancelier ;
Et l'on le vint ſupplier,
En dix huict ſortes de langues ;
Les trois Mores furent pleins
De Maires & d'Echevins.

Voyant cela, je m'écoule,
Et deſirant étre à part,
Je me ſceus mettre à l'écart
Dans un coin: hors de la foule,
Où revant juſqu'à la nuit,
J'écrivis ce qui s'enſuit.

Nôtre Aurore de la Barre,
Eſt maintenant un Soleil :
Le Ciel n'a rien de pareil,
La terre rien de ſi rare ;
Mais en cas de Merlenbeau,
Son eſprit n'eſt pas fort beau.

Cette beauté ſouveraine
A ralumé mes vieux ans ;
Ses attraits ſont ſi charmans,

Que

Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Je n'attens que le cercuëil.
Quel éclat & quelles flammes,
Quels rayons voi-je dans l'air?
A voir tant de feux briller,
C'est la Princesse des Ames,
La Reyne des volontez,
La Deésse des beautez.
Cachez vos beautez mortelles,
Je voy paroître Cloris;
Tous vos attraits sont peris,
Voicy la belle des belles;
Son soulier a plus d'attraits,
Que vos yeux & tous vos traits.
Ce que le Ciel a de flamme
Il l'a mis dedans ses yeux;
Ce qu'il eut de precieux,
Il le mit dedans son Ame,
Rien du tout ne luy défaut,
Que d'avoir le sang plus chaud.
La belle Baronne darde
De ses yeux mille trépas,
Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine un peu bien gaillarde?
Je pense que sa vertu
A bien souvent combattu.
Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas?
Est-ce Diane où Pallas?
Ou la Reyne de Cythere?
Car en elle j'apperçois
Quelque air de toutes les trois.
A voir sa grace embellie
Avec tant de Majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Julie,

Dont mon cœur ſeroit épris ,
S'il n'étoit pas à Cloris.
Il ſeroit temps de me taire ,
Et ma plume n'en peut plus ,
Mais que diront les Vertus ,
Si je me tais de ſa Mere ?
Qui joint à tant de beautez ,
Tant de rares qualitez.
Artenice où je contemple
Tant de miracles divers !
Les autres ont eu des vers ,
Mais à vous il faut un Temple
Il ſera fait dans un an,
Et j'en ay déja le plan.
Frere Claude l'Heroïque
En ſera le Sacriſtain,
Chapelain le Chapelain ;
Et l'Angelique Angelique
Nuit & jour y chantera ,
Les Hymnes qu'il vous fera.

AUTRE.

A MADAME LA PRINCESSE,

Sur l'air de Landryri.

MAdame , vous trouverez bon
Qu'on vous écrive ſur le ton
De Landrirette ,
Qui court maintenant à Paris ,
Landriry.
Vôtre abſence nous abbat tous.
Quelques-uns en ſont demy-foux ,
Landrirette ,
Les autres n'en ſont qu'étourdis ,
Landriry.

Du

Du point de vôtre éloignement,
L'Hyver s'approche à tout moment,
Landrirette,
Et les beaux jours sont accourcis,
Landriry.

Pour nouvelles chacun dit fort
Que le Duc Charles est d'accord,
Landrirette,
La Neutralité fait grand bruit,
Landriry.

L'on tient icy pour arrêté
Que Madame à fait le traitté,
Landriette,
Le Roy son frere en est marri,
Landriry.

L'Espagnol rend ce qu'il tenoit;
Elle aura tout ce qu'elle avoit,
Landrirette,
Particulierement..........
Landriry.

J'ay receu deux coups de ciseau;
En un lieu bien loin du museau,
Landrirette,
Je m'en porte mieux Dieu mercy.
Landriry.

L'on est icy fort tristement,
Tout nôtre divertissement,
Landrirette,
Est de chanter ce qui s'ensuit,
Landriry.
En grace, en beautez, en attraits;
Nulle n'égalera jamais,
Landrirette,
La divine Momnorency;
Landriry.

L'on jugeroit par la blancheur
De bourbon, & par sa fraicheur;

Landrirette ;
Qu'elle a pris naissance des Lys,
Landriry.
Julie à l'esprit & les yeux ,
Plus brillans & plus radieux ,
Landrirette ,
Que l'Astre du jour à Midy ,
Landriry.
Pour faire son Ame & son Corps
Le Ciel épuisa ses tresors ,
Landriette ,
....
Landriry.
Elle a tout en perfection ;
Hors qu'elle a trop d'aversion ,
Landrirette ,
Pour les Amans & les souris ,
Landriry.
Mesdemoiselles de Clermont ,
Ont plus de charmes qu'Aigremont ,
Landrirette ,
Par Aigremont j'entens Maugis ,
Landriry.
Mesdemoiselles du Vigean ,
Ont le cœur noble , & le corps gent ;
Landrirette ,
Tout homme qui les voit , est frit ,
Landriry.
Lors que Venus aymoit Adon ,
Elle avoit les yeux , ce dit-on ,
Landrirette ,
Comme Mademoiselle Aubry ,
Landriry.
D'où vient que depuis quelques jours ,
On voit la trouppe des Amours ,
Landrirette ,
Dessus la route de Poissi ?

Lan-

Landriry.
C'eſt que la Reyne des beautez,
Des Ames & des libertez,
Landrirette,
Fait ſa demeure dans Vigni,
Landriry.
Vôtre balet comme j'entens,
Paſſe les plus beaux de ce temps,
Landrirette,
Monſieur de Gauffecourt le dit,
Landriry.
Un ſeul violon de Meulan
Fait bien plus de bruit maintenant,
Landrirette,
Que les vingt & quatre d'icy,
Landriry.
Un certain faiſeur d'Almanac,
M'a dit que Monſieur de Meymac,
Landrirette,
Dans ce mois devoit être pris,
Landriry.
Mais ſi vous ne me croyez pas,
Conſiderez, & liſez bas,
Landrirette,
La Centurie que voicy,
Landriry.
Trois mois aprés celuy de May,
L'on prendra Monſieur de Macmey,
Landrirette,
Et Monſieur de Noichane auſſi,
Landriry.
Je ſçay pour certain que l'Amour
En veut à ceux de Vandatour,
Landrirette,
Dieu garde Monſieur de Levi,
Landriry.
J'en mettrois encor plus de ſix,

Mais je ne puis plus être assis,
Landrirette,
Je m'en vay trouver Monsieur Juif;
Laudriry.

AUTRE.

L'Un meurt qu'à sa fantaisie,
Il ne s'avance à la Cour:
L'autre meurt de jalousie;
Et moy je me meurs d'Amour.
Promothée est à la chaîne,
Et becqueté d'un Vautour;
Il ne meurt de cette peine,
Et moy, je me meurs d'Amour.
D'une plainte desolée,
Ainsi Thirsis l'autre jour
Disoit dans cette valée,
Et moy je me meurs d'Amour.
Il fendoit le cœur des marbres;
Et l'Echo même à son tour,
Faisoit redire à ses arbres,
Et moy je me meurs d'Amour.

AUTRE.

LEs Demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'Amans;
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.
Nous avons veu les ans passez,
Que les Galans étoient glacez;
Mais maintenant tout en faisonne,
L'année est bonne.
Le temps n'est pas bien loin encor

Qu'ils

Qu'ils se vendoient au poids de l'or,
Et pour le present on les donne,
L'année est bonne.

Le Soleil de nous rapproché,
Rend le monde plus échauffé;
L'Amour regne, le sang boüillonne;
L'année est bonne.

La belle Princesse n'est pas
Du rang des beautez d'ici bas;
Car une fraîcheur immortelle
Se voit en elle,

Dans son visage & dans ses traits
Brillent quelques divins attraits,
Et dans sa mine & dans son geste
Un air celeste.

De perles, d'astres, & de fleurs:
Bourbon le Ciel fit tes couleurs,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un Ange.

Que de cœurs l'amour blesseroit;
Que de maux au monde il feroit,
Si cette belle moins contraire
Le laissoit faire!

La Duchesse a pris à l'amour
Ses traits: & ce Dieu tout le jour;
Pour les ravoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

Elle les montre en ses appas;
Mais elle ne les lance pas,
Et craint trop d'en blesser personne;
Tant elle est bonne.

Mais ses coups seroient bien-heureux,
Et n'est point de cœur genereux,
Qui ne voulût mourir pour elle;
Tant elle est belle.

Le Soleil cede à ses beaux yeux;
Et ne voit du plus haut des Cieux,

Que luy-meſme dedans le Monde,
Qui les ſeconde.
Baronne pleine de douceur
Etes-vous Mere, étes-vous Sœur,
De ces deux Belles ſi gentilles,
Qu'on dit vos filles ?
Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux & paiſible mouton ;
Mais vôtre peau blanche & trés fine
Eſt d'une Hermine.
Que voi-je ſi plein de clarté,
D'attraits, de grace & de beauté,
Si ce n'eſt Diane, ou l'Aurore,
Ou Flore, ou Fore ?
Les oyſeaux vont en toutes parts,
Suivant ſa voix, ou ſes regards ;
Zephire la ſuit & l'adore,
C'eſt Flore, ou Fore.
Sur ſon viſage & ſous ſes pas
Naiſſent des fleurs & des appas,
Qu'ailleurs on ne voit éclore ;
C'eſt Flore, ou Fore.
Vigean eſt un Soleil naiſſant,
Un bouton s'épanoüiſſant,
Ou Venus, qui ſortant de l'Onde,
Brule le Monde.
Sans ſçavoir ce que c'eſt qu'Amour,
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et par tout elle le fait naître,
Sans le connoître.
Ramboüilet avec ſa fierté,
A certain air dans ſa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la deſire.
Deſſus ſa bouche ſont toûjours
Les Graces avec les Amours,
Ou pour le plaiſir de l'entendre,
Ou pour apprendre.

A U-

AUTRE.

QUand Iris aux beaux yeux
Paroit en quelques lieux,
Il n'est cœur qui ne tremble:
C'est l'honneur de la Cour,
C'est la gloire d'Amour,
Et des vertus ensemble.
On ne peut pas si-tôt
Bien loüer comme il faut;
De la grande Duchesse
La grace & la bonté;
Sa moindre qualité
Est celle de Princesse.
Quand des bords d'Orient,
L'Aurore en soûriant,
Sa lumiere rappelle,
Elle n'égale pas,
Avec tous ses appas,
Ceux de Mademoiselle,
La belle........
A la bouche d'œillet,
Les yeux de vive flamme;
Le courage d'un Roy,
Et l'esprit comme moy,
Quand Apollon m'enflame.
Le Ciel, sans changement,
Te feroit aisément
Une Reyne parfaite;
Quelque jour tous les Roys
Vivront dessous ses lois.
Dans l'Isle qu'elle a faite.
Jamais l'œil du Soleil
Ne vit rien de pareil,
Ni si plein de delices;

Rien si digne d'amour,
Si ce ne fut le jour,
Que nâquit Artenice.
Quand les Dieux eurent fait
Le chef d'œuvre parfait,
Que Julie on appelle,
Minerve qui la vit,
En pleura de dépit,
Et se trouva moins belle.
L'Amour armé de traits,
Avec tous ses attraits,
N'en a point qui me picque;
Et je crains plus cent fois
Les charmes & la voix
De la belle Angelique.

AUTRE.

Sur l'air des lanturlu.

LE Roy nôtre Sire,
Pour bonnes raisons
Que l'on n'osé dire,
Et que nous taisons:
Nous a fait défense
De plus chanter Lanturlu;
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.
La Reyne sa Mere,
Reviendra bien-tôt,
Et Monsieur son Frere
Ne dira plus mot;
Il sera paisible,
Pour veu qu'on ne chante plus;
Lanturlu, &c.
De la Grand' Bretagne
Les Ambassadeurs,
Ceux du Roy d'Espagne,

Et

Et des Electeurs,
Se sont venus plaindre
D'avoir par tout entendu,
Lanturlu, &c.
Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment,
Et parlé sans crainte
Du Gouvernement;
Pour les satisfaire,
Le Roy leur a répondu,
Lanturlu, &c.
Dessus cette affaire
Le Nonce parla,
Dit que le Saint Pere
N'entend point cela,
Qu'un François dans Rome,
A crié comme un perdu,
Lanturlu, &c.
Pour finir en France
Ces troubles nouveaux,
Avec grand' prudence,
Le Garde des Sceaux
A scellé des lettres,
Dont voicy le contenu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturee.

RONDEAU.

MA foy, c'est fait de moy, car Isabeau
M'a conjuré de luy faire un Rondeau,
Cela me met en une peine extréme.
Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme,
Je luy ferois aussi-tôt un batteau!
En voila cinq pourtant en un monceau:
Faisons en huict, en invoquant Brodeau,

Et puis mettons, par quelque ſtratagéme ;
Ma foy, c'eſt fait.
Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage ſeroit beau ;
Mais cependant, je ſuis dedans l'onziéme ;
Et ſi je croy que je fais le douziéme,
En voila treize ajuſtez au niveau.
Mafoy, c'eſt fait.

AUTRE.

MA foy, que d'un fin diamant,
Pris au tréſor du Firmament,
Ce Dieu qui tant de mal me dreſſe,
Fit d'une main pleine d'adreſſe,
Pour durer eternellement,
Par vos rigueurs ſe valimant,
Car vous paſſez infiniment,
En dureté, je le confeſſe,
Ma foy.
Je ſuis las de tant de tourment,
Et veux bien être vôtre Amant,
Si vous m'étes bonne Maîtreſſe ;
Mais ſi voulez que je vous laiſſe,
Je le feray fort librement,
Ma foy.

AUTRE.

D'Un beuveur d'eau, comme avez debatu ;
Le ſang n'eſt pas de glace revêtu,
Mais ſi boüillant & ſi chaud au contraire ;
Que chaque veine en eux eſt une artere
Pleine de ſang, de force, & de vertu.
Le feu par l'eau foiblement combattu,

Croiſſant

Croissant sa force, au lieu d'être abbatu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un beuveur d'eau.
Toûjours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estoc bien ferme & bien pointu,
Chauds en amour, & plus chauds en colere.
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
D'un beuveur d'eau.

AUTRE.

UN *beuveur d'eau, pour aux Dames complaire*
Suivant l'Amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit toûjours sobre, courtois & doux;
Et ne sçauriez si-tôt boire dix coups
Qu'encor plûtôt il ne le sceut faire.
Venus d'Amour la gracieuse mere
Nâquit de l'eau sur les bords de Cythere,
Aussi son fils favorisé sur tous,
Un beuveur d'eau.
Il entend mieux ses loix & son mystere,
Il sçait joüir, & discret sçait se taire,
A le rein ferme, & fermes les genoux.
Et trente six yvrognes comme vous,
Ne valent pas en l'amoureuse affaire,
Un beuveur d'eau.

AUTRE.

V*Ous l'entendez mieux que je ne pensois,*
Si quelque Amant bien disant & mattois,
Vous croit payer, en nommant son ame,
C'est du Latin qui passe vôtre game;
Vous n'entendez des termes si courtois.

Mais

Mais s'il en vient qui dise à haute voix ;
Qu'il veut prouver, fût il Turc ou Anglois,
Par beaux effets la grandeur de sa flamme,
Vous l'entendez
Je donneray telle somme par mois,
Outre cela, joyaux, perles de choix,
Satin, velours, à souhait à Madame ;
Cet entretien vous charme & vous enflame ;
C'est dire d'or & parler bon François,
Vous l'entendez.

AUTRE.

CHez la Coiffier une demy douzaine
Des nourricons de l'enfant de Silene,
Se trouveront ce soir asseurément.
N'y manquez pas, Diable emporte qui ment,
L'affaire est faite, & la chose certaine.
Vous y verrez une table bien pleine,
Tous les poissons jusques à la Baleine
Iront ce soir, voguant horriblement
Chez la Coiffier.
Nous chanterons jusqu'à perte d'haleine,
Nous y dirons mille bons mots sans peine ;
Car là Phœbus est en son element,
Et si ces vers ne coulent doucement ;
Nous en ferons d'une meilleure veine
Chez la Cöiffier.

AUTRE.

DEdans ces prez herbus & spacieux ;
Où mille fleurs semblent soûrire aux Cieux ;
Je viens blessée d'une atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martelle,

Et divertir mon esprit par mes yeux.
Mais contre moy mon cœur seditieux
Me donne plus de pensers soucieux ,
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces préz.
De ces tapis le pourpre precieux ,
De ces ruisseaux le bruit delicieux ,
De ces vallons la grace naturelle
Blesse mes sens , me géne & me bourrelle ,
Ne voyant pas ce que j'ayme le mieux ,
Dedans ces prez.

AUTRE.

MOn ame, à Dieu, quoy que le cœur m'en fende,
Et que l'Amour de partir me defende ,
Ce traître honneur veut pour me martyrer ,
Par un depart nos deux cœurs déchirer ,
Et de laisser ton bel œil me commande.
Je ne veux pas qu'en larmes tu t'épandes ;
Et sans qu'en rien ton amour apprehende ,
Dy moy gaîment , sans plaindre & soûpirer ;
Mon ame , à Dieu.
Car je te laisse , & je te recommande
De mon esprit la partie plus grande
Sans plus vouloir jamais la retirer ;
Car rien que toy je ne puis desirer ,
Et veux t'aymer jusqu'à ce que je rende
Mon ame , à Dieu.

AUTRE.

TRois jours entiers , & trois entieres nuits ,
Bien lentement se sont passez depuis
Que j'ay perdu la clarté souveraine

De

De deux Soleils, les beaux yeux de ma Reyne,
Par qui les miens souloient être conduits.
Sans leur objet je pleure, & je ne puis
Trouver remede au tourment où je suis,
Et chaque instant me dure, en cette peine,
Trois jours entiers.
Triste & reveur; du penser je la suis,
Pour la chercher, moy même je me suis,
Et si le sort bien-tôt ne me rameine
Les dous appas de ma belle inhumaine,
Je ne sçaurois plus vivre en ces ennuis
Trois jours entiers.

AUTRE.

OU vous sçavez tromper bien finement,
Ou vous m'aymez assez fidelement,
Lequel des deux je ne le sçaurois dire;
Mais cependant je pleure & je soûpire,
Et ne reçois aucun soulagement.
Pour vostre amour j'ay quitté franchement
Ce que j'avois acquis bien seurément;
Car on m'aymoit & j'avois quelque empire
Où vous sçavez.
Je n'attens pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'un Amant,
Et qui pourroit me tirer de martyre,
A si grand bien mon courage n'aspire,
Mais laissez-moy vous toucher seulement
Où vous sçavez.

AUTRE.

LE Soleil ne voit icy bas
Rien qui se compare aux appas,
Dont Philis nos sens ensorcelle;

Son air n'est pas d'une mortelle,
Sa bouche, ses mains, ny ses bras,
Ses beaux yeux causent cent trépas,
Ils éclairent tous les climas,
Et portent en chaque prunelle
Le Soleil.
Tout son corps est fait par compas,
La grace accompagne ses pas;
Enfin, Venus n'est pas si belle,
Et n'a pas si bien faites qu'elle,
Les beautez qui ne voyent pas
Le Soleil.

AUTRE.

TOut beau corps, toute belle image,
Sont grossiers auprés du visage
Que Philis a receu des Cieux;
Sa bouche, son ris, & ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage.
Sa gorge est un divin ouvrage,
Rien n'est si droit que son corsage:
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.
Parmy tout ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage,
Qui vermeil & delicieux;
Mais ce secret est pour les Dieux,
Ma plume changeons de langage,
Tout beau!

AUTRE.

CInq ou six fois cette nuit en dormant,
Je vous ay veuë en un accoûtrement,

Au prix duquel rien ne me ſçauroit plaire ;
La juppe étoit d'une opale trés-claire ,
Et voſtre robe étoit un diamant.
Rien n'eſt ſi beau deſſous le firmament ,
L'Aſtre du jour brille moins claire ,
Et vous paſſiez ſa lumiere ordinaire
Cinq ou ſix fois.
Que le ſommeil nous trompe vainement !
Par avanture en ce même moment ,
Vous-vous trouviez en état bien contraire ;
Mais à propos, comment va cette affaire ?
Avez-vous bien été tout doucement ,
Cinq ou ſix fois ?

AUTRE.

SI *haut je veux louër Sylvie ,*
Que toute autre en meure d'envie :
Sa perſonne eſt pleine d'appas ;
Les Amours naiſſent ſous ſes pas ,
Et c'eſt par eux qu'elle eſt ſervie.
De cent vertus elle eſt ſuivie ,
Son cœur tient mon ame ravie ,
Et les Conquerans ne l'ont pas
Si haut.
Quoy que mon amour m'y convie ,
Ma langue au ſecret aſſervie
N'oſe parler d'un cértain cas ;
Je diray ſeulement tous bas ,
Que je n'en vis un de ma vie
Si haut.

AUTRE.

P*Our le moins voſtre compliment*
M'a ſoulagé dans ce moment ;

Et dés qu'on me l'est venu faire,
J'ay chassé mon apoticaire,
Et renvoyé mon lavement.
Vous m'avez guery promptement;
Vos mots coulent si doucement,
Que chacun d'eux vaut un clistere,
Pour le moins.
Vous me deviez ce traitement,
Car je vous ayme uniquement,
Et mesme depuis cette affaire;
C'est un peu plus qu'à l'ordinaire,
Cela veut dire infiniment,
Pour le moins.

AUTRE.

On le m'a dit, Mademoïselle!
Que tous nos cœurs vous retenez;
Pensez-vous pour vôtre beau nez,
Mettre sur nous une gabelle?
Vous étez fort bonne & fort belle,
Et croy que vous étes pucelle,
On le m'a dit.
Mais il faut être moins rebelle,
Et ne point faire de querelle
Aux Amans que vous surprenez;
Vous en tenez d'emprisonnez,
Et vous leur étes trop cruelle,
On le m'a dit.

AUTRE.

En cas d'Amour, il ne faut jamais être
Foible ni lent; Mais faut toûjours paroître
Prompt, vigoureux, soûmis entierement,

Pleurer,

Pleurer, gemir, servir fidelement,
Donner beaucoup, & de peu se repaître.
Quant est de moy, si je me sçay connoître;
N'étant avare, audacieux, ni traître;
Je devrois bien reüssir aisement,
En cas d'Amour,
J'ay quelque esprit, & l'on me tient grand Maître
En ces poulets que les Amans font naître,
Je fais des vers assez passablement;
Et quelquefois je parle galamment,
Mais aprés tout, je suis un pauvre Prêtre,
En cas d'Amour.

AUTRE.

SI vous-vouliez qu'on vous parlât d'Amour,
Je vous ferois cent Rondeaux chaque jour,
Car je vous ayme, & mon Ame dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante,
Et l'on l'entend en chaque carrefour.
Vous pouvez tout sur Monsieur de Tricour,
Et l'on m'a dit que Monsieur de Beaujour
Pour vôtre Amour auroit l'ame brulante,
Si vous vouliez.
Les deux beautez qui regnent au Faux-bourg,
Et celle-là du petit Luxembourg,
N'échauffent point mon humeur froide & lente;
Mais de vos yeux l'ardeur étincelante
M'embraseroit, cela s'entend toûjours,
Si vous vouliez.

AUTRE.

JE ne sçaurois faire cas d'un Amant
Qu'autre que moy gouverne absolument;

Car chacun ſçait que j'ayme trop l'empire ;
Ce n'eſt ainſi qu'il me falloit écrire,
Vous n'y ſçavez que le haut Allemand.
Je veux qu'on ſoit à moy parfaitement,
Et quand je fais quelque commandement,
Je n'entends pas que l'on me vienne dire :
Je ne ſçaurois.
Je vous rendray le même compliment,
Et quelque jour quand voudrez longuement,
Veiller icy, je vous diray ſans rire:
Ma mere entend que chacun ſe retire,
Ne penſez pas m'arrêter un moment,
Je ne ſçaurois.

AUTRE.

L'Amour, qui de tous ſens me prive,
Fit ma raiſon voſtre captive,
Quand un ſoupçon pris par malheur,
Me combla l'eſprit de douleur,
Et d'une triſteſſe exceſſive :
Une humeur jalouſe & craintive
Se mit dans voſtre ame plaintive,
Et penſa chaſſer de mon cœur,
L'Amour.
Mais ſi jamais cela m'arrive,
Je conſens que l'on me pourſuive
Par toute ſorte de rigueur,
Je ne veux plus vivre en langueur ;
Meure la jalouſie, & vive
L'amour.

AUTRE.

PEnſer que pour ne vous déplaire,
Je ne veüille jamais diſtraire

D'un

D'un dessein où j'ay tant de droit,
C'est être injuste en mon endroit,
Et de plus, un peu temeraire.
Philis depuis deux ans m'éclaire,
Elle est mon Ange tutelaire,
Je l'ayme plus qu'on ne sçauroit
Penser.
Pardon de vous être contraire,
Un autre s'en contenteroit :
Cependant, vous faites le froid,
Ma foy, c'est trop ; allez vous faire
Panser.

AUTRE.

POur vos beaux yeux qui me vont consumant,
L'Amour n'a point de peine & de tourment,
De feu cuisant ni de cruel martyre,
Que de bon cœur je ne voulusse élire,
Et qu'on ne doive endurer doucement.
Tout l'Univers n'a rien de si charmant,
Et s'il étoit sous mon commandement,
Je quitterois volontiers son empire,
Pour vos beaux yeux.
Toute la Cour vous sert également,
Mais, quant à moy, si je vais vous aymant,
Ne croyez pas que par là je desire
Cette faveur où tout le monde aspire ;
Car je vous ayme, & vous sers seulement,
Pour vos beaux yeux.

AUTRE.

POur vous servir j'ay pû me dégager
D'une autre amour, & desiré changer
Un logement qui pourroit me suffire,

Et sans prevoir si mon sort seroit pire,
Je n'ay point eu regret de deloger.
En quatre jours j'ay sceu demenager,
Dessous vos loix j'ay voulu me ranger,
Et quitterois derechef un Empire,
Pour vous servir.
Mais si cela ne vous peut obliger,
Je changeray sans beaucoup m'affliger;
Car j'ay le cœur tout fait comme de cire;
Doux & traittable, & s'il faut vous le dire,
Je suis volage, inconstant & leger,
Pour vous servir.

AUTRE.

SIx Roys prierent l'autre jour
Tyrcis de leur faire la cour:
Mais il souffloit un vent de Bise,
Qui perçoit jusqu'à la chemise;
Cela le fit demeurer court.
Il a le ventre d'un tambour,
Ce qui le rend tant soit peu lourd,
Et fait que par fois il meprise
Six Roys.
Il ne fait point cas de l'Amour,
Quand on l'appelle il fait le sourd;
Mais pour prêter son entrémise
En quelque fâcheuse entreprise,
Il ne le feroit jamais pour.
Six Roys.

AUTRE.

A Vous ouïr Chaphelain, Chapeler,
J'ay bien jugé que vouliez quereller,
Et que de plus, vous étes temeraire,

Quand vous osez un si grand aversaire
Sans plus de force au combat appeller.
Lors que sa plume au Ciel le fait voler,
Qu'avec les Dieux il ose se méler,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire
A vous ouïr?
Ne pretendez ainsi vous signaler,
Vous ne sçauriez ses efforts égaler:
Croyez moy donc, laissez-le dire & faire,
Et quand il parle apprenez à vous taire:
Car par justice à luy convient parler,
A vous ouïr.

AUTRE.

A Monseigneur le Maréchal de Bassompierre.

UN *petit mot qu'on m'a porté*
De vôtre part, m'a conforté;
Et m'a fait reprendre la lime,
Pour faire encore quelque rime,
En étant par vous exhorté.
Je ne comprens vostre bonté,
Et croi avec difficulté,
Qu'un si grand esprit en estime
Un petit.
Je vous le dis sans vanité,
Le mien est bien fort limité;
Mais le cœur est net & sans crime,
Et possible assez magnanime;
Aymez-moy donc par charité,
Un petit.

AUTRE.

A Luy-même.

Dans la prison qui vous va renfermant,
Vôtre grande ame agit incessamment,
Et ce divin esprit que rien n'enserre,
Vole par tout, sans erreur toûjours erre,
S'étend, s'éleve, & va plus aisément:
Vous parcourez l'un & l'autre élement;
Vous penetrez jusques au firmament,
Et visitez le Ciel, l'Onde & la Terre,
Dans la prison.
Vous ne génez vôtre cœur vainement,
Vous connoissez & voyez sainement
Tout ce qui brille & qui n'est que de verre:
Vous possedez la paix durant la guerre;
C'est être heureux, & libre entierement
Dans la prison.

AUTRE.

Réponse à un Deffy.

Comme un galant & brave Chevalier,
Vous m'appellez en combat singulier
D'amour de vers & de prose polie:
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie,
Je ne vous tiens que pour un écolier.
Et fussiez-vous brave, docte & guerrier,
En cas d'amour n'aspirez au laurier,
Rien ne déplaît à la belle Julie,
Comme un galant.
Quittez l'Amour, ce n'est vôtre mêtier;
Faites des vers, traduisez le Pseautier,
Vôtre façon d'écrire est fort jolie;

Mais gardez-vous de faire de folie ;
Ou je sçauray, ma foy, vous châtier
Comme un galant.

AUTRE.

Au même.

Vous parlez comme un Scipion,
Et si vous n'étes qu'un Pion,
D'un mot je vous pourrois deffaire :
Mais une palme si vulgaire
N'est pas pour un tel champion.
Je vous le dis sans passion,
N'ayez point de presomption,
Et songez de qu'elle maniere
Vous parlez.
Eussiez-vous le corps d'Orion,
Avecque la voix d'Arion,
Devant moy vous vous devez taire,
Ne cra'gnez vous point ma colere ?
Qu'est-cela, petit embrion ?
Vous parlez !

AUTRE.

En bon François politique & devot,
Vous discourez plus grave qu'un Magot,
Vôtre chagrin de tout se formalise,
Et l'on diro t que la France & l'Eglise
Tournent sur vous comme sur leur pivot.
A tous propos vous faites le bigot,
Pleurant nos maux avecque maint sanglot,
Et vôtre cœur Espagnol se déguise
En bon François.
Laissez l'Etat, & n'en dites plus mot ;

Il est pourveu d'un trés-bon matelot ;
Car s'il vous faut parler avec franchise ,
Quoy que sur tout vôtre esprit subtilise ,
On vous connoît , & vous n'étes qu'un sot ,
En bon François.

BALLADE.

En faveur des Oeuvres de Neuf-Germain.

P*Ar tout les coins de l'Univers*
Le Cygne Montoüan resonne ,
L'aveugle Thebain de ses vers
Encor toute la Terre étonne:
Mais je n'accorde la couronne ,
Pour le Grec , ni pour le Romain ,
Et l'employant mieux je la donne
Au beau Monsieur de Neuf-Germain,
L'autre jour le grand Apollon
Pere du jour & de la gloire ,
Tenoit au Ciel un violon
Marqueté d'ébene & d'yvoire ;
Et dit aux filles de Memoire ,
Je le veux mettre en bonne main ;
Car je la garde pour la foire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.
Mercure luy dit , c'est un fou ,
Que de trop bon œil tu regardes ,
Il fit des vers sur Trilbardou ,
Avec des paroles Lombardes :
Mais ses rimes sont trop hagardes ,
Et Mars jura par saint Firmin ,
Qu'il vouloit donner des nazardes
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.
Les Muses lors firent un cry
Qui passa la dixiéme Sphere ,
Et defendant leur favory,

Pleines d'une juste colere,
Jurerent à Jupin leur pere,
Qu'elles partiroient dés demain,
Si quelqu'un d'eux osoit déplaire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.
Jupiter dit à haute voix,
Mes cheres filles je me fie
Entierement à vôtre choix,
Quel qu'il soit, je le defie;
Et veux, je vous le certifie,
Que sur Parnasse ou en chemin,
Cinquante veaux on sacrifie
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

PLAINTE.

Des Consones qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain.

PAR MONSIEUR PATRIS.

DOncques sans l'avoir merité,
Le sort contre nous irrité
A le courage de permettre
Que par vn mépris inhumain,
On ayt formé; sans nous y mettre,
Le nom du grand de Neuf-Germain.
Encor pour F, patience,
C'est par elle que se commence
France, climat heureux & doux:
Son merite est recommandable;
Et qu'elle ayt cela dessus nous,
Il étoit plus que raisonnable.
Mais que les autres, sans raison,
Comme de meilleure maison,
Possedent le même avantage;
Aurions-nous le cœur d'endurer

Qu'on nous fist ce cruel outrage,
A tout le moins sans murmurer ?
Non, nos condition sont telles,
Que nous sommes lettres comme elles,
Et d'un poids tellement égal,
Qu'étant toutes comme de cire,
D'elles & de nous on peut dire,
Laval Rohan, Rohan Laval.
Encor que cette verité
Soit plus claire que la clarté,
Neantmoins à nôtre vergogne
Demeurans toutes au filet,
Tandis qu'elles sont en besogne,
Il nous faut garder le mulet.
Nous ne voulons blâmer personne,
Mais que fit D, pour qu'on luy donne
Ces excés de grace inoüis ?
Et toutes sont-elles tirées
De la Côte de Saint Loüis,
Pour nous être ainsi preferées ?
L'Astre qui nous fait voir le jour,
Passe bien-tost, & sans retour,
La bas se coucher & s'éteindre ?
Et meurt en l'infernal gibet,
Qui premier eut l'art de nous peindre,
Et nous mettre dans l'Alphabet.
Compagnes, mes cheres amies,
Souffrirons-nous ces infamies ?
Non, non, il les faut éviter :
Loin de ces lieux melancoliques,
Allons en Egypte habiter,
Et nous rendons Hieroglyphiques.

REPONSE.

Faite par l'Autheur à la precedente plainte, ſoûs le nom de Jupiter.

Vous ſçavez bien Troupe immortelle,
Race genereuſe & fidelle,
Qui m'avez mis le ſceptre en main!
Combien de jours nous conſultâmes,
Quand nous fîmes pour Neuf-Germain,
Ce beau nom que nous inventâmes.
Par une divine prudence,
Dans ce grand mot, dont la cadence
Frappe ſi doucement les ſens,
Nous mîmes toutes les Voyelles;
Mais aujourd'huy, comme j'entens,
Les conſones ſont les rebelles.
B, C, S armez avec L,
Et P, T joints à leur querelle;
Eſperans ſe mettre en credit,
Dans ce beau nom veulent paroître;
Et n'eſt pas même à ce qu'on dit,
Juſques au Q, qui n'en veüille être,
B qui fait tous les biens du monde,
Sans qui ſur la Terre & ſur l'Onde
Rien ne ſeroit ſi bon, & beau:
Et C, qui le Ciel ſceut produire,
Se veut cacher dans le tombeau,
Si nous penſons les éconduire.
L, par qui Venus eſt belle,
Qui rend nôtre eſſence immortelle,
Glorieuſe veut éclater
Dans le nom de cet homme habile;
Et ne ſe veut pas contenter,
D'être dans celuy de Virgile.
Même en ce moment j'entens S,

Qui

Qui fait là bas la Diableſſe,
Et dans un dépit nompareil
Menace, pleine de colere,
Et les eſſieux de nôtre Sphere.
Mais le P, qui marche en Satrap,
Et qui fait la moitié d'un Pape,
Se veut tirer de pieté,
Et s'eſt mis dans la phantaiſie
De n'être plus qu'en pauvreté,
En pareſſe & paralyſie.
Luy qui fait les pauvres en Terre,
Et T, qui forme mon tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter:
Et quoy que les deſtins ordonnent,
Je ne puis être Jupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.
Mais vous en avez tous affaire:
B pour Bacchus eſt neceſſaire,
Et ſans C, Ceres eſt à bas:
Si L, & P ſe rebelle,
Que fera la pauvre Pallas,
Qui n'aura plus qu'AA pour elle?
Il faut donc les rendre contentes,
Mais je ne vois à leurs attentes
Aucun remede aſſez puiſſant,
Si ce n'eſt que cet homme rare
Ait nom Bdelneuſgermicoplant;
Mais ce mot eſt un peu bizarre.
Pourtant, pour le mieux, il me ſemble,
Qu'ainſi nous les mettions enſemble,
Jointes d'un éternel amour,
Et renvoyons à Palamede,
Qui le premier le mit au jour,
Le Q, avec X, Y, Z.

REQUETE.

A Monsieur de Puy-Laurens, au nom de Neuf Germain.

Ce que dans vos vers j'entens lire,
Des Neuf Preux & du bon Roger,
Me semble digne qu'on l'admire ;
Et le grand Gomain m'y fait rire,
Quand il en devroit enrager.
Mais lors que pour rimer en euf,
Vous me parlez d'un habit neuf,
De plaisir mon ame est bercée,
Et certes je vais avoüant,
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut avoir en me loüant.
Tout ce que vous avez écrit
De ma Muse & de mon addresse,
De ma force & de ma proüesse,
Me semble de fort bon esprit.
Mais les vers de l'habillement,
Sont, ma foy, d'une grace extréme,
Et je croy qu'Appollon luy-même
Vous les mit dans l'entendement.
Du siecle les plus beaux esprits,
Brion, Chaudebonne, Patris,
Et celuy dont l'architecture
A sceu bâtir le Pont d'Esture,
Ont à l'envy chanté mon prix.
Vous même avez fait douze vers
Qui seront dans tout l'Univers,
Plus estimez que cent harangues ;
Et dans la gloire où je me voy,
Rien ne me manque, que je croy,
Si non que Feaury & Barangues
Facent quelque chose pour moy.

VERS

VERS A LA MODE

DE NEUF-GERMAIN, A MONSIEUR D'AVAUX.

Les lettres du nom finissans les vers.

L'Autre jour Jupiter manda
Par Mercure & par ses Prevots,
Tous les Dieux, & leur commanda
Qu'on fist honneur au grand d'Avaux.
En deux parts le Ciel se banda;
Avec noises & grands travaux,
Et maint Dieu jaloux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Avaux.
Entre autres, un grand halbreda,
Nommé Mars, Mavors, ou Mavos,
Les dents grinça, jura, gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.
Un jour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre chevaux,
Et la Pologne accommoda
Avec Suede ce d'Avaux.
En vain l'ire en moy presida,
Si bien-tost je ne luy revaux,
En cent lieux il me degrada
Ce pacificateur d'Avaux.
La Paix dessus luy s'accouda,
Comme sur l'un de ses pivots,
Son Temple à ma barbe il fonda,
Et le veut achever d'Avaux.
Alors Jupiter se rida,
Comme un vieux moine de Clervaux,
Et dit en courroux, Mananda,
Quelqu'un veut-il fâcher d'Avaux?

Mon Astre en naissant regarda
Ejus Avos & Proavos;
Et toûjours ma faveur garda,
Et gardera le grand d'Avaux.
Minerve dit, ouy da, ouy da,
Je l'estime sicut & vos;
De Paris j'usqu'à Canada,
Rien n'est égal au grand d'Avaux.
Les peuples d'au delà à Breda,
Il rendit contrits & devots,
Et l'Empereur apprehenda
Toûjours l'esprit du grand d'Avaux.
En Dannemarc il decida
Qu'il ne souffroit point de rivaux;
Car l'Espagnol il nazarda,
Tant il est fier ce grand d'Avaux!
Le Comte-Duc mourir cuida,
L'oyant nommer dans Caravos,
Et dit tremblant, Por mi vida,
Es un Diablo aquel *d'Avaux!*
Par son langage il ressonda,
Plus doux que n'est jus de pavots;
Saint Pierre, saint Marc, & vuida
Leurs differend, ce grand d'Avaux.
Le Pape alors se panada,
Le colloquant inter Divos,
Et le Doge le seconda,
Tout deux contens du grand d'Avaux.
Le delivreur d'Andromeda,
Vit moins de mers, de monts, de vaux,
Monté sur son aîlé-dada,
Que n'en courut ce grand d'Avaux.
En ces mots Minerve plaida,
On l'entendit dans Roncevaux;
A ses dits le Ciel s'accorda,
Et chacun dit, Vive d'Avaux.

LET-

LETTRE.

A Madame la Princesse.

Dieu garde en joye & en liesse,
La plus estimable Princesse,
Qui jamais au monde ayt été:
Dieu garde la plus grand' bonté,
La vertu la plus agreable,
Et l'ame la plus adorable,
Le cœur le plus ferme & loyal.
L'esprit le plus grand & Royal,
Et la beauté la plus parfaite
Que jamais la Nature ayt faite.
Dieu garde, enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-d'œuvre des Cieux,
La grace & la gloire du Monde,
Celle qui n'a point de seconde,
Que les jeux, les ris, les Amours,
Les Vertus qui plaisent toûjours,
Et les Graces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.
A lire ce commencement,
Vous pourrez juger aysément,
Quand ma lettre iroit sans adresse,
O grand & divine Princesse!
Que ce discours n'est point party
Pour la Princesse de Conty;
Mais qu'à vous seule on peut l'écrire,
Car tout ce que je viens de dire,
Selon le jugement de tous.
Ne se peut dire que de vous.
Aussi depuis la triste absence,
Dont tous nos maux ont pris naissance,
Au milieu de nôtre tourment,

Nous vous loüons incessamment ;
Et c'est en ce malheur funeste,
Le seul entretien qui nous reste ;
Car en toute autre occasion,
Nôtre Ame est en confusion ;
Toute nôtre joye est perduë,
Et nôtre raison confonduë :
Toutes choses vont de travers,
Et nous paroissent à l'envers.
L'air est par tout remply d'orages,
Le Ciel n'est jamais sans nuages ;
Tous les Astres sont obscurcis ;
Les jours de moitié raccourcis ;
Et ce qui plus d'ennuy me donne ;
L'Hyver arrive avant l'Automne,
Le mauvais temps dure toûjours ;
L'on ne trouve plus dans le Cours
Pas une personne agreable,
Pas un visage raisonnable ;
Enfin, l'on ne voit plus icy
Qu'objets de crainte & de soucy ;
La Ville, depuis vôtre perte,
Est melancolique & deserte ;
Paris est à moitié pery,
Et tout le Monde est en Berry.
Au milieu de tant de traverses
Et tant d'infortunes diverses,
Nos courages sont accablez,
Et nos contentemens troublez.
Nous avons perdu la parole,
Même pour les Curez de Mole ;
Nous n'aymons plus les Ponbretons :
Et si quelquefois nous chantons,
Nos voix dolentes & cassées
Chantent, Que n'êtes-vous lassées !
Mais d'un accord tant inégal,
Qu'on diroit que nous chantons mal.

L'au-

L'autre jour, venant de Surene,
Nous dimes au bord de la Seine :
Tant que le beau chemin dura,
Pues quiso mi seurte dura ;
Et n'eûmes jamais le courage,
Seulement d'y faire un passage ;
Nos guitarres, & nôtre voix
Ne charment plus comme autresfois ;
Nous n'aymons plus les promenades,
Les Musiques, les Serenades,
Et vôtre seul éloignement
Nous a changez entierement.
Déja Monsieur de Chaudebonne
N'a plus l'ame belle ni bonne,
Et dedans ses afflictions
Il méprise ses compagnons ;
Il n'ayme plus d'être bien ayse,
Et ne dit rien qui ne déplaise.
Madame Aubry, tout à la fois
A perdu l'esprit & la voix,
Elle est toûjours tremblante & pâle,
Ne parle que du linge sale,
Ayme les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq & six.
La grande Fée en qui rayonne
L'honneur de Savelle & Vivonne,
N'a plus guere de Majesté,
De jugement, ni de beauté ;
Et la ravissante Lucine
N'est belle ni de bonne mine ?
N'a plus tous les cœurs de la Cour,
Ni tous les attraits de l'Amour.
Enfin, la Fille ni la Mere
N'ont plus cet éclat ordinaire,
Qui les alloit environnant,
Et sont toutes deux maintenant,
Tant cét ennuy les rend moins belles,

Comme deux personnes mortelles ;
Bref toutes choses en ces lieux ,
Depuis le jour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumiere ,
Ont perdu leur forme premiere ;
Mais si la parfaite bonté ,
Qui suit toûjours vôtre beauté ,
Et si la justice, Madame,
Est encore en vôtre belle ame
Venez dissiper nos malheurs ,
Chassez les mortelles douleurs
Dont nos ames furent blessées ,
Dés que vous les eûtes laissées ;
Et par un bien-heureux retour
Rendez la splendeur à la Cour,
L'ornant de ses beautez extrémes ,
Et venez-vous rendre à nous-mêmes.
Soyez sensible à l amitié ,
Et , s'il vous plaît , ayez pitié
De nôtre funeste avanture ,
Et du pitoyable VOITURE ,

PLACET.

A une Dame.

PLaise à la Duchesse trés-bonne ,
Aux yeux trés-clairs , aux bruns cheveux ;
Reyne des flots de la Garonne ,
Dame du Lot & de tous ceux
Qui virent jamais sa personne ,
De laisser entrer franchement ,
Sans peine & sans empéchement ,
Un homme au lieu de sa demeure ,
Qui , s'il ne la voit promptement ,
Enragera dedans une heure.

On a pour luy trop de rigueur
Chez-vous, & tout haut il proteste,
Que par un larcin manifeste,
On retient son ame & son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.
L'un est dedans, l'autre dehors,
Et l'un & l'autre est tout en flamme;
Il est raisonnable, Madame,
Ou que l'on reçoive son corps,
Ou que l'on luy rende son ame.
Il se voit pris comme au lacet;
Et souffre un étrange supplice;
Mais le pauvret est sans malice,
Ne refusez pas son Placet,
Car sans doute il est de justice.
Il a trop souffert de moitié;
Au nom de sa ferme amitie;
Consolez son ame abbatuë,
Ou dites, au moins, par pitié
A vôtre Suisse, qu'on le tuë.

A U T R E.

A Monseigneur le Cardinal Mazarin.

Plaise, Seigneur, plaise à vôtre Eminence,
Faire la paix de l'affligé Cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher
On ne luy doit ce crime reprocher.
Le trop hardy meneur ne sçavoit pas
De Phaëton l'histoire & piteux cas.
Il ne lisoit Metamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on deût craindre aucun pas;
En conduisant Cesar & sa fortune.

AUTRE.

Sur le Même sujet.

PRelat, passant tous les Prelats passez,
(Car les presens seroit un peu trop dire)
Pour Dieu, rendez les pechez effacez
De ce cocher qui vous sceut mal conduire;
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Vôtre renom le rendit temeraire :
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire,
Car chacun dit que soy que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos piés.

EPISTRE.

A Monsieur de Colligny.

DAns les plaisirs qui vous entourent,
Et qui de tous côtez accourent,
Pour vous rendre icy bas heureux,
O Chevalier avantureux !
Trouvez bon que l'on vous écrive,
Et ne vous fâchez s'il arrive
Que je trouble vôtre repos,
Maintenant par quelque propos,
Tous les biens & toute la joye,
Que donne Amour, quand il octroye
Sa grace aux cœurs qu'il a grevez,
Ores Seigneur, vous les avez:
Vôtre fortune est sans seconde,
Et vous étes l'honneur du monde
Qui prenez le mieux vos ébats,

Si

Si ce n'est que vous soyez las.
Mais si vous étes las, beau sire,
Au moins ce n'est pas de trop lire.
Or je pense que dans Stené,
Si je l'ay bien imaginé,
Comme c'est lieu de peu d'affaire,
Souvent vous ne pouvez rien faire ;
Ainsi je croy que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De vôre derniere avanture
Une assez passable peinture,
Et sur ce sujet les avis
De quelques-uns de vos amis.
Que cette nuit fut claire & belle,
Quand la triomphante Pucelle,
En qui la Nature & les Dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux,
Fut par vôtre addresse arrêtée,
Et par vos armes conquêtée.
L'Olympe son front dévoila,
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nuës,
D'étoilles au monde inconnuës,
Parut serein, tranquille & pur,
Et se couvrit d'or & d'azur,
De cet azur dont il se pare,
Quand un beau jour il nous prepare.
Le ciel vous vit de tous ses yeux,
Et vous servit de tous ses Dieux ;
Jupiter & Mars & Mercure
Prirent part à vôtre avanture :
Jupiter & Mercure, & Mars
En craignirent tous les hazards :
Et vous éclairant de leurs Spheres,
Ils furent tous trois vos Terceres :
Sur tous, Mercure volontiers,
Car c'est un de ses cent mêtiers.

Mars

Mars envieux de la Tolere,
Ce qu'il y fit eût voulu faire :
Et Jupiter qui s'échauffoit,
Tout ce que vous fites, eût fait.
Il s'échauffoit devant la Belle,
Et vous ayda pour l'amour d'elle.
Saturne aussi ; même l'on dit
Que ce soir-là Saturne rit,
Luy que jamais on n'a veu rire,
Depuis qu'il perdit son Empire ;
Car, comme vous sçavez trés-bien,
Saturne est fort Saturnien ;
Il sentit pourtant quelque joye,
Vous voyant, vous & vôtre proye,
Et l'ordre & l'accompagnement
Du memorable enlevement,
Lors que, non contre son envie,
La ravissante fut ravie.
Les graces, qui suivent toûjours
Le Dieu qui preside aux Amours,
Les jeunes Ris, & l'Amour même,
Et tout ce qui fait que l'on ayme,
Les doux Appas ensorceleurs,
Les Attraits qui gagnent les cœurs,
Les Plaisirs, les douces Tendresses,
Et les amoureuses Caresses,
Portez sur les ailes du vent,
Chantant Hymen, alloient devant,
Semant mainte rose nouvelle,
Sur tout le chemin de la Belle ;
Et mille œillets, qui pâlisoient
Dés que ses beautez paroissoient.
Le jeune Hymen marchoit en suite,
Qui servoit comme de conduite
A vôtre char qu'il éclairoit,
Et qui derriere luy couroit :
L'or de sa blonde chevelure,

Son port celeste & sa parure,
Assez entre tout les marquoit.
Je l'ay sceu d'un Archer de Guet,
Qui cette nuit, non sans allarmes,
Vit vous & tous vos gens en armes;
Et me le contoit aujourd'huy,
Mais peut-être il vous prit pour luy:
S'il vous prit pour luy, je vous jure,
Seigneur, qu'il vous a fait injure,
Car il valoit mieux, en ce lieu,
Etre l'Epoux, qu'être le Dieu.
Mais il n'importe qu'il se trompe;
Hymen assistoit à la pompe,
Et monta ce soir à cheval,
(Car je le sçay d'orignal)
Il animoit toute la trouppe,
Et portoit cette nuit en crouppe
Les vrais & solides plaisirs
Qui naissent des justes desirs;
Au lieu qu'il porte d'ordinaire,
Le repentir & la misere,
La jalousie & les ennuis
Des longues & facheuses nuits:
Sa torche nôciere ondoyante,
Dans les tenebres flamboyante,
Lançoit mille divins éclairs
Dessous la terre, & dans les airs.
Marchant devant vous de la sorte,
Il vous conduisit à la porte,
D'où vous sortites de Paris:
(Ce fut, je croy, de saint Denis)
De la, passant buissons & hayes,
Il vous mena jusques vers Clayes,
En deça peut-être, ou delà,
Car je ne sçay pas bien cela:
Mais ce Dieu, comme il est fort tendre,
Fut las, & contraint de se rendre

Dans le carrosse, & cela fit
Que le carrosse se rompit.
Car, Monsieur, tous ces Dieux des fables,
Sont pesans comme tous les Diables.
Ainsi traversant l'Acheron,
Hercule fit peur à Caron,
Quand sa pesanteur immortelle
Fait trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,
Admirant l'epouse & l'époux.
Le voile d'un subtil nuage
Couvroit sa taille & son visage,
Et fit qu'on ne le connut point:
Bref, tout se fit si bien à point,
Qu'ayant traversé mainte plaine,
Et souffert aussi mainte peine,
Il vous mit tous deux à l'abry,
Dans les murs de Chasteau Thierry.
Au bruit du celebre Hymenée,
Pour être à la grande journée,
Là se rendent à grand concours,
Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la Terre:
D'Irlande, d'Ecosse, & d'Angleterre,
Du pais des Italiens,
De celuy des Siciliens,
De Corsegue. & de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne.
De delà la mer en vint
De gros escadrons plus de vingt,
Des brulans deserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amerique,
Du Japon, de Manicongo.
Quoy qu'ils y vivent à gogo;
Des solitudes de Libye;
Même il en vint d'Ethiopie,
Noirs comme petits ramonneurs,

Et ces noirs-là sont les meilleurs.
Il en arriva trois volées,
Des Marches les plus reculées,
Du Cap-vert; ceux-là sont petits,
Gaillards, éveillez & gentils:
Ils ont par tout même ramage,
Et cent couleurs en leur plumage;
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui sont les coquets.
Jadis n'en étoit remembrance;
Cent ans a qu'il en vint en France;
Maintenant en est grand rapport.
Car ces oyseaux provignent fort:
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus vîte qu'hyrondelles,
D'autres meilleurs vinnent encor,
De vers les terres de Mogor,
Des monts Ryphean & des Scythes,
Et des farouches Moscovites:
Bref, de tous costez accourans,
Les plus petits & les plus grands
Sé venoient percher sur la Ville,
Où pour lors estoit Bouteville.
Il en vint du plus haut des airs;
Il en vint du plus creux des mers;
Car de ce que le Ciel enserre,
Sous l'Onde, dans l'Air, sous la Terre;
Dans ce grand & vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour;
Rien qui par amour ne subsiste,
Et rien vivant qui luy resiste.
On les voyoit comme moinaux,
Ou comme troupe d'étournaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couvrir toute la champagne;
L'air par tant d'amours allumé
Fut de telle sorte enflamé,

Qu'on

Qu'on en dit choses admirables,
Et dans l'avenir memorables.
Aussi-tôt que l'on respiroit,
L'amour dans les cœurs soûpiroit;
La Vierge la plus moderée,
La veuve la plus retirée,
Le plus saint & le plus devot;
Le plus habile & le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus detestables,
Ressentans l'amoureux flambeau,
Ne pouvoient durer dans leur peau.
Les plus chastes & les plus prudes,
Les plus sauvages, les plus rudes,
Le plus dur cœur fut attendry,
Tout ayma dans Chasteau-Thierry;
Même dans les prochains villages
Il se fit d'étranges ménages;
Les bergeres & les bergers,
Dans les prez & dans les vergers,
Les vaches avec les vacheres,
Dans les bois & dans les fougeres;
Les plus farouches païsans
Pour ce jour n'en furent exens.
Chacun rencontra sa chacune,
Nul ne fut sans bonne fortune:
Tout le monde mouroit de chaud,
Et l'on se baisa comme il faut,
Personne d'aymer n'avoit honte:
Mais pour revenir à mon conte,
L'heure vint & l'heureux moment,
L'heure que l'un & l'autre Amant
Devoient voir par leur hymenée,
Toute leur peine terminée,
Et cueillir les fruits amoureux
Que le Ciel avoit faits pour eux.
Ils arrivent tous deux au Temple,

Chacun les admire & contemple,
Et pour leurs celestes beautez,
Les cœurs brulent de tous côtez.
Ainsi vit-on, au temps antique,
Medor joint avec Angelique,
Ou, pour en parler comme il faut;
Angelique avecque Renaut.
Aprés le bruis on fait silence,
L'époux & l'épouse s'avance,
Les mots solennels furent dits,
Les deux Amans furent benits;
Et la troupe assistante envoye
Vers le Ciel mille cris de joye,
Benissant leurs chastes amours,
Et priant qu'ils durent toûjours.
La Ville est pleine d'allegresse,
Le peuple les voit & les presse,
Toûjours les entoure & les suit,
Et sur le milieu de la nuit
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Venus le rideau tira,
Et le monde se retira:
Car l'Amour tout seul & sa Mere
Virent le reste du mystere.
En ce lieu l'histoire finit,
Car de dire ce qui se fit,
On n'en sçait aucune nouvelle,
Ni ce que devint la pucelle;
Qui disparut depuis ce soir,
Et nul depuis ne l'a pû voir.
Du bout de l'Inde Orientale
La belle Amante de Cephale,
En son habit incarnadin,
Se leva matin, ce matin,
Pour voir la divine pucelle
Que les hommes vantoient plus qu'elle;

Mais ses soins furent superflus,
L'Aurore ne la trouva plus ;
Il n'en restoit aucune trace,
Et le monde vit en sa place
Une dame de Colligny,
Qui dans un éclat infiny
Parut, je ne dis pas plus qu'elle,
Mais à tout le moins aussi belle.
Elle avoit le même agrément,
Le même visage charmant,
Cet œil qui toutes ames touche,
Ce teint & cette belle bouche,
Cette bouche qui n'eut jamais
Sa pareille en divins attraits ;
Sa taille & son port adorable,
Et par un rapport admirable,
Tous les dons que l'autre avoit eus
Hors qu'elle avoit les yeux battus,
Et qu'elle sembloit abbatuë,
(Pour cette rime icy me tuê,
Et vient s'offrir mal à propos)
Pour avoir perdu le repos.
Que ce soit elle, ou soit une autre,
Enfin, Chevalier, elle est vôtre !
Et devez en être content,
Car celle-cy vaut bien autant.
Jouïssez en longues années,
Que toûjours vos belles journées,
Et que vos plus heureuses nuits
Se puissent passer sans ennuis.
Mais comme il n'est nul bien sans peine,
Et nul amour sans quelque haine,
Sçachez qu'il se trouve en ces lieux
Des jaloux & des envieux.
* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * * *

Preparez donc toutes vos armes,
Et vous servez de tous vos charmes,
Pour vous rendre tant d'Ennemis
Par force ou par amour soûmis.
Sur tout quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de prouesse,
Ores que le temps n'en est pas,
Et gardez-vous bien d'être las :
Mais si vous étes las, beau Sire,
Ce pourroit étre de trop tire,
Et je le suis d'écrire aussi,
C'est pour quoy je finis icy.

ETRENNES.

de quatre Animaux, envoyez par une Dame, à Monsieur Esprit.

POUR LE GRILLON.

JE demeurois dans un four chaud,
Où je passois fort bien ma vie,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Sylvie,
Je pensay tomber de mon haut.
Si vôtre salut vous est cher,
Eloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cet avis pour une bonne étrenne;
Moy, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago,
(La rime en sera difficile)
Chantois dans la fournaise, & vivois à gogo
Dans les lieux les plus chauds dont j'ay fait mon asile;
Je meurs & languis dés le jour
Que je m'approchay de la belle,
Comment, Diable! à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans un four.
Depuis que je la vis, ma langue est seche & noire,

Je souffre des douleurs que vous ne sçauriez croire;
Il ne fut jamais rien de tel.
Que si je n'en meurs pas, je merite en l'Histoire,
Et le nom & la gloire,
De Grillon l'immortel.

POUR LE HIBOU.

LEs hommes, tous tant que vous étes,
Jugez bien mal des pauvres bêtes,
Particulierement de nous autres Hiboux;
Que l'on chasse de toutes fêtes,
Et qu'on traite par tout comme des loups-garous.
Ne prenez à mauvais augure
De voir aujourd'huy ma figure.
Bon jour, bon an, Monsieur Esprit;
Quoy! vous-vous refrognez voyant cette avanture,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si je donnois de mauvaises étrennes;
Vos fiévres quartaines.

POUR LA TORTUË.

POur vous venir baiser la main,
Je partis au mois de Septembre,
Du bout du Faux-bourg saint Germain,
Et nuit & jour faisant chemin,
J'arrivay hier ceans à la fin de Decembre,
Quelques-fois Salladin va plus diligemment,
Mais il n'est rien de tel que d'aller seurement.
Voulant doncques vous étrenner,
Pour vous faire heureusement vivre,
Je n'ay rien de meilleur que je puisse donner,
Si ce n'est mon exemple à suivre.
Vous autres beaux esprits battez trop de païs.

Croyez-

Croyez-moy, suivez mon avis,
Soit que vous poursuiviez Evêché, Femme ou Fille:
Faites tous comme moy, hâtez-vous lentement,
Ne formez qu'un dessein, suivez le constamment;
Mais c'est trop discourir, je rentre en ma coquille.

POUR LA TAUPE.

Bonjour, Monsieur, & bonne année,
Si vous voulez que le Destin
Vous rende celle-cy tranquile & fortunée,
Ecoutez ces cinq vers, qu'on m'a dits ce matin:
Quand le sort guidera vos pas,
Dans la chambre, où les Jeux, les Ris & les Appas
Enferment toutes leurs merveilles,
Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux,
Ouvrez seulement vos oreilles.
C'est ce qu'on m'a chargée aujourd'huy de vous dire:
Mais moy, je vous conseille mieux,
Si vous-voulez sauver vêtre ame de martyre,
De fermer vôtre oreille aussi bien que vos yeux;
Car une Nymphe redoutable
Y tend un piege inévitable,
Et ceux que de ses yeux le foudre ne frappa,
Le feu de son esprit leur fait rendre les armes,
Par moy vous en voyez exemplum ut Talpa,
Qui pour étre sans yeux, n'évite pas ses charmes,
Si vous-voulez sçavoir comment,
Et d'où me vient cette avanture,
Je vous le diray promptement,
Sans feintise & sans couverture,
Vous sçavez donc, Monsieur, pourveu
Que vous vouliez prêter une oreille attentive,
A la narration naive,
D'un petit animal qui n'a jamais rien veu;
Qu'étant en l'Hostel de Soissons,

Comme j'allois ronger l'oignon d'une Anemone,
J'ouis les accens & les sons
De l'agreable voix de certaine personne,
Qui discouroit dessus Platon,
Parlant à Madame Marie,
Qui l'entendoit, sans flatterie,
Comme j'entens le bas breton.
Moy, bien-ayse d'ouïr toutes ces belles choses,
Perçay vîte la terre à dessein d'arriver
A ses pieds, qui par tout faisoient naître les roses;
Malgré la rigueur de l'Hyver.
Me voyant, sans trop s'esbahir;
Vous étes Taupe, me dit-elle;
Ouy, luy-dis-je, Mademoiselle,
Je suis Taupe, pour vous servir.
D'où venez-vous presentement?
Commença-t-elle de s'enquerre:
J'arrive de cent pieds sous terre,
Pour vous ouïr tant seulement.
Je cherchois une Taupe icy;
(Me répond-elle avec une bouche riante)
Et si vous étes ma servante,
Je suis bien vôtre amie aussi:
Vous étes Taupe d'esprit doux,
Et fort belle, sans étre blonde,
J'ay bien veu des Taupes au monde;
Mais jamais une comme vous,
Je sentis que la terre & l'air
S'embellirent à sa parole,
Et que tous les enfans d'Eole
Se teurent pour l'ouïr parler.
Dieux! que me trouvant auprés d'elle
J'eus de regret d'être sans yeux,
Et que je l'imaginay belle,
A son parler si gracieux!
Je voudrois bien vous suplier;
(Continüa-t-elle sur l'heure)

D'al-

D'aller ſoudain, & ſans demeure,
Au logis où ſe tient Monſieur le Chancelier.
Là, demander Monſieur Eſprit,
C'eſt un de ces Meſſieurs qui dans l'Academie
Foudroyent tous les jours l'ignorance ennemie;
Et qui jugent de tout écrit:
N'entrez-pas dans ſa chambre, attendez-le en la cour,
Allez y ſans être attiſée,
Car il eſt fort coquet, & plus charmant qu'Orſée;
Et s'il vous avoit veu coiffée,
Il ne manqueroit pas de vous parler d'Amour.
Le voyant, inclinez la teſte,
Comme une Taupe bien honnête,
Et ſans luy faire compliment,
Dites luy ces mots ſeulement.
Bon jour, Monſieur & bonne année,
Si vous voulez que le deſtin
Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,
Ecoutez ces cinq vers qu'on m'a dits, ce matin.
Quand le ſort guidera vos pas
Dans la chambre, où les Ris, les Jeux & les Appas:
Enferment toutes leurs merveilles,
Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux,
Ouvrez ſeulement vos oreilles.

REPONSE.

pour Mademoiſelle de Ramboüillet, à Monſieur le Marquis de Montauſier.

POur un Chevalier Allemand,
Ma foy, vous parlez galamment:
Et dans le milieu de l'Alſace,
Vous avez porté le Parnaſſe.
Quoy que vous ſoyez grand & fort;
Ce n'eſt pas un petit effort,

Car, comme j'ay veu dans la carte,
Parnaſſe eſt plus grand que Montmarte.
Mais ce que j'y voy de plus beau,
C'eſt qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puiſſiez avec conſtance,
Porter le faix de mon abſence.
De là je tire un argument,
Que mon abſence aſſeurément,
Suivant l'art de Monſieur Décarte
Eſt plus peſante que Montmarte.
Je vous plains d'être ſi chargé,
Et voudrois vous voir ſoulagé:
Car je vous ayme avec tendreſſe
Et de bon cœur je m'intereſſe
Dans tous vos maux & tous vos biens:
Ainſi que ſi c'étoient les miens,
Et deſire plus que perſonne,
Que vôtre fortune ſoit bonne;
Vous croiriez bien cela de moy,
Car vous ne manquez pas de foy,
Vous qui tranſportez les montagnes.
Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau Parc, où Jean de Vert
Eſt pour quelque temps à couvert;
Ou que ſur le bord de la Seine,
Nôtre brigade ſe promene;
Ou que nous demeurions chez-nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos la grande Artenîce
Vous aſſeure de ſon ſervice,
Vos deplaiſirs luy font pitié,
Et d'un cœur remply d'amitié,
A vous elle ſe recommande:
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour fuyant de ces lieux,
S'eſt allé loger dans ſes yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zele,

Mais

Mais on ne loge point chez elle,
Il faut qu'il soit en autre endroit :
Mais pour vous dire ce qu'on croit,
Selon que vôtre ame est galante,
Vôtre humeur gentille & brillante,
Et vôtre esprit en bon état,
L'on tient qu'il est à Schelestat.
Adieu, Monsieur, & pour nouvelles,
Les Tuilleries sont fort belles.
Monsieur prend le chemin de Tours.
Nous avons tantôt les courts jours.
Jamais on ne vit tant d'aveines.
De foin les granges seront pleines.
Les pois verts sont bien-tôt passez.
Les artichaux fort avancez.
Le mauvais temps nous importune.
Demain sera nouvelle Lune.
L'on prendra bien-tot saint-Omer.
L'on met trente vaisseaux en mer.
Nos Cannes ont fait sept Cannettes.
Dieu les preserve des Bellettes.
Veymar demande du renfort.
Le Corbeau de Voiture est mort.
Monsieur vôtre Oncle est tout en flammes.
Il ne bouge d'avec les Dames.
On ne voit que luy dans le Cours,
Il y cajolle tous les jours
Les plus belles & les meilleures.
Il ne soupe plus qu'a sept heures.
Le Comte de Fiesque est devot,
Et saint-Cyran est Huguenot.

REPONSE.

à une lettre de Monsieur Arnaud.

Certes, c'est un grand cas, Icas,
Que toûjours tracas ou fracas

Vous faites d'un ou d'autre sorte,
C'est le Diable qui vous emporte ;
Et vous fait faire incessamment
Vôtre mêtier de Negromant !
Croyez-moy, laissez la Magie,
Suivez plûtost l'Astrologie,
C'est mal fait que d'être Sorcier,
Et cela n'est pas Cavalier.
J'étois en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
(S'il faut dire la verité)
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'esperances & de craintes,
Avoit de moins rudes atteintes ;
Que quand je voyois les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifference, ou la hayne,
Ou le fier courroux de Climene.
Au prix duquel est calme & doux
De la mer l'horrible courroux,
Et que je redoute en mon ame.
Plus que le fer ni que la flamme ;
Plus que mes brulantes ardeurs,
Plus que les tourmens dont je meurs,
Plus que toute autre violence,
Et même plus que son absence.
Ainsi, loin de ces déplaisirs,
Si je jettois quelques soûpirs,
C'étoit d'être loin de la Belle,
Et non pas pour me plaindre d'elle ;
Et si je vivois tristement,
Au moins je vivois doucement.
Mais vôtre malheureuse lettre,
Que vous m'avez écrite en maître,
Et certes si disertement,
Et si malicieusement,
Qu'on voit bien, tant elle est complettes,

Que

Que c'est le Diable qui l'a faitte,
Est venue avec ces propos,
Troubler icy tout mon repos;
M'a fait connoître en sa peinture,
Ma triste & funeste avanture;
Et dans cét Enfer où je suis,
Me faisant voir le Paradis,
A fait que depuis, ma misere
M'a paru cent fois plus amere.
J'ay mieux ressenty mes tourmens,
En voyant vos contentemens,
Si bien que vos vers & vos charmes
M'ont déja couté maintes larmes.
J'avouë icy que de dépit,
Cent fois je vous en ay maudit:
Mais écoutez, j'entens maudire,
Pas autrement, sinon de dire,
La peste étouffe le rimeur,
Le Diable emporte l'enchanteur;
Et jamais ne le rapporte,
Et menus propos de la sorte,
Qui du Ciel ne furent ouys,
Et ma foy je m'en réjouis.
Mais gens heureux & raisonnables
Laissent dire les miserables:
Et certes, si vous y pensez,
J'avois alors du mal assez;
Vous, assez de bonne avanture,
Pour excuser quelque murmure,
Tandis qu'en un temps de plaisir,
Vous consideriez à loisir
Tout ce que la Terre a d'aymable,
De beau, de rare & d'estimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante severité,
Le cinabre, l'or & l'yvoire,
L'éclat, le triomphe & la gloire

De l'incomparable Bourbon,
Je voyois les Juifs d'Avignon.
Or bien qu'eux & leurs Juives eussent
Quelques agrémens qui me pleussent,
Pour vous le faire au vray sçavoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Son teint, sans mentir, & sa grace,
Sa brillante fraîcheur efface
Toutes les Juives de deça.
Et mémes celles de delà;
Car de quelque sens qu'on la prenne,
C'est une fort belle Chrestienne,
Et l'on ne voit rien sous les Cieux,
De plus rare ou plus precieux.
Mais pour venir à nôtre affaire,
Ce qui me mit plus en colere,
Et me plut moins en ce païs,
C'est que je perdis cent Louys;
J'en sortis donc de bon courage,
Chantant, adieu Sarazinage.
De là, passant force rochers,
Et des champs couverts d'oliviers,
(Ayant traversé la Durance)
Nous arrivâmes en Provence,
Où nous vîmes, dans son Palais,
Le genereux Comte d'Alais;
Mais bien qu'il soit vaillant & sage
Et qu'il ait, ma foy, bon visage;
Pourtant, quoy qu'il puisse valoir,
La Chrestienne est plus belle à voir;
Et plus belle, en ma conscience,
Que tout ce qu'on voit en Provence;
Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers beaux à merveille;
Même que le port de Marseille;
Que toutes leurs fleurs de jasmin,

Que le Commandeur de Fourbin,
*Puis que Madame *** **
Plus que la belle Maguelonne,
Et que Madame Laure aussi
Quand toutes deux seroient icy.
J'entens la, car passant le Rône,
Qu'Arles voit plus doux que la Saone,
Laissant derriere nous maint roc.
Nous passames en Languedoc,
Où, pour suivre nos destinées,
Nous fimes tant par nos journées,
Que laissant Lunel, Montpelliers,
Agde, Pezenas & Besiers,
Nous arrivâmes à Narbonne;
Laquelle, Dieu me le pardonne,
Aprés l'Enfer, est un des lieux,
Hors duquel je m'aymerois mieux;
Car le Limbe & le Purgatoire,
Prés d'elle sont des lieux de gloire,
Monsieur, on est dans ce sejour,
Justement comme dans un four;
Si bien que moy, qui sens la flamme
Et de Narbonne & de Madame,
Et qui de deux feux investy
M'accommode tout de roty,
Me voyant comme une alumette,
Et le corps fait comme un squelette,
Ne sçais si je suis cuit d'Amour,
Ou bien si je suis cuit au four.
De chaudes vapeurs consumée,
Toute la terre est allumée,
Zephyre même l'est aussi;
Et l'air que je respire icy,
Est chaud, par maniere de dire,
Comme celuy que j'y soûpire,
Quoy que je porte dans le sein
Des brasiers qui n'ont point de fin,

L'Amour, & Climene, & ses flammes,
Dont les moindres brulent tant d'Ames.
Cependant, malgré mon mal-heur,
Je me trouve en quelque faveur,
Deux ou trois fois son Eminence
M'a fait jouir de sa presence:
Je parle à Monsieur des Noyers,
Je suis fort connu des Huissiers:
Et mêmement, depuis n'agueres,
J'ay veu le Roy dans ses affaires.
Mais pour ne vous pas decevoir,
La Chrestinne est plus belle à voir.
Enfin, quoy que l'on puisse faire,
Ce païs ne me sçauroit plaire,
Et rien ne me peut divertir,
Que l'esperance d'en sortir.
Quelquefois, pour tromper ma peine,
Je m'en vay réver dans la plaine;
Là, me promenant le matin,
Sur la Marjolaine & le Thin,
Je voy l'Aurore avec ses perles,
Qui reveille le chant des Merles.
(J'aurois nommé le Ruisegnor
Mais il n'y rimoit pas, Segnor,
Et vois les changeantes opales,
Les jacynthes Orientales,
Que le jour seme à son reveil,
Sur la carriere du Soleil,
Qui fait en ces lieux son entrée,
Plus belle qu'en nulle contrée;
Mais quoy qu'il y dore les Cieux
De son or le plus precieux,
Qu'il y paroisse sans nuage,
Et qu'il y brille davantage,
Quelques rayons qu'il puisse avoir,
La Chrétienne est plus belle à voir;
Plus belle, & de couleurs plus vives,

Que

Que luy, ni que Juifs, ni que Juifves ;
Plus que le bon Comte d'Alais,
Comme on le voit dans son Palais,
Plus que ni Roy, ni Roc, ni Reyne,
Et plus que tout, horsmis Climene.
Au reste, ne soyez en peine,
Cherchant qui j'entens par Climene,
Car vous n'y perdrez que vos pas,
Et le Diable ne le sçait pas.

EPISTRE.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE,
Sur son retour d'Allemagne l'an 1645.

Soyez, Seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne.
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne,
Qu'enfin, le Ciel, pour son secours,
Etoit prêt de borner vos jours,
Et cette valeur accomplie,
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous supplie,
La mort, qui dans le champ de Mars,
Parmy les cris & les allarmes,
Les feux, les glaives, & les dards,
Le bruit & la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois,
A cheval, & sous le harnois ;
N'a-t-elle pas une autre mine,
Lors qu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit ?
Et semble-t-elle pas bien laide,

Quand elle vient tremblante & froide,
Prendre un homme dedans son lict?
Lors que l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tuë,
Et que l'on se sent defaillir
Les forces, l'esprit & la veuë;
Quand on voit que les Medecins
Se trompent dans tous leurs desseins,
Et qu'avec un visage blême,
On oyt quelqu'un qui dit tout bas,
Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?
Ira-t il jusqu'au quatorziéme?
Monseigneur, en ce triste état,
Confessez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous sommes,
Et que vous autres Demy-dieux,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.
Tout cét appareil des mourans,
Un Confesseur qui vous exhorte,
Un Amy que se déconforte,
Des Valets tristes & pleurans,
Nous font voir la mort plus horrible,
Et croy qu'elle étoit moins terrible,
Et marchoit avec moins d'effroy,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg, & dans les campagnes
Ou de Norlingue, ou de Rocroy.
Vous sembloit-il pas bien injuste
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent vôtre front auguste
Sur celuy de tant de guerriers:
Sous cette feüille verdoyante,
Que l'ire du Ciel foudroyante,
Respecte & n'oseroit toucher;
La fiévre chagrine & peureuse,
Triste, defaite & langoureuse;

Eut le cœur de vous approcher,
Qu'elle arrestât vôtre courage,
Qu'elle changeât vôtre visage,
Qu'elle fist trembler vos genoux ?
Ce que Bellone détruisante,
Dans le fer, les feux & les coups,
Ni Mars au fort de son courroux,
Ni la Mort tant de fois presente,
N'avoit jamais pû dessus vous.
Voyant qu'un trépas ennuyeux
Vous alloit mener en ces lieux
Que nous appellons l'onde noire,
Autrement manoir Stygieux,
Vous consoliez vous sur la gloire,
De vivre long-temps dans l'Histoire ?
Ou sur cette immortalité,
Que nous avons, malgré les âges,
La Sucie, & moy, projetté
De vous donner dans nos ouvrages ?
De vos faits il eût fait un livre,
Bien plus durable que le cuivre;
Et moy, si j'ose m'en vanter,
Je merite assez de le suivre;
Mais nous eussions eu beau chanter,
Avant que vous faire revivre :
Les neuf filles de Jupiter,
Qui sçavent tant d'autres merveilles,
Avecque leur voix nompareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter.
La Mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles,
Dés le vieux temps qu'Orfée harpa,
Si doucement qu'il l'attrapa,
Et qu'il luy fit rendre Euridice :
Le noir Pluton les luy couppa,
Et les conduits en étoupa ;
(Ce fut une grande injustice.)

De-

Depuis on a beau la prier,
Beau ſe plaindre, heurler, & crier,
Blâmer la rigueur de ſes armes,
Tout ce bruit n'eſt point entendu,
Pour nos plaintes, & pour nos larmes,
Pour nos cris, & pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.

Nous autres faiſeurs de chanſons,
De Phebus ſacrez nourriſſons,
(Peu priſez au Siecle où nous ſommes)
Sçaurions bien mieux vendre nos ſons,
S'ils faiſoient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.
Nous euſſions appris vôtre gloire
A toute la poſterité,
Et conſacré vôtre memoire
Au Temple de l'Eternité.
Mais de nos œuvres magnifiques,
De nos airs, & de nos cantiques,
Seigneur, vous n'euſſiez rien ouï,
L'Air, & le Ciel, la Terre & l'Onde
Et tout ce qui ſe fait au monde,
Etoit pour vous evanouy.

Commencez doncques à ſonger,
Qu'il importe d'eſtre & de vivre,
Penſez mieux à vous menager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que voux aymiez tant à le ſuivre?
Si vous aviez dans les combas,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras,
Et la vaillance tant vantée:
De vôtre ardeur precipitée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles, où les charmes
Ne font pas de pareilles armes,
Qu'on voit que le plus noble ſang,

Fuſt-

Fust-il d'Hector, ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre,
Que l'est celuy de plus bas rang.
Que d'une force sans seconde,
La Mort sçait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.
Qui l'a bonne, y doit regarder;
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hazarder.
Pour vôtre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins,
Dés qu'elle vous sera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roy, soit Prince, ou Conquerant,
On dechet bien fort en mourant;
Ce respect, cette déference,
Cette foule qui suit vos pas,
Tout cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoy que vôstre esprit se propose,
Quand vôtre cour se fera close,
On vous abandonnera fort;
Et, Seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un Demy dieu, quand il est mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée,
Ne sont que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de merite,
Ni de vaillance, ni de sang;
L'ombre d'Achille ou de Thersite,

La plus grande & la plus petite,
Vous toutes en un même rang.
Ces deux syllabes precieuses,
Qui font ensemble vôtre nom,
Seront de tout vôtre renom
Les heritieres glorieuses;
Ces trois faits d'armes triomphans,
Ces trois victoires immortelles
Les plus grandes & les plus belles,
Qu'on trouve en la suite des ans.
Tant d'exploits, & tant de combas,
Tant de murs renversez à bas,
Dont parlera toute la Terre,
Seront pour elles seulement,
Et pour les figures de pierre,
Qui feront vôtre monument.
Ce Prince qui dans le cercueil,
Fait vivre encore Cerisoles,
Où son bras abbait l'orgueil
De tant de troupes Espagnoles,
Qu'il combla de honte & de deüil,
Qui poussé d'une belle envie
De relever le nom François,
Mit ses ennemis aux abbois,
Et fit une fois en sa vie,
Ce que vous avez fait trois fois:
Ce Heros de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous avez,
Et que maintenant vous sçavez
Orner d'une gloire nouvelle.
Mais vous, qui vivez aujourd'huy,
Quand vous verrez par les années,
Etant fait Ombre *comme luy,*
Vos avantures terminées:
Que vôtre nom se chantera,
Que vôtre los se portera
Dans les terres les plus étranges;

Qui

Qui de vous deux en jouira,
Et quel reſſort attachera
A vous plus qu'à luy ces loüanges ?
Quoy que la Gloire nous promette,
Avec ces titres éternels
Qu'on gagne en ſervant ſes Autels ;
La Renommée & ſa trompette
N'ont que des ſons vains & mortels ;
L'aveugle Fortune diſpoſe
De ces noms pour qui l'on s'expoſe ;
Les plus grands, les plus eſtimez,
Quand ſon caprice luy propoſe,
Vieilliſſent comme toute choſe,
Où dans l'oubly ſont abymez.
En vain l'Olympe favorable,
(Honneur de Navarre & de Foix)
T'avoit promis que tes exploits,
Auroient un bruit toûjours durable ;
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux,
Qui parmy tous nos demy-Dieux
Te donnent un rang honorable ;
Gaſton de France obſcurcira
Celuy de Foix, & ternira
Ce rénom dont la Terre eſt pleine ;
Et Graveline étouffera
Toute la gloire de Ravenne.
La Flandre, qui tous les Printemps,
Le voit avec la même foudre,
Dont ſon pere ſceut mettre en poudre
Les monts qui couvroient nos Titans.
Sur les exploits de tous les temps,
Rend ſes conquêtes élevées:
Mais tant de ſuccez éclatans,
Tant de Provinces captivées,
Tant d'avantures achevées,
Que luy feront-ils dans cent ans ?

Quelque jour ce nom redouté,
Sous qui la fiere Espagne plie,
Ce bruit dont la terre est remplie,
Par tant de travaux acheté;
Sera par le temps arrêté,
Et sa gloire en tous lieux ouïe,
Dans les Siecles évanouïe,
Perdra sa plus grande clarté.
Un jour cette valeur extréme.
Par qui refleurissent nos Lys,
Ne sera plus qu'une Ombre bléme;
Et les restes ensevelis
Des murs par Gaston démolis,
Seront long temps aprés luy-même.

L'âge qui toute chose efface,
Confond les titres & les noms,
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons,
Pour qui si fort nous-nous pressons.
Les Achilles & les Thesées,
Là bas sous les tristes lauriers
Qui parent les champs Elisées,
Ne sont ni plus grands ni plus fiers;
Ni leurs Ombres plus courtisées,
Par toutes ces Odes prisées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.

Ce gagneur de tant de batailles,
Ce domteur de tant d'Ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples soûmis;
Ce grand Jule dont les exploits,
Et la fortune sans seconde,
Sceurent domter la Terre & l'Onde,
Et qui mit Rome sous ses loix,
Qui fut plus que vaincre le monde
Ce Prince par ses faits divers,
Creut qu'il laissoit, malgré les Parques,

Son nom gravé dans l'Univers,
Avecque d'immortelles marques.
Mais un autre Jule en ces lieux,
Venu par le ſecours des Cieux,
Obſcurcit la gloire ancienne,
En la mélant avec la ſienne;
Et le monde ſur ſon appuy,
Voit de ſi grandes avantures,
Que le nom qu'il porte aujourd'huy,
Sera dans les races futures,
Douteux entre Ceſar & luy.
Quand le grand Jule on nommera,
Et que tout l'exemple des hommes
Qui ſuivront le Siecle où nous ſommes,
Ce nom par tout reſonnera,
La poſterité doutera,
Peſant de ces deux les merveilles,
Et pareilles & nompareilles,
Qui des Heros on vantera,
Ou le Jule qui ſa vaillance
Par tant d'exploits ſceut témoigner;
Ou le Jule dont la prudence
Tant de palmes nous ſceut gagner,
Celuy qui ſceut vaincre la France,
Ou celuy qui la fit regner.
Mais je ſens que Phebus m'emporte
Plus loin que je n'avois penſé,
Et me prête une voix plus forte,
Que celle dont j'ay commencé:
Mon chant s'eſt bien fort avancé:
Prince que l'Univers admire,
Il eſt temps que je me retire!
Des ſons ſi hauts, & ſi hardis,
Sont mal accordans à la lyre,
Je m'arrête donc, & vous dis:
Aymez, Segneur, aymez à vivre;
Et faites que de vos beaux jours,

Le long & la fortune cours ,
De toutes craintes nous delivre :
Conservez vous pour l'Univers,
Parmy tant de perils divers ,
De vos faits allongez l'histoire :
Et voyant qu'un destin puissant
Doit à vôtre bras agissant ,
Tous les Etez une Victoire,
Pour la France , & pour vôtre gloire ,
Tâchez d'en vivre jusqu'a cent.

PLACET
A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL MAZARIN.

Pour entrer chez-luy.

PRelat passant tous les Prelats passez ,
Et les presens, car ce n'est plus trop dire ;
Pour Dieu rendez les souhaits exaucez
D'un cœur dolent , qui de vous voir desire.
*Mais M*** de tous Huissiers le pire,*
Expert pourtant, & qui discerne bien
Les gens d'esprit, ceux qu'il faut introduire,
Et ceux aussi qui ne sont bons à rien ;
Aprés m'avoir tenu long-temps à l'huis ,
Enfin, demande où je vais, qui je suis ;
Pourquoy je viens en ce lieu me morfondre,
Et me montrer , sans qu'on m'en soit tenu ?
A tout cela je ne sçay que répondre,
Et m'en revais comme j'étois venu.

A MON-

A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL MAZARIN,

sur la prise de la Bassée, l'an 1647.

BALLADE.

Vous-vous trouvez toûjours dessus vos pieds;
Long-temps y a que je l'ay dit en rime,
Et quoy, Seigneur, que disiez ou fassiez,
Vous faites voir vôtre esprit magnanime,
Digne toûjours de louange & d'estime.
L'Archiduc fier & plus grave qu'un roc,
Nous pensoit bien donner un rude choc,
Mais sa fierté par vous est retoussée;
Cét Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.
Les Espagnols & Flamans raliez
Sous ce grand Chef qui leur courage anime,
Pensoient deja nous voir humiliez,
Et du bon-heur se croyoient à la cime;
Quand leur avez fait voir un tour d'escrime,
Qui dans le cœur leur donne un coup d'estoc;
Ores voudroient voir tous moûsquets au croc;
Tant vous rendez leur audace abbaissée,
Et disent tous que c'est un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.
Puissant esprit qui nous fortifiez,
Et dont le soin nos ennemis reprime,
Que vos succez par tout soient publiez,
Que vôtre los en tous endroits s'imprime,

Et que le chant dont mon ame s'exprime,
Se fasse oüir de Paris à Maroc.
Quand je vivrois aussi long-tems qu'Enoc,
Toûjours diray, du fonds de ma pensée,
Seigneurs Flamans, ce fut un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.
Et que l'Envie à grand tort envenime;
Force vous est, qu'ores vous admiriez
Du grand Prelat le jugement sublime.
Repentez-vous, connoissez vôtre crime,
Car le Lion s'enfuit devant le Coq,
Et Leopold se va coiffer d'un froc,
Voyant si tôt sa victoire effacée;
Et juge bien qu'il fit un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

REPONSE.

à l'epître écrite à Madame la Marquise de Montausier, sur son nouvel accouchement.

Seigneurs, Chevaliers, Catalans,
Vous estes courtois & galans,
Et montrez bien par vôtre lettre,
Que vous avez écrite en maître,
Que trois peres peuvent souvent,
Faire ensemble un fort bel enfant.
Le vostre en arrivant au monde,
D'une eloquence sans seconde,
Parle, raisonne, raille, & rit
Et de ses peres à l'esprit,
L'esprit de chacun de ses peres;
Tous trois en diverses manieres.
Le nostre encore ne dit mot,
C'est un fort dépiteux marmot:

Tout du long de la nuit il crie,
Et tout le jour est en furie,
Fier, opiniâtre & mutin,
Aussi farouche qu'un Lutin.
S'il se fâche, onc il ne s'appaise:
On luy deplait quand on le baise,
Il pince, il egratigne, il mord,
Et gronde même quand il dort.
Du reste belle creature,
Et d'une trés-bonne nature,
Et qui le voit bien en effet,
Dit que c'est le pere tout fait.
Sa belle & son aymable mere,
M'a donné charge de vous faire
Mille & mille remercîmens,
Cent & cent mille complimens:
Ce sont en tout deux cens deux mille;
Mais c'est que la Dame est civile,
Trés-sensible à tous vos bien-faits,
Et vos vers luy semblent bien faits.
Vôtre lettre l'a réjouïe,
Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe;
Et lisant Louys de Bourbon,
Elle tressaillit tout de bon,
Ce nom tout seul la rendit gaye.
Mais quand elle leut la Moussaye;
Elle tomba tout de son haut,
Et ne revint que pour Arnaut.
Artenice la bonne & belle,
Ou de Vivonne, ou de Savelle,
Vous pouvez choisir de ces noms,
Car l'un & l'autre sont trés-bons:
Vous rend, Seigneurs, bien-humble grace;
De vôtre souvenir qui passe
Les honneurs qu'eurent ses Ayeux,
Triomphans & victorieux,
Quand le Tybre dessus ses rives

Voyoit les depoüilles captives,
Qu'apres cent belles actions,
Ils remportoient des Nations.
Il reste à vous parler du pere,
Qui ne vaut pas moins que la mere,
Le fier & brave Montausier,
Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouve vostre Poësie
Tout à fait à sa fantaisie,
Par tout pleine d'art & d'esprit,
Et je croy, selon qu'il le dit,
Qu'il faut que la piece soit bonne;
Car onc il ne flatta personne,
Et pour le Pape il ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.
Nous n'avons sur vôtre écriture
Pû tirer un mot de Voiture;
Car il est en mechante humeur,
Et devenu mauvais rimeur.
Il ne se mêle plus d'écrire,
Ou s'il écrit, c'est pour médire;
Il est de fâcheux entretien,
Saturne est moins Saturnien:
Et selon qu'il est en mal ayse,
Le meilleur sera qu'il se taise,
Car Maîtres d'hôtel sans quartier,
Sont pires que Bombe ou Mortier,
Rien n'est égal à leur manie,
Ce sont vrais Tygres d'Hyrcanie,
Et jettent dessus toutes gens,
Des grenades avec les dents:
Comme ces animaux sauvages
Qu'Arnaud decrit en ses ouvrages,
On a beau leur crier, hola;
Deçà grenades, & delà,
Grenades dessus la Moussaye,
Dont il est force qu'il s'effraye,

Grenades sur le pauvre Arnaut,
I en vient d'en-bas & d'en-haut.
Prenez garde qu'on ne vous blesse,
Ils n'épargnent pas son Altesse,
Son Altesse, que le Dieu Mars
Epargna dans tant de hazars,
Et que Pallas sa seure guide,
Couvre par tout de son Egide.
Mais, pour dire la verité,
Il est justement irrité,
Et j'ose vous dire, sans craindre,
Qu'il a quelque droit de se plaindre.
Le mot est bien vray, Messeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs,
(Comme on dit en cette Province,)
Du tems que Monseigneur le Prince
Ne tenoit pas un si haut rang,
Qu'il n'étoit que Prince du sang,
Que vainqueur de trois cens murailles,
Et que gagneur de trois batailles;
Voiture étoit aymé de luy,
Comme d'autres sont aujourd'huy.
Mais du jour qu'il fut fait Grand maître,
Il fit sa faveur disparoître,
Et laissa dans un grand dechet
Feu son Compere le Brochet.
Le Brochet, jadis son Compere,
Et qui quelquefois luy sceut plaire.
Tous les Etangs de ces païs,
Tous Fleuves en sont ébaïs,
La Tanche par tout en caquette,
La Carpe n'en est pas muette,
Et de mille étranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est govion qui ne murmure,
Considerant cette avanture,
Et qui ne dise entre ses dents,

Les Princes sont d'étranges gens :
Heureux qui ne les connoît guere,
Plus heureux qui n'en a que faire :
Ces govions sont hardis pourtant,
Je n'en voudrois pas dire autant ;
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or laissons ce fâcheux discours,
Reprenons nostre premier cours,
S'il vous plait de me le permettre.
J'admire dedans vostre lettre,
Celuy qui dit que son dada
Demeura court à Lerida,
Et dis de plus en asseurance,
Que je ne sçay qu'un homme en France,
Qui de la sorte osât rimer,
Et l'osant, osât se nommer.
Quiconque trouva cette rime,
Doit avoir le cœur magnanime,
Et montrer que les accidens
Ne le troublent point au dedans :
Il reconnoît bien que la gloire
Est quelquefois sans la victoire,
Et qu'en celle-cy le hazard
Souvent a la meilleure part.
Mais il n'est cheval si superbe,
Qui ne bronche, dit le proverbe,
Ou par fois ne demeure court,
Mêmement quand bien fort il court.
Tous ceux qui sont dans les Annales,
Les Cyllares, les Bucephales,
Passebrun cheval de Morgant,
Bridedor celuy de Roland,
Broncherent tous, & par fois cheurent ;
Toutefois bons chevaux ils furent.
Un jour Pegase aussi broncha,
Et peu s'en fallut trébucha ;

Quoy qu'il fût dans une carriere,
Où pierre n'avoit, ni poussiere;
Pourtant comme Ovide le met,
Pegase fut un bon bidet.
Même le grand cheval de Troye,
(L'Histoire veut que l'on le croye)
Pensa demeurer en chemin,
Quoy que l'on le menât en main,
Et qu'il eût les jambes si fortes;
Que seul il portoit dix cohortes,
Son Altesse donc feroit mal,
S'il en prisoit moins son cheval,
Qui l'a servy par tant d'années,
Et dans tant de grandes journées,
Sans jamais faire un mauvais pas.
Et ce seul-coup s'est trouvé las.
Mais si jamais il y remonte,
(Comme je sçay qu'il fait son conte)
Il refera trembler de peur
Le Roy d'Espagne & l'Empereur.
Dieu veüille qu'icy l'on le voye
Bien-tôt, plein d'honneur & de joye.
Mais sans aller à saint Dizier,
Comme il écrit pour Montausier,
Elle desire qu'il reprenne
Le droit chemin du Bourg-la Reyne.
A Paris nous le souhaittons,
Et tous les jours le regrettons:
Car nous l'aymons d'amour extreme,
Je ne sçay s'il en fait de même;
Mais pour moy, je penserois bien
Que ces grands hommes n'aymant rien,
*Pour le seigneur de ****
*La chose est bien seure, *****
Que qui ne verroit que ses vers,
Et ne sçauroit point ses revers,
On l'aymeroit d'amour trop forte;

Il écrit d'une belle sorte ,
Il a fort bon entendement ,
Parle de tout capablement ,
Juge trés-bien de toutes choses ;
Mais s'il est bon , sont lettres closes ,
Et le croire seroit abus ;
Quand tels ribauds seroient pendus ,
Ce ne seroit ja grand dommage ,
Je n'en diray pas davantage.
Adieu vous dis , Monsieur Arnaud ,
Le Ciel vous preserve du chaud :
Car le sejour de Catalogne ,
Vous peut donner de la besogne.
Sur tous sujets faire des vers ,
Ecrire en cent endroits divers ,
Passer les nuits à la campagne ,
Et les jours au Soleil d'Espagne ,
Ne dormir qu'à bâtons rompus ,
Songer à faire des rébus ,
Suivre toûjours quelque pensée ,
Avoir eu la tête cassée ;
C'en est plus qu'il ne vous en faut ;
Adieu vous dis , Monsieur Arnaut.

VERS EN VIEUX LANGAGE.

REPONSE

à Monsieur le Comte de saint-Aignan, sous le nom du Chevalier de l'Isle Invisible.

Sire Compains en vostre écrit
Moult clair se fait voir vostre esprit ,
Plus joyeux & plus prompt à rire ,

Qu'onc

Qu'onc ne fut celuy de Zephire,
Qui diable fut, & comme sçavez,
Mais doux & des moins dépravez,
Amy des Chevaliers antiques,
Remede des melancoliques,
Et selon que chacun le croit,
Dommage fut que Diable estoit.
Or en voyant vostre écriture,
L'on vous croiroit de sa nature;
Et pour dire mon pensement,
Je croy qu'en estes droitement:
Car pour écrire en tel langage,
Il faut estre de leur lignage.
Encor faut-il estre des vieux,
Et de ceux qui parlent le mieux.
Onc ne vis éloquence graindre,
Nul vivant n'y sçauroit atteindre;
Et depuis que Merlin mourut,
Si sage Clerc que vous ne fut,
Si doux faiseur de chansonnettes;
Ne si beau diseur de sornettes,
Si coint, & gracieux & courtois:
Et quand Diable seriez cent fois,
Et que griffes je vous verroye,
Par mon chef, je vous aymeroye.
Allez, beau sire, & nul dangier
Onc ne vous puisse laidangier.
Que Fortune la semilleuse,
A tout sa rouë perilleuse,
Tousiours au point de batailler;
Vous garde de trop periller;
Vous sauve de toute affoleure,
Tout mesaise, & toute laidure,
D'encombriers petits & grans,
Où tombent Chevaliers errans,
D'emprinses qui n'ont point d'issuës;
De fines amours mal receuës,

De faux Chevaliers enchanteurs,
De lifongers, & barrateurs,
De venin de langue envieuse,
Et de garde en nuit pluvieuse:
D'aller armé long-temps au trot,
Des Damoiselles suivant l'ost,
De plomb volant (c'est chose dure,
Et qui se fait contre Nature.)
Et quand dormirez volontiers,
De tous enleveurs de quartiers.
Mais sur tout, loin de vous exile
Les guerroyeurs de Thionville,
Que le Diantre fait approcher
Par fois pour le pot épancher:
Dieu vous en garde, & qu'au contraire,
Tant que de chevaux pourrez traire,
Alliez fondre sur ennemis,
Si que par vous soient à mort mis,
Où mis à mort, si mieux vous semble,
Que la fiere Mort qui tout emble,
Toûjours accompagne vos coups,
Sans oncques se tourner à vous.
Qu'ayez l'heur comme la prouesse
D'Amadis de Gaule, ou de Grece,
De Lancelot, de Perceval;
Ou des secoureurs de Cazal.
Que toute chose à gré vous vienne,
Que vostre renom se maintienne:
Que dans combats & dans estours,
Dans les tournois & les behours,
Qui se font devant les pucelles,
Vous ayez le cœur des plus belles,
Et soyez clamé des Herauts,
Pour des plus preux & plus loyaux.
Que l'on vante vostre largesse,
Vostre cointise & gentillesse,
Par dessus les plus renommez:

Et se par amour vous aymez,
Vostre Amie à vous adonnée,
Vous ayme sur toute bien née,
Tousiours vous parle doucement ;
Et vous accueille baudement.
Si quelque rival en approche,
Qu'elle ayt pour luy le cœur de roche.
Et que chacun ayt à-part-soy,
Luy l'éconduit, & vous l'octroy.
En peu de mots, voila, beau sire,
Ce qu'en mon cœur je vous desire,
Ce sont moult de biens amassez,
Mais pour vous ce n'est pas assez.

REPONSE.

au Comte-Guicheus sur son Quatrin, qui dit,

Point ne voudrois de greigneur avanture,
Que de servir le beau sire Voiture,
Force & engin en ce cas employrois,
Plus qu'onc ne fit Perceval le Gaulois.

REPONSE.

VRay parangon de vaillans & courtois,
Qui m'envoyez delectable écriture,
Je vous salue, & les deux francs Gaulois :
Que plust à Dieu que fusse avec vous trois,
Point ne voudrois de greigneur avanture.
En vous voyant, beau Comte, en maints endroits,
De faux gloutons faire deconfiture,
Je croy forment que je m'y mélerois ;
Et bien que sois de petite stature,
Force & engin en ces cas employrois.
Que puissiez-vous, achevant vos exploits,
De murs Flamans faire mainte ouverture ;
Et quand jou'rez au piquet quelquefois,

Avoir toufiours quatre as, ou quatre Rois;
Point ne voudrois de greigneur avanture.
En mon endroit, loin d'eftours & tournois,
Je fers depite & folle creature,
Pour l'adoucir, j'employe écrits & vers:
Voulfit Amour qu'elle me fuft moins dure,
Force & engin en ce cas employrois.

REPONSE.

au Quatrin pour Arnaldus, qui dit,

Ce failly glouton d'Arnaldus,
Eft moult échars de fon langage;
Quand tels ribauds feroient pendus,
Ce ne feroit ja grand dommage.

AU CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

GLOSE.

De bon cœur je vous fais hommage,
Enfemble au Comte Guicheus,
Mais je hay fort en mon courage,
Ce failly glouton d'Arnaldus.
Je croy qu'il a les fens perdus,
Ni bien ni fung il ne ménage;
Et luy, qui fçait tant de rebus.
Eft moult échars de fon langage.
Le glout, pourtant, par fois fait rage,
Et pour en parler fans abus,
Nous n'aurions pas grand avantage,
Quand tels ribauds feroient pendus.
Mais je voudrois que vous, fans plus,
Avant d'ecrire le partage,
Tout autre écrivain fuft perclus,
Ce ne feroit ja grand dommage.

SUITTE DES NOUVELLES OEUVRES ET LETTRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

LE LIBRAIRE AUX LECTEURS.



Uelques personnes ont eu cette opinion, des diverses Impressions que je vous ay données jusqu'icy, des Lettres & des Vers de feu Monsieur de Voiture, qu'on n'avoit pas fait un choix assez exact de ses écrits, qu'il n'y devoit entrer que les pieces les plus achevées; & que les belles choses qu'il a faites, y perdent une partie de leur grace, par le mêlange des mediocres. Quelques autres ont tenu, au contraire, que tout étoit precieux de cét Autheur; qu'il n'a point tiré de si petite ligne qui n'ait son prix; & que tout ce qu'il écrivoit, gardant toûjours le rare caractere de son Esprit, il se falloit bien donner de garde d'en supprimer les moindres billets. L'une & l'autre de ce deux opinions a eu ses partisans, & partisans si qualifiez & si celebres, qu'il seroit difficile de se determiner à l'un des partis, au prejudice de l'autre. Aussi n'ayant garde d'entreprendre de decider icy, lequel de ces deux sentimens est le plus plausible & le mieux fondé, je vous diray seulement, que l'accüeil favorable que le public a fait aux Oeuvres de cét Autheur, m'a animé à la recherche de quelques

autres pieces de ſa façon, qui ne fuſſent point encore venuës à vôtre connoiſſance: Et je n'ay pas été ſi malheureux en cette ſeconde navigation, où je me ſuis embarqué par le deſir de vous complaire; que je n'y aye decouvert de nouvelles terres abondantes en fruicts, dignes de vôtre curioſité, & de vôtre gouſt. Mais comme il eſt des productions de l'Eſprit comme de celles de la Nature, & que dans les unes ni dans les autres tout ne ſe rencontre jamais d'égale force, ni de pareille valeur: ſi tout ne vous ſemble pas exquis de celles-cy; au moins j'oſe vous aſſeurer que vous n'y trouverez rien qui ne ſoit digne de vous étre offert; & il ne m'arrivera point de rougir de mon preſent, tandis que je ne vous donneray que ce qui part de cette main. Feu Monſieur le Comte d'Avaux, dont la Vertu ſera toûjours egalement reverée des François & des Etrangers, qui ſeul pouvoit par ſon eſtime faire la reputation d'un Autheur, & qui étoit un de ceux qui diſoient qu'il ne falloit rien perdre des écrits du nôtre, nous auroit bien donné par cét avis, l'exemple de faire de quelques-unes de ſes Lettres, qui ont été trouvées parmy les papiers de l'Autheur, ce qu'il conſeilloit qu'on fît de celles de l'Autheur même. En effet elles ſont ſi belles, & ſi capables de contribuer à la gloire de l'un & de l'autre; que je n'aurois fait aucune difficulte de les donner au Public; ſi les Maîtres des rares treſors de ſon Eſprit, & qui en renferment beaucoup d'autres dans leur cabinet, l'avoient voulu permettre. Que ſi le temps les met en quelque meilleure diſpoſition de vous

obliger,

obliger, & que quelque autre obtienne d'eux ce consentement, je ne manqueray pas de vous les donner. Elles vous forceront d'avouer que ce grand homme n'étoit pas moins consommé en la science de bien dire, qu'en celle de bien faire, & qu'il étoit capable de toutes choses. Je n'en useray pas de même d'une autre piece, dont une personne d'éminente condition de l'autre sexe, vous auroit voulu priver. Vous serez donc avertis sur ce sujet, qu'une Dame de grande qualité, & sans comparaison de plus grand merite, ayant inventé le plus ingenieux sujet de Roman dont l'esprit humain se puisse aviser, sous le nom fameux d'Alcidalis: *Nôtre Autheur sur le dessein qu'elle luy en avoit communiqué, avoit commencé de le rediger par écrit, & les feuilles manuscrites en ayant pareillement été trouvées parmy ses papiers aprés sa mort; si le jugement que la modestie de cette Dame luy fait faire d'un Ouvrage où elle a tant de part, en avoit été creu, il auroit continué de demeurer enseveli dans les mêmes tenebres où il a été jusqu'icy. Mais ce Fragment en l'état que pour son malheur, (ou plûtôt pour le nôtre) il se trouve aujourd'huy, merite mieux, que la consideration particuliere de ce qui la regarde, ne luy permet d'en penser. C'est un échantillon d'une fort belle piece, qui tout éloigné qu'il est de sa perfection & de la derniere main de l'Autheur, ne laisse pas de donner suffisamment à connoître la noblesse & la dignité de son sujet, & qui en laisse dans l'esprit une si belle Idée; que ce ne sera pas sans laisser en même temps à la posterité qui le verra,*

un

un regret eternel que l'Ecrivain en ſoit demeuré là. Amoins que le même Eſprit à qui la gloire de l'invention en eſt deue, voulût donner la piece toute entiere de ſa façon. Auſſi Monſieur de Pinchéne neveu de l'Autheur, à qui vous devez le premier recüeil de ſes Oeuvres, comme plus intereſſé que perſonne à la gloire de Monſieur ſon Oncle, en a jugé avec quelques uns de ſes Amis, plus favorablement qu'il n'a pleu à cette illuſtre perſonne de faire. Monſieur Coſtar entre autres a appuyé de ſon avis par écrit, le jugement qu'il en avoit fait, & pretendant qu'autant ſur leur commun conſeil, que ſur la foy du nom de ſes Autheurs, il n'y a rien à craindre de cét Ouvrage; il a creu, qu'il me le pouvoit livrer de ſon chef, ſans aucune authorité, qu'en ſe chargeant tout ſeul du reproche que le public luy en pourroît faire, il n'étoit pas beſoin d'un ample conſentement. Vous luy aurez encore à la faveur de ce premier, l'obligation d'un autre Fragment de l'Eloge du Comte Duc d'Olivares; qui tout tronqué qu'il eſt, ne laiſſe pas pour la gravité de ſon ſujet, & pour les nobles ſentimens d'un veritable Miniſtre d'Etat qui s'y trouvent, d'être digne de vôtre curioſité. C'eſt tout ce que j'ay pû recueillir de plus rare & de plus nouveau, des écrits d'un Autheur ſi celebre: & comme aprés l'applaudiſſement que ſes premieres Oeuvres ont eu, c'eſt meriter du public que d'en faire de nouvelles recherches; je vous prie, pour principal payement, de m'en ſçavoir au moins quelque gré.

NOUVELLES LETTRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL *de la Valette.*

LETTRE I.

MONSEIGNEUR,

Jusqu'à ce que la Rochelle ait été renduë, je croy qu'il a été necessaire que vous ne quittassiez point le Roy; & qu'une si grande affaire comme celle-là, avoit besoin pour être achevée, de vôtre presence, & de l'assistance de vôtre génie. Mais si vous ne revenez bien vite, à cette heure que vous n'avez plus de prétexte de vous y arrêter, vos affaires seront en plus mauvais termes que celles des Huguenots; & dans le temps de la felicité publique, & que tout le monde espére d'être en repos, vous seul ne jouïrez point de la paix, & aurez une dangereuse guerre sur les bras. Il y a déja quelques jours, Monseigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ce que vous demeurez-là trop long-tems. Quelques Ennemis cou-

couverts, que vous avez auprés de vous, ont écrit, que vous ne vous y ennuyez pas assez, & j'ouïs l'autre jour lire une lettre, où l'on asseuroit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrite contre vous les esprits de tout le monde. Une dame qui ne se fâche pas legerement, mais qui ne pardonne jamais, temoigna d'en être fort offensée : & Mademoiselle de Ramboüillet, & Mademoiselle Paulet s'en hérisserent toutes, & en rougirent horriblement ; & proposerent à l'heure même, d'aller piller vôtre logis. Si vous sçaviez, Monseigneur, aussi bien que moy, de quelle sorte leur haine est à craindre, & combien de maux ont à endurer ceux qui souffrent leur persécution: vous abandonneriez toutes choses, pour revenir en diligence, & ne vous arrêteriez un moment en chemin, que pour boire du lait à toutes les postes. Car si une fois elles conspirent contre vous, vôtre Dignité ne vous sçauroit mettre à couvert : vous serez par tout en alarme, & en inquiétude: & il n'y aura plus dans le Monde un lieu de seureté pour vous. Pour moy, Monseigneur, dans les tourmens qu'elles me donnent, si je voi quelque consolation, c'est seulement en l'esperance de vôtre retour : & je m'imagine, que ce me sera quelque soulagement, que d'avoir l'honneur de vous voir, & le plaisir de n'être plus obligé d'écrire à personne. Ne vous étonnez donc pas, s'il vous plaît, que je le souhaite ardemment ; puis que j'y ay tant d'interêt, & que je suis passionnément.

AU MESME.

LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Quoy que j'eſpere être dans quelques jours plus prés de vous que je ne ſuis : je croi qu'il eſt à propos que j'en prenne congé dés cette heure; & que je vous die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, je ſuis reſolu d'aller trouver mon Maître, voyant que je n'en ay plus icy. Selon que je puis entendre, ce n'eſt pas me mettre du côté des plus forts: & je ne croi pas que je le fortifie guere par ma préſence. Au moins, je voi bien, par l'exemple de Monſieur de Lorraine, & le peu de ſecours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur: que les grands hommes ne font pas toûjours toutes choſes, & qu'ils ont beſoin de l'aſſiſtance des autres & de celle de la Fortune. Tant y a, Monſeigneur, que je feray toûjours une grande action en ſortant de Paris: & je croi qu'il faut autant de courage & de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suéde tient en Allemagne, Il eſt vray, Monſeigneur, qn'il y a moins de difficulté, à cette heure, que vous n'y étes pas. Et j'avouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y réſoudre, en vous en tirant. Car, ſans mentir, je doute ſi j'euſſe jamais pû en ſortir, tant que j'euſſe eu l'honneur de vous y voir, & que j'euſſe pû demeurer avec un ſi beau pretexte que celuy d'être auprés de vous. Mais, Monſeigneur, les perſonnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à vôtre retour: & tous les deſſeins de Bals & de Comedies ſe diffé-

rent

rent jusques à ce temps-là. Je ne sçay pas, Monseigneur, si c'est vôtre absence, ou celle de la Cour, qui ôte quelque chose de leur gayeté. Mais je vous asseure que je ne leur voi plus rien faire de bon cœur, que quand elles parlent de vous. Dans un si grand nombre des plus aymables personnes du monde, dont vous possedez l'affection; je n'ay garde de croire, Monseigneur, que la mienne vous puisse être considerable. Mais il me semble, que je serois ingrat, si je m'empêchois de vous dire, que les graces que j'ay receuës de vous, ont fait en moy l'effet qu'elles doivent en un cœur bien reconnoissant; & qu'entre tant d'hommes à qui vous avez fait du bien, il n'y en a point qui soit tant que moy.

AU MESME.

LETTRE III.

MONSEIGNEUR,

J'étois en doute, si je devois vous parler d'une affaire qui m'est extrémement importante. Mais Madame la Marquise de Ramboüillet m'a asseuré qu'il n'y avoit point de danger. Et je ne fay point de difficulté de la croire: vous ayant oüi dire beaucoup de fois, qu'elle est une des plus prudentes personnes du monde; & que l'on ne peut faillir par son conseil....... Ayant déja receu tant de bien de vous, je n'eusse pas osé vous importuner encore de cette affaire, si elle eust esté pour moy de moindre consequence. Mais, Monseigneur, je sçay bien que vous ne vous lassez jamais de bien faire: & j'espere, que vous qui n'avez pas épargné vôtre bien pour me secourir, serez bien aise de sauver le mien, en cette occa-

occasion ; & de me faire le plus important plaisir que je puisse jamais recevoir de personne. Je vous supplie trés-humblement, Monseigneur, de me pardonner, & de croire que je suis avec toute sorte de respect,

MONSEIGNEUR,

vostre, &c.

AU MESME.

LETTRE IV.

MONSEIGNEUR,

Comme nous avons esté au milieu de nôtre voyage, un vent Nord-oüest s'est levé de terre; & s'est renforcé de telle sorte, qu'il nous a contraints de gagner ce lieu, qui est un petit port de Mer appellé Mont-rouge. La pluye a esté si violente, & l'orage si grand ; que c'est une merveille que nous nous soyons sauvez. Et sans les prieres des gens de bien, qui se sont trouvez avec nous, je croi que nous étions perdus. Mademoiselle de Ramboüillet, dans le fort du péril, avoué que, deux mois durant, vous iriez tous les huit jours à confesse : & moy à un grand coup de vent, j'ay promis que vous jeûneriez trois jours entiers. Nous vous supplions trés-humblement, Monseigneur, de nous aquiter exactement de nos veux. Car nous ne sommes pas tellement hors de danger, que nous devions rien mépriser. L'air est encore extrémement broüillé : & nous voyons des signes au Ciel, & des éclairs, qui nous font tous transir. C'est une chose pitoyable de nous voir en ce lieu. Mais tant que ce vent tirera, ce seroit une temerité trop grande d'en partir.

tir. L'on nous a dit, que l'on tâchera à nous trouver icy du pain, & que dans huit jours, il pourra y avoir des fêves. Sur cette esperance, Monseigneur, nous vous baisons trés-humblement les mains, & moy particulierement, qui suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.

A MADAME.....

LETTRE V.

IL faut croire que les Procés vous plaisent bien fort, puisque vous ne sçauriez vous empêcher d'en faire sans cesse à la personne que vous aymez le mieux; & à un miserable qui fait aujourd'huy pitié à tout le monde, si ce n'est à vous. J'attendois de la consolation de vos lettres. Je n'en ay ouvert pas une qu'avec une esperance certaine de trouver ma guérison dedans, Cependant, il s'est trouvé qu'elles m'ont toûjours laissé plus triste, que je ne l'étois, avant que de les avoir receuës, & que depuis tant de jours que je ne vous voi point, ma fiévre, ni les douleurs qui m'ont ôté le sommeil, ne m'ont pas fait tant de mal que vous. Si j'étois de vôtre humeur, j'aurois dequoy entretenir long-temps ce commerce de plaintes perpetuëlles; & nous nous écririons tous les jours un poulet pour nous quereller. Mais j'avouë que c'est un stile auquel je ne me plais pas tant que vous: & puisque vous ne me donnez pas sujet de vous rien mander de plus agreable, je ne vous puis rien dire à cette heure, si ce n'est, adieu.

BILLET.

A LA MESME.

C'Eſt chez-vous, qu'il faut que je cherce tout ce que j'ay perdu: & je penſe, que je ne puis rien deſirer, que je n'y retrouve. Je vous prie de chercher parmy la pouſſiere de vôtre Cabinet, la lettre que j'écrivis à Monſieur de Balzac : ou bien, ſi vous ne voulez pas vous donner tant de peine, je vous prie de m'en faire vîtement une meilleure. En recompenſe, Madame, je vous envoye de tout mon cœur le bon jour; & je vous prie de vous aſſeurer de ma bien-veillance.

A MADAME....

LETTRE VI.

JE ſerois ravy d'avoir receu deux grandes pages de vous, & de ſi bonnes paroles: n'étoit, que je trouve qu'il y a des plaintes mêlées; & qu'en m'aſſurant de vôtre affection, vous témoignez de douter de la mienne. C'eſt me faire beaucoup de bien, en me reprochant que je ne le merite pas: & cela eſt proprement me baiſer la main, en me taillant le cœur. Ha! M. je vous en conjure, ne m'outragez plus de la ſorte, ou dites moy ce qu'il faut que je face. Je ſouffrirois plûtôt, que vôtre cor vous fît crier, & j'aimerois bien mieux vous entendre plaindre de l'eſtomac. C'eſt ſigne toutefois que la fiévre n'eſt pas grande, quand elle permet qu'on ſe plaigne de la tête: & je voy bien que vos autes maux ne

vous traitent que doucement, puiſque vous ſentez celuy-là. Encore ſuis-je bien-aiſe de voir, que pour reprendre quelques-unes de mes actions vous ſoyez contrainte de rechercher ma vie ſi avant; & que la derniere faute que vous me reprochez, il y a quatre ans que je l'ay faite: Mais je vous prie, pour nôtre repos, oublions le paſſé; & qu'une nuit bien épaiſſe couvre tout ce temps-là de ſes ombres. S'il s'eſt paſſé quelque malheur, qui puiſſe être reproché à cette belle affection que nous avons fait naître depuis, helas! j'en ay peut-être plus de regret, que je n'y ay eu de faute. Ne tournons donc plus la veuë de ce côté-là, & je vous prie ne regardons point derriere nous. Ce n'eſt pas que je craigne, que vous me connoiſſiez coupable, ou que vous trouviez quelque choſe contre moy. Mais il me déplait ſeulement d'être accuſé de ce crime. La recherche en cela me tient lieu de ſupplice; & le ſoupçon m'en fâche autant qu'une condamnation. Car enfin, l'hiſtoire que l'on vous a faite, eſt fauſſe, ou au moins bien malicieuſement changée: & ces impatiences qui vous offenſent tant, & avec raiſon, purement controuvées. La Fortune, & non pas mon deſſein, fit rencontrer ces deux femmes, & le dépit de celle, à qui, de vray, j'avois conté quelque choſe de ce que l'autre m'avoit dit, la fit parler malgré moy là-deſſus, ſans que ſeulement je les vouluſſe écouter. Il me fâche, que celle qui vous à fait ce conte, ſoit venuë au bout de ſon deſſein; & qu'elle vous ait fait du mal, & à moy auſſi. Mais je vous prie, donnez moy du repos, & croyez-le pour toûjours. Quand je n'ay point été à vous, j'ay été à moy: & vous étes la ſeule au monde que j'aye jamais aymée. Je n'étois né que pour vous: & mon cœur ne s'eſt jamais émû pour un autre.

Que

Que si lors que vous ne l'avez pas toûjours eû tout entier, j'ay pris pour moy la part que vous m'en laissez: en tout cas, il n'a jamais été partagé qu'entre nous deux. Aussi ne veux-je point du pardon que vous me donnez : & je vous prie de m'excuser, si je refuse quelque chose de vous. Car je croy, que vous serez bien-aise, que je n'en aye que faire. C'est peu que je vous ayme, & que je vous ayme plus que moy-même. Car vous le meritez trop: & le plus ingrat homme du monde en feroit autant que moy. Mais si pour quelque chose vous me devez sçavoir gré: c'est de ce que je n'aymay, & n'aymeray jamais rien que vous; & que je vous répons du passé, & de l'avenir, avec autant d'asseurance que du present; & que vous jugeant seule au monde digne d'amour, je vous ay remis entre les mains un esprit libre & genereux, qui n'a jamais daigné servir que vous, & qui ne reconnoîtra jamais d'autre maîtresse. He! pourquoy ne vous en puis-je envoyer le portrait, aussi-bien que de mon visage? Il vous sembleroit bien plus beau que l'autre. Sans doute vous le regarderiez plus volontiers. Je sçay bien que vous y verriez beaucoup de traits qui vous plairoient; & que vous y remarqueriez des beautez, que je ne vous puis dire. Car quand il n'y en auroit point d'autres: au moins vous y verriez les vôtres mieux peintes, que nulle part ailleurs! & tout auprés, vous y appercevriez la verité de ce que je vous dis, si entiere, & si naïve, que cette veuë ne vous seroit gueres moins agreable. Mais puisque cela ne se peut, & qu'il n'y a point de peintre pour cela: je vous envoyeray celuy que vous me demandez. Je faisois difficulté d'y faire commencer si-tôt. Car cette absence m'a tellement changé, que si l'on me tire bien, je ne seray pas

reconnoissable. Il est vray, que c'est peut-être de la sorte que vous m'aymerez le mieux : & que pour vous sembler moins beau, vous ne m'en trouverez pas moins agreable. Ne grondez donc plus : je vous le donneray. Mais, encore une fois, ne grondez donc plus : & que vos lettres soient toutes bonnes, comme elles sont toutes belles. Ce n'est pas assez que j'aye écrit à M...... Et elle merite bien quelque chose de meilleur que cela. Mandez moy quoy, je vous en prie. Car autrement j'y serois empêché ; & possible je choisirois mal. Mais que je suis content du poulet que je luy ay donné, puis que cela vous fait dire, j'ay bonne part à mon..... Aussi vous en remercie-je pour..... Helas, que vous étes aymable ! & que vous avez tort aprés cela de douter, qu'un homme dont vous avez bonne opinion, puisse jamais rien aymer que vous ! Allez, vous étes une méchante ! & je vous ferois encore bien des reproches là-dessus. Mais la nuit est plus qu'à demy passée ; & je ne vous puis dire adieu. Je m'en vay l'achever, sans doute, avec moins de repos, que je ne l'ay commencée : si ce n'est que cét entretien du soir, me donne quelque bon songe. Helas ! Il y a déja plus d'un mois, &c.

A MONSIEUR GOULAS

Conseiller & Secretaire des commandemens de S. A.R. Monseigneur le Duc d'Orleans.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

J'implore vôtre secours, si tous mes autres amis m'ont oublié : & je vous fais ressouvenir, que

que vous m'avez appris autrefois, que cela ne vous arriveroit jamais. Je suis retourné en ce lieu pour y attendre les commandemens de Monseigneur, & il me semble, que je suis reculé en un bout du monde, d'où personne n'a soin de me tirer. Je vous supplie trés-humblement de me faire sçavoir, si vous ne l'avez déja fait, ce que l'on ordonne que je face. Ayez, s'il vous plaît, cét avantage sur Monsieur de Chaudebonne : & faites voir, que le plus homme de bien de la Terre, & qui aime le mieux ses amis, n'est pas si exact à servir, que vous. Outre qu'il vous en reviendra quelqne gloire ; je reconnoîtray cette obligation comme je doi, & il me semble, que je la connois déja en quelque sorte, puis que je vous écris, & que je ne luy écris point. Mais, puis que son amitié est si endormie, je voudrois bien la réveiller avec un peu de jalousie : & je seray bien aise qu'il sçache que je suis avec toute sorte de passion, & autant que personne du monde.

Monsieur, je ne croy pas, que vous soyez si malheureux, que de ne connoître point Madame la Comtesse de Barlaymont ; & que vous ayez perdu tant de temps à Bruxelles. Je vous supplie trés-humblement de me permettre de l'asseurer icy, qu'en quelque lieu que je me sois trouvé, elle a toûjours esté dans mon esprit, comme la plus illustre femme que jaye jamais veuë ; & qui merite le plus d'être aymée, honorée, & servie.

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 15. de Janvier 1633.

A MONSIEUR.....

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

J'attendois avec impatience des nouvelles de ma caiſſe : pource que j'eſperois, qu'elle ne viendroit pas ſans une de vos lettres : & qu'en me faiſant ſçavoir de vos nouvelles, vous me donneriez moyen de vous en dire des miennes. Je n'euſſe pas attendu juſqu'à cette heure, ſi j'euſſe ſceu où vous écrire. Mais quelle aſſeurance peut-on avoir, de rencontrer un homme ſi peu arrêté, & qui ſe laiſſe emporter à tous les vents? Il vous arrive quelquefois de faire cinq cens lieuës, en ne bougeant de chez-vous : & ſans changer de maiſon, vous changez de climat, & de Royaume. Cette penſée trouble ſouvent mon répos. Je crains qu'il ne puiſſe pas y avoir beaucoup de cönſtance avec tant de legereté : & il me fâche d'avoir toûjours le meilleur de mon bien ſur la mer. Je n'en ay point, je vous aſſeure, que j'eſtime tant, que la part que vous m'avez donnée en vous. Mais, comme c'eſt un bien que la fortune me procure, j'apprehende qu'elle ne me l'ôte. Je n'entend plus de grands vents qui ne me faſſent peur, & que je ne craigne qu'ils vous ſoient contraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles : & je me trouvois beaucoup plus aſſeuré, lors que j'étois au milieu de l'Ocean, & que je voyois vôtre vaiſſeau tous les jours. Je voudrois bien que vous me tiraſſiez de toutes ces peines, en me mandant, que vous m'aymez toûjours, que vous vous portez bien, que vous étes à Londres ; & que pour

pour le reste de cét hyver, vous ne verrez point de hazards, que ceux que vous courrez auprés de Mademoiselle Helene. Je vous supplie, au reste, qu'elle n'achéve pas si fort de vous gagner le cœur, qu'il ne m'y reste toûjours quelque place à ses pieds. Vous ne me devez pas refuser cette grace. Car je suis, je vous jure, de tout mon cœur,

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.

A Bruxelles ce 18. *de Fevrier.*

A MONSIUER LE MARQUIS *du Fargis.*

LETTRE IX.

MONSIEUR,

J'ay une extréme satisfaction de mon jugement d'avoir toûjours creu, que vous ne m'aviez pas oublié, quelque apparence que je visse du contraire: & de ce que ma mauvaise fortune ne m'a pû obliger à avoir seulement un soupçon de vous. J'ay toûjours rejetté sur elle les manquemens que l'on pouvoit croire venir d'ailleurs: & en un temps, où elle sembloit me vouloir priver de toutes les choses qui m'étoient les plus cheres, je pouvois bien croire qu'elle m'empêcheroit de recevoir de vos lettres. De sorte, Monsieur, que je n'ay point usé de cette rigoureuse justice, avec laquelle vous dites que je vous pouvois condamner: & je serois bien fâché d'avoir si légerement fait le procés à une personne, qui a par tout tant de témoins de sa generosité, & de sa vertu; & contre qui il n'y a dans le monde que le Cardinal de Richelieu qui puisse avoir cette volonté. Je

vous avouë, pourtant, que quelque foi que j'eusse en vous, j'ay été extrémement aise de voir des preuves de ce que je croyois: & quoy que l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire, & le témoignage que vous me donnez de vôtre amitié, ne m'ait pas rendu plus asseuré, il m'a rendu plus content. Si cette joye pouvoit être augmentée par quelque chose: c'est par les asseurances qu'il vous plaît me donner des bonnes graces de Monsieur de Puylaurens. Je sçay, Monsieur, que vous avez assez de part dans son esprit, pour pouvoir répondre de ses inclinations; & vous sçavez avec quelle passion je desire de pouvoir mériter la sienne. Aussi, quand je lis dans vôtre lettre ce que vous mandez, que vous avez donné ordre pour ma subsistance pour un temps, de deça, & que je ne voi point d'ailleurs de quelle sorte vous y avez pourveu, ni par quel moyen, j'interprete cela, que vous avez jugé, que l'asseurance d'être àymé de deux si excellentes personnes, suffisoit pour me rendre heureux, & que cét honneur pouvoit suspendre tous mes maux pour un temps. L'on attend icy avec impatience Messieurs de Lingendes: & veu les grandes tempêtes qu'il a fait, & le long-temps qu'ils mettent à arriver, j'en serois en peine, n'étoit que l'on m'a dit, qu'ils avoient été pris par les Hollandois, & que cela leur a fait perdre un mois de temps. Le Comte Duc m'a témoigné, qu'il importeroit extrémement qu'ils fussent icy, & qu'il regrettoit fort que l'on perdît tant de temps, pour ne pas sçavoir ce que son Altesse desire. Selon que je puis juger, il a autant d'envie que jamais de servir & de faire assister son Altesse; & montre en cela beaucoup de passion. Je croi, Monsieur, que vous donnerez avis de cecy à Monsieur de puylaurens, à qui je n'en.

n'en écris rien ; pource que la lettre que je luy envoye étoit déja fermée, n'ayant veu le Comte Duc qu'hier au soir. Je n'oserois, ni ne puis sortir de ce lieu devant l'arrivée de Messieurs de Lingendes. Mais dés qu'il seront icy, & que l'ordre que vous dites que l'on a donné en ma faveur, aura produit quelque effet : rien ne m'y sçauroit retenir, en usant du choix, que vous me faites l'honneur de me mander que l'on me laisse. Je partiray d'icy en diligense, & iray, Monsieur, vous rendre moy-même les graces trés-humbles que je vous doi, pour tant d'obligations que je vous ay. Je sçay, qu'au moins pour les premiers jours, ma conversation ne vous sera pas ennuyeuse : & que vous aurez du plaisir à m'entendre dire, combien vous étes icy estimé de tout le monde : & quelques particularitez que je reserve à ce temps-là. Je souhaite qu'il arrive bien tôt ; & que je vous puisse asseurer, mieux que je ne puis faire icy, avec combien de passion je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 13. *de Mars*. 1633.

A MONSIEUR DE PUYLAURENS.

LETTRE X.

MONSIEUR.

Cét homme que vous pensiez avoir delivré d'Espagne, n'a pû encore sortir de Madrid : & la fortune ne m'a pas été en cela si favorable, que vous. Quelque contraire que je l'aye ; je souffre patiemment le mal qu'elle me

fait, quand je ſonge au bien que vous me voulez: & j'eſtime beaucoup plus être de vos amis que des ſiens, ſçachant que vous les ſçavez mieux conſerver. Il ſemble qu'elle ait arrêté les vents pour moy ſeul, & que la mer ſoit navigable pour toutes ſortes de perſonnes, ſi ce n'eſt pour Meſſieurs de Liagendes. L'impatience avec laquelle je les attend, me donne tant d'inquiétude, que je vous aſſeure, Monſieur, que mes maladies ne m'ont pas tourmenté davantage. En cette occaſion, ſouvent je me reſſouviens de vous: & ne puis m'empécher de ſouhaiter cette tranquillité d'eſprit que j'ay admirée autrefois: lors que ſur le penchant d'une de plus importantes affaires du monde, je vous ay veu avec le même viſage que toûjours, & moins empéché que pas un, en une choſe où vous aviez plus de ſoin & d'interêt que tous les autres. En cela, Monſieur, j'avouë que je voi une difference infinie entre vôtre ame & la mienne. Mais cette même conſideration qui me fait connoître ma foibleſſe, ſemble auſſi en même temps l'excuſer, puis qu'il eſt vray, que le deſir d'être auprés de vous, & d'y remarquer de ſemblables actions, fait une grande partie de l'impatience que j'ay de me voir hors de ce lieu. Quand j'en ſeray ſorty par vôtre moyen, je mettray cette obligation entre les plus conſiderables que j'aye d'être toûjours,

Monsieur,

Voſtre, &c.

De Madrid ce 6. d'Avril

A MON-

A MONSIEUR....

Lettre XI.

MONSIEUR,

Le malheur qui a retardé mes lettres, & qui vous a empéché de les recevoir, avant que vous me fissiez l'honneur de m'écrire pour la seconde fois, a été au moins heureux en cela; qu'il vous a donné occasion de faire une si grande bonté; & à moy de recevoir tant de témoignage de la vôtre. Vos interêts me touchent de telle sorte plus que les miens, que je vous asseure, Monsieur, qu'en cela je n'ay pas eu tant de joye de connoître que vous m'aymez beaucoup; que de voir, que vous sçavez parfaitement aymer ceux qui sont à vous, & que vôtre generosité merite toutes les loüanges qu'on luy donne. Vous ne la sçauriez mieux faire paroître, qu'en ayant soin d'une personne, qui vous est si inutile; & en laquelle je ne voi rien qui vous puisse obliger à cela, que l'extréme inclination que j'ay à vôtre tres-humble service. Si d'avanture, Monsieur, vous y voyez quelque autre chose: je tâcheray de ne pas démentir vôtre jugement; & d'être tel que l'on ne vous accuse pas de faire de mauvais choix, & d'employer mal une chose si precieuse que vôtre affection. C'est déja, ce me semble, quelque disposition à cela, que de vous honorer aussi particulierement que je fais, & il n'y a qu'une ame bien faite, qui peût avoir une si juste & si grande passion & qu'est celle que j'ay d'être.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 17. d'Auril.

A MONSIEUR DE CHAUDEBONNE,
Chevalier d'Honneur de Madame la Duchesse d'Orleans.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

J'ay creu avoir trouvé un thresor, quand dans un même pacquet j'ay receu trois de vos lettres: Ce bonheur, me fait croire que ma Fortune est changée ; & que je vais entrer dans une saison plus heureuse. L'arrivée de Messieurs de Lingendes me confirme encore cette opinion, & me fait esperer de sortir bien-tôt de ce lieu. Au moins, mon devoir ne m'y arrête plus, & une des chaînes qui m'attachoient icy, est rompuë. Il ne reste plus que celle de la necessité: laquelle, si elle n'est la plus forte, est sans doute la plus pesante: & je croy, que j'auray peine à m'en défaire. Ce que je vous puis dire; Monsieur, c'est que jamais esclave n'est sorty d'Alger, & n'a fuy de son Maître avec tant de joye, que j'iray trouver le mien. Je vous supplie trés-humblement d'y prendre part; & que la presence de Monsieur de Vauglas, ne vous empéche pas de trouver la mienne à redire. On m'a appris, qu'il est logé avec vous. Je voi bien quel hazard je cours en cela: & combien il est difficile, que je garde la place que j'avois dans vôtre amitie, & qu'il ait celle qu'il y merite. Je ne sçay pas ce que vous en ferez; mais il est difficile, que vous soyez en cela juste & constant tout-ensemble. Je vous conseille pourtant, Monsieur, d'avoir plus d'égard à vous, & à luy, qu'à moy. J'ayme mieux quitter quelque chose de mon droit. Et si vous

me

me demandez mon avis, la justice est la derniere vertu que l'on doit violer. Je crains que cecy ne paroisse pas tant moderation, que prudence ; & que l'on attribuë à finesse en moy, de feindre de demeurer d'accord d'une chose, que je ne puis empécher. Quand il seroit ainsi, encore cela auroit-il son prix : & ce n'est pas peu de sagesse, de pouvoir dissimuler en un interêt si sensible. Voyez, Monsieur, en quelle bonne humeur m'ont mis vos lettres. J'ay oublié tous les soins qui m'agitoient, & il me semble, qu'il ne me reste plus rien à craindre, si ce n'est que vous aymiez Monsieur de Vauglas plus que moy. Cependant, il me faut trouver moyen de sortir de ce lieu : & resoudre, si je m'en dois retourner par la France ou par la Mer : & quel péril j'ayme mieux courrir, d'être noyé, ou d'être perdu. Mais pourveu que vous m'aymiez toûjours, je ne me donneray point de peine du reste : & je doi, ce me semble, être asseuré contre la fortune, moy qui ay l'honneur de vous avoir connu si particulierement, & qui suis depuis si long-temps,

Monsienr, j'avois à mettre icy mille trés-humbles baise-mains pour beaucoup de personnes. Mais cela voudroit plus de temps que je n'en ay. Je croi qu'il vaut mieux les faire tous à Madame la Comtesse de Barlaymont.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 17. *d'Avril*. 1633.

A MONSIEUR.....

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Enfin je pense que l'enchantement est rompu. Au moins, il me semble qu'il n'y a plus rien qui me puisse arrêter. Mais je n'oserois me vanter de sortir de ce lieu, jusques à ce que j'en sois bien loin. Etant à la veille de mon partement: je vous écris avec le peu de loisir que vous pouvez imaginer que doit avoir nn homme aussi negligent que moy; & qui a accoûtumé de remettre toutes choses jusques au dernier jour. Outre quelques affaires qui me restent, il me faut aller dire adieu à Donna Antonia, Donna Ynez, à Isabelica, à la Guzmana, à la Catalana, y a las dos Toledans. Il faut que j'envoye un recade à Donna Elvira, que j'écrive un billet à Donna Urraca; & que je donné des chapins y un manto à Donna Alonza, & un Chapelet à sa mere Donna Pedraza. Sans mentir, Monsieur, j'ay vécu icy comme un Saint, Mais je n'ay pû moins, que de faire toutes ces amitiez. Je vous asseure pourtant, qu'elles ne m'ont point débauché: & si vous me passez en toutes les autres vertus, je me puis vanter d'avoir exercé en ce païs une temperance que vous auriez mal gardée. Le Diable n'est jamais si à craindre, que sous les formes où il apparoit icy; & il y a de certains yeux noirs, dans lesquels quand il se met, il fait tout ce qu'il veut; & il n'y a point d'exorcisme qui l'en puisse chasser. Je m'en vais trouver à Seville des Démons encore plus dangereux; & qui sont de ceux que l'on appelle Ignées. Pource qu'il n'y a gueres

res d'embarquemens à Saint Sebaſtien, & que l'on n'y trouve que de fort petits vaiſſeaux, je me ſuis reſolu à prendre cette route. Beaucoup me le déconſeillent, pour les grandes chaleurs qu'il y a en cette ſaiſon en Andalouſie. Mais il me ſemble, qu'il eſt difficile que je meure de chaud, & c'eſt une ſorte de mort que je ne puis apprehender. Si d'avanture le Soleil, la Mer, ou les Pyrates (j'ay tout cela à craindre) accourciſſent mon voyage & ma vie, je vous prie trés-humblement, Monſieur, d'avoir ſoin de mon pere, en luy faiſant obtenir ma ſurvivance; & de ne me plaindre qu'autant que vous le jugerez raiſonnable, c'eſt à dire fort peu. Mais au cas que j'échape, comme je l'eſpere, (car il me ſemble, qu'il me reſte plus de temps à vivre, & que je ne doi pas ſi-tôt guerir de la colique;) je vous ſupplie de me faire la grace de penſer à ma fortune: & s'il arrive quelque changement durant mon abſence, de voir s'il y aura lieu de faire quelque choſe en ma faveur. Je croy, Monſieur, outre l'extréme bonté que Monſeigneur a pour tous ſes ſerviteurs, que vous y trouverez encore quelque choſe de particulier pour moy; & qu'encore que j'aye été eloigné depuis un an de ſa perſonne, je n'auray rien perdu de la bonne volonté dont il a pleu de tout temps à ſon Alteſſe de m'honorer. Pour ce qui eſt de Monſieur de Puylaurens, je vous répons de ſon affection: & je ſuis aſſeuré, qu'il ſera bien aiſe d'avoir moyen de faire du bien à une perſonne, en qui il croit qu'il y en a un peu, &, au moins, de la fidelité de laquelle il ne ſçauroit douter. Il n'y a pas trois jours que je parlay long-temps de luy, & en telle occurrence, & à telle perſonne; que je croy que je puis dire, que ce fut avec quelque utilité. Cette étoile que vous ſçavez qui me fait quel-

quelquefois aymer plus que je ne merite, a fait son effet en celuy qui peut tout icy : & je me puis vanter à vous, à qui je puis dire toutes choses ; qu'il m'a témoigné une affection trés-particuliere. Je croy, Monsieur, que s'il étoit besoin, Monsieur le Marquis du Fargis parleroit aussi tres-volontiers pour moy. Mais je vous ay assez d'autres obligations à l'un & à l'autre : & je desire avoir celle-là à Monsieur de Puylaurens tout seul. Si vous voulez, Monsieur, m'obliger autant en autre chose, faites-moy, s'il vous plaît, la faveur de faire souvenir vos amis de moy : souvenez-vous en souvent vous-même : & croyez que je suis de tout mon cœur,

Vostre, &c.

Le 9. de Juillet 1633.

A MONSEIGNEUR LE COMTE-DUC *d'Olivarés.*

LETTRE XIV.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis differer plus long-temps à me servir de la permission que vous m'avez donnée ; & à vous dire, qu'aprés avoir veu la plus belle partie de l'Espagne, je demeure toûjours dans l'opinion que j'avois, qu'elle n'a rien de si rare que V. E. Dans tous les lieux où j'ay passé, je n'ay rien remarqué avec tant de plaisir, que le respect que tout le monde porte à vôtre nom, & aux recommandations qui viennent de vôtre part. Celles dont il a pleu à V. E. de m'honorer, ont fait par tout l'effet que j'en pouvois esperer : mais nulle part, comme dans l'Alcaçar de Seville, où j'ay trouvé

trouvé tout le bon accueil, & toute la courtoisie, qui se doit attendre d'un lieu, où vous commandez. C'est à mon avis la piece de toute l'Espagne, qui merite autant d'être veuë; & si l'Ecurial a quelque chose de plus grand, & de plus magnifique; ce Palais a des dons particuliers, & des graces naturelles, qui le rendent remarquable entre tous les autres. Je vous asseure pourtant, Monseigneur, que ses dorures, ses jardins, & ses fontaines ne sont pas les choses qui m'y ont semblé les plus agreables, & j'y estimay plus que tout cela, la rencontre que j'y ay faite d'un Gentil-homme, qui parle de V. E. quasi avec autant d'affection que moy: & qui m'a apris beaucoup de particularitez de cette vie, qui me semble la plus admirable du monde. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'elle soit aussi longue que belle: & qu'il me conserve la mienne, jusqu'à ce que j'aye pû témoigner à V. E. combien veritablement j'honore les singulieres vertus qui sont en elle, & avec quelle passion je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.

A Seville ce 16. d'Aoust 1733.

A MONSIEUR DE CHAUDEBONNE,

LETTRE XV.

MONSIEUR,

Si je meurs, vôtre Philosophie vous consolera assez. Mais je croy que ce sera avec quelque peine; & qu'il y a long-temps que la Fortune ne vous a rien fait perdre qui vous fût si cher. Je pense qu'il seroit bien mal à propos, que je vous don-

donnasse icy des asseurances de mon affection. Vous connoissez mon cœur, comme celuy qui l'avez fait en partie: & vous sçavez les obligations que je vous ay. Cela estant, il est impossible, que vous ne voyiez bien, que vous l'avez tout-entier. Je reconnoi, Monsieur, que c'est à vous à qui je doi le meilleur de ma vie; & à qui j'espere devoir la resolution que j'auray à la mort. Si j'en viens jusques-là, comme il est assez douteux, je vous supplie trés-humblement de consoler mon pere autant que vous pourrez; & de dire adieu pour moy à toutes mes amies, que je quitteray avec quelque sorte de regret. Je vous supplie aussi trés-humblement de vouloir reconnoître pour moy les obligations que j'ay à Monsieur de Puylaurens. Pour ce qui est de l'amitié que vous avez pour-moy, je vous prie de la continuër toûjours. Car c'est une chose que je ne me puis résoudre de perdre, même en quittant le monde. Adieu Monsieur, je suis comme vous sçavez,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A Madrid le 11. *de Septembre* 1632.

AU MESME.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

Je croy que vous me plaindrez d'être arrêté si long-temps en un si miserable lieu: & de voir que je sois plus de jours pour aller de Douvre à Dunquerque que je n'en ay employé pour passer de Lisbonne icy. Dans l'ennuy que j'y ay eu, ce

ce m'a été une extréme consolation d'y avoir la compagnie de Monsieur le Chevalier de Balantin. Il a creu, que passant par Bruxelles, il pourroit avoir besoin d'amis, pour avoir un passeport, ou pour quelques autres affaires: & j'ay pensé, Monsieur, que je vous ferois service à tous deux, en vous le recommandant. Il est homme de condition, & lequel, outre cela, a toutes les autres qualitez qui font un honnête homme. Cela suffit pour vous le rendre recommandable. Mais je croi de vôtre bonté & de l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous ferez encore quelque consideration de ce que je vons supplie trés-humblement de l'assister de vôtre crédit. Je mettray cette obligation, entre les plus grandes que j'aye d'être.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A Douvre le 17. de Decembre.

A MONSIEUR DE LA JONQUIERE.

LETTRE XVII.

MONSIEUR,

Il n'y a pas deux autres hommes au monde, qui s'ayment si constamment, ni si commodément, que vous & moy. Car encore que nous soyons séparez de cent cinquante lieuës; je vous honore & vous ayme autant, que lors qu'il n'y avoit qu'une maison entre nous. Et quoy que vous ne me disiez, au plus, qu une fois en un an, que vous m'aymez : j'en suis aussi asseuré, que lors que vous me le témoigniez tous les jours. Je croi, Monsieur, que vous avez pour moy la même affection, & la même constance; & qu'ay-ant

ant connu mon cœur & mon esprit, en un temps où ils n'étoient pas capables de se deguiser; vous en avez assez bonne opinion, pour croire, que je vous conserve toûjours la part que vous devez avoir en l'un & en l'autre. A la verité, vous m'y avez tellement obligé; & de plus, mon inclination m'y porte de telle sorte: que je vous jure, que je n'auray jamais de maître ni de maitresse, à qui je ne manquasse aussi-tôt qu'à vous; & que de tous mes devoirs, il n'y en a pas un, au quel je satisface avec plus de plaisir, qu'à celuy de vous cherir, & de vous honorer. Continuez-moy donc, s'il vous plaît, toûjour l'honneur de vôtre amitié: & croyez qu'elle n'est pas tout à fait mal employée; puisque je suis, & seray tout ma vie,

Vostre, &c.

A Paris le 8. *de Janvier* 1638.

A MONSEIGNEUR...

LETTRE XVIII.

Cette lettre n'est pas entiere, y ayant quelque chose qui manque au commencement, & à la fin.

EST-il permis de passer ainsi legerement par dessus les accidens les plus remarquables de vôtre vie; & ne leur donner pas plus de place en vôtre histoire, que celle d'une ligne? Ceux-là sont pardonnables, qui voulans décrire en un petit espace toute la rondeur de la Terre: nous désignent une grande & grosse Ville par un point; & une large & longue riviere par un simple trait de plume. Mais vous, à qui la Fortune, outre

le

le loiſir de faire les actions que vous faites, laiſſe encore celuy de nous les conter : vous n'en devez pas uſer ainſi. Vous nous devez faire voir les choſes en leur juſte étenduë : ou plûtôt, comme vous nous les montrez de loin, les groſſir & amplifier ; ainſi qu'aux piéces que l'on voit placer bien au deſſus de nôtre veuë, les Statuaires ajoûtent toûjours quelque choſe au delà de leur naturelle grandeur. Je ſçày bien que vous n'étes pas grand enlumineur de vos actions, que difficilement pourriez-vous rien nous déguiſer à vôtre avantage, & que vous auriez de la peine à les relever au delà de leur vray prix. Mais au moins, ne les diminuëz pas, ſi vous n'y voulez rien ajoûter. La verité, qui veut être entiere, & qui ne ſe peut peindre à demy, s'offenſe également des deux extremitez. Toutefois, comme ceux qui luy prêtent quelque choſe, ſemblent la mieux aymer, que ceux qui luy ôtent : pour nous la repréſenter telle qu'elle doit être, parez-la un peu davantage. Vous faites honte à une ſi chaſte & ſi ſévere Déeſſe, de nous la montrer toute nuë. Il n'y a que Venus dans le Ciel qui oſe paroître ainſi. Vous devez, ſans doute, eſtimer & dorer davantage le plus bel accident de vôtre vie. Ceſar, en treize ou quatorze ans qu'il ſurmonta le Monde, ou, pour le dire plus glorieuſement, qu'il aſſujétit Rome à ſes loix : ne ſe vit pas en un hazard pareil : & nous ne voyons point que le péril l'ait jamais abordé de ſi prés. Toute la Terre ſaigna pour ſa querelle. L'Europe, l'Aſie & l'Afrique en rougirent à diverſes fois : & comme ſi trois gouttes de ſon ſang euſſent été encore un trop riche prix pour l'Empire de l'Univers, luy ſeul, entre tous les ſiens, n'en répandit point du tout. Mais voyez en cecy la trahiſon de la Fortune. Elle le garda en-

entier, & le sauva de la moindre égratignure, au milieu de tant de batailles, & de tant de millions d'Ennemis armez à sa ruïne; pour aprés, étant Empereur du monde, parmy ses Amis desarmez, & au Sénat, le faire percer de trente-deux coups. Cette derniere action me fait croire, quelque bon visage qu'elle luy fist, qu'elle ne luy voulut jamais de bien: & que forcée elle fit alliance avec sa vertu, pour sembler y avoir contribué quelque chose, & prendre part avec elle, à la gloire de tant d'illustres actions.....

BILLET.

à Mademoiselle de Marolles.

LETTRE XIX.

LA Fée qui nous broüilla hier au soir, est une des plus malicieuses qui fut jamais, & les maledictions de toutes les autres ne m'auroient pû causer tant de mal, qu'elle m'en a fait. Je ne m'offençay point de ce que vous me reprochâtes que je ne suis point d'humeur accommodante. Car c'est une qualité, dont on vous accuse plus que moy: & qui ne peut être un defaut, puisque elle se trouve en une personne toute parfaite. Mais je vous trouvay trop cruelle, quand vous-vous empéchâtes de tourner les yeux sur moy; & que du plus beau visage du monde vous en fites un mauvais. Il me sembla alors que tout le Ciel me regardoit de mauvais aspect, & qu'il se faisoit deux éclipses de Soleil tout à la fois. Cela me couvrit le cœur de ténebres & de frayeurs qui ne m'ont

m'ont point laiſſé repoſer: Et quelque orageuſe qu'ayt été la nuit paſſée, n'a point égalé celle que vous m'avez jettée dans l'eſprit. Elle dure encore, je vous aſſeure: & quoy qu'il faſſe jour pour les autres, il n'y en aura point pour moy, que vous ne me l'ayez donné. De l'humilite avec laquelle je vous parle, vous devez juger, que je ne ſuis pas ſi glorieux que vous dites, & que, ſi je ne ſuis point accommodant, je ſuis au moins racommodable. Si vous l'étes autant que moy, vous recevrez mes ſatisfactions, & mes preſens. J'avois toûjours gardé ce ruban gris de lin, pour me ſauver dans une neceſſité comme celle où je me trouve. Souffrez qu'il faſſe l'effet que j'en ay eſperé; & qu'il me tire du labyrinthe où je ſuis. Je ne ſçaurois nier, que je n'aye fait une faute puiſque je vous ay fâchée. Mais, au moins, j'ay ſceu trouver quelque couleur pour la couvrir, & vous ne ſçauriez dire qu'elle ne ſoit pas belle, puiſque c'eſt celle que vous aymez. Vous en verrez tantôt une autre ſur mon viſage, qui vous devra encore plus toucher; & qui vous dira le reſte de ce que je n'oſe vous écrire icy.

A MONSIEUR....

LETTRE XX.

MONSIEUR,

J'ayme mieux vous écrire plus ſouvent, & vous payer à pluſieurs fois. Cela ſera plus commode pour vous & pour moy, que ſi à un coup je vous baillois une grande ſomme, qui ſeroit ennuyeuſe à compter, & où il pourroit paſſer beaucoup de fauſſes piéces. Fauſſes piéces ſont celles où il y entre du ſuif. C'eſt une queſtion celebre en Droit

Droit *Utrum creditor cogi possit accipere debiti partem*, & les Clercs tiennent que non : *Quia*, ce disent-ils, *particularis solutio multa habet incommoda.* Mais vous ne me traiterez pas tant à la rigueur. Aussi seriez-vous au hazard de perdre la debte entiere, si vous ne vouliez rien recevoir de moy, que quand je me pourray aquiter en un coup de tout ce que je vous dois. Car je ne suis pas solvable pour cela. Et quoy que je face, je vous devray toûjours de reste. Mais tout ce que je vous conte icy, n'est pas de l'argent comptant. Vous voulez que je vous dise de mes nouvellez. Hé bien ! je perdis à trois dez, il y a trois mois, quinze cens écus ; je dis bien payez. Voila une dangereuse mousquetade. Elle m'emporta une grande partie de mes chausses ; & il n'en faudroit guéres de semblables pour m'emporter ma chemise. Cela va mal. Vous en serez fâché. Mais il y a trois mois que je ne joue plus : & j'ay fait grande, mais je dis celébre resolution de ne plus jouer. Si je la garde, n'ay-je pas beaucoup gagné ? Je n'oserois pas trop m'en asseurer. Car je serois devenu bien peu Philosophe, si je m'osois répondre asseurement de moy-même. Tant-y-a que si j'en doute, c'est de la même sorte que je pourrois douter, si je ne m'iray pas jetter à ce renouveau dans Breda. Il n'y a pas grande apparence. Mais si vous voulez, que j'en sois encore plus asseuré, faites que je vous le promette, & demandez-le moy par l'amitié que je vous dois. Je me réservay deux cens écus, comme une table de naufrage, sur laquelle j'ay vogué assez plaisamment d'un côté & d'autre, toûjours rifflant, comme vous sçavez. Enfin, je pris terre à Orleans, où je me suis raffraichy deux mois durant. Je vous dirois ce qui m'y a tenu

si

ſi long-tems ; Mais il faudroit que nous euſſions un chiffre entre nous deux. Cela ſeroit plaiſant, qu'un paquet de la ſorte tombât entre les mains des ennemis : & qu'aprés avoir bien exercé tous les déchifreurs de l'armée ; au lieu d'y trouver quelque entrepriſe ſur Anvers, ou quelque grand deſſein ſur l'armée du Marquis, on n'y trouvât que des.... de celle-cy, ou de-celle-là. Mais vous, mandez-moy ſi vous-vous en paſſez ; & ſi vôtre premiere reſolution dure encore. Selon que l'on m'a parlé de ce pays-là, je voudrois que vous... Mais je m'imagine qu'il eſt bien difficile de... ſous des huttes, & principalement quand on les a faites. C'eſt une étrange vie que celle de delà, Monſieur de la Jonquiere m'en a fort degoûté. Mais mandés-moy plus particulierement tout ce que vous faites. Vous ne nous écrivez que des menaces : & ſi vous ne me faites réponce, ce dites vous, celle-cy ſera la derniere que je vous écriray. *Buena es la flema por dios.* On voit bien, que vous parlez en homme, qui a vingt-cinq-mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Mais deffenſes à vous pourtant de plus uſer de tels termes. On vous a ôté vôtre muſeliere en ce pays-là. Mais nous irons vous la remettre. Vous ne voyez pas, que la plûpart du temps, nous n'avons rien à vous conter. Et vous avez tort de me dire que j'ay plus de choſes à écrire que vous, étant en lieu, où il y a plus de nouvelles. Car les farces de la Cour & les gazettes.....

A MONSIEUR.....

LETTRE XXI.

MONSIEUR,

Le ſoin que vous avez eu de l'affaire dont je vous avois parlé, n'a pas été employé ſi peu utilement que vous dites. Car cela m'a été un témoignage, que vous me faiſiez l'honneur de m'aymer: & je tiens cette fortune-là beaucoup au deſſus de l'autre que je pretendois. Je vous le dis ſans mentir, je me laiſſe bien plus toucher à la gloire, qu'à l'ambition: & ainſi il n'y a point de place au monde, tant proche fût-elle des Roys, que je ne priſaſſe moins, que celle que vous me donnez en vos bonnes graces. Il me déplaît ſeulement, que tant de faveur, que vous me faites, demeure ſans reconnoiſſance, & qu'il ne me reſte plus rien que vous puiſſiez de nouveau acquerir en moy. Mais ſouffrez, s'il vous plaît, que je ne donne aucune part de mon affection, à l'obligation que je vous ay: puiſque je l'ay déja donnée toute entiere à vôtre merite; & que dés le premier jour que j'eus le bonheur de vous bien connoître, ſans ſçavoir ſi vous m'aimeriez ou non, je fus parfaitement, &c.

A MONSIEUR.....

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

Je craignois que mes lettres, ſi elles venoient ſeules, ne fuſſent pas trop bien receuës de vous: & ſans

& ſans cela je vous aurois remercié il y a long-tems de la faveur qu'il vous a pleu me faire. Mais j'ay penſé qu'elles n'arriveroient pas trop tard : pour veu qu'elles vinſſent avec celles de Mademoiſelle du Pleſſis : & que vous leur feriez toûjours fort bon accueil les trouvant en ſi bonne compagnie. Je portay à cette belle Dame la lettre que vous luy écriviez, auſſi tôt que je l'eus receuë : & je vous puis dire, ſans vous flatter, qu'elle fut leuë d'elle en ma préſence plus d'une fois : & qu'elle en demeura parfaitement contente & ſatisfaite. Ne croyez pas neantmoins, pour ce que je vous en dis, être mieux dans ſes bonnes graces : & ne prenez pas cela pour un témoignage de beaucoup d'affection. Car ce que vous luy avez écrit étoit de ſorte, qu'il eût cauſé le même effet en une perſonne indifferente : & je ne croi pas qu'il y ait femme au monde, qui ne l'eût receuë avec beaucoup de contentement; ſi ce n'eſt peut-être qu'il y en ayt quelqu'une qui n'ait point de vanité. Auſſi, ſi vous eſtimez à quelque fortune la grace que l'on vous fait de vous en remercier, je ne pretens pas que vous m'en ſçachiez aucun gré : ni que vous croyiez mes prieres & mes ſollicitations y ayent contribué quelque choſe. Car je ne croi pas qu'il ſe pût faire, qu'une ſi bonne lettre demeurât ſans réponſe, ni que celle qui l'a receuë pût rien oublier de tout ce qui vous peut obliger à luy en faire voir une ſeconde. Dans celle qu'elle vous envoye, vous verrez des preuves de ce que je vous dis. Mais vous les aurez déja veuës en liſant cecy. Car ſans doute elle aura été ouverte la premiere. Et c'eſt là, que vous jugerez, ſi je ſuis menteur, & ſi vous ne l'étes pas, lors que vous-vous dites malheureux. Au moins, ayant des aſſeurances du contraire de ſi bonne main, vous ne de-

vez plus, ce me semble, vous appeller ainsi ; ni vous plaindre davantage d'une absence, sans laquelle vous ne pouviez pas recevoir cette faveur. Pour moy, quand toutes ces considérations-là n'y seroient point, je ne pourrois pas être triste de vôtre mal, tant que je vous entendrois plaindre de si bonne grace ; ni être touché de pitié, pour vous voir en une condition, que j'estimerois plûtôt digne d'envie. Car sans mentir, je ne puis pas comprendre, que l'on puisse se plaindre de la solitude, étant auprés de Madame la Comtesse de Moret, ni croire qu'un honnête homme puisse être malheureux avec elle. Et en verité depuis qu'elle est partie d'icy, & qu'elle vous en a emmené ; je trouve dans Paris ce desert, que vous trouvez dans vos forêts : & je ne pourrois pas voir le Cloitre sans tristesse, quand même la plus belle Dame qui y soit se disposeroit à m'y donner tout contentement. Mais pourtant, parmy cét ennuy, je ne m'estime pas encore tout à fait malheureux : puisque vous me faites l'honneur de vous souvenir quelquefois de moy, & de croire que je suis de tout mon cœur, & plus que personne du monde,

MONSIEUR,

vostre, &c.

A MONSIEUR....

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

Je n'ay point d'autre excuse à vous donner du long-tems que j'ay été à vous écrire, & à m'aquitter de ce que je vous doi ; que ma paresse. Outre

Outre la mienne naturelle, j'ay encore contracté celle du pays où je suis; qui passe sans doute en fainéantise toutes les Nations du Monde. La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pû contraindre à balayer devant leurs portes: & il en coûte quatre vingts-mille écus à la Ville. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid, des Villages, ne viennent point, quoy qu'ils le vendissent mieux; & souvent il y faut envoyer la justice. Quand le bled est cher en Andalousie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer; ni les autres d'en venir querir: & il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand un Villageois qui a cent arpens, en a labouré cinquante: s'il croit en avoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laissent les vignes venir d'elles-mêmes, & sans y rien faire. Un Italien qui tailla la sienne; en trois ans la racheta de prix. La Terre d'Espagne est trés-fertile: leur soc n'entre que quatre doigts dedans; & souvent rapporte quatre-vingts pour un. Ainsi, s'ils sont pauvres, c'est que parce qu'ils sont rogues & paresseux.....

A MADAME.....

LETTRE XXIV.

Vous sçavez vous deffendre de si bonne grace, que je ne feindray plus de vous accuser: & si d'avanture jusqu'icy je l'ay fait injustement, vous ne devez pas vous en plaindre, ni moy m'en repentir: puisque cela a fait naître un si bel effet; & qu'il vous en est revenu tant de gloire, & à moy tant de contentement. Je fus ravy hier, quand je vis une page & demie écrite de vôtre

main. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été ſi content, ni d'avoir veu tant de belles choſes enſemble : & pour vous dire le vray, la plus grande marque que je voye en vous de n'étre pas coupable, c'eſt de ce que vous traittez ſi doucement vos accuſateurs ; & que vous faites tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié de ce que vous m'avez écrit pourroit juſtifier la plus criminelle perſonne du monde: & l'innocence même ne me ſembleroit pas ſi belle, ni ſi aymable, que la deffenſe que vous donnez à vos fautes. Aprés cela, vous pourrez faire prendre à ma creance tel parti qu'il vous plaira. Car tant que vous parlerez ainſi, ce ne ſera plus la verité qui ſera la plus forte choſe du monde, & vôtre Eloquence luy ôtera cette qualité. Je remets donc toutes mes opinions entre vos mains. Celles que je tenois les plus vrayes, me ſembleront les plus injuſtes, ſi vous ne les approuvez pas. Je croiray, ſi voulez, que vôtre Religion eſt meilleure que la mienne; que le Roy n'a point de plus fidelles ſujets, que ceux de la Rochelle, qu'il ſeroit plus expedient, pour le bien de l'Etat, d'abattre la Citadelle de Mets, que le Baſtion de l'Evangile, & que mon affection n'eſt de guéres plus grande que la vôtre. Mais je croiray toûjours, & cela quand vous ne le voudriez pas, que vous n'avez pas au monde vôtre pareille ; & qu'on ne vous ſçauroit aſſez aymer. Adieu.

A MA-

A MADAME....

LETTRE XXV.

VOus ne fîtes jamais une si bonne lettre que la derniere que j'ay receuë de vous : & ce qui m'a empêche d'y répondre plûtôt, c'est que j'ay employé à la lire tout le loisir que j'ay eu depuis. Encore ne m'en puis-je lasser, tant j'y trouve de gentilesses de tous côtez. Sans mentir, je ne voudrois pas n'avoir point été absent de vous l'heure que vous l'avez écrite. Car cela m'eût empêché de recevoir ce contentement: & je doute si vôtre presence m'en eût pû donner un plus grand. Ce Carêmeprenant, que vous esperez aprés Pâques, m'a beaucoup plus réjouy que celuy qui est passé : & sur la fin, vous me reprochez si doucement ma negligence, & vous ajoûtez si à propos, *j'ayme mieux dire comme vous, mandez-moy ce qu'il coûtera*; que je ne croy pas que vous ayez jamais rien dit de si bonne grace. M,.. (pardonnez-moy si je vous le dis) mais il falloit que vous fussiez en bonne humeur: & en verité, vous me faites bien glorieux, de me dire, que nous nous rencontrons en nos pensées; puis que vous rencontrez si bien aux vôtres. Mais puis que cela est, vous n'en eûtes que de bien gayes ces jours passez, & vous ne vous étes entretenuë que de belles imaginations. Car pour moy, il y a long-temps que je n'ay veu les miennes en un état si plein de repos, & de tranquillité; & j'ose encore dire, de contentement. Peut-être qu'en la fortune où je suis, il me sied mal de parler ainsi, & que je ne devrois être capable de rien de tout cela, puis que je ne vous voy

point. Mais excusez moy, s'il vous plaît: je n'ay pû m'empêcher d'être content, aprés avoir receu vôtre derniere lettre. Et de plus, j'ay veu depuis quatre jours un homme qui m'a dit tant de bien de vous, que de long-temps je ne sçaurois être triste. Ce fut Monsieur..... àfin que vous sçachiez à qui nous avons cette obligation. Il me parla trois heures de vôtre esprit, de vôtre douceur, & de tout ce qui est d'aymable en vous: & me dit en suite, que vous étiez la plus melancolique du monde. J'avouë que cette derniere qualité me pleut pour le moins autant, que pas une des autres; & que cela me chatoüilla le cœur plus doucement, que toutes les loüanges qu'il vous avoit données. Il me décrivoit si bien vos réveries, & l'indifference que vous avez pour toutes choses; que, sans mentir, le cœur me fendit de pitié: & neantmoins, pour rien du monde, je n'eusse voulu que vous eussiez été moins triste. Voila de merveilleuses contradictions: & si vous n'étiez frappé de la même maladie que celuy qui vous les écrit; à peine les pourriez-vous croire. La tristesse & la joye me possedoient également: & celuy qui parloit à moy, en eût veu sans doute quelque chose; mais elles étoient toutes deux si mélées en mon visage, que ni l'une ni l'autre n'etoient reconnoissables. Aussi sans s'apercevoir du trouble qu'il causoit en moy, il me reprochoit que je ne vous aymois pas assez: & que je n'estimois pas selon son prix une affection aussi parfaite que la vôtre. Il me déplеut de le voir si peu judicieux: & dés lors j'eus peur qu'il ne se fust trompé en jugeant de vôtre passion, puisqu'il sçavoit si mal reconnoître la mienne. Car ayant dit tant de bien de vous, il y aloit de mon intérêt d'avoir bonne opinion de son jugement; & j'eusse bien voulu en avoir de meil-

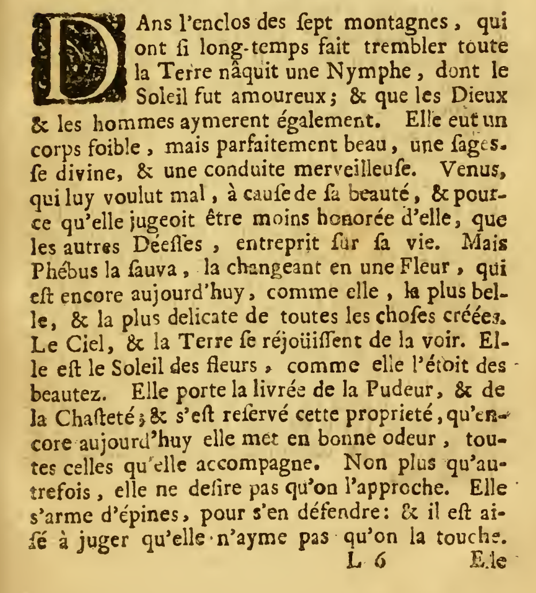
leures marques. Mais cela n'eſt-il pas étrange ? je ſçavois mieux que luy tout ce qu'il diſoit de vôtre eſprit, & de vos humeurs : & je ne croy pas qu'il y ait perſonne au monde, qui vous ſçache mieux connoître, ni plus eſtimer que moy : & pourtant, toutes les fois qu'il vous loüoit comme s'il m'euſt appris quelque nouveauté, ou s'il m'euſt dit quelque choſe que je n'euſſe point ſceuë, j'étois ravy de joye ; & cét entretien m'a donné tant de contentement, que je doute ſi le vôtre même m'a jamais été plus agréable. Parmy tous ces plaiſirs, je n'ay eu qu'un dépit, que vous m'ayez averty d'une choſe, que je penſois faire, ſans que vous y ſongeaſſiez ; & que j'aye été prévenu de vous au deſſein que j'avois. Et en verité, vous avez trop d'impatience, & vous me deviez donner encore un peu de temps. Car je veux mourir ſi je n'y ſongeois : & je ne vous puis dire le regret que j'ay, que vous m'en ayez parlé la premiere. Mais ne vous fâchez point de n'avoir pas eu plûtôt mon portrait. Car auſſi bien les premiers mois de cette abſence m'avoient tellement changé, que vous ne m'auriez pas reconnu : & je différois à vous l'envoyer ; juſqu'à ce que l'eſperance de vous revoir, m'eût rendu le viſage que vous m'avez veu autrefois auprés de vous. Mais il ſera tantôt temps d'y commencer. Au moins ; je voy que les beaux jours ſe hâtent de retourner ; & cela me fait croire que les miens reviendront auſſi. Car j'eſpere que le Printemps, en rendant à tout le Monde ce que le froid avoit caché de beau, me redonnera le moyen de vous voir ; & que je ſentiray en vôtre ſein les premieres violettes qu'il fera naître. Les autres fois, il n'avoit accoûtumé de revenir pour moy, qu'en Autonne ; & mon Hyver duroit toûjours juſqu'en Aouſt. Mais

cette année, comme il a été plus doux pour tous les autres, je pense qu'il sera moins long pour moy. Nous verrons reverdir ensemble les palissades de la Tuillerie, où nous nous sommes promenez six mois auparavant : & le premier Rossignol que vous entendrez chanter, vous avertira de ma venuë. Que cette pensée m'en donne de belles ! & que j'ay de regret de vous quitter si-tôt la dessus ! Mais il faut que je ferme ce discours, & ma lettre ; & que je réserve quelque chose à vous conter en ce temps-là. Et pourtant quand je n'aurois rien à vous dire, je ne laisserois pas d'avoir dequoy vous entretenir long-temps. Songez M..... comment cela se peut entendre : & recevez quand-&-quand, mille baisers que je vous donne en vous disant, adieu.

METAMORPHOSES DE MONSIEUR DE VOITURE.

METAMORPHOSE DE LUCINE EN ROSE.

Pour Madame la Marquise de Rambouïllet.



DAns l'enclos des sept montagnes, qui ont si long-temps fait trembler toute la Terre nâquit une Nymphe, dont le Soleil fut amoureux; & que les Dieux & les hommes aymerent également. Elle eut un corps foible, mais parfaitement beau, une sagesse divine, & une conduite merveilleuse. Venus, qui luy voulut mal, à cause de sa beauté, & pource qu'elle jugeoit être moins honorée d'elle, que les autres Déesses, entreprit sur sa vie. Mais Phébus la sauva, la changeant en une Fleur, qui est encore aujourd'huy, comme elle, la plus belle, & la plus delicate de toutes les choses créées. Le Ciel, & la Terre se réjoüissent de la voir. Elle est le Soleil des fleurs, comme elle l'étoit des beautez. Elle porte la livrée de la Pudeur, & de la Chasteté; & s'est reservé cette proprieté, qu'encore aujourd'huy elle met en bonne odeur, toutes celles qu'elle accompagne. Non plus qu'autrefois, elle ne desire pas qu'on l'approche. Elle s'arme d'épines, pour s'en défendre: & il est aisé à juger qu'elle n'ayme pas qu'on la touche.

Elle se tient enfermée les trois parts de l'année.
L'extréme chaud, & l'extréme froid la blessent.
Et l'on ne la voit paroître qu'au Printemps.

METAMORPHOSE DE JULIE EN DIAMANT.

Pour Madame la Marquise de Montausier.

EN la partie du Monde où le Soleil se léve, & où le Ciel engendre les pierres precieuses, nâquit par miracle une Nayade, la plus accomplie, que les Dieux eussent jamais faite: & la Mer n'avoit jamais rien veu de si beau, non pas même le jour qu'elle fit naître Venus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la jalousie à Thétis, & à toutes les Nymphes de l'Ocean. Mais lassé de de ses mépris, il la changea en une pierre, que les Grecs apellent Unique, ou Diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un esprit divin, insensible, opiniâtre, & imperieuse: cette piérre a une beauté qui efface toutes les autres, un feu qui semble venu du Ciel. Elle ne se peut rompre par nulle force. Elle resiste au fer: & au feu: & elle monte jusques sur la tête des Rois. Comme elle fut aymée de tous ceux qui la connurent, les Grands & les petits l'ayment encore: & elle est desirée de tout le monde. Enfin, le Ciel, & la Terre ne font rien de si parfait: & les hommes ne connoissent aucune chose de si grand prix.

ME-

METAMORPHOSE DE LEONIDE EN PERLE.

Pour Mademoiselle Paulet.

EN la Forêt d'Erimante fut jadis une Oréade, qui dés son enfance fut exposée aux bêtes fauves, & alaitée, & nourrie par elles. Elle eut un visage humain, un esprit divin, & une ame trés farouche. L'Amour ne servit jamais personne si bien qu'elle: & jamais il n'eut une plus grande ennemie. Elle tuoit tout ce qu'elle regardoit: & en peu de temps elle fit plus de meurtres, que les Ourses, & les Lionnes qui l'avoient nourrie. Mais les Dieux offencés de ses cruautez, voulurent sauver les hommes qu'elle alloit détruire, & la changer en Perle, qui garde encore la netteté de son teint, & la blancheur, dont elle obscurcissoit toutes choses. Toutes les autres pierres de prix se marient avec l'or. Celle-cy seule se passe de luy, & ne s'allie qu'avec ses compagnes. C'est l'ouvrage le plus poly, & le plus agreable que le Ciel face; Mais elle retient toûjours quelque chose de sa premiere ferocité. Car nous voyons, qu'encore les Perles se jettent à la gorge des personnes, qui se veulent servir d'elles; & ne se peuvent refondre que dans le vinaigre, pour la sympathie, qu'elle eut autrefois avec luy.

BALADE DE MONSIEUR DE VOITURE.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causates l'orage,
Qui soufla premier en mon cœur,
Les feux de l'amoureuse rage :
Dans l'ardent brasier, qui m'outrage;
Vous ne sçauriez plus me garder:
Si vous ne me donnez pour gage,
Ce que je n'ose demander.
Je ne souhaite le bon-heur,
D'avoir un Empire en partage,
Ny les pompes de cét honneur,
A qui le Monde fait hommage.
Toutes les richesses du Tage
Je ne pretens pas posseder:
Et j'estimerois davantage,
Ce que je n'ose demander.
Comment puis-je voir la douceur,
Qu'Amour a peinte en ce Visage?
Le feux de cet œil ravisseur,
La grace de ce beau Corsage?
Cette belle & divine Image,
A qui tout autre doit ceder?
Sans desirer en mon courage,
Ce que je n'ose demander.
Mon respect, & vôtre rigueur
Retiennent ma langue trop sage;
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage.
Ils vont pour mon cœur en message;
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage,
Ce que je n'ose demander.

J'Ay creu que je ne pouvois mieux remplir le vuide de cette histoire, que de la lettre de Monsieur Costar sur le sujet de cet Ouvrage. Il en parle si dignement, & si fort à l'avantage des Fragmens des excellens hommes; que rien ne sçauroit mieux consoler le Lecteur, du regret de ne voir point la fin de cette Avanture. Je voudrois bien luy avoir pû donner la satisfaction toute entiere: & que l'Autheur eût été jusqu'au bout. A ce défaut, je luy feray part d'un autre Fragment de sa façon, qui n'avoit pas eu jusqu'icy la hardiesse de se montrer tout seul; mais qui à la faveur de l'autre, pourra bien n'être pas dédaigné de ceux qui le verront. Si sa matiere n'est aussi pleine de charmes, & aussi riante que du premier; elle est en recompense plus grave & plus serieuse: & je m'asseure que le Lecteur judicieux ne regrettera pas moins sur son sujet, que sur celuy de l'autre, qu'il n'ait point sa perfection.

LETTRE DE MONSIEUR COSTAR, A MONSIEUR DE PINCESNE.

Sur le sujet du fragment d'Alcidalis.

MONSIEUR,

Si j'en suis creu, vous ne priverez pas le public de ce commencement d'Histoire, dont il vous a plus de me faire. C'est un grand dommage, que vous ne puissiez la luy donner toute entiere : & le pis que j'y vois, c'est un dommage irreparable ; puis qu'il n'y avoit en France, que le seul Monsieur de Voiture, qui pût achever ce que Monsieur de Voiture avoit commencé. Cependant, je connoi assés le goût des honnêtes gens, pour vous oser répondre, que ce petit Fragment *d'Alcidalis* ne sera pas moins recherché, que s'il y avoit mis la derniere main : & même qu'il en arrivera peut-être, comme de l'Iris d'Aristide, des Tyndarides de Niromaque, & de la Venus d'Apelles ; qui au rapport de Pline, n'ayant que leurs premiers traits, furent plus admirées & plus estimées de la Grece curieuse, sçavante & polie, que toutes les autres pieces que ces grands Peintres avoient le plus travaillées & le plus finies. Pline ajoûte, *Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsaque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est, manus cum id agerent extincta desiderantur.* Je vous allegue ce latin, Monsieur, parce que je n'en ay pû faire de François qui fût de son prix & de son merite, quelque effort que j'aye fait dans ma premiere deffense, d'en exprimer toute la force, quand j'ay dit : „ Tout

„ Tout ainsi que la pieté consacre les plus belles „ choses, quand elles ont touché les corps des Saints, „ ou seulement leurs os & leurs cendres, de même, „ l'admiration & l'amour se font des Idoles, de tout „ ce qui porte le nom des hommes extraordinaires; „ qui leur ont été ravis: & comme si chacun étoit „ capable de la même devotion & du même culte, „ elles les proposent en veneration à toute la terre, „ & à tous les siecles. Il ne leur est point échappé de „ billets si peu importans ny si negligez, que leurs „ Partisans passionnez ne regardent comme de pre„cieuses reliqées de ces grands Esprits, dignes d'ê„tre gravées dans le marbre & dans le bronze, & „ de passer jusques à la derniere posterité. Sur tout, „ s'ils découvrent quelques Fragmens, quelques par„ties d'un corps qui ne soit que demy formé, quel„ques commencemens grossiers d'une piece qui „ soit demeurée imparfaite; c'est alors, que le deses„poir de la posseder jamais toute entiere, réveillant „ l'affliction de la perte de l'Ouvrier, met une haute „ enchere à son ouvrage, & en releve le prix jusques „ à l'infiny: outre que l'imagination qui ne manque „ point, quand on la laisse en sa pleine liberté, de „ grossir & d'agrandir les objets au de-là du natu„rel se figure des graces, des beautez, & une cer„taine idée de perfection, qui est au dessus des „ exemples, & qui surpasse le genie de l'Artisan; „ & souvent même la puissance de son art.

Mais pour revenir à nôtre Roman, asseurez-vous Mr. que la Cour luy fera un trés-favorable accueil, quoy que la suitte & la conclusion y soient à desirer: & que ce qui luy manque, sera cause que les sages diront, encore avec plus de verité qu'ils n'ont fait jusques icy, *que les plus belles choses du Monde sont imparfaites.* On ne peut rien voir à mon gré, qui soit écrit plus galamment. Sans parler de la judicieuse œconomie du dessein; de l'agreable varieté de l'éve-

vene-

venement; & de la richesse des descriptions : les entretiens sont tout ensemble si naïfs & si fins, si delicats & si forts, si justes & si détournez, si naturels & si surprenants, que j'en suis charmé. Quelques rares que soient ses pensées, il n'est pas allé les chercher bien loin. Il les a trouvées sur les lieux, & en des lieux, où j'ay passé cent fois en ma vie sans y remarquer rien qui ne fût commun. Mais c'est, que cét excellent Génie avoit le secret de découvrir dans le fond des choses, des veines de marbre, des mines d'or, des carrieres de diamans, & en un mot, des Tresors, qu'il sembloit que les Demons eussent reservez pour luy, & qu'ils les eussent enviez aux simples mortels. J'entend les demons des bonnes & des belles lettres, dont il étoit le confident & le favory. En effet, Monsieur, il falloit bien, qu'il y eût de la magie en cela. Autrement, pourquoy & moy & mes confreres les faiseurs de livres, n'eussions-nous pas apparceu ce qui nous paroît dans ses écrits, si facile à rencontrer ? Sans doute, son esprit familier, qui luy ouvroit les yeux & qui luy conduisoit la veuë, détournoit la nôtre, & la couvroit de quelques nüages. Vous n'en croirez pourtant, Monsieur, que ce qu'il vous plaira : pourveu que vous vous laissiez persuader ce que je démande instamment de vous, qu'à la premiere edition nouvelle des œuvres de Monsieur vôtre Oncle, vous preniez le soin d'y faire ajoûter son *Alcidalis*. Je consens que vous m'en fassiez reproche, si vous n'en recevez de tous côtez des remercimens & des loüanges; & si pour mon droit d'avis, vous n'augmentez encore de quelques caresses, la precieuse amitié dont vous honorez,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

ELO-

ELOGE
DU COMTE DUC D'OLIVARE'S, MINISTRE D'ESPAGNE.

Le commencement deffaut à ce Fragment, aussi-bien que la fin.



N cette occasion, il témoigna, que toutes les raisons d'Etat ne pouvoient pas tant sur son esprit, que celles de la Religion, & qu'il aimoit mieux étre mauvais Politique, que de n'être pas bon Chrêtien. Son integrité est reconnuë même de ses ennemis. Il a toûjours été liberal de son bien, & menager de celuy du Roy: &, ce qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'huy endeté de cinq cens mille écus. Son train, sa depence, & sa maison sont comme d'une personne privée, aussi-bien que son affabilité, & grande facilité qu'il y a de luy parler. Les autres qui tiennent une place pareille à la sienne, fuyent également les amis, & les ennemis; & n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuvent faire du mal. Pour luy, il ne craint point les uns; & il écoute les autres : & ne pouvant tout accorder; il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, être mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffit de dire, qu'il s'éstend aux deux bouts du monde, qu'il gouverne

ne en Orient & en Occident & conduit seul en même temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ay pû connoître, il est merveilleusement prompt, actif, & penetrant, subtil, charmant, & agreable, plein de feu, & de lumiere. Il parle sa langue: c'est assez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman: & qu'il est de cette illustre souche qui étoit celebre en Espagne devant qu'il y eût des Roys en Castille; & qui a laissé à cette Nation, les plus anciens & plus rares exemples qu'elle ait de vertu, & de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou de pareils en esprit, ou en merite: & cette loüange étoit alors de plus grand poids, qu'elle ne seroit à present. Il fut Ambassadeur auprés du Pape, & en suite, Vice-Roy de Sicile; & puis de Naples: & étant de retour à Madrid, il fut puis dans le Conseil d'Etat: qui est en cette Cour le plus haut degré d'honneur, & de dignité. Etant à Rome, son fils..... de Guzman luy nâquit: lequel, pour être le puîné, fut destiné à l'Eglise; & les premieres années de sa jeunesse employé aux études. Mais quelque temps aprés il demeura l'ainé par la mort de son frere; & par celle de son Pere heritier de soixante mille ducats de rente. Etant jeune, il fut extrémement bien fait de sa personne, grand, agreable, & de belle taille, le meilleur homme de cheval de toute l'Espagne, vaillant, adroit, liberal, & magnifique; & fut sans doute le plus galand de la Cour, jusqu'à ce qu'il en fût le plus puissant. Il entra dans les affaires en un temps, où il sembloit, que le Genie d'Espagne commençoit à se lasser; & que cette Monarchie, qui avoit été mise au dernier point de sa grandeur par Charles-Quint, & subsisté à peine sous Philippe second, sembloit vouloir decliner sous les autres Roys. Ceux qui ne peuvent jamais

être

être contens des choses presentes, & qui cherchent toûjours des sujets de plaintes dans la prevoyance de l'avenir, ou dans la comparaison du passé, regrettent la grandeur & la richesse de la Cour telle qu'elle étoit sous Philippe troisiéme ; & trouvant par tout à cette heure moins de lustre, & de bonheur, y concluënt aussi moins de conduite. Mais il faut considerer, que ceux qui ont tenu cette place devant luy, ont toûjours gouverné durant le calme, en un temps où il ne falloit que tendre les voiles : que les choses alloient d'elles-mêmes, & que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui se souvenoit encore de la bataille de l'Elbe, & d'avoir veu l'Aigle de l'Empire avec le foudre de Charles-Quint : ne pouvoit au plus avoir que de mauvais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur, que de jouïr de la tréve. L'Angleterre étoit gouvernée par un Roy vieux, & Philosophe ; la France par un mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, & en silence : & les Ministres d'alors n'étoient occupez qu'à distribuer les tresors du Perou, & à donner ou refuser des Graces. Celuy-cy au rebours, a toûjours cheminé avec un vent contraire. Parmy les tenebres, & lors que le Ciel étoit couvert de toutes parts ; il a tenu sa route au milieu des bancs & des écueils: & durant la tempête & l'orage, il a eu à conduire ce grand vaisseau, dont la prouë est dans l'Ocean Athlantique, & la poupe dans la Mer des Indes. Il a eu à s'opposer en France aux desseins d'un grand Ministre, haïssant particulierement les Espagnols, habile, hardy, & tout-puissant sur l'esprit d'un Roy jeune, guerrier, & heureux en même temps. Du côte du Nord, la Fortune a suscité à la maison d'Autriche, le plus dangereux ennemy qu'elle ayt jamais eu : un conque-

querant, en qui la moindre qualité étoit celle de Roy ſage & vaillant, prudent & avantureux, de grande experience, & de grands deſſeins; & qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit pas un de ſes vices, que ſon ambition. Ainſi cette Monarchie par elle, ou par ſes alliez, a eu tout à la fois pour ennemis, les François, & le Duc de Savoye, les Anglois, les Hollandois, les Proteſtans d'Allemagne, & le Roy de Suede: & cela en un Siecle trés-ſterile en grands hommes pour l'Eſpagne; & où la Fortune luy étoit plus ennemie que tout le reſte. Celuy-cy alloit tous les jours de l'Eſcurial à Madrid avec deux Secretaires dans ſon carroſſe: & cette perſonne qui fait mouvoir tant d'Armées, & agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à ſa ſuitte. Il n'y a point d'accompagnement ſi glorieux que cette ſolitude. La meilleure preuve de n'avoir point failly, eſt de ne point craindre. Pour ſa conſcience, nous ſommes obligez particulierement de la reconnoître, aprés la facilité qu'il nous a donnée, à la ruïne des Huguenots, & à la deſtruction de la Rochelle. Que ſi les vents ont porté briſer contre la côte de Guyenne les Carraques qui ſe devoient décharger dans Lisbonne, ſi les Generaux des flottes les ont laiſſé prendre toutes entieres; & ſi la Mer en a englouty d'autres, ſi le Marquis de Spinola eſt mort devant que de prendre Cazal: ſi les Allemans étans les plus forts, ſe ſont laiſſé battre à Veillane; ſi les chefs des Armées, ayant de grands avantages, ont ſuby des conditions deſavantageuſes; & ſi la bonne fortune ou la bonne conduitte du Roy de Suede à gagné la bataille de Lipſic, ce ſont des accidens, que le Comte d'Olivarés n'a pû empêcher, & qu'il a fallu qu'il ait reparez. Un des malheurs de ceux qui gouvernent,

c'eſt

c'eſt que, des choſes bien faites, & qui ont un bon ſuccez, chaque particulier tâche d'en tirer à ſoy la gloire; & que celles qui reüſſiſſent mal ſe rejettent toutes ſur un ſeul. Sa conduitte a donné remede à toutes les choſes qui en pouvoient recevoir : & ſi elle n'a pû tout relever; c'eſt beaucoup, qu'elle ait empêché que tout ne tombât. Quand la Fortune ne s'eſt point oppoſée à ſes conſeils; & qu'elle a laiſſé faire ſa prudence : les bons ſuccez luy ſont venus en foule de tous côtez. En une même année il conquît Breda, non ſeulement ſur les Hollandois, mais ſur tous les Potentats de l'Europe. Il ſauva Gennes, qui étoit à demy Françoiſe; & avoit vingt-mille François à ſes portes. Il fit abandonner Calais aux Anglois, avec tant de diligence, qu'il ſembla que l'on ne les eût laiſſé entrer en Eſpagne, que pour avoir le plaiſir de les en chaſſer. Et en même temps, à l'autre bout du Monde, avec douze mille hommes il conquit le Breſil. Ainſi à la fois, il triompha de toute la terre, & eut des victoires, qui pouvoient rendre toute ſa vie heureuſe & illuſtre, ſi elles euſſent été departies en divers temps. Le malheur a pû quelquefois renverſer ſes deſſeins, mais jamais ſa conſtance. Je luy ay veu recevoir d'un même viſage la nouvelle de la priſe de Maſtric, & de la mort du Roy de Suede. Et le jour, que la Fortune en luy ôtant ſa fille luy ravit ſes plus cheres eſperances : il eut la force de donner audience, & de vacquer aux affaires. Les ſentimens de Pere cederent au devoir de Miniſtre. Il creut qu'il ne luy étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat; & qu'un eſprit qui avoit à ſa charge la moitié du monde, ne devoit pas être troublé du malheur

heur d'une famille. Son gouvernement a eu particulierement le bon-heur de n'avoir point été taché de ſang ; & d'avoir été exempt de proſcriptions. Ses ſoupçons & ſes craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les priſons. Le crime de leze-Majeſté n'a pas ſervy de pretexte à ſes vengeances : & quoy que l'on ait fait, ou dit contre luy : il n'a jamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Etat. Mais pource que cét homme ſeul fait une grande partie de cette Cour: que ſon nom eſt connû de toute l'Europe, ſa perſonne de peu de gens; & que chacun en a differentes impreſſions, ſelon l'affection, la haine, ou l'envie de ceux qui luy en ont fait le rapport : il ne ſera pas mal à propos d'interrompre la ſuitte de ce diſcours, pour dire quelque choſe plus particulierement de luy.

La Fortune a de tout temps accoûtumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien-haut ; & pour faire mieux connoître ſon pouvoir, elle ſe plaît à former de rien ſes creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Olivarés, qu'elle trouva déja ſi haut, qu'à peine l'a-t-elle ſceu élever ; & que toute ſa faveur ne luy a pû donner de titre, qui ne ſe trouvât déja dans ſa maiſon. Les Maîtres des Genealogies, qui ont l'art de faire deſcendre des Rois, ceux qui en ſont aimez, & d'adopter chacun comme il leur plaît en telle race qu'il veüille choiſir ; n'ont eu que faire de travailler pour montrer la grandeur de la ſienne.......

HISTOIRE D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

LE Lecteur ſera averty, que bien que cét Ouvrage d'Alcidalis, ſoit demeuré imparfait entre les mains de l'Autheur ; il y avoit travaillé toutefois prés de vingt ans avant ſa mort, & depuis l'avoit toûjours laiſſé ſans le continuer. Ce qui doit ſervir d'excuſe au peu de politeſſe qui s'y peut rencontrer. Ce fragment n'étant qu'une legere, mais belle, & agreable ébauche de ſon deſſein. Et il eſt aiſé de le juſtifier par la lecture de deux lettres de l'Autheur à Mademoiſelle de Ramboüillet, imprimées il y a prés de dix ans dans ſon Recüeil. Il avoit entrepris & commencé pour elle. Auſquelles, s'il a la curioſité de voir ce qu'il en dit, je renvoye le Lecteur.

HISTOIRE D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

DU temps que l'Espagne étoit divisée, non seulement entre plusieurs Roys, mais aussi entre plusieurs Nations; & que les Gots, les Mores, & les Espagnols en tenoient chacun une partie, l'Arragon étoit sous la domination d'un Roy, qui parmy toutes les guerres, dont ses voisins avoient été agitez, avoit toûjours maintenu ses sujets en paix, & qui n'eut rien de memorable, que d'avoir été Pere de celuy, dont nous écrivons l'histoire. Sa femme, aprés luy avoir donné un seul fils, le laissa veuf, en même tems à peu prés, que la Comtesse de Barcelonne jeune & vertueuse Princesse, venoit de perdre son mary. Quoy qu'il fût déja assez vieux: son Conseil & ses sujets trouverent, que pour la seureté de sa personne, & celle de ses Etats, il étoit à souhaiter, qu'il laissast plus d'un heritier, & le suplierent, qu'il choisist pour cela dans ses pays, ou dans ceux de ses voisins, une femme qui luy fût agreable. La beauté & la vertu de la Comtesse étoient connuës encore plus loin qu'en

Arragon. Et outre que la raiſon d'Etat vouloit que l'on ne laiſsât pas perdre l'occaſion de joindre à ſon Royaume, une ſi importante ville que Barcelonne, l'inclination du Roy s'y trouva encore entierement portée. Roſalve (car elle s'appeloit ainſi) étoit aſſez belle, & beaucoup plus habile qu'elle n'étoit belle: & ſe trouvant Souveraine, il n'eût pas fallu moins qu'un Sceptre, pour la faire ſonger à un ſecond Mariage. Mais n'ayant qu'une fille, & le Roy d'Arragon qu'un fils: elle creut que ce n'étoit pas ſeulement ſe faire Reyne, mais que c'étoit comme laiſſer un Royaume hereditaire à ſa fille; & qu'étant au milieu de beaucoup de voiſins, qui ne penſoient qu'à entreprendre ſur ſon Etat, elle ne ſeroit pas blâmée de ſe mettre en ſeureté, en ſe mettant une Couronne ſur la tête. Elle demeura donc aiſément d'accord, de perdre le nom de Comteſſe de Barcelonne, pour être Reyne d'Arragon, & y fut receuë avec toute la joye, & la magnificence du monde. Comme elle étoit jeune, belle & adroite: en moins de rien elle gouverna abſolument le Roy; & bien-tôt aprés tout le Royaume. Les plus importantes affaires ne ſe terminoient plus que par ſon avis: & le Roy avoit quitté toute ſorte de ſoin pour n'avoir plus que celuy de luy plaire. Mais dans cette grande puiſſance, la plus grande penſée qu'elle eût, étoit de marier ſa fille avec le Prince: & la connoiſſance qu'elle avoit de ſon beau-fils, augmentoit en elle tous les jours le deſir de cette union. Alcidalis, c'étoit le nom du Prince, étoit né ſi heureuſement, & avec tant d'avantages de la Nature, qu'une des moindres qualitez qui fût en luy étoit d'être fils de Roy. Il avoit une beauté qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, un eſprit qui dans les pre-
mieres

mieres années de son âage ne trouvoit déja plus son pareil, & une grandeur d'ame & de courage, qui donnoit du respect & de la crainte à tout le monde. L'Enfance d'Alexandre ne fut ni plus grande, ni plus merveilleuse, que la sienne. Il ne se passoit jour, qu'il ne dit ou ne fît quelque chose qui étonnoit toute la Cour. Ceux qui sçavent l'art de juger de la fortune des hommes par les traits de leur visage, voyoient dans le sien des promesses de plusieurs grands & incroyables evenemens. Et ceux qui consideroient ses actions, & les grandes qualitez qui étoient en luy, disoient, que la Couronne d'Arragon étoit trop petite, pour une tête comme la sienne. Ils prevoyoient bien, que les Mores, qui étoient les voisins de son Pere, seroient quelque jour contraints de mettre la Mer entre luy & eux; & que l'Espagne ne tarderoit à être à un seul, qu'autant de temps qu'il en falloit, pour donner à ce jeune Prince la force de titer l'épée. Toutes ces qualitez augmentoient de jour en jour pour luy l'affection de la Reyne, qui les connoissoit mieux que personne. Elle souhaittoit avec impatience l'occasion d'effectuer le mariage, qu'elle avoit d'abord projetté: & n'estimoit pas un si grand avantage pour sa fille d'être Reyne d'Arragon, comme d'être femme d'Alcidalis. Mais quoy que nous disions de la Fortune, il faut avoüer qu'il n'y a point de prudence comme la sienne. Elle établit ses desseins de si loin, & les conduit par des chemins si cachez: qu'il est impossible à nôtre prévoyance de les empécher; & malgre nôtre conduite, elle vient toûjours à bout de ce qu'elle entreprend. Elle avoit resolu de combattre la prudence de Rosalve & voila qu'elle va faire venir de de-là la Mer, une fille encore enfant, qui étant orpheline & étrangere, renversera les desseins d'une Reyne trés-habile &

trés-puissante. Le Prince de Tenare, d'une des plus illustres maisons du Royaume de Calabre, & telle qu'elle avoit donné autrefois des Roys à Naples, & à la Sicile, eut une grande & importante succession en Arragon, qu'il se resolut à aller recueillir luy-même, pource qu'elle luy étoit disputée. Mais comme il aymoit extrémement sa femme, & que luy & elle avoient une grande passion, pour une seule fille qu'ils avoient de l'âge environ de cinq ou six ans: ils ne se purent resoudre à se separer: & passerent avec toute leur maison en Arragon. Il y furent receus du Roy & de la Reyne, avec toute la bonté, & la civilité, qui étoient deuës à des Etrangers, & à des Etrangers de ce rang, & de ce merite. Mais quelque temps aprés leur arrivée, le Prince fut pris d'une maladie qui l'emporta en peu de jours; & laissa sa femme dans un desespoir, où il n'ëtoit pas croyable qu'elle pût vivre long-temps. Elle receut de la bonté de la Reine, de qui elle s'étoit fait aymer extrémement, toute la consolation & l'assistance, qu'elle pouvoit souhaiter dans son affliction, & dans ses affaires. Rosalve avoit toûjours trouvé la Princesse à son gré. Mais depuis son affliction, la pitié augmenta tellement l'affection qu'elle luy portoit, qu'elle commença à l'aymer comme elle-même. Elle la fit loger dans le Palais: & avoit tant de soin de la tenir toûjours auprés de sa personne, qu'il sembloit qu'elle perdit quelque chose, toutes les fois qu'elle se separoit d'elle, & qu'elle ne fût pas toute entiere, où Camille n'étoit point. C'est ainsi que s'appeloit cette Princesse affligée. Cependant, toutes ces extraordinaires caresses de la Reyne, qui peut être auroient été capables de guerir tout autre mal que le sien, ne firent

point

point d'autre effet en elle; que de l'adoucir quelque peu: & de luy en faire porter la douleur avec moins d'impatience & de desespoir. Et à dire le vray, la mort du Prince son Mary, en une si mauvaise conjoncture, luy fut un coup si rude & si difficile à supporter, que toutes les bontez & les consolations de la Reyne n'empêcherent pas, qu'elle ne fût arrêtée elle-même, faute de nourriture, & de sommeil, d'une maladie qu'elle jugea d'abord devoir étre le dernier de tous ses maux. Cela donna d'extrémes inquietudes à la Reyne, qui souhaitoit passionnément sa guerison, & qui eût été bien-ayse de ne point voir arriver en ses Etats la mort de deux si illustres personnes en si peu de temps. Elle conjura tous les Medecins les plus experts qui l'approchoient alors, de mettre en pratique les plus grands secrets de leur art. Mais quoy qu'à la sollicitation de la Reyne, ils s'y employassent de toute leur puissance, & n'y épargnassent quoy que ce pût être; le mal de la Princesse Camille fut plus fort qne tous leurs remedes. Et comme elle se sentoit bien elle-même, & connoissoit avec autant de jugement & de sens rassis que ses Medecins; que son heure étoit venuë, elle se resolut à suivre le Prince son Mary, avec toute la tranquillité que lui pouvoit permettre le seul soucy qui luy restoit en mourant, d'abandonner sa fille au besoin, & de la laisser orpheline en un âge si peu capable de raison, & dans un pays étranger, où elle ne pouvoit esperer d'assistance, que de la bonté de la Reyne, en la Cour de qui elle se voyoit prête de mourir. Durant ces differentes pensées, qui l'agitoient au fort de son mal, la Reine qui la voyoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, lui ayant demandé l'état de sa disposition, Camille tourna doucement ses yeux sur elle, lui prit la

main, qu'elle lui baiſa pluſieurs fois, ſans pouvoir parler; puis tout d'un coup lui adreſſant ſa voix, elle lui dit. Qu'elle avoit des obligations infinies à la meilleure Reine du monde, de l'interêt qu'elle prenoit en ſa ſanté. Que, puis qu'elle lui faiſoit l'honneur d'en vouloir ſçavoir de ſa bouche le veritable état, elle ſoufriroit qu'elle lui dît, qu'elle ſe ſentoit fort proche de ſa fin: mais que la plus mortelle penſée qu'elle eût en l'état où elle ſe trouvoit, n'étoit pas celle de ſa mort: & qu'aymant ſa fille beaucoup plus que ſa vie, elle avoit bien plus de regret de la quitter, que de laiſſer le monde. Elle la ſupplia donc de lui permettre, qu'elle menageât ſi peu d'heures qui lui reſtoient, & qu'elle les employât à verſer dans ſon ſein les derniers & plus tendres ſentimens de ſon ame: qui étoient, qu'elle beniroit le Ciel de tout ſon cœur, de la mettre ſi tôt en état de ſuivre au tombeau le Prince ſon Epoux, ſi devant ſa mort elle avoit agreable de recevoir de ſa main, le preſent qu'elle lui vouloit faire, de tout ce qui aprés cét Epoux, lui reſtoit au monde de plus cher & de plus precieux. Et comme en diſant ces mots elle fondoit en pleurs aprés avoir eſſuyé ſes yeux, elle continua, & dit. Que parmy tous ſes maux elle ne pouvoit croire, que la Fortune fût abſolument ſon ennemie, puiſqu'elle lui avoit donné l'honneur d'être connuë d'elle; & que hors le malheur du Prince ſon Mary, elle eſtimoit le voyage d'Arragon heureux, quoy qu'elle jugeât aſſez, qu'auſſi bien qu'à lui, il lui coûteroit la vie. Que nonobſtant cela elle croyoit avoir eu encore à trop bon prix le bonheur d'être aymée d'elle, qu'elle eſtimoit tel, que ſi le monde avoit quelque bien qu'elle perdît avec regret, c'étoit ſeulement ſon amitié. Mais qu'elle s'en conſoloit par l'eſperance, que ſa fille lui ſuccederoit

en

en l'honneur de ses bonnes graces : Qu'elle auroit la bonté de lui servir de mere; & lui feroit la faveur d'en avoir soin, comme d'une personne qu'elle lui donnoit en mourant : Qu'elle la supplioit de tout son cœur, d'accepter le don qu'elle lui en faisoit : & qu'en la laissant avec cette nouvelle qualité de fille de la Reine, elle croyoit la laisser plus riche de cela, que de deux Duchez dont elle demeuroit heritiere. Qu'elle mouroit contente; & croiroit que sa mort seroit en quelque sorte heureuse pour Zelide, puis qu'elle lui procureroit l'honneur d'être nourrie auprés de la plus sage Reine du Monde. Aprés lui avoir dit ces mots, elle tira de dessous son chevet un petit coffret, remply de ses plus riches pierreries, qu'elle lui donna en dépot, & la supplia de le garder, pour servir quelque jour au besoin à sa fille Zelide, ainsi que dans son voyage elle s'en étoit chargée pour le mesme effet. En l'état où étoit la Duchesse, & de la sorte qu'elle parla : quand elle eût demandé à Rosalve le Royaume d'Arragon; ou qu'elle eût sceu de qu'elle importance étoit ce qu'elle desiroit d'elle : elle ne l'eût pas refusée. Elle l'embrassa, & lui dit : Qu'elle recevoit avec beaucoup de joye, le don qu'elle venoit de lui faire, à condition qu'elle ne le pourroit jamais revoquer. Que dés ce moment-là elle croyoit avoir deux filles, & qu'il n'y auroit jamais d'autre difference entre elles, sinon que Zelide seroit toûjours l'aînée : Mais qu'elle prit courage; & quelle esperoit qu'elle vivroit assez longtemps, pour estre témoin elle mesme des effects de ses promesses. Cela soulagea extrémement l'esprit de Camille; mais ne diminua en rien son mal. Elle véeut encore deux jours : & au bout de ce temps-là, elle sortit du Monde, avec autant de joye que l'on sortiroit d'une pri-

fon; & laiſſa toute la Cour en triſteſſe, & la Reyne dans une affliction qui ne ſe peut repreſenter. Ainſi Zelide, en moins de trois mois, vit enterrer ſon pere & ſa mere, dans le Tombeau de ceux dont ils étoient venus chercher la ſucceſſion: & la voila à l'age de ſix ans, éloignée de trois cens lieuës du lieu de ſa naiſſance, demeurée en un païs étranger; & ce qui eſt plus à craindre pour elle, en la puiſſance d'une perſonne, par qui les Aſtres la menaçoient de tous les malheurs de ſa vie. Mais la Fortune eſt la meilleure mere du Monde: & il ne peut arriver de mal, aux enfans qu'elle veut adopter. Elle prit cette orpheline en ſa tutelle; & par de ſi malheureux commencemens entreprit de luy mettre deux Couronnes ſur la tête. Zelide étoit le plus parfait ouvrage que le Ciel ait jamais fait. Comme ſa vie devoit être pleine de miracles, ſa perſonne l'étoit auſſi: & cette hiſtoire qui eſt vray-ſemblable en toutes choſes, eſt incroyable ſeulement, en ce qu'elle raconte d'elle. Depuis que le Soleil faiſoit le tour de la terre, il n'y avoit point veu une beauté ſi accomplie que la ſienne: & dans le plus beau corps du Monde, elle avoit un eſprit qui ne peut être imaginé des nôtres; & qui ſembloit être de ceux qui ne doivent point gouverner d'autres corps que ceux de là haut, & qui ont été faits pour conduire les Aſtres. En un âge où à peine les autres ſçavent proferer quelques paroles, elle diſoit des choſes qui euſſent été admirées en la bouche des plus Sages. Perſonne n'eut jamais une naiſſance ſi heureuſe que la ſienne. Toutes les étoilles s'étoient accordées enſemble, pour luy donner ce qu'elles avoient de meilleur: & le Ciel avoit mis tant de choſes en elle, que la moindre partie qui y fût étoit celle qu'elle tenoit de la Terre, & elle ſem-

sembloit une personne celeste tombée icy bas par miracle. Ses inclinations, la portoient si puissamment au bien ; que pour ce qui étoit de faillir, il sembloit qu'elle n'eût point de libre-arbitre : & toutes les vertus luy étoient si naturelles, qu'il eût falu qu'elle se fût fait violence, pour n'en pas exercer quelqu'une. Jamais il n'y eut de combat en son ame. Jamais elle ne fut en doute entre le bien & mal : & elle suivoit toûjours la justice & la bien-seance, en suivant toutes ses volontez. Outre tant de perfections qui se connoissoient : ces qualitez cachées, & ses graces secrettes, qui nous font aymer les personnes, sans sçavoir pourquoy, étoient en elle en un si haut point, qu'elle fut toûjours l'inclination de tout le Monde. Il y avoit je ne sçay quel charme dans toutes ses actions, qui jettoit l'amour & la joye dans le cœur de tous ceux qui la voyoient : & le son de sa voix avoit quelque chose qui enchantoit les Ames. Elle avoit une infinité d'autres qualitez aymables, qui ne se peuvent exprimer, & la moindre part des perfections qui étoient en elle, étoit celle qui se pouvoit dire.

La voilà, ce me semble, Mademoiselle, si semblable à vous en toutes choses, qu'il n'y a personne qui ne la prit pour vôtre Sœur. Et pour moy, quoy que je l'eusse extrémement considerée, lors que vous me la fîtes voir : il y avoit en elle tant de choses à remarquer, que j'avouë, que je n'aurois pû la peindre de memoire ; & que je ne l'aurois pas si bien representée, si je ne l'avois copiée sur vous.

Avec ces armes-là, Zelide devoit conquerir le Royaume d'Arragon : & il n'en falloit point d'autres, puis qu'il n'y avoit pour cela, qu'à gagner le cœur d'Alcidalis, que toutes les forces du Monde n'eussent pû vaincre. Elle fut receue dans le

Palais, avec une affection & une réjoüissance si generale, que l'on pouvoit tirer un augure delà, qu'elle y entroit comme Maîtresse; & qu'elle y commanderoit quelque jour. La Reyne qui avoit creu ne se consoler jamais de la mort de sa Mere, ne pouvoit être triste toutes les fois qu'elle la voyoit : & le Roy ne trouvoit quasi plus de difference, entre l'affection qu'il luy portoit, & celle qu'il avoit pour son fils. Alcidalis & Zelide étoient en l'âge, où l'on a accoûtumé de peindre les Amours : & tous deux, avec tous les attraits, & toutes les Graces que les plus excellens Peintres leur sçavent donner. Ils avoient une beauté si égale, quoy qu'extrémement differente; & l'on voyoit éclatter en eux des qualitez si extraordinaires; qu'il n'y avoit personne qui ne jugeât qu'ils étoient nez l'un pour l'autre. Et chacun d'eux eût été au Monde sans pareil, s'ils n'y fussent venus en même temps. Aussi, à dire le vray, quoy qu'ils eussent l'affection de tous ceux qui les voyoient : ils n'eussent jamais été aymez assez dignement, s'ils ne l'eussent été l'un de l'autre : & il n'y avoit point d'autres ames que les leurs, qui eussent été capables d'une aussi grande passion, que chacun d'eux la meritoit. Aussi l'Amour qui vouloit donner des preuves signalées de sa puissance, en deux si rares personnes, s'y établit de si bonne heure, qu'ils le sentirent long temps devant que de le pouvoir connoitre; & ne leur laissa pas même passer en repos cette premiere saison de l'âge, que la nature semble avoir affranchie des passions. Zelide ne manqua donc pas dés la premiere veuë de faire dans le cœur d'Alcidalis, les mêmes effets qu'elle avoit accoûtumé de faire en tous les autres: & luy aussi de même fit naître dans l'ame de Zelide, une émotion qu'elle n'avoit jamais sentie

pour

pour perſonne. La Reyne, ſuivant le deſſein qu'elle avoit projetté en Arragon, avoit toûjours fait nourrir le Prince, avec tous les artifices qui le pouvoient induire à aymer ſa fille. Dés qu'ils avoient ſceu parler, on l'avoit accoûtumé à la nommer ſa Maîtreſſe. On le menoit tous les jours la voir: & tous ceux qui étoient auprés de luy, ne perdoient point d'occaſion de luy loüer ſa beauté, ou ſa gentileſſe. Mais les inclinations d'Alcidalis n'étoient point d'accord, avec les volontez de la Reyne. Et luy, qui avoit de la douceur & de la complaiſance pour tout le monde, ſembloit n'en manquer ſeulement, que pour la jeune Comteſſe, & ne paroiſſoit jamais ſi contraint, que lors qu'il étoit avec elle. Soit que cét eſprit glorieux trouvât mauvais, qu'on l'eût deſtiné à quelque choſe, ſans s'informer de ſa volonté: ou que les Aſtres qui l'avoient fait naitre pour Zelide, luy donnaſſent une ſecrette averſion pour toutes celles qui vouloient prendre ſa place. Auſſi dés qu'elle fut entrée dans le Palais, & que la Reyne l'eut donnée pour compagne à ſa fille; ſon eſprit parut être changé tout à coup. Il ne bougeoit plus de l'appartement de la Comteſſe, & il n'avoit point de ſi bonnes heures, que celles qu'il paſſoit auprés d'elle. L'Amour, pour être bien receu dans les ames, y fait d'ordinaire ſon entrée, accompagné de la joye & de la beauté: & n'y fait point de mal & de violence, que lors qu'il croit eſtre maître de la place; & qu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant, pour ne plus craindre d'en eſtre chaſſé. Au commencement ces deux jeunes enfans ne ſentirent en eux rien d'extraordinaire, qu'un plaiſir extreme de ſe voir. Ils étoient touchez en ſe regardant d'une certaine joye & d'une douceur, qu'ils n'avoient pas accoûtumé de ſentir: & il n'y avoit perſonne qui ne jugeât

qu'ils s'embelliſſoient l'un l'autre toutes les fois qu'ils ſe voyoient. Zelide, qui juſques-là avoit eu une enfance aſſez ſombre, commença à être plus eveillée que de coûtume. Et Alcidalis étoit ſi gay & ſi agreable, quand il la voyoit, qu'il ſembloit, qu'il ſe reſervât une humeur & une grace particuliere, pour paroître devant elle. Dans l'innocence où ils étoient, ils furent quelques mois joüiſſans tranquillement de ce plaiſir, qui fut ſans doute le plus heureux état, où ils ſe ſoient veus de long-temps aprés. Mais leur eſprit de jour en jour prenant de nouvelles forces, leur paſſion en prenoit auſſi : & l'Amour y devint ſi puiſſant, qu'enfin il ſe fit ſentir, & ſe rendit reconnoiſſable. Alcidalis commença a devenir plus réveur que de coûtume, & toutes les fois qu'il ne voyoit pas Zelide, il payoit par une triſteſſe extraordinaire le contentement de l'avoir veuë. Il n'y avoit plus des jeux ni de paſſetemps pour luy, que ceux qu'il prenoit avec elle ; ni d'autre plaiſir que celuy de la voir : & ſi quelque choſe en ſon abſence le pouvoit toucher ; c'étoit d'en parler, & de s'en faire entretenir. Ce cœur, qui dés ſon énfance s'étoit propoſé d'aſſujettir tout le monde, ne ſonge plus, qu'à la conquête de Zelide : & s'il luy revient encore quelque penſée de ſa premiere ambition ; ce n'eſt qu'avec le deſſein de ſe rendre plus digne d'elle, & de mettre à ſes pieds autant de couronnes qu'elle en merite. Toutes les fois qu'il ſortoit de ſa preſence, il luy ſembloit qu'il fuſt tombé du Ciel en terre : & au ſortir de ſa compagnie, il ne pouvoit ſouffrir que la ſolitude. Là il repaſſoit exactement dans ſon eſprit toutes ſes paroles, & toutes ſes actions : & conſiderant chacune d'elles par tous les biais, dont on les pouvoit prendre ; il en tiroit des conjectures favorables, ou deſavantageuſes. Puis ſongeant

ant à tout ce qu'il avoit dit, & à tout ce qu'i avoit fait ; il se repentoit toûjours de quelque chose, Tantôt il se blâmoit d'avoir été trop timide : d'autres fois, d'avoir paru trop hardy : & demeuroit toûjours aussi mal-satisfait de luy-même, qu'il étoit satisfait d'elle. Il commença petit à petit à quitter tous les plaisirs qui le touchoient auparavant. La chasse, pour laquelle il avoit une extreme passion, ne luy plaisoit plus, si elle n'y étoit presente : & s'il avoit encore quelque soin de ses exercices ; ce n'étoit que pour luy paroître plus agreable. Enfin il consideroit Zelide, comme si elle eût été toute seule au monde: & toutes ses pensées & ses desseins commençoient par elle, & y finissoient. L'Amour d'autre côté, étoit bien dans le cœur de Zelide ; mais il n'avoit pas encore fait tant de progrez, ni étendu sa puissance si avant ; soit que connoissant sa fierté, il n'osât pas encore se faire connoître à elle: ou qu'étant plus jeune de deux ans, elle fût moins capable de cette passion. Elle ne laissoit pas pourtant, de sentir en elle quelque émotion, toutes les fois qu'elle voyoit le jeune Prince. Elle avoit plus de soin de sa beauté & de sa parure, qu'a l'ordinaire. Elle aymoit moins la jeune Comtesse, à cause qu'elle luy estoit destinée: & les devoirs, que par force il luy rendoit, quoy que ce fût plus froidement, que de coûtume, ne laissoient pas de la toucher. Cependant, comme elle avoit l'ame grande, forte, & vive ; & par consequent capable d'une passion qui eût toutes ces qualitez: le merite d'Alcidalis, & les Astres qui l'inclinoient à cela y firent avec le temps, une impression que rien ne pût jamais effacer: & y formerent une affection aussi belle, & aussi parfaite, qu'elle-même.

L'amour entre les personnes de haute condition,

tion, eſt comme un feu ſur une tour, qui ne ſe peut cacher, & qui eſt veu de bien loin. L'affection d'Alcidalis & de Zelide fut bien-tôt reconnuë de tout le monde : & pluſieurs avoient remarqué, qu'ils étoient amoureux l'un de l'autre, devant qu'ils s'en apperceuſſent eux-mëmes. Au commencement, lors que l'enfance rendoit leurs actions moins conſiderables: quelque plaiſir qu'ils euſſent à ſe voir, on ne croyoit pas qu'il y eût d'autre Amour entr'eux, que celuy du jeu & des paſſe-temps, qu'ils prenoient enſemble. Mais lors qu'avec le temps Zelide devint plus ſerieuſe, & qu'Alcidalis faiſoit déja paroître en toutes ſes actions, un jugement qui eût pû gouverner le Royaume de ſon Pere, il n'y eut plus perſonne dans la Cour qui ne jugeât, que ces deux ames-là étoient attachées enſemble d'une veritable paſſion : & qu'il y auroit beaucoup de peine à les ſeparer. La Reyne, qui étoit extrémement habile, & à qui rien n'étoit ſi conſiderable que le jeune Prince, eut de bonne heure les graces de Zelide pour ſuſpectes, & fut une des premiers qui prit garde à cette affection. Mais, comme elle avoit une grande confiance en ſon authorité & en ſon eſprit, elle penſa qu'il n'y auroit de la peine que pour eux; & ne creut pas, qu'elle pût trouver de la reſiſtance en deux jeunes eſprits, & ſur qui elle avoit pouvoir, elle qui avoit fait fléchir les plus grands & les plus habiles du Royaume. Cependant la beauté de Zelide croiſſoit de jour en jour: & au lieu que juſques-là elle n'avoit fait, pour dire ainſi, que commencer à poindre; elle s'avançoit avec tant de lumiere & d'éclat, qu'il ſembloit, qu'elle ſe declarât ouvertement contre la Reyne, & que malgré elle, elle voulût gagner tous les cœurs de ſon Royaume. D'autre part le Jeune Prince ſentant ſa naiſſance & ſa force, commen-

men-

mençoit à se lasser de vivre sous la Loy des Gouverneurs, & sous la conduite d'une femme. Ce cœur narurellement grand & Royal, étoit encore enflé & grossi de la passion dont il étoit plein, & ne pouvoit plus reconnoître d'autre Empire que celuy de Zelide. Il commença à faire paroître ouvertement l'affection qu'il avoit pour elle; & n'accordoit plus de faveur que par sa recommandation. Il ne s'habilloit plus, que de ses couleurs aux courses de bagues, & aux balets: toutes ses devises parloient d'elle: & il ne pouvoit souffrir qu'on s'imaginât qu'un autre que luy pût jamais avoir part en son Ame. Il n'y avoit personne qui en son cœur ne favorisat leur affection. Chacun faisoit des vœux secrets pour eux. Leur passion étoit celle de tout le monde: & leurs desirs étoient suivis de ceux de tous les autres. La Reyne alors commença à craindre, & à s'apperçevoir, qu'elle avoit attendu troptard, à s'opposer à un si grand feu; qu'il luy coûteroit du soin pour l'éteindre; & qu'elle seroit obligée à se servir de remedes violens. Cependant, elle voulut premierement tenter tous les autres. Elle essaya par toue sorte de moyens à regagner l'esprit d'Alcidalis qui sembioit être devenu plus farouche pour elle. Il n'y avoit point d'artifice dont elle n'usât pour diminuër la beauté de Zelide, & pour augmenter celle de sa fille. Elle l'instruisoit elle-même de tout ce qu'elle avoit à dire & à faire. Elle ne paroissoit plus qu'avec éclat & avec pompe. On ne la voyoit que parée & couverte de prierreries. Mais Zelide toute negligée brilloit davantage. Ses yeux & son teint ôtoient l'éclat aux Diamans, & la blancheur aux Perles: & les richesses que le Ciel luy avoit données, effaçoient toutes celles de la Terre.

La Reyne voyant donc, combien sa presence étoit contraire à ses desseins, & que d'une seule œillade elle renversoit tous ses conseils; se resolut enfin à les separer & à éloigner Zelide, esperant que l'absence pourroit effacer les impressions, que l'Amour avoit faites en ces deux ames, jeunes & tendres encore, & que ceux qu'elle avoit mis auprés d'Alcidalis pour le gagner, le trouveroient plus capable d'être persuadé, quand il ne verroit plus l'objet de cette naissante passion. Elle feignit donc, que pour la santé de sa fille, elle vouloit aller passer deux ou trois mois, en une maison, qu'elle avoit en Catalogne: & aprés avoir communiqué son dessein au Roy elle commanda, que toutes choses fussent prêtes pour son partement, & dit qu'elle ne vouloit être suivie, que de ses femmes. L'étonnement que receurent nos Amans de cette nouvelle, n'est pas une chose qui se puisse representer. Jusques-là ils n'avoient senty pas une des amertumes de l'amour, & n'en avoient eu que les douceurs & les roses. Ils avoient joüy en repos & doucement de la presence l'un de l'autre: & hors quelques apprehensions pour l'avenir, qui ne pouvoient être bien fortes en deux ames jeunes & pleines de confiance, leur joye avoit été sans trouble & sans nüage. Alcidalis fut celuy que ce déplaisir toucha davantage: ou au moins qui le sceut moins dissimuler. Il n'y eut rien qu'il ne tentât pour rompre ce dessein: & toutes choses même les plus extrémes luy passerent par l'imagination. Mais voyant que ce mal étoit sans remede, & qu'enfin le temps s'approchoit, qu'on luy devoit enlever Zelide: il se resolut au moins à ne la point laisser partir, sans luy declarer ouvertement son affection, & luy faire voir de quelle qualité elle étoit. Jusques-là il avoit vécu avec elle, sans luy rien dire de

sa passion: & toutes ses actions luy en parloient à toute heure, sans que ses paroles luy en eussent jamais rien temoigné; soit que la honte qui est ordinaire à cét âge l'en eût empêché; ou qu'étant entierement remply & satis-fait du plaisir de la voir, il ne pût songer à autre chose. Enfin, le dernier soir devant son partement, il alla chez la Reyne; où aprés avoir demeuré quelque temps, il trouva moyen de se rencontrer seul auprés de Zelide. Ce fut la premiere fois, qu'Alcidalis éprouva ce que c'étoit que la peur. Il essaya deux ou trois fois de luy dire ce qu'il avoit resolu: & ayant ouvert la bouche, il disoit autre chose, n'ayant pas assez de resolution pour cela. Au lieu que les autres fois il étoit tout de feu en voyant Zelide, il se sentoit alors tout de glace auprés d'elle. Mais enfin, aprés quelques discours indifferens, avec un battement de cœur, & une voix basse & tremblante, il luy dit. Je ne doute pas, Zelide, que vous ne sçachiez bien, que je vous ayme. Mais je suis asseuré que vous ne sçavez pas combien. Et pource que cette absence de quelques jours doit être pour moy de beaucoup d'années; & que je ne sçay pas si je vivray si long-temps, je vous veux faire connoître mon affection; afin que si vous ne me trouvez plus à vôtre retour, vous sçachiez au moins combien vous me devrez plaindre. Si vous vous considerez, Zelide, & que vous me consideriez aussi: vous jugerez bien, que vous ne pouvez faire naître de mediocres affections: & vous croirez de moy que je n'en puis recevoir de petites; & s'il y a quelque chose en ma personne hors du commun, vous penserez aisement, que c'est principalement l'affection que je vous porte. Par la connoissance que vous avez de vous & de moy, vous pouvez bien imaginer combien elle est sincere,

cere, fidelle, & reſpectueuſe. Mais combien elle eſt grande, vous ne ſçauriez. C'eſt une choſe qui eſt au delà de toute imagination; & moy-même qui la reſſens, je ne la puis exprimer; & ſouvent je ne la puis comprendre. Dés le moment que je vous eus veuë, la paſſion que j'ay pour vous fut au point, où aprés beaucoup de temps, les plus grandes ont accoûtumé d'arriver: & depuis ce temps-là il ny a pas eu un ſeul moment qu'elle ne ſe ſoit augmentée. Tant que j'ay été enfant, je n'ay pû vous la dire: & depuis, je n'ay pas oſé. Encore à cette heure, je tremble, en vous diſant que je vous adore, & ſi vous ne me raſſeurez avec un regard favorable; je n'auray pas aſſez de force, pour achever ce qui me reſte à vous dire. Là deſſus, elle qui avoit toûjours tenu la veuë baiſſée, le regarda doucement. Il ſembla à Alcidalis qu'il avoit veu les Cieux ouverts dans les yeux de Zelide; & reprenant courage, il continua ainſi. Il eſt vray, Zelide, que je connoi que la paſſion que j'ay pour vous eſt la plus grande & la plus parfaite qui fut jamais. Mais que ſçay-je s'il eſt permis aux hommes d'en avoir pour vous. Je vous le diray franchement, l'humilité eſt une vertu que vous ſeule m'avez fait connoître. J'ay creu toûjours, que toute la Terre étoit trop peu pour moy. Mais je croy aujourd'huy, que moy-même ſuis trop peu pour vous: & autant que j'eſtime au deſſous de moy toutes choſes, je me tiens au deſſous de ce que vous meritez. Je ſçay bien, que c'eſt la derniere choſe que vous conſiderez en ma perſonne, que ma fortune: & je ne ſuis pas ſi malheureux, que vous ne trouviez en moy quelqués qualitez que vous eſtimerez davantage, que celle que ma naiſſance me donne. Mais s'il y a quelque choſe qui ſoit digne de vous; c'eſt cette Ame, de laquelle

quelle je vous fais don ; & que je vous puis dire être assez grande & assez noble, pour être receuë de la vôtre. Je ne la loüerois pas si hardiment, si elle étoit encore à moy ; & j'en parle avantageusement comme de toutes les choses qui vous appartiennent. Depuis qu'elle a quelque connoissance, elle n'a jamais eu que deux desseins : le premier, & qui a entretenu sa premiere enfance, a esté la conquête du Monde, & depuis qu'elle a été plus hardie & plus raisonnable, elle a desiré Zelide. Si cette adorable Zelide ne m'est point contraire, l'autre dessein me sera bien aisé à executer : & la Couronne d'Arragon, que je luy promets dés cette heure, & que tous nos ennemis ne sçauroient empêcher que je ne luy donne ; ne sera qu'une petite partie de celles que je mettray quelque jour à ses pieds. Alcidalis se teut attendant la réponse de Zelide, qui dans le trouble où elle étoit, eut à peine assez de force pour proferer ce peu de paroles. Monsieur, je suis si étonnée de vous entendre parler si serieusement d'une semblable matiere, & de voir de quelle sorte tout le monde considere nôtre entretien, que je ne sçay que dire à cette heure : & vous supplie de me permettre de differer à vous répondre jusqu'à nôtre retour. Cependant, je vous prie de croire, que je seray bien-aise que l'on ne me donne gueres de temps pour cela. Durant tout ce discours, il n'y eut personne ; qui ne tint les yeux atachez sur Alcidalis & Zelide ; & qui ne remarquât, qu'il parloit à elle avec plus d'attention que de coûtume. La Reyne qui devant tous les autres y avoit pris garde, & à qui cette conversation donnoit beaucoup d'inquietude, se leva de sa place ; & s'approchant d'eux, dit en soûriant à Alcidalis : Monsieur, vous parlez a Zelide avec tant d'action, & avec un visage si serieux ; qu'il

qu'il ſemble que vous ayez quelque differend avec elle. Si cela eſt, plaignez-vous en à moy. Car je me mettray de vôtre party ; & devant qu'elle parte ; je vous en feray faire raiſon. Alcidalis, qui aprés avoir fait le premier effort ; & pris la hardieſſe de parler de ſon affection à Zelide, s'étoit raſſeuré, & euſt été bien-aiſe de continuer plus long-temps ſa converſation ; fut au deſeſpoir de ſe voir interrompu : & ſans regarder quaſi la Reyne, luy répondit fierement. Madame, je tiens Zelide ſi juſte, que quand elle m'auroit fait quelque tort, je ne voudrois point en cela d'autre Juge qu'elle. Il ne ſera pas beſoin que perſonne ſe mêle de nos differens : & quelque querelle que nous puiſſions avoir enſemble, je ne ſçauray gueres de gré à ceux qui ſe mettront en devoir de nous ſeparer. Cette réponſe fiere fut remarquée de tout le monde : & la Reyne qui la ſentit mieux que perſonne, fut celle qui fit moins de ſemblant de l'avoir entenduë ; & changea auſſi-tôt de diſcours. Le lendemain Zelide partit de grand matin, ſans qu'Alcidalis pût parler à elle : & laiſſant le Prince dans une triſteſſe mortelle, elle étoit en cela plus malheureuſe que luy ; puis qu'outre qu'elle en ſentoit une pareille, elle avoit de ſur plus la peine de la cacher, & d'être obligée de rire devant le monde, lors qu'elle pleuroit dans l'ame des larmes de ſang.

De tant de déplaiſirs que l'Amour traîne avec ſoy, l'abſence eſt un des plus ſenſibles. Il y a bien quelques douleurs aiguës, comme celle de la jalouſie, qui percent & poignent davantage. Mais il n'y en a point de ſi peſante & de ſi dure à ſupporter, ni qui accable tellement toute ſorte de vigueur. La premiere choſe que fit Alcidalis aprés avoir veu monter Zelide en carroſſe, & l'avoir conduite de veuë autant qu'il pût ; ce fut

de

de se retirer seul en sa chambre : & là, aprés s'être enfermé, il se jetta sur son lit, où fondant en larmes & en soûpirs, il fit les mêmes regrets, que si Zelide eût été morte, & non pas absente. De quoy vous plaignez-vous Alcidalis? vous avez joüy paisiblement toute vôtre vie de la veuë de Zelide : & vous ne sçauriez souffrir huit jours d'absence ! l'Amour a accoûtumé de prêter toutes ses joyes à grosses usures. Il se fait payer de tout à point nommé : & ce n'est pas son ordinaire, de laisser si long-temps en repos ceux qui luy doivent. Vous étes un de ceux qu'il a traittez le plus favorablement. Reservez donc ces larmes à une autre occasion, où elles seront mieux employées. Il viendra bien-tôt un temps, où vous aurez plus de raison de vous plaindre : & le jour s'aproche, que Zelide & vous serez bien plus cruellement separez, & sans esperance de vous revoir jamais. Il passa tout ce jour, sans voir personne : & les autres suivans sans parler à qui que ce fûst ; si ce n'étoit lors qu'il alloit voir le Roy, & qu'il ne pouvoit éviter de luy répondre. Encore étoit-ce avec tant de langueur, & ses paroles sortoient avec tant de peine, que l'on voyoit bien que son ame étoit bien loin de luy. Enfin, aprés avoir passé huit jours dans toutes les tristesses, & les impatiences du monde : il creut être a la fin de sa vie, & qu'il y avoit mille ans qu'il n'avoit veu Zelide. De sorte qu'un soir qu'il étoit tout seul dans sa chambre, à entretenir ses pensées ; sans prendre conseil que de ses desirs & de ses inquietudes, il resolut d'aller où étoit Zelide : & puisque de ne la point voir il prevoyoit sa mort infaillible ; il creut qu'il ne luy pouvoit arriver pis que de l'aller voir, & s'approcher du lieu où elle étoit.

Aprés que l'Hebre, qui eſt un des plus celebres Fleuves d'Eſpagne, a paſſé au long des murs de Saragoſſe; comme s'il n'y avoit plus rien digne de luy en Arragon, il prend le chemin de Catalogne; où ayant receu en paſſant beaucoup de petits ruiſſeaux pour entrer plus magnifiquement dans la Mer, il s'y va rendre enfin à demi-lieuë de Tortoſe. Toute la Terre qu'il arroſe eſt extrémement fertile & couverte d'arbres, & d'autant plus agreable, que le reſte du païs conſiſte en des plaines ſeches & nuës, ou en des montagnes toutes noires & brûlées de l'ardeur du Soleil. A quinze lieuës de ſon embouchure, il paſſe par une vallée, qui peut avoir deux lieuës de longueur & deux de large: & qui eſt ceinte d'un côté & d'autre de montagnes. En cét endroit, le Fleuve coule fort doucement par la rencontre de quelques rochers, qui à quatre lieuës plus bas s'oppoſent à ſon cours; & fait pluſieurs replis dans la plaine, ſe tournant d'un côté & d'autre, comme douteux du chemin qu'il doit prendre par les montagnes. Ses rivieres ſont extrémement ombragées & fleuries, & ſes eaux ſi claires & ſi nettes, qu'il n'y a pas un arbre ſur le rivage, ni même quaſi pas une fleur, qui ne s'y voye deux fois, & qui ne paroiſſe dans l'eau auſſi belle & auſſi diſtincte que ſur la terre. Les plantes ordinaires de ce païs ſont les Chênes verds, les Oliviers, & les Pins: & outre qu'il n'y fait quaſi jamais de froid, il n'y a gueres que de ces arbres qui ne le craignent point. Les monts de Catalogne tiennent toute la valée à l'abry des vents du Septentrion. De ſorte qu'en tout temps elle eſt couverte de verdure: & l'on n'y ſent jamais l'hyver, que l'on voit toûjours ſur les montagnes voiſines. C'étoit en ce Paradis, que Zelide faiſoit ſon

En-

Enfer ; & où étoit la maison où la Reyne l'avoit emmenée. L'on eût dit, que les Eaux, les Fleurs, & les Plantes s'étoient embellies par sa presence. Elle seule étoit triste parmy tant d'objets agreables ; & perdoit de jour en jour le lustre & la beauté, qu'elle sembloit donner à toutes choses. L'absence d'Alcidalis l'affligeoit extrémement. Mais sur tout les desseins de la Reyne la mettoient en peine : & son imagination luy representoit si bien tous les maux qui luy devoient arriver ; que souvent la crainte de ceux qui étoient à venir, luy ôtoit le sentiment des presens. Elle voyoit que ses biens, sa fortune & elle-même étoient au pouvoir de la Reyne ; & ce qu'elle sentoit davantage, qu'Alcidalis y étoit aussi : luy, qui luy étoit plus cher qu'elle-même, que ses biens, & que sa fortune. Elle consideroit, que l'affection du Prince n'étoit point mediocre : que son courage étoit trés-grand ; mais que son authorité étoit encore bien foible. Que l'on ne souffriroit pas qu'il méprisât la Comté de Barcelonne, que la Fortune luy offroit si heureusement avec la fille de la Reyne : pour prendre une Orpheline & une Etrangére, qui n'avoit de biens, de parens, ni de support, que de-là la Mer. Qu'il ne pourroit pas resister seul au Roy, & au Royaume. Que la Reyne gouvernoit absolument tous les deux. Que tant qu'ils avoient été enfans, tout le monde avoit approuvé leur affection : mais que personne n'approuveroit leur mariage & que quelques-uns la regardoient déja comme l'ennemie de l'état, & le flambeau qui devoit un jour mettre le feu dans la Maison Royale. Ces pensées, & d'autres semblables luy agitoient l'esprit de mille troubles. Tant loin qu'elle portât la veuë dans l'avenir, elle ne voyoit point de jour à ses esperances : & sans sçavoir dans ce laby-

labyrinthe quelle fin pourroient prendre ses avantures ; elle jugeoit bien qu'elles ne pouvoient en avoir d'heureuse. Un jour entre autres, qu'elle accompagnoit la Reyne, qui se promenoit dans un bois extrémement couvert, dont les allées alloient jusqu'à la prairie, qui servoit comme de bordure à la riviere ; elle fit en sorte, que suivie seulement d'une de ses filles, elle se separa du reste de la troupe ; &, ce qui n'étoit pas un petit soulagement pour elle, qu'elle se vit en liberté d'être triste & de la paroître. Se representant les fortunes de sa vie, songeant à ses disgraces passées, aux presentes, & à celles qui la menaçoient : ses réveries l'entretinrent si bien, que sans penser au chemin qu'elle avoit fait, elle se trouva sur le bord de l'Hebre, & en un endroit si agreable, qu'il eût pû divertir toute autre tristesse que la sienne. Le Soleil qui se couche dans l'Ocean vers cette contrée, & s'y fait voir plus beau qu'en pas un lieu du monde ; étoit à l'heure prét de se cacher dans ces nuées d'or & d'azur, dont il s'enveloppe quand il va voir les Nymphes de la Mer. Mais n'ayant rien veu depuis qu'il s'étoit levé de si beau que Zelide : il sembla que pour la voir plus long-temps, il se hâtât moins de tomber dans les flots : & il jetta tant d'or sur toutes les feuilles des arbres, & sur toutes les ondes du Fleuve, que ses rayons sembloient se rallumer pour continuër le jour en faveur de cette Princesse, l'environnant de telle sorte, & s'accordant si bien avec le reste de sa beauté, que l'on pouvoit douter, si ces rayons étoient ceux du Soleil, ou ceux de Zelide. Les charmes de ce lieu delicieux, la douceur de l'air, & le plaisir qu'elle prenoit à estre seule : la convierent à continuër sa promenade dans la prairie. Aprés s'y être arrêtée quelque temps, elle reprenoit déja son chemin

min pour aller trouver la Reyne : quand le bruit d'un cor, qui sembloit ne venir pas de fort loin, luy fit tourner la tête vers la montagne prochaine : où ayant quelque temps arrêté la veuë, elle vit, ce luy sembla, deux hommes embrassez ensemble, qui rouloient du haut d'une roche : & qui ayant été arrêtez par quelques ronces en un endroit où elle étoit moins droite ; elle apperceût que ce qu'elle avoit creu être deux hommes, étoit un homme & un Ours, le plus grand qu'on ait jamais veu, qui luttoient ensemble : mais avec le desavantage qu'on se peut imaginer dans un combat si inégal. Au même temps, elle vit à peu prés au même endroit de la montagne, d'où l'autre étoit tombé, un jeune Cavalier avantageusement monté, portant un cor en écharpe, & un javelot en la main : qui s'étant arrête, & voyant le peril, où étoit celuy qui sembloit être de sa troupe, poussa son cheval vers luy, ou pour mieux dire, se precipita en bas de la montagne. Cependant la force du cheval fut telle, ou l'adresse du Cavalier, ou la fortune de tous les deux : que, comme s'il eût couru en une pleine campagne, il se trouva sans aucun mal auprés de l'Ours ; & luy porta si avant dans les entrailles le javelot qu'il tenoit en la main, qu'en même temps il perdit la vie & sa prise. Tout cela neantmoins de fondre du haut de la montagne, de tuer la bête, & de delivrer son amy, se fit si fort en un instant : que l'on peut dire que la foudre ne tombe pas plus vîte, & ne fait pas son effet plus promptement. Il déplut à Zelide, qu'un autre qu'Alcidalis, eût fait ce coup-là : & elle fut fâchée, d'avoir veu en un autre que luy, quelque chose qui luy pût plaire. Mais le Cavalier prenant son chemin vers elle ; & ayant poussé son cheval dans le Fleuve qu'il passa à gué, elle

commença à douter, si ce n'étoit pas luy-même. Et comme il fut plus prés, ayant achevé de le reconnoître mais ne s'en pouvant asseurer: elle se retourna vers sa Demoiselle, & luy demanda, si elle connoissoit ce Cavalier. Madame, ce luy dit-elle, lors qu'il étoit plus loin, nous le devions reconnoître par ce qu'il avoit fait: mais maintenant nous voyons que c'est le Prince. Il étoit à cette heure-là à vingt pas d'elles. L'étonnement, la crainte, & la joye vinrent si à coup tout ensemble dans l'esprit de Zelide, qu'à cét abord elle ne trouva point de paroles pour les premiers complimens. Le Prince qui s'étoit preparé à cette rencontre, quoy qu'avec beaucoup d'émotion de son côté, fut plus asseuré qu'elle; & luy dit: Quand je n'eusse point sceu, Madame, que c'étoit icy le lieu où vous étiez; à voir ces prairies si vertes & si fleuriez, & ces rives si belles & ombragées, il êtoit aisé de deviner, que Zelide n'en étoit pas loin. Il n'y avoit que vous qui pussiez faire naître tant de fleurs en un pays si desert: & qui sceussiez faire ce miracle dans les montagnes de Catalogne. Monsieur, luy dit Zelide, qui avoit eu le loisir de se rasseurer un peu, vous étes ingrat envers l'Hebre, sur les bords duquel vous étes, & qui semble s'être baissé tout expres pour favoriser vôtre passage; de me donner une gloire qui est deuë à la fertilité de ses ondes: qui arrosent & embrassent cette vallée avec tant de soin, que, quand vous aurez bien consideré la beauté de ces prés, de ces bois & de ce parc, dans lequel nous allons entrer; vous avoüerez, que les Palais de Saragosse, & les magnificences des Roys Mores peuvent estre quelquefois laissez pour cette solitude. Mais aprés tout cela, je vous asseure, Monsieur, luy dit-elle, en

soûriant, que nous n'avons encore rien veu dans ce valon de si beau, que ce que vous nous avez fait voir sur cette montagne. Et moy, luy dit le Prince, qui vouloit changer ce discours: je vous jure que quand de cette montagne on découvriroît toute la Terre, on n'y verroit rien de si beau, que ce que vous nous faites voir dans ce valon. Cependant ils avoient repris le chemin du bois où étoit la Reyne: & la fille qui les suivoit étant un peu demeurée derriere, Zelide baissant la voix, luy dit: Monsier, vous venez de faire deux choses bien pleines de hardiesse, l'une de vous être precipité de ces Roches en bas, pour combattre un animal si sauvage; & l'autre, d'être venu voir la Reyne en un temps, où elle vous attendoit si peu. Madame, répondit Alcidalis, j'eusse eu beaucoup plus de hardiesse de demeurer à Saragosse. Car c'eût été de pied ferme attendre la mort, que je ne pouvois éviter, si j'eusse été plus longtemps sans vous voir. De sorte que ce qui vous semble une temerité, est plûtôt quelque defaut de courage: puisque je suis venu icy pour eviter un peril bien plus grand, que les deux où vous dites que je me suis mis. Je ne l'eusse pas creu ainsi, luy dit elle: & pour moy, je vous avouë, que je n'eusse pas osé combattre l'Ours; & que j'oserois aussi peu déplaire à la Reyne. Mais j'aurois, ce mesemble, assez de courage, pour souffrir une absence. Pour sçavoir ce que c'est qu'une absence, repliqua Alcidalis, il faut sçavoir ce que c'est qu'affection: & vous ne sçauriez être en cette peine, vous, Madame, qui ne devez aymer que vous même; qui portez toûjours où vous étes, tout ce qu'il y a d'aymable au monde. Alcidalis, répondit Zelide, vous ne croyez pas ce que vous venez de dire; & si

vous me penſiez ſi ingrate, & ſi vaine, que de ne pouvoir aymer que moy même ; vous n'auriez pas tant d'impatience de me revoir. Mais afin que vous en ſoyez éclaircy davantage, écoutez-moy : & me donnez loiſir de vous faire la réponſe que je vous promis en partant de Saragoſſe. Et pource qu'en diſant cela, elle ſe ſentit rougir extrémement, & vit qu'il y avoit pris garde; elle commença ainſi. La couleur qui me monte au viſage, me vient plûtôt de ce que je vais dire une choſe que je n'ay point accoûtumée ; que de la penſée que j'aye de rien faire en cela contre mon devoir. Je ne ſçay, ſi c'eſt toûjours une honte à une fille de confeſſer qu'elle aymé. Mais je ſçay bien que s'il y en a quelqu'une qui puiſſe être excuſable, c'eſt moy plus que pas une autre. Je ne diray point que les Etoilles m'ayent fait violence, ou que vos qualitez m'y ayent obligée. C'eſt un pretexte, dont toutes les autres ſe peuvent couvrir : & j'allegueray ſeulement ce qui eſt de particulier pour ma deffenſe. Devant que de ſçavoir qu'il ne falloit pas aymer, je vous ay connu aimable, Alcidalis : & j'avois receu vôtre affection en un temps, où je ne pouvois pas connoître ces loix, qui defendent à nôtre ſexe d'en recevoir. On ne me peut pas blâmer d'avoir donné entrée à une paſſion, que je puis dire avoir trouvée en mon ame, & non pas que je l'y aye receuë ; & qui y eſt tellement de tout temps, que je ne me puis non plus ſouvenir de ſa naiſſance, que de la mienne. Le premier ſentiment que j'ay eu dans le monde, a eſté celuy qui m'a touché pour vous : & l'Amour propre, que nous ſentons ſi-tôt, & qui eſt ſi naturel à tout le monde, eſt venu en moy plus tard que l'amitié que je vous porte. Ma raiſon qui n'a paru que long-

temps

temps aprés, l'y a trouvée si bien établie, qu'elle a creu, que c'étoit une partie de moy-mesme: & de plus, elle luy a semblé si innocente, & si juste, qu'elle s'est employée à la fortifier, plûtôt qu'à la détruire. Je dis tout cecy, pour m'excuser envers vous, & envers moy-mesme; & vous faire voir, que l'ame la plus forte, & la plus juste du monde eût été prise comme la mienne. Si donc vous étes bien-aise, que je vous ayme; ne m'en sçachez point de gré. Mais remerciez en les Dieux qui l'ont voulu: & si vous m'étes obligé de quelque chose: que ce soit de ce que j'ay bien voulu vous le dire. Si je n'avois pas assez de force, pour éteindre l'affection que j'ay pour vous, j'en avois assez pour la cacher; & il étoit en ma puissance de la dissimuler toute ma vie; ou comme font celles de mon sexe, de vous la témoigner peu à peu, aprés vous l'avoir fait desirer long-temps. Mais si elle étoit déraisonnable & indigne de vous, [illegible] de moy: il ne seroit jamais tems de vous la découvrir: & si au contraire, elle est telle que je la doi avoir pour estre digne d'Alcidalis, & de Zelide; pour quoy ne vous pas donner dés cette heure la joye de la connoître, & d'en estre asseuré? Je vous le dis donc, Alcidalis, je vous ayme: & quoy que je le die avec rougeur, je vous le dis pourtant sans honte; je reçoi de bon cœur cette ame que vous dites que vous m'avez donnée. Pour ce qui est de la Couronne que vous me promettez avec elle, la Fortune en disposera. Je fais bien plus d'état de ce que vous m'avez donné, que de tout ce qu'elle me peut offrir: & j'estime bien davantage vôtre cœur, que vôtre Royaume. Je suis bien-aise de voir, qu'il n'y ait pas une qualité en vous qui ne soit Royalle. Mais je voudrois que vôtre naissance ne le

ſût point. Cette Couronne, que vous me promettez comme le comble de ma felicité, ſera la cauſe de tous mes mal-heurs : & pour m'ôter ce que j'eſtime le moins en vous, on fera toutes ſortes d'efforts de m'en ravir le reſte. Je voy dés cette heure, mais d'une veuë aſſeurée, tous les déplaiſirs qui me menacent. Je ſçay, que vôtre affection me donnera la hayne de tous les autres; & que pour me vouloir beaucoup de bien, vous me ferez beaucoup de mal. Mais une perſonne, qui avec le cœur de Zelide, a encore celuy d'Alcidalis, ne doit rien craindre. Je reſiſteray à tout, avec une reſolution qui vous étonnera : & puiſque le Ciel a voulu que j'euſſe une affection; je l'accompagneray de tant de conſtance, de force, & de vertu, que ce qui eſt d'ordinaire blâmé en celles de nôtre ſexe, ſera [illegible] de loüange. [illegible], qui dés que Zelide commença à parler, [illegible] tranſy de crainte, comme un homme qui aloit entendre l'arrêt de ſa vie, ou de ſa mort: entendant de quelle ſorte elle luy parloit, & voyant que c'étoit beaucoup plus favorablement qu'il n'eût oſé ſouhaiter, n'oſoit preſque croire à ſes oreilles. Mais enfin, s'eſtant raſſeuré; & voyant qu'il ne ſe trompoit pas: il ſe trouva dans un tel raviſſement, qu'il fut long-temps ſans rien dire; & ne pût trouver des paroles pour la remercier. A la verité, il n'y en avoit point pour cela: & c'étoit un effet du trouble, où il ſe trouvoit, que de ſe mettre en peine d'en chercher. Il luy répondit bien mieux par ſon ſilence, & par les larmes de joye qu'il répandoit en la regardant. Mais ayant tourné dans une autre allée: & voyant qu'ils étoient hors de la veuë de celle qui les ſuivoit : il mit un genou en terre. Et comme il commençoit à vouloir parler, il

vit

vit paroître la Reyne à l'autre bout ; qui ayant sceu l'arrivée d'Alcidalis, venoit pour le recevoir. L'allée n'étoit pas si longue, que d'un bout à l'autre on ne pût voir distinctement tout ce qui s'y faisoit. Alcidalis se leva le plus promptement qu'il put : & Zelide troublée extrémement de cette rencontre, luy dit ; Monsieur, il vous coûte bien cher, d'avoir fait une humilité que vous ne deviez pas ; & voicy un commencement pour voir bien-tôt reüssir mes propheties. Madame, répondit Alcidalis, je ne puis rien craindre, puisque vous étes pour moy : & nous serons plus forts que tout le reste du monde, tant que nous serons ensemble. C'est pour cela, repliqua-t-elle, Monsieur, que l'on trouvera bien-tôt le moyen de nous separer. Ils disoient tout cela avec l'action dont on a accoûtumé de dire les choses indifferentes ; & tenant toûjours la veuë attachée sur la troupe, qui venoit devant eux. La Reyne étoit déja fort avancée : & comme Alcidalis fut prés d'elle, elle le receut avec un visage si ouvert & si riant, que Zelide ne luy eût pas pû faire meilleur. Aprés que les premiers complimens furent achevez ; & que le Prince eut dit, que la chasse l'ayant amené jusqu'a sept ou huit lieuës de sa maison, il avoit creu être obligé de luy venir baiser les mains : la Reyne témoigna de sçavoir beaucoup de gré à la Fortune, de l'avoir conduit chez-elle. Mais, Monsieur, lui dit-elle, je croy que vous étes déja payé de la peine que vous avez prise en cela. Car il est à croire, que la grace que Zelide vous a accordée à cette heure, n'est pas mediocre : puisque vous avez été obligé, pour l'en remercier, de vous mettre à genoux devant elle, comme nous avons veu. Et certes, au commencement cela a fait que je vous ay méconnu, & que j'ay crû, que c'étoit un des

vôtres. Mais je ſuis bien-aiſe, que ce ne ſoit pas un autre que vous qui ait eu ce contentement. Dites nous, je vous prie, quel il eſt; & ce quelle vous a promis ou donné; afin que j'y prenne part, ou que je l'en remercie avec vous. Zelide ne rougit point, pource que depuis le diſcours qu'elle avoit eu avec Alcidalis, elle n'avoit point derougi. Et craignant qu'il ne ſe pût pas bien déméler de ce diſcours: comme dans ces ſurpriſes, les eſprits des femmes ſont plus prompts; elle s'avança de repondre pour luy, & dit: Je demandois, Madame, à Alcidalis des nouvelles de Saragoſſe; & luy, qui devoit ſonger ſansdoute à ſa Chaſſe, ne m'a pas répondu. Et luy ayant réproché ſa réverie & ſon ſilence, il à mis un genoul en terre pour me ſatisfaire: & a creu avec une civilité dereglée, & hors de meſure, reparer le peu de conte qu'il avoit fait de me répondre. C'eſt être bien civil, dit froidement la Reyne: & pource que vous craignez, continua-t-elle, que le Prince ne révât encore, vous vous étes avancée de répondre pour luy. Zelide commençoit à ſe deffaire, voyant que la Reyne la preſſoit ſi fort: & croyoit que ne pouvant plus cacher la hayne qu'elle avoit contr'elle, elle alloit éclater, & la témoigner devant tout le monde. Mais Alcidalis voyant la peine où elle étoit, vint à ſon ſecours, comme elle étoit venuë au ſien; & rompit, en ſe mettant ſur le diſcours de ſa Chaſſe. La joye extréme qu'il avoit des paroles que luy avoit dites Zelide, fit qu'il entretint tout ce jour la Reyne avec une complaiſance merveilleuſe: & qu'il parla à ſa fille plus ſoigneuſement qu'il n'avoit jamais fait. Mais ces deux jeunes perſonnes, n'étoient pas aſſez fines pour la tromper. Elle remarqua auſſi-tôt ce changement, par la gayeté d'Alcidalis: & l'aſſiduité extraordinaire

naire qu'il rendoit auprés de sa fille, luy fit juger qu'il devoit être content, & asseuré de Zelide. Elle vit donc par là, qu'il n'y avoit plus de temps à perdre: & prit dés ce jour, la resolution qui coûta depuis tant de larmes & de peines à ces deux Amans. Preparez-vous, Alcidalis, aux malheurs dont vous étes menacé: & prenez ce contentement que vous avec receu aujourd'huy, comme une derniere main que la Fortune vous a laissé tirer. N'attendez plus d'amitie d'elle: & contentez-vous de celle de Zelide. Le Prince partit le lendemain pour aller à Saragosse. Et la Reyne, sans la presence de laquelle on ne pouvoit rien faire, fut contrainte d'y aller huit jours aprés. Alcidalis avoit souffert cette absence plus patiemment que l'autre; ayant eu cette fois-là des pensées si douces & si agreables, qu'avec elles il ne pouvoit être que bien-heureux. Mais comme un beau jour est toûjours plus beau que la plus belle nuit; & comme il n'y a point de contentement parfait dans les tenebres: il sembla que la presence de Zelide luy rapportât une nouvelle joye dans l'ame, & redonnât une autre force aux plaisirs, que sans elle il ne pouvoit pas goûter bien entiers. Ils passerent ainsi quelques mois, avec tant de repos, & un contentement si extréme, & si parfait, que de-la seulement il étoit aisé de juger, qu'il ne dureroit pas long-têms: & que certe grande bonace, seroit suivie d'une tempête extraordinaire. La satisfaction & l'asseurance qu'avoit Alcidalis, le faisoit vivre avec plus de discretion qu'il n'avoit fait, & avec plus de crainte de déplaire à la Reyne. Il servoit sa fille avec beaucoup plus de soin. Il parloit à Zelide moins que de coûtume: & se contentoit de la liberté de la voir. Elle aussi, qui dés son enfance avoit été serieuse, commença à

l'être davantage, à parler au Prince avec plus de respect; à luy donner moins d'occasion d'être auprés d'elle; & à craindre davantage que l'on imaginât quelque chose de leur affection. Mais cette discretion, comme la plûpart de celles des Amans, étoit venuë trop tard. La Reyne ne se laissoit pas abuser par là; & avec beaucoup de soin, de secret, & de diligence, donnoit ordre à executer les desseins qu'elle avoit projettez. Comme ceux qui sont dans une place, que l'on mine secrettement, ont pour l'ordinaire plus de crainte de tous les autres perils, que de celuy qui les va perdre; & demeurent en repos, tandis que l'on creuse leur tombeau, & que l'on prepare sourdement la mine qui les doit accabler en un moment: ainsi ces deux Amans; ne se doutans point de la trahison qu'on leur tramoit, étoient dans une profonde tranquillité; & si la mauvaise volonté de la Reyne leur faisoit apprehender quelque infortune, ils ne se l'imaginoient, ni si grande, ni si presente, ni de la sorte qu'elle devoit arriver. A cette heure vont paroître les infortunes de Zelide & d'Alcidalis. Icy ont leur commencement des malheurs, qui semblent ne devoir jamais avoir de fin; & des avantures si étranges & si mélées, que s'il est peu croyable qu'elles soient arrivées, il n'est pas moins difficile de croire, que l'on ait pû les inventer, & qu'elles ne soient que des effects de l'imagination.

Il sembla à la Fortune, que l'Arragon & la Catalogne étoient un trop petit Theatre, pour representer la plus belle piece qu'elle ait jamais joüée dans le Monde. Elle en voulut prendre un plus spacieux. Et changeant tout à coup la face de celuy qui a paru: au lieu qu'elle ne nous y a fait voir jusqu'icy, que Saragosse, &

Barcelonne, des montagnes, des prairies, des chasses, & des promenoirs; elle va faire paroître à nos yeux, la Mer, l'Europe, & l'Afrique, des personnes inconnuës, des Peuples qu'à peine avons-nous jamais oüy nommer, des Vaisseaux pillez & brûlez, des duels, & des batailles, & ce qui est de plus étrange, en un même têms, & en un même sujet, des fers, & des Couronnes.

Quatre mois aprés que la Reyne fut revenuë de Catalogne, elle prit occasion sur le commencement du Printems, d'y retourner; & ne l'ayant fait sçavoir qu'un jour devant; Alcidalis & Zelide furent tellement surpris, qu'à peine eurent-ils le loisir de se dire adieu. Et comme le Prince lui témoignoit le regret qu'il avoit de son départ, elle lui dit: Monsieur, souvenez vous de ce que vous me dites en Catalogne, qu'il n'y avoit rien dans le Monde, que vous pussiez craindre, tant que je serois pour vous. Nous aurons d'autres malheurs à souffrir plus grands que celuy-cy. Mais dans tous vos maux, souvenez vous toûjours, que vous ne pouvez être malheureux, étant asseuré que je vous ayme. Vous n'en sçauriez douter, puisque je vous le dis: & si cela n'est assez, recevez cette bague, qu'en presence des Dieux je vous donne avec mon cœur. Alcidalis la prit: & aprés lui en avoir donné une autre avec les mêmes paroles; ils se separerent, n'osant pas demeurer plus-long-têms ensemble. La Reyne partit le lendemain, & n'ayant demeuré qu'un jour chez elle, elle feignit d'avoir receu des nouvelles de Barcelonne, qui l'obligeoient d'y faire un tour. Elle laissa donc là sa fille, avec une partie de son train; & emmenant Zelide avec elle; ils arriverent en cette belle ville, qui non moins pour la beauté

de ſon aſſiette, que pour la fertilité de ſa côte, eſt une des plus celebres d'Eſpagne. Zelide étonnée, que la Reyne n'ayant pas amené ſa fille, elle ne l'eût pas laiſſée auprés d'elle: & avoit bien remarqué cette nouveauté, & jugé, que cela ſe devoit faire pour quelque raiſon. Mais de quelque côté qu'elle jettât la veuë, elle ne ſe pouvoit rien imaginer: & ne voyant pas quelle choſe elle avoit particulierement à craindre, elle les craignoit toutes. La Reyne ayant employé le reſte du jour, qu'elle étoit arrivée, à voir les magnificences que l'on fit à ſa reception; donna le jour ſuivant aux affaires, que l'on croyoit qui l'avoient amenée.

Le lendemain, comme on luy dit à ſon lever, qu'un vaiſſeau qui portoit ſon nom, & qu'elle avoit fait faire, il n'y avoit que ſix mois, étoit entré cette nuit-là même dans le port: elle dit qu'elle vouloit l'aller voir à l'heure même. Il y a d'ordinaire cent vaiſſeaux dans le port de Barcelonne, qui dés que la Reyne parut, firent une ſalve de toute leur artillerie: De ſorte que d'abord on ne vit que du feu, & de la fumée, dont les vaiſſeaux entourez comme d'une nuée épaiſſe, ne pouvoient être apperceus. Mais ils ſe firent bien-tôt entendre, non ſeulement par la bouche de pluſieurs canons, mais encore par une infinité de trompettes, de fiffres & de hautbois: & la fumée peu à peu venant à ſe diſſiper, on vit paroître une infinité de mats, de voiles, de cordages, de banderolles, & toute cette pompe de la Mer, qui eſt ſi agreable à voir, lors que l'on ne la voit que du rivage. Ces fêtes, & ces magnificences, & la veuë de cet Element, qui pour la premiere fois arrête avec quelque admiration les yeux & l'eſprit de tous ceux qui le voyent ne pouvoit divertir Zelide. Le cœur luy diſoit, que

que les malheurs qu'elle avoit preveus de si loin, commençoient à la talonner : & de toutes parts elle craignoit des embûches. La Reyne étant sur le bord de la Mer, se mit dans un esquif, pour voir le vaisseau dans lequel elle disoit qu'elle vouloit entrer : & ayant dit à Zelide qu'elle la suivît, & ne menant que trois autres personnes avec elle, elle defendit à tous les autres de la suivre. Elle trouva dans le vaisseau le Capitaine, & sa femme, qui s'étoient preparez en quelque sorte pour la recevoir. Et aprés avoir veu legerement le vaisseau; elle s'enferma avec eux seuls dans la chambre de poupe. Cela augmenta les soupçons de Zelide : & ayant les larmes aux yeux elle les tourna vers la terre d'Espagne ; & commença à douter si elle y retourneroit jamais. Aprés une heure de têms, le Capitaine & sa femme sortirent ; & dirent à Zelide, que la Reyne la demandoit. Tout le sang à cette heure-là, se glaça dans ses veines : & elle la fut trouver si tremblante, si pâle, & si deffaite, qu'elle eût fait pitié à toute autre, tant elle étoit méconnoissable. La Reyne, aprés avoir dit qu'elle fermât la porte, luy parla ainsi.

Quoy qu'il ait long-temps, Zelide, que nous perdîmes ensemble, vous la meilleure mere du monde, & moy la meilleure amie : l'affection que j'avois pour elle, ne se perdra jamais en moy, ni la memoire des dernieres paroles, avec lesquelles elle me pria d'avoir toûjours grand soin de vous. Quand cette consideration ne m'y engageroit pas, vôtre beauté, vôtre esprit, & vôtre sagesse m'y auroient obligée. Et vous ayant nourrie si long-temps, & ayant trouvé en vous, encore avec plus d'éclat, toutes les qualitez qui luy firent gagner mon affection ; je ne serois pas raisonnable, si je n'en avois pour vous, autant que

que pour elle. Auſſi puis-je dire, qu'en cela j'ay fait plus qu'elle ne m'avoit demandé. Elle me pria, que je vous aymaſſe comme ſa fille : & je vous ay toûjours aymée comme la mienne. Celle que le Ciel m'a donnée ſeule au monde, perdit le titre d'unique, dés le jour que vous vintes avec moy. J'ay eu la méme affection, & la même tendreſſe pour vous, que pour elle : & je vous ay toûjours conſiderées l'une & l'autre, comme étant également toutes deux à moy. Cela étant, & pas une de vos actions, ni de toutes les choſes qui vous regardent, ne m'ayant été indifferentes : vous pouvez croire, qu'il eſt difficile, que je n'aye point eu quelque connoiſſance de la paſſion, que vôtre beauté, ſans vôtre conſentement, a fait naître dans l'eſprit d'Alcidalis : & qu'auſſi bien que vous, je n'aye été beaucoup de fois en peine, du tort que cela vous pouvoit faire. Vous ſçavez quelle aſſeurance il y a aux paroles des perſonnes de ſon âge, & de ſa condition, qui ont également le privilege de tromper, & de ſe dédire. Et je vous fais juge, s'il eſt poſſible que l'affection qu'il a pour vous, vous ſoit jamais avantageuſe. Vous voyez auſſi-bien que moy toutes les raiſons qui ne le permettent pas. Vous étes aſſez habile, pour ne l'avoir point eſperé : & quand il ſeroit en ſon pouvoir & au vôtre, vous étes aſſez juſte, & aſſez reconnoiſſante, pour ne le pas deſirer. Je connoi vôtre vertu, Zelide, & je ſçay qu'il n'y a rien au Monde qui luy puiſſe faire courre de hazard. Mais quelque grande qu'elle ſoit, vous ne pouviez ôter au Prince les occaſions de vous voir ; ni aux autres de parler de vous. Tout ce que vôtre vertu pouvoit en cela, c'étoit d'empêcher le mal : mais elle ne pouvoit empêcher le bruit : & je ſçay de quel prejudice eſt ce bruit aux perſonnes de vôtre ſexe ; & particulie-

rement

rement quel déplaiſir cela donne à celles qui ſont auſſi ſages, & auſſi glorieuſes que vous. J'ay donc creu que c'étoit à moy à vous tirer de cette peine ; & qu'il étoit temps d'accomplir les promeſſes que j'avois faites à vôtre mere. Le Duc de Tarente eſt un Prince ſage, vertueux, & habile, eſtimé de tous ſes voiſins, & un des grands Seigneurs d'Italie. Celuy-là par ſes lettres & par ſes Ambaſſadeurs, me témoigne il y a long-tems, une grande paſſion pour vous: & je ne vous en ay point voulu donner la connoiſſance, que la choſe ne fût aſſeurée, & en état d'être executée. Aujourd'huy j'apprens qu'il vous attend, Zelide, pour vous donner la poſſeſſion de ſes Etats & de ſa perſonne. Il n'y a que quinze jours, que celuy qui commande ce vaiſſeau l'a laiſſé, & luy a promis de ma part de vous mener dans autant de têms, au lieu où il vous doit recevoir. La diligence & le ſecret, pour des raiſons que je ne vous puis dire encore, ſont ſi importans en cette affaire, qu'il eſt neceſſaire que vous partiez à ce moment ; & je n'ay pû vous en donner plûtôt avis, ni vous envoyer avec plus de train. Je ne doute point, que vôtre bon naturel ne vous donne à cette heure quelque reſſentiment de nous quitter. Mais quoi que nous ſoyons ſeparées de la Mer, nos affections n'en ſeront pas moins unies : & j'eſpere que vous nous viendrez voir un jour en Eſpagne, avec plus de magnificence & de gayeté que vous n'en ſortez. Enfin vous devez être bien-aiſe de retourner en un pays, où vous retrouverez vos biens, vos parens, & le lieu de vôtre naiſſance. Mais quand ce ne ſeroit pas vôtre volonté: c'eſt la mienne. Outre le pouvoir que ma qualité me donne ſur vous, j'ay encore, pour vôtre regard, celle de mere, qui me donne plus d'authorité. Conſentez donc, & vous accordez vo-

volontairement à une chose, qui, outre qu'elle est juste, est pareillement necessaire : & en obïssant volontiers à ce que je vous conseille, & à ce que je vous commande tout ensemble ; faites paroître la modestie que vous vous devez à vous, & le respect que vous me devez à moy. En achevant ces paroles elle l'embrassa : & feignant de ne vouloir pas faire un plus long adieu, de peur de s'attendrir, & de s'affliger trop, elle sortit en même tems de la chambre.

La tristesse, le depit, la honte, le colere, & l'excés de son malheur accablerent tellement l'ame de Zelide, que sans pouvoir dire une parole, ny faire un pas, elle demeura en l'état, où la Reyne l'avoit laissée & ce fut certes le meilleur où elle se trouva, de long-têms aprés, puisqu'il est vray, qu'à ce premier choc elle ne sentit rien. Toutes nos puissances sont si foibles & si limitées, que nous ne sommes capables que des choses mediocres : & comme une grande lumiere nous aveugle, & qu'un grand bruit nous assourdit ; les grandes douleurs, non plus que les grandes joyes ne se sentent point. Aprés avoir été ainsi sans mouvement l'espace d'un quart d'heure ; comme enfin ses esprits accablés d'abord sous une si soudaine ruïne de toutes choses commencerent à revenir, qu'elle jugea qu'il n'y auroit jamais de remede à son mal, si elle n'en trouvoit en cét instant, elle sortit de la chambre, dans le dessein de s'aller jetter aux pieds de la Reyne ; & voir s'il n'y avoit point quelque esperance de fléchir son esprit. Mais comme on luy eût dit qu'il y avoit long-têms qu'elle n'y étoit plus ; & qu'elle eût veu que le vaisseau étoit déja si avant en mer, qu'à peine on voyoit paroître les pointes des Tours de Barcelonne : alors elle jetta sa veuë de ce côté-là, & sa pensée sur ce

qu'el-

qu'elle y laiſſoit : & ayant ainſi révé quelque têms, tout à coup elle prit une reſolution qui ſembla l'avoir miſe en repos. Puis ſe tournant avec un viſage plus ſerein vers ceux qu'il accompagnoient, elle leur dit quelques paroles, & témoignant d'avoir receu les conſolations qu'ils luy donnoient, elle s'alla mettre au lit, & les pria qu'on la laiſſât repoſer. Miſerable Alcidalis, tu contes à preſent tous les momens qui paſſent : & quand tu ſonges que de huit jours tu ne verras Zelide, ce terme te paroît infini. Cependant elle s'éloigne de toy pour pluſieurs années. Dans peu de jours la Mer ſera entre toy & elle. Le vent emporte toute ta joye, & toutes tes eſperances : & va mettre au pouvoir d'un autre le ſeul bien que tu deſires au monde, & le ſeul qui y ſoit digne de toy. La crainte & l'eſperance ſont deux vents de nôtre ame, qui ne ceſſent quaſi jamais : & il n'y a guéres de tempêtes en elle, quand l'un des deux ne l'agite pas. Le preſent n'étant jamais qu'un point, ne nous ſeroit quaſi pas conſiderable, ſi l'une ou l'autre de ces deux paſſions ne nous faiſoit encore ſentir l'avenir. Zelide creut que la Fortune l'avoit miſe dans un état, où il n'étoit plus en ſa puiſſance de la ſecourir ni de luy nuire. Ainſi elle étoit dans cette funeſte tranquilité, où ſont ceux qui ne craignent & n'éſperent plus rien, & qui s'attendent de finir leurs maux en achevant leur vie : & parmy tant d'infortunes elle n'avoit pas au moins le travail de chercher des remedes, qui eſt une des plus grandes peines des malheureux. Etant bien reſoluë de ce qu'elle avoit à faire, & ſçachant à peu prés le têms, que pouvoient encore durer ſes malheurs : elle paſſa la nuit à penſer au ſentiment qu'auroit Alcidalis, & de quelle ſorte il vivroit aprés ſa perte

perte. Et quoy qu'elle eût un extréme regret de se separer de luy; au milieu de tous ses maux, elle étoit flattée de quelque plaisir, quand elle songeoit à l'insigne preuve qu'elle luy alloit donner de son affection & de son courage. Le Capitaine du vaisseau & sa femme, outre qu'ils aymoient & honoroient Zelide pour l'avoir veuë à la Cour; en avoient encore plus de soin, à cause qu'elle étoit sous leur conduite. Dés qu'ils creurent, qu'elle étoit éveillée; ils entrerent dans sa chambre: & luy ayant demandé si elle ne vouloit pas manger, elle leur répondit, que non seulement elle ne mangeroit point, mais qu'elle ne mangeroit plus. Ils demeurerent fort étonnez de cette réponse: & jugerent, qu'elle étoit retombée dans la tristesse du jour precedent: & qu'il luy falloit donner du têms pour la passer. Mais au bout de quelques heures, voyant qu'elle n'appelloit personne, ils retournerent, & employerent toutes sortes de paroles & de prieres pour luy persuader de manger. A tout cela elle repondit avec un silence opiniâtre, & une mine si froide, & si resoluë, qu'il ne sembloit pas seulement qu'elle les oüît. Ils sortirent donc pour la seconde fois, extrémement affligez; & commencerent de craindre quelque fin tragique de cette étrange resolution. La nuit venuë, ils retournerent: & avec une niece qu'ils avoient de l'âge de Zelide, ils se mirent à genoux à l'entour de son lit; la conjurerent par toutes choses; & la prierent d'avoir soin de sa vie avec autant de larmes: que si c'eût été la leur qu'ils luy eussent demandée. Ils ne purent pourtant avoir de réponse: & se retirent enfin pour ne luy point ôter le repos, qui sembloit être le seul bien qui luy étoit demeuré. Trois jours se passerent, sans que prieres, larmes, remontrances peussent émouvoir le cœur de

de Zelide, ny l'obliger seulement à dire une parole. Enfin le quatriéme jour, ces bonnes gens avec leur niece furent pour faire un dernier effort : & s'étant mis à genoux à l'entour d'elle, fondant en larmes, & luy offrant toutes choses : la conjurerent d'avoir pitié d'elle, & d'eux aussi. Zelide aprés avoir écouté long-têms leurs plaintes fit un soupir, & avec beaucoup de peine se mit en son seant. Alors s'étant mieux montrée à eux, ils connurent davantage l'extremité où elle étoit. Dans le plus beau visage du monde, ils virent une image affreuse du desespoir, & de la mort prochaine : & quelque chose qui faisoit peur & pitié tout ensemble. Aprés les avoir regardez quelque temps les uns & les autres : enfin elle rompit le silence, qu'elle avoit gardé si long-têms, & elle leur parla ainsi.

Mes Amis, vous me demandez une chose, qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner. Vous me priez que je vive. Je vous demande la même chose. Et cela est en vôtre puissance, & non pas en la mienne. J'ay resolu de n'arriver jamais vive en la terre d'Italie : & je le jure encore aux Dieux de là haut, par le feu & par la lumiere ; & à ceux d'en bas, par les ombres de mes Peres. Il n'est donc plus en moy d'en disposer autrement : & puisque vous pouvez m'y mener, ou ne m'y mener pas ; il est en vous que je vive, ou que je meure. Me refuserez vous à present, ce que vous m'avez demandé avec tant de larmes ? & serez vous mes meurtriers, vous qui avez été choisis pour mes conducteurs ? Le Duc de Tarente m'attend, & ne m'a jamais veuë. Vous avez icy vôtre niece, qui est de mon âge, de ma taille, & à peu prés de mon visage. Vous la pouvez mettre en ma place : & luy procurer ce bonheur, en me sauvant à mon égard du plus grand

grand malheur du monde. Il eſt vray que vous en ſuppoſerez au Duc une autre, que celle que l'on luy a promiſe. Mais quand vous m'y pourriez conduire, en l'état où je ſuis, ſeroit-ce Zelide que vous luy meneriez? & celle que je vous conſeille de luy donner, ne reſſemble-t-elle pas plus à celle que j'étois, que je ne fais à cette heure moy-même? Le Duc ne ſera-t-il pas plus heureux d'avoir une femme qui ſera contente, & qui le ſouhaitte, qu'une qui a deliberé long-têms, lequel elle auroit à choiſir, de la mort, ou de luy? & qui a enfin preferé la mort à ſa perſonne? Mais ce n'eſt pas la mienne qu'il ayme, puis qu'elle luy eſt tout à fait inconnuë. C'eſt le Duché d'Otrante, & les Comtez de Suzo & de Tenare qu'il deſire. Et je les donne dés cette heure à vôtre niéce, avec le nom de Zelide: & prens à témoins ces mêmes Dieux, que je viens de jurer, que par moy perſonne n'en aura connoiſſance, & que je ne m'en repentiray jamais. La Reyne vous a commandé, je l'avouë, de me conduire, où il m'attend; Mais n'étes-vous pas plus obligez de ſuivre ſa volonté, que ſes paroles? & ne croyez-vous pas que ſi elle étoit icy à cette heure, & qu'elle vît le peril où je ſuis, elle n'aymât mieux me voir ſauver en quelque lieu que ce fût, que de m'envoyer morte en Italie? Vous a t-elle commandé de me mettre morte ou vive entre les mains du Duc de Tarente? Ne penſez vous pas, que c'eſt pour mon bien & mon avancement, qu'elle a creu faire ce mariage? & que celle qui a eu le ſoin de ma Fortune, auroit ſoin de ma vie? Quelque jour quand toute la Terre luy reprochera cette cruauté, ne pourra-t-elle pas dire juſtement qu'elle n'en eſt pas coupable? que ne luy ayant point fait connoître [ma volonté, elle ne croyoit pas

pas me contraindre en cela, ni que je me deusſe porter à cette extremité ? & n'aura-t-elle pas raiſon de remettre toute la faute ſur vous ? Mais qui vous oblige, ſi vous ne voulez, de retourner à Barcelonne, & de luy rendre compte de ce que vous aurez fait ? Ayant à vous ce vaisſeau, vous pouvez aller par tout où vont les vents, & vous avez à choiſir de toute la Terre. Alors tirant de deſſous ſon chevet un petit coffre que la Reyne luy avoit laiſſé, où étoient toutes les pierreries de ſa mere, & quelques autres dont elle luy avoit fait preſent; elle leur dit : Les pierreries qui ſont dans ce coffre, d'un prix infini, valent mieux que tout ce que j'ay en Italie, & la Reyne ne vous ſçauroit donner davantage, ſi elle ne vous fait preſent de Barcelone. Je vous les donne toutes pour la rançon de ma vie, & de ma liberté : & dautant que ces deux choſes paſſent en valeur, ce que je vous preſente : & que la liberté ſeule vaut mieux que toutes les richeſſes du monde, vous m'aurez donné beaucoup plus que je ne vous donne ; & je croiray vous en être redevable. Avec cecy, vous trouverez par tout des amis, des parens, & une patrie. Beaucoup de gens ſeroient tentez d'ôter la vie à Zelide, pour avoir ce que je vous ofre, pour la luy ſauver : & je vous incite à faire une bonne action, par un prix capable d'en gagner d'autres, à en faire une mauvaiſe. Que ſi vous etes touchez de ſcrupule de deſobeïr à la Reyne, n'aurez vous pas plus d'horreur de faire mourir une innocente ? Vous reſoudrez-vous plûtôt à tuër une de ſes amies, qu'à rompre un de ſes commandemens ? Ne craindrez-vous pas autant d'irriter les Dieux, que d'offenſer les hommes en la perſonne d'une femme ? Et ſi la peur de ſa haine, ou de ſa ven-

vengeange vous retient, ne devez-vous pas considerer, qu'il y aura bien-tôt en Arragon quelqu'un plus puiſſant qu'elle, qui vous cherchera par tout le Monde, & vous fera rendre compte de ma perſonne & de ma vie ? Mais aprés tout, quand toutes ces raiſons ne ſeroient point : Je vous conjure par l'amitié que vous m'avez toûjours portée, par la pitié que vous aviez tantôt de moy, & par ces larmes que vous répandiez à cette heure, de me tirer de la peine où je ſuis, & vous y reſolvant promptement, me témoigner, que c'eſt pour l'amour de moy, plûtôt que pour vôtre conſideration, que vous le faites. Mais ſi mes raiſons, mes prieres, & mes offres ne vous peuvent toucher : & ſi je ne vous puis perſuader à faire une action qui eſt juſte, ſeure, & utile tout enſemble : je m'en vais fermer la bouche pour ne l'ouvrir jamais : malgré vous, la mort me donnera dans un jour la liberté que vous m'avez refuſée. En achevant ce diſcours Zelide ouvrit ſon coffre où étoient tous ſes treſors ; & les fit briller à leurs yeux. Ce ne fut pas à la verité un des plus foibles moyens dont elle ſe ſervit, pour les perſuader. Ils étoient touchez de ce qu'ils venoient d'ouïr. Mais ils l'étoient encore davantage de ce qu'ils voyoient : & il étoit difficile qu'ils reſiſtaſſent à la fois à tant de violences.

Le Capitaine étoit homme fort ſoldat : & de beaucoup de cœur : qui avoit paſſé la moitié de ſa vie ſur la mer ; & qui y avoit couru beaucoup de fortunes, ſans y en pouvoir faire. Il creut à cette heure-là, qu'elle le vouloit payer tout à la fois : & étoit étonné de voir en un ſi petit eſpace, plus de richeſſes, qu'il n'en avoit veu en toutes les Indes. Auſſi-tôt, il ſupputa combien on pouvoit faire de vaiſſeaux, combien

on

on en pouvoit aimer, avec une partie de ce qu'il voyoit. En ſuite de cela, toutes les raiſons de Zelide luy parurent bonnes. Il luy ſembla que la generoſité l'obligeoit à ſecourir une Princeſſe ſi aymable & ſi injuſtement affligée: & jugea de plus, que s'il la pouvoit mettre en un lieu d'où il la pût rendre un jour à Alcidalis, il retourneroit en Eſpagne avec plus de faveur qu'il n'en avoit jamais eu; & auroit lieu d'eſperer une auſſi grande recompenſe à l'avenir, que celle qu'il voyoit preſente. Aprés avoir écouté attentivement Zelide, il fut long-temps ſans parler: & reſolu de ce qu'il avoit à faire, il ne ſongeoit plus qu'à ce qu'il avoit à dire, & de quelle façon il répondroit. Elle croyant qu'il doutoit de la reſolution qu'il avoit à prendre, ajoûta tant de prieres & de promeſſes à ce qu'elle avoit dit, & le ſceut preſſer de telle ſorte: qu'enfin témoignant de ſe rendre à ſes raiſons, & à la pitié, il jura par les ſermens les plus ſolemnels entr'eux, de faire tout ce qu'elle luy avoit demandé. Et elle jura reciproquement, de ſe retirer dans tel Temple de Vierges qu'il la voudroit mettre; & de n'en ſortir jamais, que par ſa volonté. Zelide, qui juſques là dans le fort de ſes maux, & de ſon deſeſpoir n'avoit pas jetté une larme: ſe ſentit alors attendrir de joye, & de pitié, qu'elle eut d'elle-même, ſongeant au malheur où elle s'étoit veuë; & commença à plurer abondamment, comme les miſerables ont accoûtumé de faire, lors que dans leur triſteſſe, ils voyent luire quelque ſorte d'eſperance. Elle ne ſongeoit pas tant qu'on l'avoit arrachée, par maniere de dire, des bras d'Alcidalis; comme elle ſongeoit, qu'elle ſe venoit de ſauver & de tomber entre ceux du Duc de Tarente. Avec cette joye, elle reprit en moins de rien ſes forces: & rétablit ſa ſan-

santé en autant de jours, qu'elle l'avoit perduë. Ils demeurerent pourtant d'accord, qu'elle ne se montreroit point : de peur que sa beauté ne la decelât, & que cependant on feroit toûjours entendre qu'elle étoit malade. Durant tout ce temps, Erminie fut enfermée dans sa chambre : & on luy donnoit tous les jours des leçons, pour representer le personnage de Zelide. Enfin, comme elle fut bien instruite, & qu'ils approchoient de la côte d'Italie ; on la laissa voir aux Principaux de ceux qui étoient sur les Galeres : & elle repeta devant eux, ce qu'elle avoit à jouer aprés sur un plus celebre Theatre. Quoy que Zelide vît toutes choses bien disposées, & l'extreme passion que ses conducteurs avoient de faire reüssir son dessein, elle se sentit neantmoins glacer le cœur, quand elle vit la Terre : & elle avoit une extréme impatience qu'Erminie fût entre les mains du Duc, afin de se voir bien-tôt loin de-là. Pour ne point exposer cependant la fausse Zelide aux yeux de tant de peuple, qui l'attendoit sur le rivage, en la desembarquant, sous pretexte de son indisposition, on la fit mettre dans une chaise fermée, dans laquelle elle fut portée jusqu'au Palais. Et sous le même pretexte, on l'avoit conseillée, qu'elle evitât au commencement d'étre veuë de beaucoup de gens, & de garder le lit ; jusqu'à ce qu'elle eût asseuré son action, & son visage, & qu'elle se fût bien accoûtumée à être Duchesse. Ainsi elle ne se laissa bien voir à personne, qu'au Duc : qui bien qu'il ne trouvât pas en elle, cette grande beauté, qui avoit fait tant de bruit, ne laissa pas d'en être content ; & attribua ce deffaut à sa maladie, & au travail de la Mer, ou même à la tromperie de la Renommée. Cependant le Capitaine & sa femme aprés avoir receu de grands presens, prirent con-

gé

gé du Duc, & se mirent en Mer: s'excusant sur ce qu'ils disoient, qu'ils se vouloient hâter, pour aller donner à la Reyne les nouvelles de l'heureux voyage de la Duchesse. Zelide étoit demeurée seule dans le vaisseau, tandis qu'on la marioit, & que toute la Cour pensoit à la bien recevoir. Mais quand elle vit le Capitaine & sa femme de retour, qu'elle vit hausser les voiles; & qu'elle se sentit éloigner de ce funeste rivage qu'elle avoit tant apprehendé, elle eut une telle joye, qu'il ne s'en fallut gueres, que le plaisir de sortir d'Italie, ne payât toute la tristesse qu'elle avoir euë, en abandonnant l'Espagne. Mais que sert il d'échapper d'un malheur à une personne malheureuse? & quelle asseurance y a-t-il nulle part, pour ceux que la Fortune veut poursuivre? Toute la Terre sans doute est de son empire. Mais la Mer particulierement semble être son domaine. C'est là qu'elle est le plus à craindre, qu'elle fait ses plus grands miracles, & ses plus grandes perfidies. Cependant, comme s'il n'y avoit plus de malheurs à craindre, Zelide remercie les Dieux: & étant sur l'Element le plus infidelle de tous, dans un foible vaisseau, & avec des gens de qui elle ne pouvoit rien attendre, n'ayant plus rien à leur donner; elle est dans la même asseurance, que si elle eût été en terre, dans un Palais, & avec ses Amis. Ils tenoient la route de Sardaigne, où le Capitaine avoit fait dessein de mener la jeune Princesse Zelide, & de la donner en garde à une sienne sœur: jusqu'à ce qu'il eût trouvé le temps & le moyen de la mettre au pouvoir d'Acidalis; & en cette route avoient ils cheminé trois jours entiers avec un vent favorable; quand sur le soir deux heures devant que le Soleil se couchât, celuy qui faisoit le guet au haut du mast, cria qu'il voyoit trois voiles en Mer.

Il n'y a point de lieu, où on vive avec tant de deffiance que sur cét Element. L'eau, la terre, l'air, & le feu sont ennemis de ceux qui navigent. Mais les hommes le sont encore davantage: & entre tant de dangers, il n'y a rien qu'un vaisseau craigne tant, que la rencontre d'un autre. Cela réveilla tout le monde. Le Capitaine, & les matelots acourus sur le tillac, porterent la veuë du côté que l'on disoit que paroissoient les voiles, & au bout de quelque temps, ils en virent les pointes qui sembloient être à six lieuës d'eux. Au bout d'une heure ils les virent plus distinctement: & connurent que c'étoit trois voiles bâtardes, qui tâchoient à leur gagner le vent. Ceux de nôtre vaisseau n'avoient pour lors que deux voiles tenduës; pource qu'ils avoient un peu trop de vent. Mais à l'instant elles furent toutes déployées: & on n'entendit plus à autre chose qu'à faire toute la diligence possible.

La nuit vint cependant; qui bien qu'elle fût fort noire, & la Mer fort grosse on n'abbatit pas une des voiles. Il souffloit alors un vent qui portoit le vaisseau d'une vitesse incroyable. De sorte qu'il faisoit plus de dix milles par heure. Mais le malheur étoit, que ceux qu'ils fuyoient, avoient le même avantage. Ils passerent toute cette nuit avec beaucoup de crainte & de soin, pour tant de dangers qui les entouroient. Mais le matin étant venu, ils virent, aprés que l'air se fut éclaircy, que ceux qui étoient derriere eux le soir, étoient alors à côté, éloignez d'eux seulement de cinq ou six milles. Alors, & suivant le chemin qu'ils avoient gagné sur eux durant la nuit, ils jugerent que devant la moitié du jour, ils seroient à la portée du canon. Dés-lors l'étonnement saisit tous ceux qui étoient dans le Vaisseau. Les plus timides se mirent aux cris & aux larmes.

Les plus resolus prirent les armes. Et les plus sages jugerent, que l'un & l'autre seroit également inutile. Quoy que le Capitaine eût assez d'experience, pour juger qu'il ne se pouvoit defendre : neanmoins le regret de perdre tant de biens, & de voir que la fortune luy alloit arracher des mains ce qu'elle venoit de luy donner, le mettoit au desespoir ; & le fit resoudre de mourir, plûtôt que de se rendre. Parmy cette alarme & cette confusion de tous, Zelide seule n'étoit point étonnée : & tandis que les autres craignoient pour leurs biens, leur vie, & leur liberté, elle à qui toutes ces choses étoient indifferentes, songeoit à garder ce qu'elle estimoit plus que tout cela. Aprés avoir regardé d'un ésprit ferme & arrêté le peril où elle étoit, & les remedes qu'il pouvoit y avoir ; elle s'enférma dans sa chambre avec la femme du Capitaine. La premiere chose qu'elle fit, ce fut de prendre d'entre ses mains, le coffre où étoient ses bagues & pierreries : & le jetta dans la mer; sçachant que s'il étoit trouvé, il la feroit infailliblement connoître. Aprés cela, elle la pria de luy couper les cheveux : & en suite, ayant les larmes aux yeux, de voir ce que la Fortune la contraignoit de faire, elle fit qu'elle luy apporta un des habillemens de son mary, dont elle se vêtit. Cependant les trois vaisseaux, qu'ils avoient connus être de la côte d'Afrique, s'approchoient d'eux avec une merveilleuse vitesse : & étant à la portée du canon, ils dechargerent une de leurs pieces, pour voir si ceux de nôtre vaisseau baisseroient leurs voiles. Mais ayant veu, qu'ils n'en faisoient rien, & jugé à leur contenance, qu'ils pretendoient se defendre ; ils s'en approcherent davantage : & comme ils en furent à deux cens pas, ils mirent le feu en même

temps à toutes leurs pieces. Les nôtres en même instant firent le mêmê : mais avec un bien different succés. Car n'ayant fait aucun dommage aux Ennemis ; leur mât avec deux de leurs voiles furent mis en pieces ; le vaiſſeau percé en plusieurs endroits ; & beaucoup de leurs ſoldats emportez. A ce bruit Zelide ſortit de ſa chambre : & ayant pris la premiere arme qu'elle trouva, elle ſe mit avec les plus reſolus, où il y avoit le plus grand danger ; croyant de cette ſorte, ou qu'elle mourroit plûtôt, ou qu'elle ſe déguiſeroit mieux. Le combat étoit ſi inégal, qu'il ne pouvoit pas durer long-temps. Quelque reſiſtance que fiſſent les nôtres, ils ne pûrent empêcher, que les Corſaires n'entraſſent dans leur vaiſſeau : où aprés avoir tué dix ou douze des plus animez ; & entre autres le Capitaine ; tous les autres mirent les armes bas, & demanderent la vie. Le Capitaine de ces vaiſſeaux étoit du Royaume de Barcha, partie d'Afrique, qui confine d'un côté avec l'Egypte, & de l'autre avec la Nubie. Ces peuples extrémement ſauvages ne ſçavent ce que c'eſt que de commerce : & n'ont point d'autres moyens de communiquer avec les Etrangers, que de les vaincre, & d'emmener tout enſemble les marchandiſes, & les marchans. Ce que nous appellons voler, ils diſent que c'eſt gagner ſur les Ennemis ; & appellent être vaillant ce que nous appellons être Corſaire. Tout ce qu'ils peuvent avoir au prix de leur ſang, ils auroient honte de l'avoir autrement : & prendre une choſe par force, & avec peril, eſt la plus honnête ſorte d'acquerir entr'eux. Celuy-cy étant des plus nobles & des plus puiſſans de ſa nation ; étoit dés long temps la terreur des côtes de Grece & d'Italie, habile, & vaillant extrémement, pitoyable,

ble, & humain plus que ſon païs & ſon métier ne le permettoient, bon & genereux, ſans ſçavoir ce que c'étoit de bonté & de generoſité. Comme aux lieux les plus froids du Septentrion, il ſe trouve quelques veines d'or, auſſi fin que celuy des Indes, quoy que non pas en ſi grande quantité, ainſi en toutes ſortes de climas, la Nature ſe plaît quelquefois à produire des naturels riches, qu'elle inſtruit & dreſſe elle-même, & à qui elle donne ſans étude toutes les lumieres neceſſaires. Comme Orcant, c'étoit le nom du Corſaire, regardoit ſes captifs, & le butin qu'il avoit fait: la beauté & la majeſté qui brilloient dans le viſage de Zelide, luy donnerent dans les yeux: & luy ayant demandé qui elle étoit, elle dit, qu'elle étoit Eſpagnole de nation, & ſe nommoit Zelidan, neveu du Capitaine du vaiſſeau, qu'il venoit de prendre; qu'elle avoit regret de n'avoir pû le ſuivre; & qu'elle l'eſtimoit heureux, d'avoir perdu la vie, plûtôt que la liberté. Elle dit cela avec une mine qui n'étoit point de captive, ſans larmes, ſans prieres, ſans ſoûmiſſion, comme les autres. Mais malgré qu'elle en eût, ſon viſage & ſa grace prioient pour elle; & ſa conſtance & ſon courage la recommandoient aſſez. Ainſi Orcant eſtima ſon orgueil, & ce qui eût attiré en un autre la colere, fit naître en luy l'admiration. Il l'exhorta à avoir bon courage: Que la ſervitude où il étoit tombé ſeroit ſi douce, qu'il y avoit beaucoup de libertez qui ne l'étoient pas davantage: Qu'il pouvoit eſperer, qu'elle ne dureroit gueres, puiſqu'il avoit un Maître, qui ne tenoit pour ſerfs qne ceux qui meritoient de l'être: Que pour luy il ne couroit point la mer comme marchand, qu'il y cherchoit plûtôt de la gloire, que du profit, & qu'il prenoit plus de plaiſir à faire des libres, que des

esclaves : Que pour sa part du butin, il ne vouloit que Zelidan, qu'il laissoit le reste de la proye à ses soldats : Qu'il seroit à luy de se rachepter quand il voudroit ; qu'une seule bonne action suffisoit pour cela ; & que si le reste de sa personne répondoit à ce qui se voyoit en son visage, il croyoit qu'il seroit bien plus long-temps son amy, que son captif. Zelide qui n'attendoit rien de semblable d'un Barbare, & d'un Corsaire, fut étonnée tout ensemble, & réjoüie de ce discours : & jugea sa captivité beaucoup plus supportable. Cependant, aprés avoir évité avec tant de peine d'être femme d'un Prince qui l'aymoit, la voila esclave d'un Corsaire : & elle jugeoit toutefois cét accident beaucoup moins fâcheux, que l'autre, pource qu'il pouvoit avoir plus de remede. Il n'y avoit de bonheur pour elle, que d'estre à Alcidalis ; ni de malheur que d'être à un autre. Hors cela, elle ne connoissoit ni bien ni mal dans le monde : & toutes choses luy étoient indifferentes. Ainsi elle qui meritoit de commander à toute la Terre, se resolut à servir : & ce cœur qui étoit si grand & si haut, que les Cieux ne l'étoient pas davantage, se soûmit à la plus basse de toutes les infortunes : avec plus de patience, que ne faisoient les matelots qui avoient été pris avec elle. Mais il étoit impossible, que Zelide servit long-temps. Ce desordre & cette violence ne pouvoient pas durer dans la nature. Il eût été plus aisé de soûmettre la sphere du feu à celle des Elemens : & il étoit impossible, que les divines qualitez qui étoient en elle, ne fussent pas bien-tôt connuës & admirées. Outre que le Ciel luy avoit donné en perfection toutes les beautez, & les charmes du corps, & de l'esprit, & toutes les graces qui font naître l'amour, & le respect,

elle

elle étoit née ſous une ſi forte conſtellation d'empire & de commandement ; qu'elle ſe fût faite obeïr par les plus ſauvages animaux ; & qu'elle gagnoit d'abord l'authorité ſur les ames raiſonnables. De ſorte que Zelidan, car il nous faut accoûtumer à l'appaiſer ainſi, devint bien-tôt maître de ſon maître. Les, eſclaves, les matelots, & les ſoldats l'aimoient également, & l'honoroient comme leur Capitaine : & il commandoit abſolument dans le vaiſſeau où on l'emmenoit priſonnier. Connoiſſant la paſſion qu'Orcant avoit pour luy, il jugea combien ayſement cette amitié ſe changeroit en amour, s'il venoit à le reconnoître, & qu'en ce cas-là, ſon affection, qui autrement luy pouvoit être de quelque ſecours, feroit une cauſe inévitable de ſa perte. Il ſongea donc, avec plus de ſoin que jamais, à cacher ce qu'il étoit : pour le pouvoir mîeux faire ; il reſolut d'affermir ſon courage contre toutes ſortes de dangers, & de s'accoûtumer à toutes les choſes, dont ce ſexe ſemble n'être pas capable.

Ils paſſerent le reſte de cét Eſté, ſans prendre terre, qu'une fois ou deux, pour ſe raffraîchir d'eau : changeant ſouvent de route & de deſſein, ſuivant les vents qui ſouffloient, & le chemin qu'ils jugeoient que devoient tenir les Vaiſſeaux. Durant tout ce temps, Zelidan ſe ſignala en toutes les occaſions qui s'offrirent, On ne prit point de Vaiſſeaux, où il n'entrât le premier en pourpoint, & ſans armes. Car il n'avoit pas encore la force d'en porter. Il ſe jettoit où le peril étoit plus apparent : & les plus temeraires demeuroient toûjours beaucoup derriere luy. Il n'y a point de caracteres, comme ceux de la bonne Fortune, ni de bouclier qui couvre ſi bien que le ſien. Ceux qu'elle garde, peuvent

aller nuds au milieu des épées : & pour ceux à qui elle en veut, il n'y a point d'armes à l'épreuve, dont elle ne trouve le deffaut. Ainsi, il se rencontra en peu de temps en beaucoup de combats, dont il emporta toute la gloire : & l'esperance qu'Orcant avoit conceuë de luy, devint une opinion confirmée, & une estime solidement établie, Il commença à l'honorer autant qu'il l'en avoit asseuré; & l'hyver étant venu, & ayant pris port à la premiere ville maritime de Barcha; ils y laisserent leurs Vaisseaux. Il y donna solennellement la liberté à Zelidan, & luy confirma de nouveau son amitié. Il le mena aussi à la Cour avec luy : disant qu'il vouloit faire voir au Roy sa conquête, & le plus riche butin qu'en toutes ses courses de mer, la Fortune luy eût jamais donné.

Il a été necessaire de ne parler pas si tôt d'Alcidalis, & de le laisser aussi long-temps que nous avons fait. Car sa premiere douleur ne pouvoit pas se décrire : & à ce commencement, il étoit impossible de representer tant de soûpirs, tant de cris, de rages, & de furies. Ayant veu la Reyne de retour sans Zelide; & ayant été huit jours sans pouvoir découvrir ce qu'elle étoit devenuë : il passa tout ce temps dans une tristesse & une inquietude mortelle. Mais comme il vint à sçavoir toute l'histoire de son malheur; qu'il connut que le mal étoit sans remede; qu'il pensa qu'elle étoit dans les bras d'un autre; & que son imagination luy eût representé en cela tout ce qui le pouvoit tourmenter: alors les larmes cesserent, & le desespoir le prit; alors il perdit toutes sortes de respects & de craintes; il menaça hautement la Reyne; & témoigna tous les ressentimens, que la derniere des offenses pouvoit faire naître, dans le plus grand cœur du monde. Il

delibera deux jours, s'il devoit premierement se venger de la Reyne, ou aller ravir Zelide d'entre les mains de celuy qui la tenoit, ou plû-tôt se delivrer de ses malheurs, par une mort volontaire. Mais enfin son corps, qui depuis quelque temps ne se nourrissoit que de poison, succomba à tant de maux, & arrêta la violence de son esprit. Une fiévre le prit, qui dés le premier jour étant accompagnée de furieuses réveries, donna à tout le monde beaucoup de crainte: & ceux qui sçavoient la cause de son mal, creurent que cette maladie en seroit la fin. Il se trouva en peu de jours sans aucune force: &, ce qui étoit le mieux pour luy, sans aucune connoissance, & sans jugement. Ainsi toutes les pensées, que tant de differentes passions luy avoient mises dans l'esprit, furent arrêtées: & celuy qui vouloit en un instant passer la Mer, & sembloit vouloir courre toute la Terre, fut arrêté quatre mois dans un lit. La fiévre, l'amour, & la jalousie, c'est à dire les plus grands maux du corps & de l'esprit, consumoient également Alcidalis, & chacun d'eux étoit en luy en un tel point, & avec tant de circonstances, qu'il n'y avoit point d'apparence, que pas un des trois pût recevoir de rememede. Mais la Nature ne vouloit pas laisser perdre si-tôt un des plus beaux ouvrages, qui fût jamais sorty de ses mains: & elle eut en luy tant de force & de vigueur, que contre toute sorte d'apparence & de raison, & contre sa volonté même, elle luy redonna la santé. Alors ayant moins de maux, il eut beaucoup plus de peines: & ne les pouvant plus souffrir, sans attendre que ses forces fussent encore bien revenuës, & sans avoir communiqué son dessein à personne; il sortit une nuit de Saragosse; & s'étant mis par des chemins détournez dans le Royaume

de Valence: il s'embarqua au premier port qu'il put trouver; & paſſa en Italie; avec quelque ombre de joye, de ſonger, qu'il ſortoit d'entre les mains de ſes ennemis, & qu'il alloit ſur les traces de Zelide.

La fauſſe Zelide avoit eu la Fortune plus favorable que l'autre; & ſes deſſeins avoient beaucoup mieux reüſſi. Elle avoit, comme nous avons dit, une beauté mediocre, cette ſorte d'eſprit qu'il faut avoir, pour être finé & adroite. Voyant combien l'entrepriſe qu'elle avoit faite étoit dangereuſe, elle tâchoit par toutes ſortes de moyens à gagner place dans le cœur de ſon mary, & s'y fortifier contre les accidens qui luy pourroient arriver. Il étoit dans cét âge, ou les approches de la vieilleſſe commençent à donner aux hommes des deffiances d'eux mêmes; & où les plus ſages ne doivent plus eſperer d'être aymez des femmes, ſi ce n'eſt de celles, que le devoir y oblige. De ſorte que la beauté, la conduite, & les careſſes de la ſienne le gagnerent aiſement. Comme les fleurs ne nous ſont jamais ſi agreables, qu'au commencement du Printemps, ou ſur la fin de l'Autonne; les unes pour leur nouveauté, & les autres, pource que nous penſons que nous les allons perdre: les plaiſirs de l'amour ne nous touchent auſſi en nulle ſaiſon ſi ſenſiblement, que dans la premiere jeuneſſe, ou ſur le declin de nôtre âge. C'eſt une ſi grande ſatisfaction, & un plaiſir ſi rare à un vieillard d'être aymé; qu'il n'y en a point, qui ſur cette opinion ne devienne jeune, & ne rallume ſes cendres. Mais de la même ſorte que le Soleil luiſant loin de nous, fait les ombres plus grandes: lors que l'amour éclaire cét âge, dont il eſt naturellement éloigné, il y fait naître de grands ombrages. Le Duc ne ſe ſentit pas

plûtôt amoureux, qu'il devint jaloux. Cette passion, qui est ailleurs un effet fortuit de l'Amour, en est un accident inseparable, en tous les hommes de ce climat. Ils ne croyent pas qu'un grand desir puisse être sans une grande crainte: & l'Amour & la jalousie sont là deux jumeaux, qui naissent toûjours ensemble. Soit donc, que l'excés de son affection fist cét effet, ou l'air du païs, ou l'humeur soupçonneuse que les années apportent; ou qu'il eût sceu quelque chose de la passion d'Alcidalis: sa deffiance vint à un tel point, qu'il n'étoit en seureté, que lors que la Duchesse étoit en sa presence. Et encore en cét état, il souffroit avec impatience, que d'autres yeux que les siens la regardassent. Elle, qui par une autre raison ne craignoit rien tant que d'être veuë, s'accorda aisement à son humeur: & feignant de luy vouloir complaire, elle luy dit, qu'elle aymoit également tous les effets de sa passion; que la crainte où il étoit pour elle, luy étoit agreable, puis que ce luy étoit une preuve de son amour, qu'au reste il songeât par toutes sortes de moyens à s'asseurer: & qu'il n'eût égard à rien, qu'à se mettre en repos. Pour elle, qu'elle seroit toûjours assez contente, pourveu qu'il le fût, & puis que luy seul luy tenoit lieu de toutes choses, elle croyoit les avoir toutes quand elle l'avoit. Il receut ces offres avec beancoup de joye: & usa de la liberté qu'elle luy donnoit, en luy ôtant toute la sienne. De sorte que luy retranchant tous les jours quelque chose d'un grand Palais qu'elle tenoit, & d'un nombre infini de ses gens qui la servoient, elle se vit renfermée dans une chambre, quelques cabinets, & une galerie; & reduite à ne voir plus, que cinq ou six femmes qui luy étoient necessaires. Comme le Duc luy don-

noit des preuves de ſa jalouſie ; il luy en rendoit auſſi de ſon amour : & ſe ſatisfaiſant, il s'efforçoit pareillement de la contenter. Il n'y avoit rien dans l'Europe, ni dans les Indes, qu'il ne luy fiſt venir. La Terre ni la Mer ne produiſoient rien de rare, qui ne fût pour elle. Tout ce qu'il y a de precieux dans le Monde, les plus riches ouvrages de la Nature, les plus accomplis chefs-d'œuvres de l'art paroient ſes cabinets. Elle avoit enfin la plus belle priſon qui ſe puiſſe imaginer ſi l'on peut dire qu'il y en ait quelque belle: & elle voyoit tout ce qu'elle pouvoit deſirer, ſi ce n'étoit des hommes. Mais comme la plus agreable ſolitude a toûjours quelque choſe de melancolique, il voulut auſſi remedier à cela. Il fit chercher par tout, avec beaucoup de ſoin & de dépence des eſclaves, les plus forts, les mieux faits, & les plus beaux qui ſe rencontraſſent. Et en ayant amaſſé un grand nombre, il les fit inſtruire avec beaucoup de diligence, & par les meilleurs Maîtres d'Italie, dans tous les exercices où les plus nobles ont accoûtumé d'exceller. Ceux-cy étoient appellez les eſclaves de la Ducheſſe, & étoient tous vêtus richement, même de ſes couleurs. Ils n'avoient autre marque de ſervitude, qu'un cercle d'or à l'entour du col, d'où pendoit une chaîne de même, avec une medaille des armes de leur Maîtreſſe. Trois fois la ſemaine, on les faiſoit entrer dans une cour ſablée, & fort ſpacieuſe, qui répondoit ſous les fenêtres de ſa galerie : & là ils s'exerçoient, les uns à la lutte, les autres à la courſe, d'autres à piquer des chevaux. Quelquefois ils faiſoient des courſes de bagues, ou des combats de barriere; & ſe ſeparans en deux troupes, entreprenoient des tournois. Le Duc avoit inventé cecy à deux fins ; l'une de

divertir la Ducheſſe, qu'il aymoit extremement, & l'autre de luy faire mépriſer tous les hommes, en luy faiſant voir en des eſclaves, c'eſt à dire dans les plus viles perſonnes d'entr'eux, les mêmes qualitez qui ſe trouvent en ceux qui ſont les mieux nez, & qui rendent les plus nobles recommandables.

Alcidalis en arrivant en Italie apprit d'abord tout cela : & ayant révé quelques jours ſur ce qu'il avoit à faire; il jugea qu'il n'y avoit point de qualité qui luy convinſt ſi bien que celle d'eſclave de Zelide : & que la grandeur de ſa Fortune, ayant été cauſe de tous les malheurs où il étoit tombé, il n'y pouvoit mieux remedier, qu'en ſe mettant dans la plus baſſe condition de toutes. Il communiqua ſon deſſein à celuy qui l'avoit toûjours accompagné : qui ſe déguiſant en Marchand fut trouver ceux qui gouvernoient cette troupe de gens : qui voyans en Alcidalis toutes les qualitez qu'ils cherchoient, mirent bien-tôt à prix une perſonne qui n'en avoit point; & avec peu d'argent acheterent pour eſclave le fils d'un Roy, & l'homme le plus accomply de la terre. D'abord il fut écolier de ceux, dont il pouvoit être le Maître ; & ſe laiſſa montrer, ce qu'il ſçavoit beaucoup mieux qu'eux, ni que perſonne. Ainſi feignant d'apprendre tous les jours quelque choſe des exercices qu'on luy enſeignoit : il y fit un tel progrez en peu de temps, qu'il fut admiré de tout le monde & que les Maîtres s'étonnoient de luy avoir montré beaucoup de choſes qu'ils ne ſçavoient point. Soit qu'il falût piquer, luter, ou ſauter, il montroit en tout tant d'adreſſe, de force & de diſpoſition, que cela alloit juſqu'au prodige. Il ſembloit, que naturellement les chevaux luy obeïſſoient, & que ſans aucun mouvement il leur

fit

fit entendre sa volonté. Si quelques-uns le deffioient à la lutte ou à la course : il jettoit si aisément les uns par terre, & devançoit tellement les autres, qu'il paroissoit, qu'il étoit né pour être leur Maître : & qu'ils ne devoient jamais être qu'à ses pieds, ou beaucoup derriere luy. Quand il couroit à pied, les chevaux étoient plus pesans, qu'il n'étoit : & quand il étoit dessus, ils étoient plus vites que les oyseaux. Enfin, on ne proposoit plus de prix qui ne fût pour Alcidalis : & il n'y avoit plus moyen de faire une partie égale, quand il en étoit, s'il n'étoit tout seul d'un côté : & encore de cette sorte, il ne laissoit pas de vaincre. Cependant parmy toutes les loüanges qu'on luy donnoit, il sentoit beaucoup de honte en luy-même de disputer avec des Esclaves. Car il n'avoit pas le cœur moins grand, que celuy qui ne vouloit courre qu'avec des Roys. Mais cela étoit necessaire pour son dessein. Quoy qu'il fist toutes choses avec une grace merveilleuse, c'étoit avec si peu d'attention & tant de méprises, qu'il étoit aisé à juger, qu'il songeoit à une plus haute victoire. Toutes les fois qu'ils entroient dans la carriere, où ils étoient veus de la Duchesse, il y étoit toûjours le premier, & n'en sortoit qu'aprés tous les autres. Dans tous les exercices qu'il faisoit, il avoit toûjours les yeux & le cœur attachés à la jalousie par où il croyoit qu'elle regardât: & tout ce qu'il faisoit, & que faisoient les autres, ne l'en pouvoient divertir. A quels aveuglements les hommes sont-ils sujets ! le plus fidelle de tous les amans idolâtre d'une beauté, qu'il n'a jamais veuë. Il soûpire devant elle, il luy envoye son cœur par ses regards : & ayant une maîtresse, qu'il ayme cent fois plus que luy-même, il s'est vendu volontairement à une autre. Alcidalis,

qui eût été remarquable parmy les Princes les plus accomplis du monde, le fut aiſement parmy des Eſclaves, Dés le premier jour qu'il y entra, ſa beauté & ſa grace attirerent les yeux de la Ducheſſe. Bien-tôt aprés il gagna ſon eſtime & ſon admiration: & l'ayant conſideré davantage, il luy ſembla voir en la fierté de ſon port quelque choſe d'extraordinaire, & qui n'étoit pas de la condition où il ſe trouvoit. Elle prit garde à l'attention avec laquelle il la regardoit toûjours. Elle remarqua ſes ſoûpirs, la pâleur & la triſteſſe de ſon viſage: & comme dans les loüanges & l'applaudiſſement qu'il recevoit de tous côtez, rien ne le pouvoit réjoüir. Tout cela luy donna premierement de la curioſité, de la pitié en ſuite, & enfin de l'amour.

Je vous ay toûjours oüy dire, Mademoiſelle, qu'elle ne fuſt point touchée de cette derniere paſſion: & qu'elle eut ſeulement la curioſité de ſçavoir qui pouvit être une perſonne, qui dans une ſi baſſe fortune montroit de ſi hautes qualitez. Mais vous me permettez de ne me pas arrêter à ce que vous en dites. Je vous en ay oüy quelquefois excuſer de moins excuſables qu'elle: & je ſçay que vôtre ſcrupule peut aller juſqu'à craindre de ſcandaliſer une perſonne qui ne fut jamais. Que ſi vous conſiderez, que le Duc étoit vieux & jaloux, la Ducheſſe jeune & enfermée, & ce Prince le plus beau & le plus aymable du Monde: vous trouverez, que ce n'eſt pas un ſoupçon fort temeraire, de croire qu'elle en fut amoureuſe.

Enfin, un ſoir, comme ce bel Eſclave ſortoit avec les autres du Palais du Duc, dans un paſſage où il y avoit peu de lumiere, il ſe ſentit tiré par une femme qu'il ne connoiſſoit pas: & s'étant ſeparé un peu des autres, ſans attendre qu'il luy

luy parlât, elle luy dit : Clariant, car c'étoit ainsi qu'il se faisoit appeller, si vous étes aussi brave que vous le paroissez, trouvez vous demain seul à la seconde veille de la nuit, au pied de la Tour des Grecs. Etant là, si vous vous servez de l'occasion qui se presentera, vous serez plus heureux, que vous n'avez jamais esperé de l'être. Elle dit cela à la hâte : & s'en alla sans attendre de réponse. On n'a jamais pû sçavoir comment la Duchesse étant si bien gardée, & veillée de tant de personnes, put trouver moyen de faire dire cela à Alcidalis. Vous même, Mademoiselle, ne m'en avez pû rendre raison : & il me souvient qu'icy, Madame vôtre mere, qui ne perd jamais l'occasion de dire une jolie chose, vous loüa d'avoir manqué d'invention en cét endroit de l'histoire. A la verité il est trés-remarquable, que n'en ayant point manqué pour sauver Alcidalis de tant d'accidens, pour conserver Zelide trés-pure entre les mains des Pyrates, & pour les remettre tous deux aprés tant d'erreurs dans leur Royaume : vôtre imagination se soit seulement trouvée courte en cette occasion ; & que vous n'ayez sceu trouver le moyen de faire porter une parole à un homme.

Depuis le malheur d'Alcidalis il n'avoit encore veu luire aucun rayon de joye, qu'en ce moment. Il creut d'abord que ce message venoit de Zelide : & ayant les larmes aux yeux, il remercia le Ciel, de ce qu'il sembloit commencer à avoir pitié de luy. Toutefois, soit que les ames des grands hommes voyent quelque chose dans les tenebres de l'avenir ; ou que les malheureux n'osent se fier aux promesses de l'esperance, dont ils ont été tant de fois abusez : il n'osoit s'asseurer de son bonheur, & commençant à esperer, il commença à craindre davantage. En cét endroit,

Ma-

Mademoiselle, un plus éloquent écrivain que moy, ne manqueroit pas de dire, que toutes les heures luy durerent des jours, que les jours luy sembloient des années, & que son amoureuse impatience luy fit conter tous les momens, accuser la lenteur du temps & du Soleil, & prendre tout le Ciel à partie. Mais sans dire tout cela, on imaginera aisément l'inquietude d'Alcidalis, par les causes qu'il en voit. Le jour, ou plûtôt la nuit de l'assignation, qu'on luy avoit donnée, vint à la fin : & devant qu'elle eût bien épaissi les ombres, il étoit déja au pied de la Tour. C'étoit un vieux bâtiment que l'on croyoit avoir été fait par les Grecs, & qui étoit attaché au Palais. Il étoit battu au pied des ondes de la Mer, dans laquelle il entroit quelque cinquante pas. Le Prince qui avoit pourveu à toutes l s choses necessaires pour cela; s'y rendit dans une barque de pêcheur, laquelle il lia à quelques anneaux, qui étoient attachez dans le mur, & la attendit le succez que la fortune voudroit donner à eette avanture dans les tenebres, & le silence de la nuit, qui n'étoit interrompu que du bruit de la Mer. Il demeura une heure, sans que rien parût, agité cependant diversement d'esperance & de crainte; qui étant deux passions contraires, ne laissent pas de se trouver souvent ensemble. Il se forma toutes les imaginations, que quelque autre peut penser; mais qui ni vous ni moy, Mademoiselle, qui n'avons jamais aymé, ne sçaurions dire. Il s'étoit élevé un vent de terre qui enfloit les vagues si hautes, qu'à peine la corde qui tenoit la barque y pouvoit resister; & qu'il n'attendoit que l'heure de se voir détaché. Enfin comme il commençoit à desesperer de son bonheur; & qu'il étoit dans des pensées plus noires & plus épouvantables, que la nuit & la Mer qui l'entouroient: un

un bruit qu'il entendit au haut de la Tour, luy redonna l'esperance, qu'il avoit perduë. Il luy sembla oüir quelques paroles, qu'il ne pût pas bien entendre: ausquelles ayant répondu par un bruit qu'il fit de son côté, il oüit bien-tôt aprés tomber quelque chose dans la Mer. Et ayant regardé avec plus d'attention, il apperceut je ne sçay quoy de blanc qui paroissoit sur l'eau: & s'en étant approché, & l'ayant tiré à soy; il reconnût, que c'étoit une échelle de corde, qui descendoit de la tour, au bout de laquelle on avoit attaché du liege, & du linge, afin qu'elle se pût voir. Alors Alcidalis se laissa tromper à l'apparence de sa bonne fortune: & il creut qu'elle luy vouloit rendre quelque chose de Zelide. Aussitôt, sans considerer les dangers où il se jettoit: & que dans les tenebres, & malgré les vents qui soufloient horriblement, il entreprenoit par un chemin si perilleux de monter à une hauteur extréme, sans sçavoir où il alloit, de qui, ni comment il seroit receu: il monta sur l'echelle; & commença à cheminer avec plus de legereté & de joye qu'il n'eût fait par le plus riche escalier du monde. Aprés avoir monté plus de cent échelons, il se trouva à une fenêtre; où il apperceut une personne qui luy tendit la main: & qui sans luy dire mot, le conduisit par plusieurs détours & passages: au bout desquels, il se trouva dans un cabinet éclairé de trois lampes d'or, le plus richement paré qu'il eût veu de sa vie; & qui passoit toutes les richesses & les ornemens du Palais de son pere. A la lueur de la lampe, il vit que c'étoit une femme qui l'avoit conduit; & qui luy ayant dit qu'il se reposât, & qu'il attendit, sortit en même temps, & l'enferma. Il luy sembla, que c'étoit la même, qui luy avoit dit le jour d'auparavant, qu'il se trouvât au pied de

la

la Tour des Grecs. Alors, conſiderant toutes les choſes qui s'étoient paſſées, & celles qu'il voyoit; il ſe confirma davantage dans l'opinion qu'il avoit, qu'il étoit appellé de Zelide: & au milieu de tant de perils, qu'il ſe pouvoit imaginer, par un ſecret préſſentiment de ſon mal, il ne craignoit rien tant, que de ne la point voir. Je ne puis dire les diverſes penſées qu'il eut, les impatiences, les deſirs, & les craintes, les deffiances, les ſoupçons, les ſurſauts, les alarmes, & mille differentes paſſions, dont il étoit agité en même temps. Tout cela ne ſe peut repreſenter ſur le papier: & il n'y a que l'eſprit humain qui ſoit capable de cette confuſion.

Il fut une heure ainſi dans le plus profond ſilence du monde, ſans entendre aucun bruit de nulle part; mais s'en imaginant à chaque moment avec des agitations étranges. Enfin il luy ſembla oüir des pas, & le bruit d'une clef: auquel ayant tourné la tête, il vit ouvrir une autre porte que celle par où il étoit venu, qui étoit couverte d'une tapiſſerie; & entrer en ce lieu la même perſonne qui l'y avoit conduit, qui s'étant approcheé de luy avec un viſage riant, luy dit: Vous me pardonnerez bien-tôt, Clariant, de vous avoir fait attendre: & connoîtrez, que l'honneur que vous allez recevoir, meritoit bien d'être attendu. Alors le Prince l'ayant remerciée, & priée de luy dire quel étoit cét honneur dont elle luy parloit: aprés s'être arrêté & avoir penſé quelque temps, elle luy dit: Clariant, & ſi on ne croyoit connoître ſuffiſamment la force, & la grandeur de vôtre ame, par ce que l'on a veu de vous; on ne vous declareroit pas vôtre bonne fortune tout à coup, & on vous donneroit du temps pour vous y accoûtumer, & voir comme vous la pourriez porter,

porter. Mais il eſt à croire de vous; que vous ne vous étonnerez pas de vôtre bonheur, quel qu'il puiſſe être, & que vos penſées ne ſont pas moins hautes & moins grandes que vos actions. Sçachez donc, que vous étes dans le cabinet de Zelide, & que dans un moment vous ſerez dans ſa chambre. La Ducheſſe à remarqué toutes les qualitez qui vous rendent eſtimable : & voyant qu'il n'y a rien en vous de bas que vôtre fortune, elle en veut avoir ſoin elle-même, & la rendre meilleure : & pour cela elle vous veut connoître. Voyez de vôtre côté à vous bien ſervir de cette occaſion : & montrez deſormais autant de diſcretion & de conduite, que vous avez fait voir juſqu'icy d'adreſſe & de valeur. Ayant dit cela, elle ſortir par la même porte, par où elle étoit entrée, d'où elle le mena dans la Chambre de ſa Maîtreſſe.

Que la foibleſſe de nos ames eſt étrange! Alcidalis, que la mort, & tout ce qu'il y a de plus horrible, n'eût pû épouvanter; qui malgré le vent, la nuit, & la mer, ſur de foibles échelons de corde, étoit monté ſi gayement au haut de la tour; & qui eût entrepris en plein jour, de delivrer ſeul la Ducheſſe d'entre les mains & le pouvoir du Duc: tremble en ce lieu, où il ſçait qu'il n'y a que des femmes. Ce cœur, qui eût affronté ſans crainte un monde d'ennemis; eſt agité & tranſi de peur, à l'approche de la ſeule perſonne qu'il ayme, & dont il ſçait qu'il eſt aymé.

La chambre n'étoit éclairée que d'un flambeau : & la Ducheſſe étoit au lit avec le peu de lumiere, que deſirent telles entrepriſes, & la honte & l'étonnement d'une jeune perſonne, qui n'y eſt pas encore accoûtumée. Ainſi, quand le Prince eût été plus en luy même, & moins prevenu,

venu, à peine euſt-il pû connoître ſon erreur, & la ſupercherie que la fortune luy faiſoit. D'abord il ſe mit à genoux devant elle : & ayant commencé à dire quelques paroles qui furent mal prononcées, & plus mal ſuivies; il demeura au milieu de ſon diſcours. Le trouble de ſon eſprit, & l'agitation de tant de paſſions, le preſſerent de ſorte, qu'il ne pût continuer : & à demy hors de luy-même, il ſe laiſſa tomber la tête ſur le lit de la jeune Princeſſe : laquelle ayant porté la main pour le pouſſer, il la prit : & revenant par là en luy-même, aprés l'avoir moüillée de beaucoup de larmes, il dit ainſi : Enfin, Zelide, le Ciel a eu un peu de pitié du miſerable Alcidalis : & quelque contraire qu'il me ſoit, je luy rends mille graces, de ce qu'au moins devant que je meure, il m'a permis une fois de vous voir. Ses ſoupirs interrompirent là ſon diſcours. Et comme il le vouloit reprendre, ils entendirent un grand bruit dans le Palais : auquel celle qui l'avoit conduit étant ſortie, r'entra toute éperduë, diſant, que c'étoit le Duc; & qu'il étoit déja dans le quartier de la Ducheſſe. Ce bon homme, bien loin d'imaginer ce qui ſe paſſoit dans ſon Palais, étoit ſorti, en deſſein d'être trois jours à la chaſſe. Mais ſoit que ſon amour, ou ſa jalouſie le r'appellât, ou qu'il creût faire par là une grande galanterie, & témoigner ſon impatience, & ſon affection à la Ducheſſe; il étoit revenu le jour même, & devant toute autre choſe accourut à grand hâte pour la voir.

Il me déplaît extremement qu'il ſoit venu ſi hors de temps. Car j'euſſe été bien-aiſe de voir ce que la Ducheſſe eût répondu dans l'étonnement, où vray-ſemblablement elle étoit, de ce qu'elle

qu'elle venoit d'entendre. Je le trouve fort fâcheux d'être arrivé en cette occasion: & si j'eusse fait l'histoire, par dépit, je l'eusse fait...... La Duchesse dans l'étonnement où elle étoit, de cette surprise, & de ce qu'elle venoit d'entendre, ne pût rien dire. La Dame qui avoit amené le Prince, le reprit par la main: & l'ayant ramené par les mêmes endroits qu'il étoit venu, en un moment elle le mit à la fenêtre; par laquelle, voyant les trahisons que luy faisoit la Fortune, il eut envie de se precipiter, au lieu de descendre.....



SUIT-

SUITTE ET CONCLUSION DE L'HISTOIRE D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

Commencée par Monsieur de Voiture, & achevée par le Sieur DES-BARRES.

A Peine Alcidalis ſous le nom de Clariant, fut-il deſcendu au pied de la fenêtre le long de cette échelle de ſoye: où cy-devant il avoit monté, & aprés avoir délié la corde de l'anneau de fer qui attachoit ſa Nacelle, qu'il ſe vit emporter par une tempête ſi furieuſe qui s'étoit élevée pendant ſon abſence, & dont cette bourraſque le pouſſa en peu de temps à plus de cent milles de Beliſe, ainſi s'appelloit celle qui l'avoit conduit par l'ordre de la Ducheſſe. Ce fut alors que cette pauvre fille demeura preſque immobile de l'accident qu'elle venoit de voir: elle ne pût s'empécher de ſe plaindre, jugeant que la Ducheſſe ſeroit ſenſiblement touchée de ſon malheur: Ah! combien

de fois maudit-elle l'arrivée du Duc, que ne dit-elle point contre la Duchesse : mais que ne dit-elle point contre elle-même ? Enfin comme sortant d'un profond sommeil elle s'écria, ô Dieux! quels malheurs, & puis avançant sa tête pour voir si elle ne découvriroit point ce qui causoit son deplaisir : mais voyant que ses regards étoient inutiles, elle se retira aprés avoir plusieurs fois repeté ces paroles : Ah pauvre Clariant, cher esclave! c'est moy qui suis cause de ton malheur, c'est moy qui t'ay tiré à l'écart de tes compagnons, qui t'ay conduit dans la chambre de la Duchesse, & qui t'ay inopinement fait chercher ta perte, & creusé ton tombeau dans ces impitoyables flots. Elle n'eut pas si-tôt commencé ces plaintes, qu'elle se vit interrompuë par une de ses compagnes, qui accouroit à grands pas luy dire de faire remonter l'Esclave, & que le Duc n'y étoit plus. Ah! plût au Ciel, luy répondit Belise, qu'il n'y fût point venu, je ne me trouverois pas obligée de porter à la Duchesse de si tristes nouvelles ; car vous sçaurez, poursuivit-elle, en parlant à Elvire, que pendant cette furieuse tempête le pauvre Clariant a fait naufrage. Cette Elvire étoit assez jolie, & fort favorisée du Duc, & dont il se servoit souvent pour épier les amours de la Duchesse. Elle ne répondit rien à ce que Belise luy avoit dit : mais elle y fit simplement reflexion, & feignant par politique estre triste de ce recit, se retira pour aller avertir le Duc, & pour cét effet, elle fut par la gallerie d'amour. Helas! qu'à bon droit luy donne-t-on ce nom, puisque c'est le passage le plus favorable à la Duchesse, & le plus suspect au Duc de Tarente Car quoy qu'il se precautionne assez, cela n'empesche que sa femme ne trouve par cet endroit des détours, dont elle se satisfait fort souvent

souvent en la conversation de plusieurs gallands. Pour Belise, elle coupa court à cette gallerie, & fut par l'anti-chambre, qui est à côté, & qui va dans celle de la Duchesse. Ce fut en cet endroit qu'elle l'avisa assez negligemment vétuë, sortant de son lit, impatiente d'entendre le reste de ce qu'Alcidalis luy avoit commencé, lors qu'il fut obligée de cesser son discours par l'arrivée du Duc, & dont il fut contraint d'abandonner la place, pour la luy ceder : mais helas! cette pauvre femme perdit l'esperance de sçavoir la continuation : car Belise luy dit en peu de mots son malheur & sa perte. Elle n'eut pas si-tot apris ce funeste accident, qu'elle tomba en foiblesse, & fut quelque temps sans pouvoir dire aucune parole, puis aprés revenant de sa letargie, & se resouvenant des dernieres paroles, que ce pauvre malheureux luy avoit dites, elle jugea qu'infailliblement c'étoit l'infortuné Amant de la pauvre & veritable Zelide, elle ne pût s'empescher de verser quelques larmes, & de soupirer tendrement de son malheur, soit qu'elle fust touchée de sa conversation ou autre chose : mais enfin elle en soupira, elle passa le reste de la nuit en cet état; & si-tôt qu'il fut jour, elle se détacha de ses filles, & fut dans le jardin, où il y avoit une porte qui correspondoit à l'appartement du Duc. Ce fut en ces lieux où elle redoubla ses larmes, c'est là où elle regretta la perte du pauvre inconnu. Enfin, aprés avoir essuyé ses pleurs, elle réva quelque temps, & parla de la sorte. Quoy! ne pouvois-je pas empécher ce fâcheux malheur, ne pouvois-je pas, poursuivit-elle eviter que cét Etranger me vinst voir? mais non, non, repliquoit-elle, il avoit trop de charmes, & sa beauté étoit trop grande pour pouvoir eviter sa veuë. Ah! pauvre Zelide poursuivit-elle, en quelque lieu

P 2 que

que tu es malheureuse, n'espere plus de revoir ton Amant, il est mort, Zelide; ouy, il est mort: mais sçache qu'en mourant, il n'a pas quitté l'amour qu'il a pour toy, & qu'il ne l'a quittée qu'en finissant sa vie dans le gouffre de cette impitoyable mer. C'est en ces tristes lieux qu'il a fait son tombeau: c'est là qu'il a éteint les feux qu'il ne conservoit que pour toy. Ouy Zelide. En achevant ces mots, elle essuyoit parfois les larmes qui couloient le long de ses joües assez abondamment. Mais comme nous avons quelquefois des passions contraires, aussi, repliquoit-elle, insensée que je suis, doi-je pleurer la perte de celuy qui me venoit ôter mon bonheur? & puis, redoubloit-elle, ay-je raison de me fâcher d'un homme que je ne connoi que depuis un jour, & qui peut-être par quelques brutalitez me croyant son Amante, auroit tenté toute sorte de malheur pour m'avoir en sa possession? Et que dans ce rencontre, le Duc venant à sçavoir la verité de ma feinte, je perdrois bien-tôt la qualité de Duchesse. Apres avoir long-temps consulté en elle-même l'evenement de cette affaire, elle jugea qu'il falloit se consoler, & sur tout tenir le secret. Comme elle étoit sur ces sentimens, le Duc arriva au jardin, informé de ce qu'Elvire luy venoit de dire de l'esclave, il parut fort melancolique, & l'on remarquoit assez par ses gestes, qu'il n'avoit pas l'esprit content. La Duchesse l'ayant apperceu, s'approche de luy pour le caresser, ainsi qu'elle avoit accoûtumé, & même voulut l'embrasser: mais elle se vit rudement repoussée. Elle ne s'appercevant pas d'abord de ce refroidissement, poursuivit ses douceurs ordinaires, ne songeant à rien moins qu'il sceût quelque chose de sa conversation avec l'esclave; elle mit donc tout en usage, les ris,

les doux regards, les paroles charmantes, rien ne fut obmis : mais tout cela ne faisoit aucun effet dans l'esprit du Duc, si non que l'irriter davantage, & le rendre plus fâcheux, enfin impatiente d'aprendre ce qui pouvoit causer son deplaisir, elle luy parla en ces termes: Je ne sçay, Seigneur, si mon opinion est fausse ou veritable; mais il me semble que je voi beaucoup de changement en vous, je ne puis concevoir le chagrin qui paroit sur vôtre visage, est-ce que je n'ay plus ma beauté ordinaire, ne suis-je plus cette Zelide, à qui vous avez témoigné tant d'amour, ay-je perdu le respect que je vous doi? Ouy, Madame, répondit brusquement le Duc, j'ay sujet de me plaindre de vous, m'ayant manqué de foy. Il dit ces mots & se retira avec une fierté si grande, qu'il laissa la Duchesse dans une inquietude mortelle. Cette jeune femme se voyant ainsi abandonnée de son vieux jaloux, se retira dans sa chambre, où ayant fait appeller Belise, celle à qui elle declaroit la pluspart de ses sentimens, luy dit en peu de mots sa disgrace envers son mary. Belise qui avoit l'esprit assez fin, & qui sçavoit bien qu'Elvire sa compagne étoit si favorisée du Duc, & dont cette Elvire avoit veu donner le billet à l'esclave, elle n'eut pas grand' peine à persuader à la Duchesse, que la jalousie du Duc ne provenoit que de ce côté; ce que pourtant la Duchesse avoit peine à croire, jusques à ce qu'elle se fût resouvenuë qu'elle avoit envoyé Elvire, pour faire revenir l'esclave, lors que le Duc se fut retiré. Comme elles en étoient là, elles furent interrompuës par l'arrivée d'un des Pages du Duc, lequel tenoit en sa main un billet cacheté & sans suscription dessus, en cét état il le presenta de la part de son Maître à la Duchesse, elle ne l'eut pas si tôt

ouvert, qu'elle reconnut l'ecriture de son jaloux, dont les mots étoient tels.

Zelide, si l'amitié que j'ay pour vous ne m'obligeoit d'effacer de ma memoire quelques discours que l'on m'a faits, je ne me trouverois pas obligé de vous écrire ces lignes, pour vous dire que je vous attendray ce soir à Plaisance, où j'espere que vous desabuserez vos ennemis des soupçons qu'ils ont eus de vous, étant fort prejuciables en vers vôtre cher

TARENTE,

Aprés que la Duchesse eut leu ce billet, elle fit quelque reflection dessus, & jugea qu'à son jaloux offencé il falloit y apporter remede, & pour cét effet, elle luy fit réponse en ces termes.

Cher Tarente, je me suis trouvée fort etonnée de vôtre fuite, & encore plus surprise quand j'ay leu vôtre billet : je trouve assez étrange que vous m'accusies d'infidelité, Je veux pourtant à cause du respect que je vous doi, recevoir vos reproches, quoy que je ne sois aucunement coupable de ce que vous me dites, de vous avoir manqué de foy. J'espere tantôt obeïr à vos ordres, je me trouveray à Plaisance, où je croy que vous aurez assez de bonté d'écouter ma deffence, en desabusant mes ennemis des faux soupçons qu'ils ont eus de celle qui souhaiteroit plûtôt la mort, que de n'être toute sa vie

Vôtre Amante ZELIDE.

La Duchesse aprés avoir cacheté la réponce du billet, le donna és mains du Page, avec ordre de le donner à son Maître. Pendant que cette fausse

fausse Zelide s'attache à faire sa paix avec son mary, qui sans doute par les intrigues de Belise ne peut manquer de reüssir, passons nôtre veuë plus loin, afin de voir ce que sont devenus nos deux veritables Amans. Il me semble voir le pauvre Clariant ensevely dans les ondes : mais non, le Ciel le reserve pour d'autres malheurs, que nous allons voir par la suite de nôtre Histoire.

Si-tôt que la Nacelle fut en pleine Mer sans Pilote, sans Rames, ni sans esperance de soulagement parmy les plus cruelles passions que la haine, la jalousie, & le desespoir peuvent former à un jeune Prince, & à un Prince amoureux, il étoit à la mercy des vents, des elemens, & des tourmentes de la Mer, qui tantôt l'élevoient jusques au centre des nuës, & tantôt le precipitoient aux profonds abysmes de la terre: mais ce qui pensa achever de le perdre, ce fut que son Vaisseau ayant heurté contre une Roche, acheva de se briser, & de se mettre en pieces, à la reserve de la planche du milieu, qu'il sembloit que les Dieux luy avoient reservée pour le sauver, il s'y étendit de son long, & tenant cette planche serrée entre ses bras. Ah! c'est à ce coup, s'écria-t il, chere Zelide, que je suis perdu, joui, pour suivit-t-il, bien heureux Amant,de l'amitié de ma Maîtresse ,possede hardiment, cruel rival, l'object de mon Amour, car aussi-bien je suis hors de passe de te faire aucun empéchement. Et en effet, il pouvoit bien dire ces paroles, puis qu'il n'étoit qu'à deux doigts de la mort. Car la tempête ayant redoublé, soit par la pluye, grêles, éclairs, tonnerre, qu'il sembloit que tous les Elemens avoient concerté la perte du pauvre Clariant, il fut jusques au lendemain en cét état, où les Dieux lassés de sa souffrance, firent cesser l'orage, rendirent l'air plus

clair, & la Mer plus calme. Enfin il voguoit avec plus de facilité, quand par bonheur parurent cinquante-huit Vaisseaux chargés de gens armés envoyés du Roy de Pire, pour declarer la guerre au Roy de Maroc. Un jeune Capitaine natif d'Arragon, étant sur le Tillac, apperceut luy sembloit-il voguer un je ne sçay quoy, qu'il ne pouvoit discerner, à cause que cét objet étoit trop éloigné. Il fit descendre dans une chalouppe quelqu'un de ses gens, & leur ayant commandé de tirer ce qui paroissoit à sa veuë: ses gens le firent avec beaucoup de diligence. Mais étant approché, ils furent bien surpris de voir que c'étoit un corps attaché si fortement à un gros morceau de bois, qu'il sembloit que ce cadavre y avoit été lié exprés. Ils eurent toutes les peines à le tirer de l'eau, & luy ayant fait quitter prise de cette planche, le transporterent en cet état à leur Capitaine, où l'ayant regardé fixement avec attention, il se figura dans l'idée de connoître ce visage: car quoy que ce Prince fût tout defiguré, que ses yeux fussent à moitié ouverts, son visage pâle, ses lévres bluâtres, & sa bouche à moitié fermée, sans mouvement, sans poulx, sans aucune apparence de vie, il ne laissoit pas de paroître à toute l'assistance, quelque chose de plus que le commun. On luy mit donc la tête en bas, & luy ayant fait vuider une partie de l'eau qui offusquoit son estomac, il commença d'avoir la respiration plus libre, le faisant paroître par un soupir; ce qui rendit fort joyeux les spectateurs, & ce qui obligea le Capitaine de le faire mettre sur son lit, ayant fait fermer les fenêtres qui pouvoient empêcher son repos. A peine ce pauvre Prince fut il exposé sur le chevet, qu'il profera ces mots: Adieu, chere Zelide, puis tout d'un coup il se teut, puis re-

prenant son discours ; Amour, petit tyran des ames, que tu m'es cruel! fortune, que tu m'es changeante! quoy, dans le temps que je possede Zelide, un autre ravit mon bonheur, de sorte que je la perds, puis je la retrouve, & dans le moment que je l'ay retrouvée, je la perds pour jamais! étrange caprice du sort, de fils de Roy esclave, & d'esclave baladin : mais il ne m'importe pourveu que je possede l'objet de mes desirs : mais, repliquoit-il, que dis-je posseder ; non, fortune, il n'y a point d'apparence, poursuis à me persecuter, aussi bien tu n'as plus qu'un moment à me faire souffrir, puisque dans peu ces flots doivent faire mon tombeau. En disant cela il tenoit fortement empoignez les draps de son lit, comme precedemment il tenoit la planche, dont il étoit exposé sur l'eau, s'imaginant y être encore. Le Capitaine touché de ces paroles, fit apporter de la lumiere, & s'approchant du lit, il luy parla en ces termes. Cessez, cher amy, cessez vôtre frayeur, & songez seulement que vous étes hors de peril. Ce pauvre Prince étourdy du ton de cette voix, jetta tristement les yeux sur le monde qui l'environnoit, & les regardant tous generalement avec attention, il leur dit en révant, qui étes-vous qui me parlez? Helas! dites moy qui je suis, m'ayant dit qui vous étes, pour moy je suis un malheureux que l'effort de vos sortileges ont travesti en diverses façons, & vous etes les demons qui me persecutez. Le Capitaine voyant qu'il extravaguoit, & que la fatigue de la mer l'obligeoit au sommeil, fit retirer la compagnie de la chambre, & demeura à un second lit, qui étoit proche de celuy du pauvre Clarisant, où il se coucha sans bruit, jusqu'au l'endemain, & si-tôt qu'il fut jour, il étoit aux écoutes, & attendoit le reveil du pau-

vre Prince, qui ne fut pas long-temps aprés. Où si-tôt qu'il fut éveillé, il s'écria, ô dieux ! où suis-je ? A peine eut-il achevé ces mots, que le Capitaine se jetta en bas du lit, & fut trouver l'infortuné Clariant, dans l'impatience d'apprendre l'Histoire du pauvre Prince, jugeant bien par ses paroles qu'il avoit dit la veille, de fils de Roy esclave, & d'esclave baladin, que sans doute, c'étoit un tresor qu'il avoit tiré de la Mer, & que cét homme ne pouvoit être qu'un illustre Prince. Il s'approcha de son lit, où l'ayant salué en ces termes : Seigneur, vous étes avec vos meilleurs amis, bannissez de vous toute crainte, & croyez que vous étes hors de danger, Qu'est-cecy, s'écria le Prince ! est-ce verité ou songe? helas ! si c'est verité, je ne suis plus, & si c'est songe, je suis encore vivant, quoy, de mort à vie, & d'un tombeau d'abysme, dans lequel je croyois être, je me trouve dans un lit de parade. Et de graces, dites-moy par quel bonheur je me trouve en ces lieux ? Non, repliqua le Capitaine, je ne vous le diray point que vous ne m'avez fait l'honneur de me declarer, par quel malheur vous vous étes exposé sur Mer, & ce sera alors que je vous diray l'honneur que j'ay eu de vous avoir rencontré. Ah ! cher amy répondit le Prince, dispensez moy de r'ouvrir mes playes & de vous reciter les amours d'un Prince affligé, qui ne pourroient aucunement vous divertir, ne pouvant y avoir que de la tristesse, & que d'ailleurs cette Histoire seroit si longue à vous dire, que je craindrois fort de vous ennuyer. Non, repliqua le Capitaine, ne craignez point sur ce sujet, & ce sera avec joye que vous m'en verrez écouter les particularitez. Enfin, aprés beaucoup de sollicitations, le pauvre Clariant commença son discours en ces termes.

HISTOIRE D'ALCIDALIS.

CHer amy, l'Arragon m'a vû naître, & dés ma plus tendre jeuneſſe, je me ſuis accoûtumé à aymer, non pas d'un amour leger; mais d'une amitié fidele, & ce que nous appellons garder jusqu'à la mort. Je fus épris d'une jeune beauté, dont les vertus étoient tout à fait admirables. Cette Princeſſe étoit fille du Prince de Tenare, l'une des plus conſiderables maiſons de Calabre, dont le pere & la mere étoient venus en Arragon pour une ſucceſſion conſiderable: mais que par un malheur, elle demeura orpheline, en peu de jours qu'elle fut arrivée en Arragon: mon pere en étant le Roy receut cette fille & la receut en qualité de Princeſſe. Car quoy qu'il étoit nouvellement remarié, & que la Reine ſa femme avoit une fille, il ne laiſſoit pas de preferer cette Princeſſe à la fille de la Reine, que je doi appeller ma belle-mere, qui s'apparcevant au bout de quelque temps que j'avois inclination pour cette Etrangere, elle qui ne ſouhaittoit autre choſe que je penſaſſe à ſa fille, l'obligea de retirer Zelide. C'eſt ainſi que s'appelloit l'objet de mon amour, & de mes peines, & feignant être incommodée, elle prit congé de mon pere, pour trois mois d'abſence, afin d'aller en Catalogne. Helas! cher amy, je ne puis vous exprimer en quel trouble j'étois, lors que j'apris ces triſtes nouvelles, & ſi vous avez aymé, vous pouvez vous figurer en quel état je pouvois être. Helas! ce fut la pre-

miére fois, que j'eprouvay ce que c'étoit de peur; je fus trouver Zelide auparavant ſon depart, & d'une voix tremblante je luy dis, je ne doute point, mon cher cœur, que vous ne ſçachiez bien que je vous ayme : mais vous ne ſçavez pas combien. Juqu'à preſent je ne vous ay point fait voir le feu de mon amour : mais, chere Zelide, je vous ayme, & de plus je vous aymeray toûjours. Helas ! lors que je m'étois emancipé à lui dire ces paroles, j'étois comme un criminel qui ſe voit au moment d'écouter ſon arrêt de mort, ainſi Zelide me fit revivre, lors qu'elle jetta pitoyablement les yeux ſur moy, aprés les avoir eus pendant mon entretien fort long-têms baiſſés. Monſieur, me dit-elle, helas ! que nos amours nous ſeront chers, & qu'ils nous donneront de peine. Ces mots qu'elle dit precipitamment furent des oracles, dont j'ay éprouvé du depuis tous les malheurs qui me ſont arrivés depuis: car la Reine & pluſieurs de ſa ſuite, qui pendant nôtre entretien, nous avoient aſſez examinés, s'aprocherent, où cette femme feignant être intereſſée dans nôtre converſation, me parla en ces termes : Il ſemble, Monſieur, à vous voir parler avec Zelide, avec une mine ſi ſerieuſe, que vous avez du differend avec elle : Madame, luy repliquay-je aſſez fierement ; ce differend s'apaiſera entre nous deux. A ces mots, la Reine ſe retira ſans faire paroître ſon déplaiſir. Le lendemain de grand matin elle me fit reſſentir ces paroles : car elle enleva Zelide. Helas ! une Louve à qui l'on ôte ſes petits n'étoit point pire que moy. Je me vis pluſieurs fois dans les tranſports, lors que l'on me vint apprendre ſon depart, de me jetter du haut de ma chambre, afin de delivrer Zelide de la Reine, & toutes les fois je me trouvois empeſché quand je conſiderois que cét éloignement

étoit

étoit pour peu de temps. Enfin, je me promenay dans ma chambre, je me jettay ſur mon lit, je me couchay, je me relevay, & dans toutes ces impatiences, je m'égaray de la raiſon. Enfin, une maladie me ſurprend pour quelques jours où je demeuray quelque temps au lit, & lors que je me ſentis un peu fort, je me levay & me fis tranſporter ſur les traces de Zelide. Quand je fus donc à une montagne (au pied de cette Roche eſt un Fleuve que nous appellons l'Hebre) j'apperceus du haut de cette butte un Ours le plus épouvantable qui ayt jamais été, & un homme qui luttoient enſemble, avec un deſavantage inégal : car cette bête furieuſe avoit terraſſé cét homme, & alloit le devorer, moy émû de pitié, ſans prendre garde au hazard que je courois, je pouſſe mon cheval, ou pour mieux dire je me precipite du haut de cette roche, & enfonce mon javelot, que je tenois en ma main, ſi avant dans les entrailles de cét animal, qu'en même têms il quitta priſe, & perdit la vie. A peine le pauvre Clariant eut-il achevé ces mots, que le Capitaine ſe jette à ſon col en s'écriant, ah genereux Prince! c'eſt donc à vous à qui je doi la vie! Helas, cher liberateur, pourſuivit-il, vous diſparutes bien-tôt à ma veuë. Le Prince étonné de ce rencontre, fit expliquer le Capitaine, lequel lui dit que c'étoit lui qu'il avoit delivré de cette bête, & en ſuite reprit le fil de ſon diſcours ainſi que s'enſuit.

Si tôt que vous fûtes delivré des grifes de cét animal, je pouſſay mon cheval au travers de ce fleuve, que je paſſay à gué, où ayant jetté fortuitement ma veuë ſur la prairie, j'aviſay ma Nymphe ſur le bord de l'Hebre. Je l'aborday, & je luy dis, l'on voit bien, Madame, par ces prairies ſi belles & ces rives ombragées, l'on voit

bien, dis je, que le Soleil n'en eſt pas loin. Oüy, chere Zelide, il n'y a que vous qui puiſſe embellir un pays ſi deſert, ces monts, ces rives, ces plaines, il n'y a rien de plus beau ny de plus accomply, & qu'on peut nommer hardiment, vous étant en ces lieux, la campagne parfaite. Je vous aſſeure, Monſieur, me répondit Zelide, qu'il n'y a rien de ſi beau, ny de plus achevé que ce que vous nous venez de faire voir ſur cette montagne. Il eſt vray, lui repliquay-je en l'interrompant, que du haut de cette roche je me ſuis trouvé ébloüy par l'éclat de vos beaux yeux, qui ſont plus beaux, plus purs, plus vifs que deux diamans, & que toutes les ames qui ſeroient ſur ce mont à vous regarder, ſe precipiteroient à l'énvy du haut, afin de voir en vous un chef-d'œuvre achevé. Enfin, aprés pluſieurs petites galanteries; nous aprochâmes du jardin, où je ne voyois pas qu'au long de l'allée, la Reine & pluſieurs autres de ſa ſuite m'avoient veu parler à Zelide avec beaucoup d'empreſſement. Enfin ſçachant ma venuë elle me receut avec un ſi bon viſage, que Zelide ne pouvoit pas me le faire meilleur. Je l'aborday, où aprés luy avoir dit que la chaſſe m'avoit pouſſé juſques en ce lieu à pour ſuivre une biche avec des peines incroyables, & que je m'étois creu obligé étant ſi proche de ces lieux, de venir baiſer les mains à ſa Majeſté. La Reine témoigna avoir gré à la fortune de m'avoir tranſporté ſur ces lieux, mais helas! tout cela n'étoit que feintiſe. Elle le fit bien-tôt paroître en ſuite, car elle donna auſſi-tôt ordre à executer les deſſeins qu'elle avoit projettés, & nous autres Amants étions comme ceux qui ſont dans une place que l'on mine ſecretement, dont ils ont plus de crainte de tous les malheurs à venir, que de celuy qui les va perdre, & demeurent en repos pendant que l'on

l'on creuse leur tombeau, & que l'on prepare sourdement la mine qui les doit accabler en un moment, ainsi étions-nous ne songeant pas aux trahisons que nous tramoit la Reine. Quelques jours en suite qu'elle fut de retour en Arragon, où aprés y avoir sejourné quatre mois, elle prit occasion vers le Printemps de retourner en Catalogne, où elle y fut peu : mais elle fit bien des affaires, car elle vendit Zelide au Duc de Tarente, de maniere qu'à son retour je sceus la verité de sa trahison, de sorte que le Duc de Tarente étoit sur le poinct d'épouser Zelide. Moy emeu de ces nouvelles, je partis incontinent à dessein d'enlever Zelide ou de perir. Dans cette resolution je sortis seul en pleine nuit de Saragoce, & m'étant mis par des chemins détournez dans le Royaume de Valence, je m'embarquay au premier port que je pus trouver, pour passer en Italie, avec une joye qui ne se peut exprimer, en songeant que je sortois d'entre les mains de mes ennemis pour suivre les traces de Zelide. Estant arrivé en ces lieux, j'appris que Zelide étoit mariée au Duc de Tarente. Je m'intriguay si bien que je fus son esclave, où je l'ay servie plusieurs fois en cette qualité. Vous ne doutez point qu'en ces lieux les hommes sont fort jaloux de leurs femmes, aussi le Duc de Tarente, à qui l'âge de caducité permettoit d'être de ce nombre, faisoit garder soigneusement Zelide alors, lors qu'un jour étant dans la cour où ordinairement l'on fait les joûtes, j'apperceus une des filles de Zelide, qui me donna un billet secretement, qui portoit que je me trouvasse au soir à la brune au pied de la Tour des Grecs, que je serois heureux. Helas ! de puis mon mal-heur, il n'avoit encore paru en mon endroit aucun rayon de joye qu'en ce moment. Je crus d'abord que Zelide m'avoit re-

reconnu, & que ce message venoit d'elle. Je levay les yeux au Ciel, & remerciay les Dieux de la pitié qu'ils avoient de moy. Je me rendis dans une barque de pêcheurs au pied de cette Tour à l'heure de l'assignation, avec beaucoup d'inquietudé, dont les momens me duroient des années, & là j'attendis dans le silence de la nuit ce que la fortune me reservoit. Cependant divers sentimens d'esperance & de crainte s'emparerent de mon esprit, & me formerent toutes les imaginations que les gens qui n'ont point aimé ne peuvent dire. Dans ces pensées, plus noires & plus épouvantables que la nuit, je me trouvay interrompu par le bruit de quelques paroles mal prononcées, dont de mon côté je fis le semblable, ou bien-tôt aprés j'oüis tomber quelque chose dans la mer, où je regarday fixement. J'apperceus quelque chose de blanc qui paroissoit sur l'eau, ce que je tiray incontinent, aprés je connus que c'étoit une échelle de corde qui décendoit de la Tour, au bout de laquelle on avoit attachée du liege & du linge, afin qu'elle se pût voir. Alors sans considerer les dangers, je montay par un chemin perilleux à une hauteur extréme, aprés avoir monté plus de cent échelons, je me trouvay à une fenêtre, ou il y avoit une fille qui me tendit la main, qui sans me dire mot, me conduisit par plusieurs détours. Enfin je me trouvay dans une chambre éclairée de plusieurs cristaux, entourez de grand nombre de chandelles de cire, qui formoient la plus belle clarté du monde. A cette lumiere je reconnus celle qui m'avoit donné le billet, où m'ayant dit de me reposer, & qu'elle alloit revenir, je vous laisse à juger, cher amy, les diverses pensées que j'eus, les impatiences, les desirs, les soupçons, les sursauts, les allarmes. Mon esprit étoit agité de

toutes

toutes ces paſſions, lors qu'aprés une heure d'attente, mon ſilence fut interrompu par le bruit d'une clef qui me fit auſſi-tôt tourner la tête, où ayant veu ouvrir une autre porte, me ſembloit-il, que celle que cette femme avoit cy-devant fermée; elle s'approcha de moy, où m'ayant dit, vous me pardonnerez, Clariant, ſi je vous ay fait attendre ſi long-temps: mais le plaiſir que vous allez recevoir, vous fera bientôt oublier vos peines.

Comme Clariant en étoit-là, il fut interrompu par un bruit qui s'étoit élevé dans le Vaiſſeau, & qui avoit obligé les ſoldats de courir aux armes, lors que pluſieurs étant entrés dans la chambre pour avertir le Capitaine que les Ennemis étoient aux approches, & qu'ils n'étoient pas plus éloignez de ſix milles; cela obligea le Capitaine de quitter Clariant, aprés lui avoir fait voir par beaucoup de civilitez & de déplaiſir avec lequel il témoigna être touché de n'avoir pas la ſatisfaction d'écouter le reſte de l'Hiſtoire du pauvre Prince, le conjurant étroitement de ſe repoſer, & qu'il eſperoit aprés le combat écouter avec plaiſir le reſte de ce qu'il avoit commencé, & dont il prenoit ſi fort part à ce recit, que ce ſeroit le dernier de ſes déplairs, ſi là Parque le raviſſoit dans le combat, ſans luy donner la ſatisfactîon d'apprendre les malheurs d'un Prince, & d'un Prince auquel il étoit obligé de la vie. Cette ſeparation ne ſe fit pas ſans peine, & quoy qu'ils fuſſent tous deux dans un même Vaiſſeau, cela n'empêchoit pas que cela ne fît à l'un & à l'autre quelque atteinte. Je veux dire que le Capitaine craignoit la perte du Prince, & le Prince celle du capitaine, de maniere que le Prince ne fut pas plus d'un moment abſent de ſon amy, qu'il jugea en ſoy que ce ſeroit lâcheté de ſe tenir

au lit pendant que l'on étoit aux prises ; il se leve, & ayant choisi quelques armes parmy plusieurs qui étoient dans la chambre, il descend sur le Tillac, lors que l'on alloit commencer le combat qui fut assez rude, & dont il y avoit 60. mille combattans. L'on fut plusienrs jours, sans que l'on sceût de quel côte devoit pancher la victoire, & le dernier desdits jours s'étant fait une rude guerre toute la nuit à la clarté de la Lune: enfin, le lendemain au lever du Soleil, ils se trouverent si lassez les uns & les autres, qu'ils n'étoient plus capables de resistance, avec cela leurs mats, leurs voiles & leurs cordages étoient tellement rompus, qu'ils leurs ôtoient à la plûpart les moyens de prendre la fuite, de sorte que chacun d'eux croyant qu'il leur falloit perir par les armes de leurs ennemis ; il arriva que pour éviter cette infamie, la rage fournit aux uns le moyen de percer & d'enfoncer les vaisseaux des autres, & à ceux-cy avant que de perir, l'adresse de mettre le feu aux Navires de leurs ennemis, dont les uns furent étouffez par la fumée, les autres moururent cruellement au milieu des flammes, & ceux que le fer & le feu avoient epargnez, perirent miserablement au milieu des ondes. Il y en eut même quelques-uns qui ôterent à leurs adversaires, & à la fureur de l'Ocean, la gloire de leur mort, en se poignardant eux-mêmes. Parmy ce pitoyable spectacle de tant d'hommes outragez & deseſperez, il s'en trouvoit un qui n'avoit pas envie de finir ses jours d'une si miserable façon, & pour n'être point sans compagnie en cette avanture, en enlevoit un autre avec beaucoup de peine & de fatigue, & l'arrachant de cét embrasement, le descendoit dans une chalouppe pour le sauver ; mais le Ciel luy avoit destiné un autre Liberateur,

teur, puiſque tous deux étant jettez hors de ce petit eſquif par l'impetuoſité des vagues, ils furent ſeparez l'un de l'autre, & perdirent l'eſperance de ſe pouvoir ſecourir mutuellement, comme ils en avoient eu le deſſein. Cette même bourraſque qui les avoit portez ſi avant dans le peril, en lança un autre par rencontre ſur un maſt de Navire où il s'attacha ſoudain. Cela occupa long-temps la veuë du Prince, quoy que le Ciel fût chargé de nuages, & ſon obſcurité paroiſſoit par une difference fort grande; car ſelon que les ondes s'élevoient & s'abaiſſoient, l'on apperceut la flamme & le feu de ces maſts, par où le Prince remarquoit qu'il y avoit quelqu'un en grand danger. Ce pitoyable objet émouvant ſa pitié, le fit incontinent tourner de ce côté-là, & s'étant mis avec un des Pilotes dans le batteau, il ſe fit conduire, non ſans un grand danger de ſa vie, droit au lieu où paroiſſoit cette clarté, qu'il aborda avec beaucoup de peine: Mais le plus fâcheux fut que celuy qui ſe trouva ſur ce maſt s'y tenoit ſi bien attaché, que tout le travail que l'on employa pour l'en arracher, fut entierement inutile; car dans l'apprehenſion du malheur preſent, il ne vouloit aucunement lâcher priſe, & demeuroit comme inſenſible au ſecours que l'on luy vouloit donner. En de ſi étranges extremitez, il n'auroit pas manqué de perir, ſi un autre malheur n'en eût diverti l'effet, car le feu ayant gagné l'endroit où ce miſerable s'étoit ſi fortement lié, il fut contraint de lâcher l'arbre preſque brûlé, & ainſi il coula à fond, puis enfin retourna au deſſus de l'eau, où le Pilote s'étant plongé le pouſſa droit contre l'eſquif & le tira de l'eau, aprés en avoir beaucoup deſeſperé. Ainſi la compaſſion du Prince ne ſe trouva point inutile, quoy qu'il y eût

y eût apparence de craindre que ce ne fût qu'un corps mort, pource qu'en suite ayant jetté un soûpir, il parut avoir expiré. Le regret du Prince fut extreme, & sur tout quand il remarqua au visage de cét inconnu, les traits d'une extréme majesté ; car bien que les blessures qu'il avoit receues au combat, ou que la rencontre de quelque piece du débris luy eussent égratigné plusieurs endroits de son visage ; si est-ce que le sang qui en sortoit, faisoit paroître d'ailleurs sa bonne mine avec avantage. Joint que l'on voyoit en sa taille une proportion extrémement agreable. Ce corps fut long-temps sans aucun mouvement: Mais enfin l'on remarqua qu'il luy restoit encore un peu de vie, & que si on n'y remedioit promptement il s'en alloit expirer ; & comme le Prince agissoit beaucoup à ce devoir, il se sentit extraordinairement saisi de l'attouchement de ce corps, & cette émotion ne procedoit pas seulement de sa pitié naturelle, mais il y trouva son affection interessée par des voyes occultes & des engagemens secrets à la compassion. Aprés tout cela il l'envelopa de sa casaque & le fit transporter en sa chambre, dont il lâcha un soupir, & d'une voys foible & dolente prononça ces paroles: Ah! cher Amant que tu és malheureux & que je suis infortunée ! En-suite dequoy les sanglots l'ayant derechef forcé au silence, il se teut pour un moment, & aprés que l'on l'eut posé sur le lit : C'est maintenant, s'écria-t-il, qu'avec justice je souffre la punition que je merite, m'ayant abandonnée a un Prince, ouï un Prince, mais un amant ingrat ; va cruel, tu avois peu de courage, ne devois-tu pas t'oposer aux sentimens de la Reyne, lors que l'on me voulut absenter de toy pour quelques jours ? En apparence, cette absence ne t'inquietoit

étoit pas beaucoup, & cét amour que tu me montrois caché n'étoit que feintise: Ouy trop cruel amant, tu as consenty aux volontez de la Reine, & s'il étoit vray que tu eusses eu quelque peu d'amour pour moy, n'aurois-tu pas empêché mon enlevement? étois-tu sans bien, sans force, ou sans appuy? amour t'avoit-il bandé les yeux? Non, non, ingrat, sçache que si tu m'avois aymée fermement, ce petit Dieu auroit guidé tes pas, & t'auroit fait voir les traces de ta Princesse, va, cruel, un jour je te feray voir la fermeté de mon courage, & j'arracheray ce cœur que j'ay si long-temps conservé dans tous mes travaux & mes peines. Ouï, je veux que tu luy voyes jetter les derniers soûpirs, ce sera peut-être alors, lâche, que tu auras compassion de moy, & que les remords de ton infidelité te reprocheront tous les malheurs qui me sont arrivez, ce sera peut-être alors que tu demanderas au Ciel de t'ouvrir les portes de la mort: Mais cela ne te sera pas octroyé, & tu resteras dans la vie avec tous les malheurs pour punition de ton crime. Mais helas! repliquoit-t-elle, je m'abandonne à la fureur: Ah! pardonnez, cher Prince, à ma passion. Non, il n'est point vray, & vous n'étes aucunement coupable de ce que je vous accuse; il me souvient assez, cher amant, de vos dernieres paroles, lors que vous me fites voir vôtre amour, & que vous me dites que toutes les puissances n'effaceroient jamais Zelide du cœur d'Alcidalis. A ces mots le pauvre Prince qui avoit écouté attentivement, demeura si surpris, qu'il luy fut impossible de pouvoir dire une parole, une sueur froide s'empara de son visage, où il sentit aussi-tôt glisser dans ses veines un je ne sçay quoy qui l'empêcha de parler. Il fut quelque temps dans cette émotion,

tion, jusqu'à ce qu'il eut repris ses sens, & aussi-tôt il se jetta éperdûement au col de Zelide, en s'écriant, Ciel! Que est-ce que je voy? Est-ce un charme ou une illusion, qui me fait voir maintenant le visage & le port de ma Princesse sous un habit déguisé? Ah! sans doute, c'est un effet de mon mal qui metroublant le cerveau, me represente l'Image de l'objet que j'ayme, & que j'ay autrefois veuë. A ces mots Zelide, qui pendant son malheur n'avoit pas encore ouvert les yeux, les jetta pitoyablement sur Clariant, ou elle reconnut le portrait de son cher Alcidalis. L'on ne peut pas exprimer les joyes que ces deux Amans eurent en ce rencontre, les doux baisers, les acollades, les transports amoureux: Tout cela ne se peut exprimer. Zelide, sous le nom de Zelidan, regretoit les reproches qu'elle venoit de faire à son amant, & pour reparation de cela, le payoit avec d'agreables mignardises. Alcidalis rendoit à Zelide la même chose, en s'excusant d'avoir été si long-temps sans la reconnoître: A toutes ces joyes le Capitaine du vaisseau survint, dont il prit grand part, & employa toutes diligences pour faire panser les playes de Zelidan, qui furent gueries en peu de jours, n'étant pas tout à fait profondes, & ensuite Alcidalis obligeant Zelide de leur faire un recit depuis sa separation jusques à ce jour, ce que Zelide fit en ces termes.

HISTOIRE DE ZELIDE.

VOus vous ſouvenez aſſez, cher Prince, du jour que je fus enlevée d'auprés de vous, dont je fus tranſportée en Catalogne; le deſſein de la Reyne étoit de me marier au Duc de Tarente, pour cét effet elle me mena ſur mer dans un vaiſſeau, où je fus miſe entre les mains d'un Capitaine, avec ordre de me livrer au Duc de Tarente: cette ſurpriſe étoit ſi cachée, que je ne m'en aperceus qu'alors qu'elle me fit paroître devant le Capitaine & ſa femme, dont à mon abſence, elle s'étoit aſſez long-têms entretenuë, où elle me dit qu'elle étoit fort attendrie de ma ſeparation: Et qu'outre les engagemens d'amitié qu'elle avoit eus avec ma mere, elle ſe trouvoit encore obligée par pluſieurs autres choſes; que pendant pluſieurs années elle m'avoit nourrie & conſiderée comme ſa fille ainée; & que pour cét effet, elle étoit obligée de me marier en cette qualité, & de me donner au Duc de Tarente: un, diſoit-elle, des plus braves & plus vertueux de ſon ſiecle. Enfin, aprés pluſieurs Eloges qu'elle me fit de ce Duc, elle crut par toutes ces raiſons, & beaucoup d'autres me faire oublier l'amour que je vous portois. Mais, non cher Prince, cét amour étoit trop enraciné, & ſi profondément dans mon cœur, qu'il ſera à jamais impoſſible de l'arracher. A ces mots le Prince

Prince redoubla ſes baiſers, & d'une parole baſſe, entrecouppée de ſoûpirs & de joye, il profera ces mots. Helas! chere Zelide, vous avez eu beaucoup de peine: mais croyez, Princeſſe, que vôtre abſence m'a cauſé beaucoup de douleur. La Reine, pourſuivit Zelide, me laiſſa donc dans ce Vaiſſeau, aprés m'avoir dit qu'elle s'étoit apperceuë pour mon bien d'une eſpece de ſympathie, diſoit elle, qu'il y avoit entre vous & moy: mais qu'il n'y avoit point d'apparence d'alliance, veu que le Roy vôtre Pere n'y conſentiroit pas, que d'ailleurs il n'y avoit aucune aſſeurance ſur vôtre âge; que même pluſieurs dans la Cour pourroient parler de nous, nous voyans ſi familiers. Mais que pour empêcher toutes ces choſes, elle avoit choiſi le Prince de Tarente, le croyant tout à fait capable de mon amitié, ce fut les derniers mots qu'elle me dit, en me diſant Adieu. Aprés quelques baiſers, & feignant être affligée de ma ſeparation, elle ſortit de la chambre, où à peine fut-elle hors du Vaiſſeau, que je m'apperceus éloignée du port de Barcelone, où il y avoit trois cens Vaiſſeaux, qui d'abord que la Reine fut ſortie, & nous en pleine Mer, tirerent toute leur Artillerie: ce bruit de pluſieurs Canons étoit accompagné de trompettes, de fifres, & de pluſieurs autres inſtrumens, dont la Reine avoit pourveu à cette ſeparation, croyant que toutes ces fêtes, & ces magnificences, pourroient me faire diſſiper mon affliction: mais la triſteſſe, le dépit, la honte, la colere, toutes ces ſortes de paſſions m'accablerent ſi fort, que je fus plus d'un quart d'heure enſevelie dans ces diverſitez chimeriques & dans toutes ces réveries, je ne puis vous exprimer tout ce que je dis contre la Reyne ny même ce que je dis contre vous. Enfin, je fus en cét état pluſieurs jours, ou la femme du

Capi-

Capitaine du Vaiſſeau aprés pluſieurs ſolicitations, dont je ne voulois ny boire ny manger, elle voyant que j'affoibliſſois tous les jours, & qu'au lieu de donner au Duc de Tarente une beauté, ce ne pouvoit être qu'un cadavre ; de ſorte que me regardant dans un miroir, & me voyant ſi défaite, je jugeay que je ſerois moy-même cauſe de ma mort, ſi je n'apportois remede à cette maladie. Un jour que la femme du Capitaine accompagnée de ſa niéce me portoit un boüillon, d'abord je me diſpoſay d'ouvrir mon cœur, & de leur declarer mon deſſein. Pour cét effet je fis monter le Capitaine, où aprés leur avoir communiqué que je n'aymois point le Duc de Tarente, & que je les priois de me rendre un dernier office, qui étoit de me laiſſer mourir ou d'éviter ce mariage, qu'il avoit une niepce bien faite, ſoit pour la taille, la jeuneſſe, & à peu prés pour la corporance : Que le Duc ne m'avoit jamais veuë, qu'elle pouvoit prendre le nom de Zelide ; Enfin, qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre leur niepce heureuſe, & eux riches, & moy contente. En leur diſant ces mots je leur montray un petit coffret garny de diamans, que je leurs fis briller à leurs yeux, dont je voulois leur faire preſent, à condition de m'octroyer la demande que je leur venois de faire. Le Capitaine qui avoit couru aſſez long-temps ſur mer ſans avoir amaſſé grand profit, ſe trouva tenté de ce preſent, il confera avec ſa femme, & demeura d'accord de ma propoſition. Enfin l'on diſpoſe ſa Niéce, & nous l'accoûtumons à être Ducheſſe de Tarente par pluſieurs inſtructions que l'on luy donne. Enfin nous approchons de la côte d'Italie, où elle ſe fit voir le moins qu'elle put. Cependant le Capitaine & ſa femme livrerent leur Niéce Erminie au Duc de Tarente, & prirent

congé de luy aprés en avoir receu plusieurs beaux presens, avec feinte d'être fort pressez pour aller rendre compte à la Reine de ce voyage. Cependant j'étois dans le vaisseau durant que toutes ces choses se passoient, & d'où je n'osois me faire voir à personne. Peu de temps aprés je vis hausser les voiles, & en même temps sortir de ce fâcheux rivage qui m'avoit donné tant de crainte; en suite la femme du Capitaine me vint trouver à ma chambre, où elle me fit le recit de tout ce qui s'étoit passé en la reception de cette fausse Zelide. Il ne restoit plus que de sçavoir ce que je devois devenir, mais le Capitaine m'assura qu'il me mettroit chez l'une de ses sœurs, ou dans le Temple des Vierges, jusques à ce qu'il eût trouvé moyen de me mettre entre les bras d'Alcidalis. Nous fûmes quelques jours pendant nôtre navigation assez dans le repos, lors qu'un soir, trois heures devant le coucher du Soleil, nous aperceumes trois voiles de Corsaires en pleine mer, dont nous ne fûmes pas long-temps sans en être investis, & qui à la faveur du vent vinrent choquer nôtre vaisseau. Nôtre Capitaine qui étoit homme de cœur, s'émeut de ce rencontre; neantmoins le regret de perdre les richesses que je luy avois données, le firent resoudre de perir plûtôt que de se rendre. Cependant sa femme qui étoit restée dans ma chambre, me coupa les cheveux, & me donna un habillement de son mary, donc je me vêtis, aprés avoir jetté ce coffret de diamans dans la mer. Je pris dans la chambre les premieres armes que je trouvay, & je fus au combat, mais il paroissoit si inégal, que déja les ennemis s'étoient attachez à nôtre vaisseau, & s'étant jettez dedans, leur temerité leur fit esperer d'abord une facile victoire, mais ils trouverent peu de temps

temps aprés une resistance qu'ils n'attendoient pas d'un vaisseau qu'ils croyoient déja affoibly pas la violence des vagues dont il avoit ressenty la furie, & le sort des armes fit tellement balancer la victoire, qu'elle fut long-temps incertaine, sans sçavoir de quel côté elle devoit incliner, car des trois vaisseaux qu'ils avoient, il y en avoit déja un coulé à fonds. Ce fut alors que je regretay mon cofret de diamans, non pas tant pour moy, que c'étoit pour le Capitaine à qui je l'avois promis. Comme nous étions dans la plus grande ardeur du combat, & que les bancs & les tillacs étoient tout couverts de sang & de corps morts, je vis tomber à mes pieds le Capitaine de nôtre vaisseau; cette mort forma parmy nos combatans un desordre, de maniere que les ennemis entrerent dans le vaisseau, où ayant defait une partie de nos soldats, firent le reste prisonniers. En suite Orcant, c'étoit le nom du Corsaire, fit reveuë de ses captifs dont j'étois du nombre. Il me regarda fixement, & me demanda mon nom & mon païs, je luy dis que j'étois Espagnol de nation, & que je m'appellois Zelidan, neveu du Capitaine du vaisseau qu'il avoit gagné, & que je me trouvois fort malheureux de n'avoir pas pery dans ce combat. Je luy dis plusieurs mots en suite avec assez d'orgueil. Orcant estima ma fierté, & quoy qu'il fût assez barbare, si pourtant me témoigna-t-il quelque chose de plus doux qu'aux autres Captifs, lesquels il fit tous mettre à la cadene à la reserve de moy, disoit-il, qu'il faisoit plus d'état, ayant montré plus de valeur dans le combat que les autres, & que pour ma rançon, une seule belle action suffiroit pour me donner ma liberté. Toutes les flatteries de cét homme farouche ne me plurent pas, & je tiray trés-mauvais augure de

cette amitié. Enfin je me resolus d'affermir mon courage afin de cacher mon sexe : plusieurs actions le reste de cét Eté se presenterent, où je tâchay, le plus qu'il me fut possible, de faire voir ma valeur. Un jour il luy prit envie de nous faire passer à Memphis, où il me fit voir les miracles du Nil, & les monumens éternels de la genereuse fatigue que les Egyptiens ont fait voir à leurs Esclaves pour l'honneur de leurs fausses Divinitez, & pour la glorieuse memoire de leurs Princes. De là nous fûmes en la Palestine, où dans la cité d'Irenophanis, j'admiray un Temple dont la matiere & l'ouvrage surpassoit tout ce qu'un œil curieux peut legitimement admirer. Aprés avoir veu cette merveille nous poursuivîmes par l'Assirie, & par l'Asie mineure, où il me fit voir des choses extrémement rares & fort étranges, & comme il nous voulut faire passer dans la Galatie, nos vaisseaux furent surpris d'une tempête qui leur fit prendre une autre route que celle qu'Orcant s'étoit proposée, car aprés avoir éprouvé tous les orages que la mer & les vents font souffrir aux objets de leurs coleres, nous fûmes jettez aux environs des Isles Baleares ; où nous ne fûmes pas long-temps sans être attaquez de deux autres vaisseaux aussi Pirates, qui firent voller sur nous une nuée de fleches. A mesure qu'ils s'approchoient de nous, ils se servoient des armes qui portoient moins loin, mais dont les coups étoient plus assurez & plus violens; ils s'acrocherent à l'un de nos vaisseaux, où aprés y avoir jetté quelques grenades, ils y mirent le feu, & tout ensemble à l'un des leurs qui n'eut pas le temps de se retirer assez tôt. Alors les Pirates qui resterent, ne jugerent pas seulement qu'il leur étoit impossible de nous arracher la victoire, mais ils remarquerent prudemment qu'ils auroient bien

de

dela peine à resister plus long-tems ; ce qui leur fit croire que leur conservation dependoit plûtôt de leur fuite, que de l'obstiné massacre auquel ils pourroient forcer leurs ennemis. Menageant ainsi leur fortune, ils se détacherent, & à la faveur du vent, qu'ils jugerent les pouvoir éloigner le plus vite, ils tâcherent de sauver leur vie par la force de leurs voiles; mais je témoignay que je n'étois point contente de cette clemence, & dis tout haut que ceux qui n'exerçoient jamais de pitié, étoient inlignes d'en recevoir. Je prononçay ces paroles avec un visage si plein de resolution, que j'enflammay l'ardeur d'Orcant & des autres Corsaires, je les sceus si bien persuader à remporter une victoire entiere, que l'effet en fut aussi prompt que le dessein. Orcant approuva mes paroles, & cét heureux Corsaire commanda aussi-tôt de rejoindre nos ennemis, où aprés les avoir abordez, nous recommençâmes le combat, où nous etant jettez une vingtaine dans ce vaisseau, aprés l'avoir acroché, nous fismes une sanglante execution de ces voleurs, dont une partie furent taillez en pieces, & le reste se precipita dans la mer. Aprés cette victoire je descendis au fonds du vaisseau pour reconnoître les Captifs que les Corsaires y avoient laissez, ou pour voir & distribuer ensemble le butin que nous venions de gagner, où il y avoit plusieurs richesses, de grands tapis de Bysance, des étoffes de Perse tissuës d'or & de soye, quantité d'or & d'argent monnoyé, & frappé au coin de tous les Roys & de tous les Etats de la terre. Aprés cette reveuë, qui donna beaucoup de satisfaction à nôtre Capitaine, j'apperceus tout à coup sur un petit lit une belle femme fort richement habillée, mais comme je me fus approché d'elle de plus prés, je pris garde qu'elle avoit les yeux ouverts & tout baignez de pleurs, qu'el-

le étoit pâle, & qu'en tout son corps il ne se remarquoit aucun mouvement. Ces indices me la firent prendre pour une femme morte, mais quand en essuyant ses larmes je sentis qu'elles étoient chaudes, cela me persuada que c'étoit plûtôt la violence de quelque passion, qui l'avoit mise en ce pitoyable état, que la douleur d'un corps affoibly de maladie, qui ne jette ordinairement par les yeux que des eaux froides. Je reconnus par un soupir qu'elle lâcha qu'il lui restoit encore un peu de vie. La consideration de son sexe & celle de sa beauté augmenterent en moy la pitié, je pris donc un soin particulier pour faire avoir à cette Dame les remedes les plus necessaires & les plus prompts à la guerir, & luy rendre la facilité de la parole, afin qu'on la peût servir plus aisement par la connoissance de son mal. Je passay quelques heures de la nuit auprés d'elle, & ne jugeant pas à propos de l'eveiller du profond sommeil dans lequel elle sembloit être assoupie, je me retiray, ayant donné commission à quelques-uns d'y prendre garde, de l'assister en ce qu'elle auroit de besoin, & de m'appeller en cas qu'elle vinst à recouvrer la liberté de la parole.

Un peu auparavant que l'Aurore vinst à étaler les premieres beautez du jour, cette femme étant revenue de son assoupissement comme du sommeil de la mort, & dans l'excés de son apprehension aussi bien que celuy de sa douleur, ayant perdu le souvenir de ce qu'elle avoit enduré pendant le combat par la crainte du danger; elle témoigna qu'elle se croyoit encore en la puissance du Capitaine des Pirates. Aprés donc que par ses larmes elle eut semblé avoir épuisé toute l'humeur de son cerveau, & vuidé tout à fait ses soûpirs pour faire place à la voix, qui devoit prononcer ses dernieres plaintes. Helas! se prit-elle à dire,

dire, miserable, & infortunée que je suis, à quel point me voi-je maintenant reduite ? Ciel rigoureux ne me conserve point la vie, si tu ne me gardes aussi l'honneur, foudroye plûtôt cét inhumain, & luy fais ressentir un supplice digne de sa tyrannie, ou bien si les destinées ne le permettent pas, aye agreable que par l'innocente effusion de mon sang j'aille trouver dans le tombeau un azile asseuré à ma chasteté. A ces mots elle noya ses jouës, & son sein par l'abondance de ses pleurs, & s'abandonna si fort à la douleur, qu'elle en perdit la parole pour quelque tems; puis reprenant son discours avec moins de larmes, mais avec un accez d'une douleur bien plus violente: Il est meilleur mille fois, dit-elle, de perdre la vie n'étant point soüillée, que de la conserver aprés une disgrace honteuse; J'ay merité de mourir, il ne faut donc pas si long-tems survivre à la perte de mes esperances. Reçoy donc, ô Parque cruelle, cette ame affligée; & si jamais mon Amant vient à passer par tes mains, dis lui qu'à son occasion, j'ay fait ce sanglant sacrifice de ma vie. Ce qu'elle prononça avec un accent & avec des lévres, qui ne respiroient que douceur & qu'amour, tant cette passion a un commandement absolu sur tous les autres sentimens; puis elle continua avec la même voix qu'elle avoit commencé: Et toy malheureux que j'ay méprisé, accepte cette espece de vengeance pour le peu de satisfaction que j'ay donné à ton amour, & l'ingratitude dont trop indignement j'ay payé tes devoirs & tes services. Et changeant encore de discours selon qu'elle y étoit contrainte par son principal ressentiment, elle acheva de dire: Recevez donc derechef, aymable Cavalier, ce qui est à vous, malgré le mépris que vous en avez fait, & prenez en bonne part cette derniere devotion

que je vous rends d'autant plus cherement, que je me voi maintenant au ſouverain point de mes affections. Elle eut à peine achevé de prononcer ces paroles, qu'elle ſentit ſes eſprits diverſement agités, une fureur violente la ſaiſit, le feu luy gagna le viſage, & rendit les lys & les roſes de ſes jouës, qui ſembloient y diſputer pour le prix de la beauté, d'une couleur toute ternie & deſagreable. Il ſortoit de ſes yeux comme une fournaiſe embraſée d'exhalaiſons de flâmes & de fumées, & ſes cheveux ſe dreſſant de maniere que cela donnoit de la crainte & de l'horreur à ceux qui la regardoient en ce tranſport. Elle prit d'une main tremblante un coûteau qu'il ſembloit qu'elle avoit reſervé pour un ſi ſanglant uſage; & meſurant l'étenduë de ſon bras pour mieux adreſſer ſon coup, elle en ſonda la place avec l'autre main par le battement du cœur, diſant ces paroles: Le ſalut des vaincus eſt de n'en plus attendre. Mais lors qu'elle retiroit ſon bras, & prenoit ſon temps pour ſe donner le coup de la mort, un des Soldats qui l'avoit obſervée dés ſon premier mouvement, s'étant apperceu de ce funeſte deſſein, fit doucement quelques pas, & luy ſaiſit la main, ſur le point qu'elle s'en alloit l'employer contre ſa vie. Le déplaiſir qu'elle receut d'avoir perdu une ſi belle occaſion, la rendit toute confuſe, & luy fit jetter un grand cry. Le Soldat appella ſes compagnons à l'inſtant, & ne voulut point qu'on nous éveillât: Mais je ne ſommeillois qu'à demy, & le cry de cette Dame étant parvenu juſqu'à moy, je crûs que quelque inſolent avoit peut-être voulu uſer de violence en ſon endroit, ſi bien que j'y courus l'épée à la main avec reſolution de la vanger. Toutefois ayant apris le contraire, & qu'on l'avoit empêché de ſe tuër, je fus extrémement ayſe de

me

me voir si heureusement trompé ; puis quand le Soldat m'eut dit qu'elle avoit parlé un assez longtems, & qu'elle avoit tenu les discours que je viens de vous repeter maintenant avec toutes ces circonstances, je m'approchay d'elle, & avec autant d'affection comme de modestie : Madame, luy dis-je, le Ciel vous a delivrée des maux que vous pouviez craindre ; & j'ay beaucoup d'obligation à sa bonté, d'avoir accordé l'honneur à mes mains de contribuer quelque chose au soulagement de vos malheurs : Vous n'étes plus sous la tyrannie de personnes Barbares ; mais sous la protection de gens d'honneur. Cette Dame à qui la frayeur & la honte avoient fait pancher le visage sur son sein, ne répondit rien d'abord à mes paroles, & quelques offres de courtoisie que je joignisse à mes complimens, je ne pus obtenir d'elle seulement qu'elle levât les yeux pour me regarder, quoy que je le souhaitasse infiniment, pour luy faire remarquer sur mon visage la Religion de mes promesses. Enfin, aprés beaucoup de prieres & de sollicitations, aussi respectueuses que passionnées, je vis qu'elle haussa un peu sa tête de dessus son sein, & puis tout à coup se jetta à mes pieds, & embrassa mes genoux, comme si veritablement j'eusse eu la gloire d'être seul son Liberateur. Quoy que surpris de cette soumission, je luy ayday promptement à se relever, & la priay de ne me point traiter de la sorte pour le peu de service que je luy avois rendu. A ces mots elle haussa la veuë, & par l'objet de son aymable visage je remarquay, que c'étoit quelque objet d'amour, que le sort avoit reduit à peu prés en pareil état que moy. Je ne m'étonnnay donc point de la resolution qu'elle avoit euë de se faire mourir pour mettre fin à ses malheurs. Mais je ne pouvois comprendre la cause

qui l'avoit obligée de s'exposer aux caprices de la fortune. Enfin, ayant essuyé quelques larmes, & poussé dehors quelques soupirs qui luy déroboient la liberté de sa voix, elle satisfit ma curiosité par ces paroles. Cleagenor, dit-elle, à ce mot de Cleagenor, le Capitaine du vaisseau demeura si surpris, qu'il ouvrit plusieurs fois la bouche sans prononcer une parole, ses yeux toutefois firent l'office de sa bouche, & son visage exprima à Zelide une joye si extraordinaire, qu'elle vit bien que non seulement ce ne pouvoit étre un amy de Leonice : mais plûtôt son amant ; ce qui fit prendre dessein à Zelide de ne point achever l'histoire qu'elle avoit commencée, qu'auparavant elle n'eût appris de ce Gentil-homme le sujet d'une si soudaine & si peu commune alteration. Aussi-tôt que le Capitaine pût parler, il ouvrit la bouche à ce discours.

Vous ne devez point vous étonner, Madame, si je n'ay pû cacher mon alteration, quand vous avez proferé le nom de Cleagenor : Il est vray que j'ay été le premier avec qui il ayt eu quelque particuliere habitude dans l'Italie, & le dernier qu'il ayt jamais rendu dans ses voyages confident de sa fortune, de vous dire ce qui a donné naissance à une amitié si longue & si constante ; c'est ce que je ne sçaurois, & j'ignore encore si c'est un effet de mon bonheur, ou de l'inclination naturelle, qui porte si facilement les personnes vertueuses à s'aymer reciproquement : Mais je vous puis asseurer qu'aussi tôt que je le vis, je trouvay quelque chose en sa façon de si agreable & de si majestueux, que deslors je brûlay de desir d'en avoir la connoissance : J'étois sur la place de Venise où je me promenois, quand Cleagenor vint moüiller l'ancre.

L'arrivée de ce vaisseau réveilla ma curiosité, & m'atti-

m'attira incontinent vers le port, où je ne fus pas plûtôt, que je vis descendre quantité de personnes de differente condition & sexe, entre lesquels Cleagenor paroissoit comme un Soleil, & par l'avantage de sa taille, & par la majesté de ses actions. Dés qu'il fut sur la Greve, quelques Officiers qu'il avoit envoyés devant, le vinrent recevoir pour le conduire au Palais, qu'ils luy avoient preparé; & comme j'avois dessein de sçavoir si les effets répondroient aux apparences que j'avois veues, je le suivis de l'œil, & l'accompagnay au lieu que l'on avoit choisi pour sa demeure. A peine y fut-il étably, que par le moyen de son Hôte que je connoissois particulierement, comme étant Citoyen d'une Ville, où j'ay eu l'honneur d'avoir pris naissance, j'obtins le bonheur de sa conversation, dans laquelle je trouvay des charmes si puissans, que dés lors je croyois perduës toutes les heures que j'employois ailleurs qu'en sa compagnie, & parmy les douceurs de son entretien. Pour ne luy être pas tout à fait inutile, pour achepter par quelque service le bonheur de son amitié, je pris un soin particulier de luy faire avoir toutes sortes de caresses des plus considerables de nôtre Republique, & de luy montrer tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette superbe Cité. Il est certain qu'en toute l'Italie, il n'y en a point de pareilles, soit pour sa large étenduë, soit pour la situation qui est la plus avantageuse du monde, & qui semble assise en un lieu propre à en avoir tout l'Empire, la belle structure de cette Cité, & l'éclat du riche emmeublement des particuliers, repondent à la magnificence des Palais publics, & à l'ordre des Ruës & des Places. Les eaux y sont glorieuses de porter quantité de vaisseaux; quoy qu'elles semblent être mises sous la sujettion des

Quais & des Ports: Les endroits les plus larges de la Ville sont ornez d'Obelisques, de Colomnes, de Pyramides, de Theatres, d'Arcs Triomphaux, de Places Agonales, & de Naumachies; & le tout accompagné d'un grand nombre de Fontaines; & bien que les bâtimens soient differents, il y a pourtant un ordre si proportionné, & pour leur hauteur & pour leur assiette, qu'ils charment tout à fait les yeux des habitans par leur belle symmetrie. Ce qu'il y a encore d'admirable est la magnifique structure des Temples, qui paroissent comme des Isles dans la mer; Ils sont bâtis de pierres assez rares, & embellis de plusieurs marbres de diverses couleurs, les Lambris, les Bordures, les Autels, les Portes, les Fenêtrages, sont tous relevez d'ouvrages d'or & d'azur, avec des enrichissemens de Tableaux, & de Statuës de Bronze. Quant aux paremens des Autels & aux vêtemens des Prêtres, l'on peut dire qu'ils sont tels, qu'en cela ce Peuple excelle pardessus les autres Nations: Car quoy que la plûpart de ces ornemens soient de pur or, ou d'une matiere encore plus riche; si est-ce que la façon de l'ouvrage en est beaucoup plus precieuse. A quoy j'ajoûte, que la symmetrie est si parfaitement bien observée en toutes choses, qu'elle rend par ses merveilles les forces des autres sens assujetties à celuy de la veuë. Pour son Arsenal, il est le plus ample, le plus beau, & le mieux formé du monde; il y a pour armer plus de cent mille hommes, & pour assieger en méme temps trente Villes, sans qu'il y ayt rien ailleurs qui ne se trouve là dedans: Il peut fournir cinq cens machines de guerre, que la Gaule qui met en usage tant de nouvelles inventions, n'a peut-être jamais connuës. Son port qui est un des plus celebres de l'Europe, & capable de toutes sortes

de

de vaiſſeaux, la rend une des plus habitées de toute l'Italie, & le commerce que ſes habitans ont avec toutes les Nations de la terre, fait qu'ils ſont eſtimez les plus riches & les plus opulens de tout l'Univers; les principaux Citoyens, la Nobleſſe, & les Miniſtres de cette Auguſte Republique ſont fort intelligens & fort affables: Les Prêtres y menent une vie bien Religieuſe, & les Intendans de Juſtice ne ſe laiſſent point corrompre en faiſant leurs charges, ny par preſens, ny par amitié, ny par conſideration d'aucune alliance: Ceux qui ont l'adminiſtration des Finances en font de même, ſans ſe montrer ny prodigues, ny trop avares: Les femmes y ſont fort gentilles & magnifiques; & bien que leurs beautez ſoient differentes de celles de France, elles n'en ſont pas toutefois moins agreables, & leur mignardiſe les peut faire entrer en comparaiſon avec les plus beaux objets de la terre. Cleagenor à qui je fis voir toutes ces choſes, ne trouva pas peu de divertiſſement en la veuë de tant de merveilles. Mais ce qui le charma davantage, fut la converſation des Dames, parmy leſquelles il trouva tant de gentilleſſe, qu'il m'a pluſieurs fois avoüé qu'elles avoient de l'avantage ſur toutes les beautez de l'Europe. Cleagenor d'un autre côté paroiſſoit parmy elles avec des qualitez ſi recommandables, que l'on ne pouvoit rien ſouhaitter en ſon humeur, il parloit de fort bonne grace; & comme ſon eſprit avoit le ſecours d'un jugement ſolide, & d'une grande memoire, la langue Italienne luy étoit auſſi familiere que la Françoiſe. De plus, il fit voir en diverſes occaſions qu'il n'y avoit perſonne de ſon âge qui pût l'égaler en tous les exercices d'un Cavalier. Les Seigneurs & les Dames de la Ville faiſoient à l'envy à qui auroit le bonheur de

ſa compagnie ; on l'invitoit tantôt au bal, & tantôt aux feſtins ; & en quelques Aſſemblées qu'il fût, il paroiſſoit toûjours avec une politeſſe, qui faiſoit naître en même temps & l'admiration & l'envie ; auſſi ne fut-il pas long-têms ſans donner de l'amour aux plus rebelles, & les plus modeſtes ne firent point de difficulté d'avoüer qu'elles ne le pouvoient voir ſans atteinte : Mais parmy tant d'attraits, & de careſſes capables de fléchir les plus inſenſibles, il parut toûjours egal, & jamais il ne donna aucuns témoignages qu'il fût touché, ny des traits de leurs viſages, ny des charmes de leurs eſprits. Je m'étonnay d'abord de cette indifference, & j'admiray cét Empire que je crus qu'il avoit ſur ſes paſſions, en un âge où elles avoient accoûtumé de regner : Mais je ſortis de mon étonnement, quand j'en eus apris la cauſe, qu'il me fit connoître peu de jours aprés par des effets contraires à ceux qu'auparavant je m'étois imaginé. Quelques conſiderations particulieres nous ayant divertis de nos viſites ordinaires, j'avois été quelque tems ſans le voir, quand un jour je le rencontray au ſortir de ſon Palais, où j'allois exprés pour aprendre de ſes nouvelles : Mais je fus extrémement ſurpris, quand je vis tout ſon train en deüil ; & que je remarquay ſur ſon viſage auſſi bien que ſur ſon habit, les veritables témoignages d'une triſteſſe nompareille, & les viſibles traits d'un bien tendre reſſentiment : Je m'informay auſſi-tôt de ce funeſte apareil ; & comme je prenois beaucoup de part dans tous ſes interêts, je tâchay de ſçavoir le ſujet de ſes déplaiſirs, afin de les partager avec luy ; & même d'y aporter les remedes que je croyois pouvoir contribuer quelque choſe à la moderation de leur excez. Mais il me fit paroître,

roître, & par ses soûpirs & par ses paroles, que sa playe étoit de celles qui ne se peuvent guerir que par le temps; & que ses blessures étoient encore si profondes, qu'il étoit impossible d'en arrêter la douleur. J'apris enfin qu'il n'étoit pas insensible à l'amour, & que sa passion étoit la source qui luy faisoit verser tant de larmes, & jetter tant de soûpirs, qu'il donnoit à la memoire d'un objet qu'il aymoit uniquement, & que la mort luy avoit inopinément ravy. Je voulus l'obliger au recit de cét amour, que jusques-là j'avois toûjours ignoré, mais il me pria de le vouloir dispenser de cét effort, qu'il ne pouvoit faire, à ce qu'il disoit, sans un peril manif ste de sa vie, puis qu'en me racontant la qualité de sa perte, il seroit contraint de renouveller les premiers & les plus violens sentimens de son infortune; il me dit seulement que comme l'objet de sa tristesse avoit été le plus beau de la nature, aussi son ressentiment étoit le plus juste qui fût jamais entré dans le cœur d'un Cavalier. Ce fut alors qu'il me montra une lettre qu'il avoit receuë de sa Maîtresse, & ce fut pas ces tristes caracteres qu'il acheva de me faire voir les funestes asseurances du malheur qu'il deploroit; il me montra, dis-je, une lettre si trempée de larmes, qu'elles en avoient presque effacé l'écriture, & le papier en étoit encore tout humide, sinon à quelques endroits que ses soupirs avoient sechez, ou que sa bouche imprimant ses baisers avoit dérobez & soustraits à la violence de ses pleurs. Ce malheur le reduisit au point de trouver la vie importune, puis qu'il avoit perdu la chose du monde qu'il aimoit le plus. Depuis ce temps là il vécut si solitaire & si particulier, qu'il n'eût plus d'autre dessein que de suivre dans le tombeau celle pour qui il avoit tant de fois soupiré.

piré. Venise quoy qu'infiniment peuplé, luy paroiſſoit deſert, ou s'il y voyoit quelques objets, tous luy ſembloient odieux & indignes de ſa converſation. Pendant qu'il fuyoit ainſi toute ſorte de compagnies, je ne laiſſois pas pourtant de le voir toûjours, & dautant que je me rendois complaiſant à ſon humeur, il ſouffroit mon entretien, & ſoulageoit quelquefois ſon mal par le recit qu'il me faiſoit de ſes deplaiſirs. Tout autre que moy eût deſobligé Cleagenor de le détourner de ſes penſées, dautant que ceux qui ont de grands maux ſe plaiſent fort à l'entretien de leurs propres reveries, & s'imaginent de pouvoir trouver dans la ſolitude, la conſolation qu'ils ne veulent pas chercher dans les compagnies. Mais tant s'en faut qu'il s'offençât de la liberté que je prenois de l'interrompre durant cette melancolie, qu'au contraire il me témoigna qu'il ſe tenoit infiniment obligé à mon humeur qui ne ſe laſſoit point de la ſienne, & qui luy faiſoit voir tous les jours des marques d'une genereuſe & bien veritable affection. Cette amitié qu'ils reconnut par l'aſſiduité de mes ſoins, en forma une pareille dans ſon ame, qui étoit trop noble pour être ingrate; auſſi ne fut-il pas long-tems ſans m'en donner des témoignages, mais tels que je ne m'en ſçaurois ſouvenir, ſans que j'en admire encore les effets, car pour faire mon bonheur il hazarda le ſien, & mit tout en uſage pour me faire triompher du malheur qui ſembloit ſe vouloir alors oppoſer au cours de ma felicité & de mes contentemens, comme vous le pourrez apprendre par l'hiſtoire que je vais maintenant vous raconter.

HISTOIRE DE LYSANDRE ET DE LEONICE.

TAndis que Cleagenor pleuroît la perte de ſes eſpérances, la naiſſance des miennes me faiſoit ſoupirer pour un objet à qui la nature avoit donné tant d'avantages ſur toutes celles de ſon ſexe, qu'on eût dit qu'elle avoit été avare envers les autres, pour être prodigue en ſon endroit; auſſi regnoit-elle abſolument ſur les cœurs, auſquels ſa modeſtie faiſoit autant de bleſſures que ſa beauté. Leonice étoit le nom de cette jeune merveille, & quoy que Rome eût eu l'honneur de luy donner naiſſance, Venize avoit toutefois le bonheur de luy ſervir de ſejour, en conſideration de Liſimene qui luy étoit fort proche parente, & de qui, comme elle étoit la conſolation, elle devoit être l'heritiere. Pour ne vous pas ennuyer par le recit de mes avantures, je ne m'amuſeray point à vous reciter le commencement ny le progrez de mes amours, je vous diray ſeulement qu'entre pluſieurs Gentils-hommes de ma condition qu'elle avoit egalement bleſſez, je fus long-tems le ſeul dont elle approuva la recherche, & j'aurois été infailliblement le plus heureux & le plus content de tous les hommes, ſi mon bonheur eût eu autant de con-

ſtance

ſtance que mon affection, mais j'experimentay bien-tôt apres que le traître Amour ne m'avoit fait embarquer ſur cette mer, dont le calme paroiſſoit ſi grand, que pour m'en faire reſſentir les orages, & pour m'expoſer plus cruellement à la violence de ſes tempêtes, car enfin j'étois aimé de Leonice, & rien ne s'opoſoit au courant de ma proſperité, ſi le Ciel ne m'eût donné un rival dont l'éclat renverſa tous mes deſſeins, & par la pompe de ſon appareil dreſſa le tombeau de mes eſperances. La reputation du merite & de la beauté de Leonice, ne l'avoient pas ſeulement mis en eſtime dans nôtre Republique, celle de Gennes fut incontinent remplie du bruit de cette merveille, & Rome où elle avoit étalé les premiers rayons de ſes graces, ne fut pas longtemps ſans faire des vœux pour le retour de cét Aſtre, dont la beauté ſembloit ajoûter quelque choſe à l'éclat de ſa grandeur. Enfin entre pluſieurs Seigneurs à qui un renom ſi celebre donna la curioſité de la voir, un nommé Cilinde en devint amoureux, ſoit qu'il eût vû autrefois Leonice, étant à Rome d'où il étoit, ou que le recit de ſon merite particulier l'eût porté à ce deſſein; & pour ne point perdre de temps il s'adreſſa à Liſimene à qui il ſceut ſi bien repreſenter les avantages de ſa fortune, qu'il fut écouté favorablement, & quelque temps aprés receu avec plus de courtoiſie que ſa mauvaiſe mine & ſes autres defauts ne luy en devoient faire eſperer. Il eſt vray que Leonice qui avoit les yeux & le jugement aſſez bon pour mettre de la difference entre Cilinde & moy, eut d'abord bien de la peine à le ſouffrir; mais Liſimene à qui l'interêt étoit plus conſiderable que toutes choſes, n'oublia rien qui pût rendre mon rival recommandable. Elle étoit ingenieuſe juſques-là que de beaucoup de defectuoſitez, elle en vouloit

vouloit faire autant de vertus. Elle ne parloit qu'en termes magnifiques de sa douceur, de ses mœurs, & publioit hautement, que son âge étoit ennemy de l'inconstance, qu'il avoit passé les feux de la jeunesse qui donnent tant de peines aux femmes, qu'il possedoit de grandes richesses, & que sa vertu qui paroissoit par sa moderation, n'étoit pas du tout commune; en un mot, elle sceut si bien persuader Leonice en faveur de Cilinde, qu'elle se resolut à le recevoir, nonobstant l'affection qu'elle m'avoit toûjours témoignée. Je vous laisse à penser si je fus étonné de ce changement, & si ma bouche demeura muette à un si juste sujet de parler, non assurément, je dis contre l'inconstance de Leonice & l'avarice de Lisimene, tout ce qu'un veritable ressentiment peut inspirer à une ame outragée, & mes transports furent si visibles, que je fus sur le point de rendre les affections de Cilinde, & bien vaines & bien funestes. Un jour que je le vis entrer chez Leonice, il me prit envie d'y aller aussi, ou pour luy faire remarquer l'avantage que j'avois sur mon Rival, ou du moins pour partager avec luy le bonheur d'un entretien dont auparavant j'avois joüy seul, & si paisiblement. Cilinde avoit bien oüy dire que j'avois recherché Leonice, mais ne m'ayant jamais veu, il n'avoit garde de s'imaginer que ce fût moy qui la vinst ainsi visiter hors de saison. Leonice d'autre côté ne luy voulut pas dire mon nom, de peur de luy donner de la jalousie. & je vis bien qu'elle n'auroit pas peu de peine à se gouverner en cette rencontre inopinée, Pour moy à qui l'on avoit dépeint la taille, le visage & le maintien de Cilinde, je le reconnus aussi-tost, & ne manquay pas de l'entreprendre sur le dessein de sa recherche, & de faire même quelques reproches à Leonice sur le chan-

changement de ses affections. Cilinde pour ne point demeurer muet à cette premiere attaque, prit la parole, & me dit, Monsieur, je ne doute plus que vous ne soyez ce Lysandre, qui avez depuis peu recherché l'incomparable Leonice, mais si je ne connoissois assez vôtre humeur courtoise & genereuse, par la reputation que vous avez, je jugerois les Cavaliers de cette contrée aussi peu courtois, que l'air en est delicieux & plaisant. A ces mots je l'interrompis, & pour l'animer davantage, à mes premiers discours j'ajoûtay encore ces paroles : Mon Cavalier, les Gentils-hommes de cét agreable pays sont tous nez avec la même douceur & civilité, mais puisque vous me connoissez par reputation, & que vous sçavez que j'ay recherché l'adorable Leonice, apprenez donc encore aujourd'huy & sçachez que quiconque entreprendra sur moy sa recherche, se declare mon ennemy. C'étoit assez dit pour engager Cilinde au combat, & luy faire mettre la main à l'epée, mais Leonice nous separa promptement, & pour appaiser les transports que la violence de ma passion avoit excitez au prejudice de mon respect, elle me parla de la sorte : Hé quoy, Lysandre, où étes vous, & quelle humeur si prompte vous porte à venir ainsi quereller de sang-froid un Etranger dans ma maison, avez vous oublié les loix de l'honneur, & de la civilité que je vous ay toûjours vû observer si religieusement ? Ah brave Lysandre, moderez vôtre courroux, je vous prie, & ne perdez point par un trait de promptitude, la gloire & la reputation que vôtre esprit & vôtre courage vous ont acquis. Ces paroles prononcées avec grace, calmerent un peu les violens mouvemens de ma colere, si bien que pour m'excuser de mes transports, je me

crus

crus obligé de luy tenir encore ce discours. Belle Leonice, vous m'estimeriez avoir bien peu d'amour, de courage, & de ressentiment, si aprés le refus que vous avez fait de mon alliance, je ne vous faisois voir, & en presence de celuy qui espere être vôtre Epoux, le tort que vous faites à mon affection. Vous sçavez les devoirs que je vous ay rendus, & vous n'ignorez point les effets de ma fidelité & de ma constance. Toutefois puis que Cilinde vous est si considerable, je ne veux point forcer vos inclinations, ny m'opposer davantage à vos delices, mais je vous veux asseurer, que, comme vous avez été le premier objet de mes desirs, vous serez aussi le dernier de mes esperances, & si je ne suis pas assez heureux pour vivre avec le tître de vôtre Epoux, au moins sçauray-je bien mourir avec la qualité de vôtre Serviteur. Je sortis en proferant ces dernieres paroles, mais si troublé & si hors de moy, que je n'avois plus d'autres pensées que celles de mon desespoir.

En cét état je rencontray Cleagenor, à qui je fis le recit de tout mon malheur, & de l'inconstance de Leonice; il s'étonna de ce changement, & témoigna qu'il ne prenoit pas peu de part dans mes déplaisirs: Il s'offrit même à me servir en tout ce que je voudrois, soit que j'y voulusse proceder par adresse ou de force ouverte; & de fait, il travailla si bien à rechercher les occasions de m'obliger, qu'il en trouva une digne dt son courage, & de l'affection d'une personne qui ne veut rien épargner pour se rendre utile à son amy. L'ambition de Lisimene, & l'obeïssance de Leonice étoient sur le point de faire passer Cilinde, de l'espoir qu'il avoit, à la jouissance du bonheur qu'il souhaittoit si passionnément, quand le Ciel fit naître une occasion qui

qui me rendit toutes mes esperances, & precipita mon Rival du faîte orgueilleux, où la fortune l'avoit fait monter, jusques au centre de sa ruïne. Je crains icy, belle Zelide, & vous aymable Prince, que vous ne blâmiez un peu mon procedé, & que vous ne donniez pas à ma conduite toutes les approbations que vous avez accoûtumé de donner aux actions genereuses: Mais j'espere que vous souffrirez les discours que je vous ay faits, quoy qu'ils ne vous racontent rien d'illustre, que ce qu'aura produit la valeur de mon cher amy Cleagenor: Vous n'ignorez pas que les ruses & les stratagêmes sont permis en la milice d'amour, aussi bien qu'en celle de Mars: & il me semble qu'il importe fort peu de quelle façon on vainq ses ennemis, pourveu qu'on en triomphe, & qu'on emporte sur eux le prix, & les fruits de la victoire. C'est pourquoy je ne craindray point de vous dire, que n'ayant pû attirer Cilinde au combat, où je l'ay provoqué si souvent; j'ay cru que je pouvois avoir recours aux artifices pour rompre ses desseins, & luy ravir une palme, que mon affection sembloit avoir si fortement meritée; & voici comme j'y proceday.

Un jeune Frere que j'avois nommé Lisidas, aprés un long voyage qu'il avoit fait chez les Etrangers, arrive à Venise: mais si changé & si different de l'état où il étoit, quand il partit, que j'eus de la peine à le reconnoître. Toutefois cette secrette & puissante inclination que la nature nous donne pour ceux qui sont de nôtre sang, parut en cette occasion plus sçavante que mes yeux, & me força de le recevoir avec toutes les tendresses & les affections qu'il pouvoit attendre d'un Frere. Son retour fut long-temps secret aussi bien que son arrivée; car ayant été

volé

volé par les chemins, & perdu tout ſon équipage, il ne vouloit point paroître qu'il n'eût auparavant donné ordre au rétabliſſement d'un nouveau. Tandis qu'il travailloit à reparer les incommoditez de ſa perte, & qu'il ſe repoſoit de la fatigue de ſon voyage; je luy tenois ordinairement compagnie, & ne le quittois que fort peu, ſoit que la bien-ſeance exigeât de moy ce devoir, ou que la curioſité me portât à apprendre ſes avantures, & certes il m'apprit par le recit qu'il me fit de ſa fortune, qu'il n'avoit pas peu profité parmy les Nations étrangeres, & que s'il n'en avoit pas aporté beaucoup de richeſſes, du moins qu'il y avoit acquis beaucoup d'adreſſe : ce qui m'obligea de m'ouvrir à luy, & de luy declarer tout au long la naiſſance & le progrez de mes amours. Il en écouta tout le commencement ſans s'émouvoir, n'ignorant pas que la legereté & l'ambition ſont naturelles aux Dames : Mais quand il apprit que mon Rival ne l'emportoit ſur moy, que par les richeſſes dont il avoit ébloüy Liſimene & Leonice, il ne put moderer ſes tranſports, & ſon reſſentiment fut tel, qu'il ne feignit point de me dire qu'il portoit un fer, dont l'éclat pourroit bien dans peu de jours effacer celuy de l'or, & le renvoyer avec ſon Maître au lieu de ſon origine; bien que je ſceuſſe que cette colere ne me pouvoit être qu'inutile, veu la lâcheté de mon Rival, elle ne me fut pas pourtant deſagreable : Car parmy ſes ſaillies & ſes fougues, elle me fit lire dans les yeux de Liſidas les marques d'une bien genereuſe & veritable affection. Je ne le laiſſay pourtant pas long-temps en cette humeur, mais j'en appaiſay auſſi-tôt les mouvemens par les conſiderations que je vous ay déja dites, luy remontrant que j'avois déja tenté les moyens dont il me

me parloit, que je n'avois que trop de courage pour attaquer Cilinde, s'il en avoit eu aſſez pour prendre la réſolution de ſe deffendre. Vaincu par ces raiſons, il ne me parla plus depuis de cette voye. Mais dez qu'il fut en état de pouvoir ſortir, il fit une action qui m'étonna ſi fort quand je la ſceus, que je fus contraint d'avoüer que ſon affection étoit ſans pareille : Car pour me rendre Leonice, il ſe mit en danger de ſe perdre, & s'oublia ſoy-même pour détruire le bonheur de mon Rival, comme s'il n'eût pas deu avoir d'autre ambition que celle de me ſervir.

Liſidas donc apprit que Cilinde avoit deſſein de reparer les deffauts de ſa perſonne, par la magnificence de ſon train, & alla s'offrir à luy de ſi bonne grace, qu'il fut impoſſible à mon Rival de le refuſer, dans la croyance qu'il avoit qu'il fût Etranger, comme il luy perſuada par la diverſité des Langues, qu'il ſçavoit trés-parfaitement parler. Il ne fut pas plû-tôt receu chez Cilinde, qu'il luy fit voir la gentilleſſe de ſon eſprit, & l'adreſſe que la nature luy donnoit en toutes choſes : ce qui le rendit ſi conſiderable à mon Rival, qu'il en fit peu de temps aprés ſon Confident, & le Depoſitaire de tous ſes deſſeins. Liſidas étant en cette poſture auprés du Maître qu'il s'étoit volontairement donné pour me ſervir, ne manqua point de faire agir ſon eſprit en ma faveur, & de me communiquer adroitement tous les ſecrets qui luy étoient confiez. Mais toute cette adreſſe ne m'auroit pas ſervy de beaucoup, ſi cette aveugle Deité qui ſe plaît au changement & au caprice de l'inconſtance, n'eût ſecondé les intentions de Liſidas, & facilité les moyens qu'il recherchoit pour me rendre les bonnes graces de Leonice, & les contentemens que je me promettois de mon affection.

Un

Un jour cette fille credule forcée par la consideration de Lisimene, & de sa propre ambition, à favoriser la recherche de Cilinde ; luy fit present d'un bracelet de ses cheveux tissu fort delicatement, & enrichy d'une boucle de pierreries: Mais elle luy deffendit de le porter, de peur que Lisimene venant à le reconnoître ne la blâmât de sa liberté ; si bien qu'aprés l'avoir montré à Lisidas, il le fit mettre sous la clef, attendant qu'il eût obtenu de Leonice la permission d'honorer son bras du precieux gage de son affection. Lisidas qui avoit remarqué le lieu qu'on avoit rendu depositaire de ce Tresor ne manquoit pas aussi d'invention pour l'en tirer, afin de le mettre entre mes mains : Mais pour ne se point hazarder temerairement en cette action, il se contenta de me donner les avis & les moyens de la faire reüssir. Ayant donc apris de Lisidas, qu'un jeune Garçon Florentin, qui servoit Cilinde à la chambre, étoit fort débauché, & assez facile à corrompre, je me resolus à le gagner par promesses & par presens, sçachant qu'il n'y avoit point de portes si bien fermées, que l'on ne puisse ouvrir avec une Clef d'or. Et certes, je ne fus point trompé en mon opinion ; car il fut si officieux envers moy & si perfide à son Maistre, qu'en serrant plusieurs petites hardes dans sa Cassette, il en ôta ce bracelet avec autant de subtilité que de malice. Dés qu'il eut fait ce precieux larcin il me l'apporta incontinent, & me le vendit tout ce qu'il voulut ; mais cét argent qu'il receut de moy ne servit que d'instrument à sa perte. Pource qu'à force de l'employer à l'excés de ses débauches, il en mourut peu de jours aprés par une juste punition du Ciel ; & si cette mort me fût utile, l'occasion que je m'en vais vous dire ne fut pas

moins favorable, Il y avoit dans Venise une jeune Demoiselle extrémement belle & gentille ; mais qui faisoit une assez ouverte profession d'impudicité, puis qu'elle en gagnoit sa vie, alleguant sa pauvreté pour excuse de sa mauvaise conduite. Comme la necessité contraint la plûpart du temps ces femmes-là d'être inconstantes en leurs demeures, celle cy commença de plier la toilette, & se voulut retirer de Venise, ayant eu avis que le Magistrat avoit ordonné pour quelques desordres qui étoient arrivez chez elle, qu'on l'enfermât dans le Rocher de la penitence. Elle s'en alla donc sans payer ses detes, laissant pour toute satisfaction à ses creanciers les meubles qu'elle n'avoit pû emporter ; & dautant qu'elle esperoit profiter davantage à Rome, où elle croyoit y avoit plus de liberté, elle s'embarqua pour s'y en aller. Un jour ou deux aprés sa fuitte, on mit à l'encan tout ce qu'elle avoit laissé, & les deniers de cette vente furent distribuez aux plus necessiteux de ceux envers lesquels cette malheureuse étoit demeurée redevable. Environ ce temps-là Cilinde fit dessein d'aller aussi jusques à Rome, tant pour donner ordre aux affaires de sa maison, que pour y faire les preparatifs de son mariage. Il fut donc prendre congé de Leonice, qui receut ses Adieux avec des sentimens qu'elle devoit avoir pour une personne qu'elle consideroit déja comme son Epoux: Mais à peine fut-il party, que son bon-heur changea bien-tôt de face : car comme de beaucoup de faveurs que Leonice m'avoit autrefois accordées, il me restoit encore celle de la pouvoir visiter, j'allay incontinent luy rendre ce devoir, & aprés quelques discours que nous eumes ensemble, je tiray de ma pochette le bracelet que j'avois acheté du valet de Cilinde, Elle n'eut pas plûtôt

jetté

jetté l'œil dessus, qu'elle le reconnut, & me demanda de qui je tenois cette faveur; je ne la fis pas beaucoup languir sur cette demande, je luy fis aussi-tôt accroire que je l'avois eu à l'encan de cette Courtisane, qui depuis peu s'étoit retirée de Venise. A ces mots il ne luy fut pas possible de cacher ses déplaisirs; car la couleur luy étant montée au visage, ses yeux enflez de larmes trahirent sa passion, & me firent assez connoître qu'elle étoit atteinte d'un bien vif ressentiment. La voyant reduite au point où je l'attentendois, & que mon stratagême avoit porté coup, je crus que je le devois achever, ce que je fis assez adroitement par la force de ces paroles. Je me doute bien, luy dis-je, que le mépris que Cilinde a fait de vôtre faveur vous cause tous les déplaisirs que vous témoignez maintenant: Et certes, le sujet que vous avez de vous en plaindre, est si juste, qu'il ne faudroit pas être raisonnable pour condamner vostre ressentiment: Mais je vous prie, continuay je, avec un visage assuré, que pouvez-vous esperer de meilleur d'une personne qui ne vous caressoit pas seulement: mais qui faisoit offre de son service & de ses affections à toutes les Dames de la Province? Ne sçavez-vous pas bien qu'étant riche comme il est, on le reçoit par tout avec honneur, & que son esprit divisé par les caresses qu'on luy fait en consideration de ses biens, ne sçait où arrêter ses inclinations, ny même faire difference d'une Courtisane, aux chastes attraits d'une beauté innocente & vertueuse: Mais peut-être, ajoûtay-je, croyez-vous que j'en parle par interêt, & je ne doute pas que nous ne vous imaginiez que j'ay le dessein de vous donner de mauvaises impressions de Cilinde, pour établir mes esperances au prejudice de ses inten-

tions. Toutefois si vous avez quelque creance en vos yeux, j'espere vous faire voir si clairement la verité de mes paroles, que vous pourrez d'orénavant avec bien plus de raison croire Cilinde coupable & Lysandre interessé. J'achevois encore ce discours, quand je vis entrer Lysimene qui nous surprit de telle sorte, que Leonice n'eut pas le loisir de me répondre, ny de me prier de ne rien dire touchant le bracelet qui avoit servy de matiere à mes discours, & à son ressentiment. Lysimene m'ayant salüé, me demanda quel entretien nous avions eu ensemble, & dautant que Leonice n'avoit pû cacher son alteration on voulut sçavoir la cause qui changeoit la gayeté ordinaire de son visage. Moy qui crus que cela me pourroit servir davantage, si Lisimene venoit à le sçavoir, afin de mieux dissimuler, & de luy donner plus de curiosité, je témoignay par mon silence que je ne desirois point en apprendre le sujet: mais je fus bien-tôt persuadé par les instantes prieres qu'elle me fit, de luy faire part des nouvelles qui avoient troublé le repos & le contentement de Leonice. Me voyant ainsi pressé de la sorte, je me mis sur la raillerie, & luy dis, Madame, j'ay bien plus d'obligation à cette Courtisane dont vous avez ouy parler, que beaucoup d'autres qui l'ont servie; car au lieu qu'elle a emporté du leur, elle m'a au contraire fait ce present, afin que je me souvinsse d'elle, ce que je prononçay en luy montrant le Bracelet qu'elle reconnut aussi bien que Leonice, qu'elle regarda d'un œil fort severe, & à qui elle demanda si elle ne l'avoit point fait: A quoy elle répondit, qu'il étoit de vray de sa main; mais qu'on luy avoit emporté depuis quelques nuits. Je vous asseure, repris-je incontinent, qu'autre que Cilinde n'a fait ce precieux larcin, car cet-

te Courtisane dont je vous ay parlé, s'est vantée à tout le monde d'avoir eu ce bracelet de luy, avec quantité d'autres beaux presens qu'elle disoit avoir receus de sa part un peu auparavant qu'il partît de Venise pour aller à Rome. Et ce qui m'en fait parler avec tant d'assurance, est que j'ay encore d'autres témoignages de cette verité qui ne permettent point d'en douter, & qui vous feront voir la perfidie & la lâcheté de Cilinde. Leonice qui craignoit justement que je fisse paroître devant Lysimene quelque chose qui luy deplût, me témoigna qu'elle ne vouloit point d'autres preuves de l'infidelité de Cilinde, que celle que je luy avois montrée; & que suffisamment persuadée par mes raisons, elle étoit resoluë de se ressentir vivement de cét affront, dont elle se croyoit trop indignement outragée. Si bien que je me contentay de ce premier effort, qui fut si fatal à mon Ennemy, qu'il eut bien le pouvoir de ruiner tout d'un coup ses plus cheres esperances, & toute la bonne volonté que Leonice avoit conçuë en sa faveur, aprés une infinité de peines & de devoirs, & voici comme je m'en apperceus. Environ quinze jours aprés, pendant lesquels l'esprit de Leonice fut travaillé de mille fâcheuses inquietudes, on luy presenta des Lettres de la part de Cilinde; dequoy elle s'offença si fort, qu'elle ne voulut pas seulement les lire ny les ouvrir: mais encore moins les toucher du bout du doigt, ne desirant pas que celuy qui avoit profané ses faveurs, comme elle croyoit, eût desormais aucune communication avec elle. Lisidas qui avoit été deputé par Cilinde à cette Commission, voyant en Leonice le changement qu'il avoit preveu, ravy en soy-même de ce succez, fait d'abord de l'étonné: Toutefois il reprit la Lettre

toute cachetée & ne manqua point à la reporter en cet état à Cilinde, qui nageoit déja dans les plus agreables delices, qu'une jouyssance qu'il croyoit asseurée sembloit offrir à son imagination.

Je croy qu'il n'est pas besoin de vous dire combien mon Rival fut surpris par cette nouvelle, car je croy que vous concevez assez qu'une action pareille est capable de mettre en desordre le meilleur jugement du monde, & d'ébranler la constance des plus asseurez, Mais je pense qu'il fit asseurément une exacte recherche de toute sa vie, & qu'il se fit même rendre compte par toutes ses pensées, pour découvrir la cause de sa disgrace; mais plus il cherchoit d'éclaircissement en cette obscurité, & moins il y trouvoit de jour: car d'attribuer ce changement à sa mauvaise mine, il n'y avoit point d'apparence, puis qu'elle n'avoit point empêché jusques alors qu'il ne fût receu avec honneur de Leonice & de Lisimene; d'en soupçonner le deffaut de biens & de commoditez, encore moins, puis qu'ils étoient tels qu'ils surpassoient de beaucoup ceux de ce rigoureux objet qu'il recherchoit avec tant de passion. Pour sa naissance elle étoit veritablement noble, & il ne trouvoit rien en son affection qui meritât à son avis un traitement si extraordinaire. Ne sçachant donc d'où pouvoit provenir cette alteration d'humeur, il interrogea derechef Lisidas sur toutes les particularitez de cette affaire: mais il n'en put tirer autre chose, sinon qu'il avoit remarqué dans les yeux de Leonice des traits de dépit & de colere dont il n'avoit pû entendre la cause, & qu'on luy avoit répondu quand il avoit presenté ses lettres, qu'il ne falloit rien recevoir de la part d'un perfide, ny d'un indiscret. Si Cilinde avoit été troublé par le refus que Leonice avoit fait
de

de sa lettre, il ne le fut pas moins par la réponse de Lisidas, qui l'obligea derechef à examiner toute sa vie, pour tâcher à sçavoir quelle perfidie, & quelle ingratitude il pouvoit avoir commise, mais plus il cherchoit la cause de sa disgrace, & moins il la pouvoit découvrir. De sorte que pour apprendre, à quelque prix que ce fût, les motifs de son malheur, il se resolut à hazarder encore une lettre à Leonice, qu'il luy envoya par un autre Gentil-homme, ou pour donner temps à Lisidas de se reposer, ou peut-être pour éprouver si l'autre auroit plus d'adresse & de bonheur. Cleante, ainsi s'appelloit celuy qui fut chargé de cette commission, n'eut pas plûtôt sa depeche, qu'il se mit en chemin, & fit telle diligence qu'il arriva à Venise huit jours aprés que Lisidas en étoit party. Mais il n'eut pas peu de peine, quand il fallut trouver les moyens de faire voir à Leonice les lettres de Cilinde; car de les luy porter chez elle, il ne le jugeoit pas à propos, craignant de souffrir un refus pareil à celuy qu'elle avoit fait à Lisidas. Si bien qu'il voulut y proceder autrement, & tenter une autre voye, pour donner à ses desseins un succez plus favorable. Cleante ayant donc un jour vû sortir Leonice de sa maison, se mit à la suivre jusques au Temple où elle alloit, & ayant remarqué le lieu où elle avoit accoûtumé de se placer, il ne manqua point le lendemain d'y porter sa lettre, & la mit en un endroit où Leonice ne pouvoit manquer de la voir, quoy qu'il fût malaisé qu'aucun autre l'apperceût. Elle qui vit ce papier, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir des nouvelles de Cilinde, attendu le peu de contentement qu'elle avoit donné à Lisidas, & le peu de temps qu'il étoit party, ne fit point d'abord de difficulté de prendre cét écrit, mais

quand elle eut reconnu par le dessus qu'il s'adressoit à elle, & qu'il étoit de la main de Cilinde, elle fut bien en peine de ce qu'elle en devoit faire, elle apprehendoit en la laissant qu'elle ne tombât entre les mains de quelqu'un qui en pût faire son profit à ses dépens, & d'ailleurs elle avoit horreur de lire ce qu'un homme qui l'avoit, comme elle pensoit, si cruellement offensée, luy pouvoit mander. A la fin elle se resolut à l'emporter chez elle, où elle ne fut pas plûtôt, qu'elle passa dans son cabinet pour la lire, & comme elle me fit voir quelque temps aprés, elle contenoit ces paroles.

CILINDE

A L'INCOMPARABLE LEONICE.

BELLE LEONICE,

Mon innocence est trop grande pour ne me pas donner la liberté de me plaindre de l'injure que vous m'avez faite, mais je vous honore trop pour vous en demander autre satisfaction, que celle qu'il vous plaira de me donner. Si l'artifice de mes ennemis a fait naître en vous quelque soupçon d'infidelité, ou quelque doute de ma discretion, obligez moy, je vous prie, de le dire à ce Gentil-homme qui est à moy, & qui pourra vous en éclaircir, si mes lettres & ma presence vous sont également odieuses. Cependant ne me condamnez point sans m'avoir oüy, & ne

& ne m'ordonnez pas si legerement un suplice que je n'ay point merité, comme je m'assure que le temps, & ma fidelité vous le feront connoître quelque jour. Tirez moy de la peine où je suis par vôtre silence, prononcez l'Arrêt de ma vie, ou de ma mort, ou si vous me jugez indigne de cette grace, sçachez au moins, & souffrez que je meure

Vôtre CILINDE.

Ces termes qu'une veritable innocence avoit dictez à Cilinde, ne firent pas peu d'effet dans l'esprit de Leonice, & je la vis sur le point qu'elle s'alloit resoudre à luy mander au long le sujet de ses plaintes, & la cause de ses deplaisirs, mais je luy rafraichis si bien la memoire de ce qu'elle avoit vû entre mes mains, & luy persuaday si adroitement l'infidelité de mon Rival, que tous ses devoirs passerent pour des feintes, dont elle crut qu'il avoit dessein de l'abuser. Cependant Cleante qui avoit remarqué que Leonice avoit emporté sa lettre de l'endroit où il l'avoit mise, ne manqua point d'en poursuivre la réponse, & luy fit dire par une de ses Suivantes, qu'il avoit commandement exprés de ne point sortir de Venise, qu'il ne fût en quelque façon éclaircy des raisons qui faisoient mal-traiter les devoirs de Cilinde, ou qu'il n'emportât quelque lettre qui le pût tirer de la confusion où il étoit pour un changement si soudain & si extraordinaire Leonice se voulant delivrer de la presence de cét homme qui luy donnoit mille inquietudes, prit une feüille de papier blanc qu'elle cacheta, & en fit écrire l'adresse à mon Rival par une de ses femmes, croyant par ce moyen châtier un mépris avec une moquerie : mais Cilinde, quoy que fort étonné de ce trait, le prit toutefois à son avanta-

ge, & crut qu'elle luy avoit envoyé ce papier en cét état, pour luy faire comprendre qu'elle n'avoit pas plus de mauvaises impressions de sa conduite, que ce blanc qu'il avoit receu, & qui ne sembloit exprimer autre chose que les marques de son innocence, qui modera en quelque façon la violence de ses deplaisirs, & luy fit renaître l'envie de retourner à Venise, pour éprouver encore s'il pourroit remettre Leonice dans les mêmes sentimens qu'elle avoit eus auparavant de la fidelité de son amour; mais j'étois trop bien étably auprés d'elle pour souffrir qu'il y fût jamais receu, & je luy fis bien-tôt connoître, qu'il ne devoit rien esperer de son retour, que le dépit de me voir aussi-bien auprés de Leonice, qu'il y étoit mal depuis que mon artifice l'avoit mis en cét état. Dés qu'il fut arrivé, il fit tous ses efforts pour parler à Leonice, mais elle s'en deffendit toûjours avec adresse, & ne craignit point de luy faire dire, qu'elle souffriroit plûtôt l'abord d'un demon que le sien, ce qui le mit tellement au desespoir, qu'il en pensa perdre le sens. Toutefois il se resolut à la voir à quelque prix que ce fût, & à s'exposer plûtôt à toutes les indignitez du monde, qu'à demeurer muet en un si juste sujet de parler. Il alla donc chez Leonice, & la trouva en la compagnie de Lisimene, qui le receut assez froidement, & luy fit assez remarquer que sa presence ne luy étoit pas beaucoup agreable, car au lieu des complimens, dont elle le traittoit auparavant avec autant de civilité que de courtoisie, il ne receut dés l'abord que des regards aussi severes, qu'autrefois il en avoit eu de favorables; ayant apris de la bouche de Lisimene les raisons qui l'obligeoient à le traiter de la sorte, aprés mille transports, & un étonnement qui ne se peut exprimer, il en voulut venir à sa justifica-

ſtification : Mais tant s'en faut qu'on luy laiſſaſt l'eſperance d'y pouvoir jamais reüſſir, qu'on ne luy fit pas ſeulement la faveur de l'écouter, il eut beau repreſenter le vol qu'on luy avoit fait de ſon bracelet, & la mort de celuy qui le pouvoit juſtifier ; Ses raiſons furent peu conſiderées, & quelque ſerment qu'il fiſt de ne point connoître la Courtiſane, que j'avois fait paſſer pour l'objet de ſes affections, ſi eſt-ce qu'on ne laiſſa pas de le renvoyer vers cette Infame ; pour y rechercher quelque ſoulagement en ſes malheurs. Des efforts qu'il fit pour ſa juſtification, il voulut paſſer à ceux de la pitié pour fléchir Lyſimene & Leonice : mais l'une & l'autre étoient tellement preoccupées des impreſſions que je leur avois données ; que Leonice laſſée par ſon importunité ſe retira par mépris, & Lyſimene demeura inſenſible parmy les plus violens mouvemens de ſon deſeſpoir. Il fut encore quelque temps auprés d'elle aprés la retraitte de Leonice, mais enfin voyant qu'il ſe travailloit inutilement à luy dire les raiſons qu'elle ne vouloit pas écouter, il fit deſſein de ſe retirer & d'abandonner au temps & à la fortune tout le ſoin de ſon innocence. Il quitta donc Lyſimene aſſez mal ſatisfait : mais ce qui acheva de le deſeſperer, ce fut la rencontre qu'il fit dans l'antichambre en ſe retirant. Leonice luy ayant fauſſé compagnie, pour n'être point obligée de répondre à mille queſtions, dont il avoit commencé de l'importuner, me rencontra par hazard ſur le point que j'allois entrer dans la chambre d'où elle ſortoit. Cét abord arrêta mes pas, & ne me permit point de paſſer outre ; ſi bien que nous étant aſſis, nous-nous entretinmes avec aſſez de privauté, & nous en étions encore ſur le recit des tranſports de Cilinde, quand il vint à paſſer ; à cét objet, elle prit

plaisir pour le persecuter davantage, à me caresser plus librement qu'elle n'avoit accoûtumé, & à montrer un visage sur lequel il pouvoit lire aisément mon bonheur & sa disgrace. Aussi demeura-t-il immobile en cette rencontre, & tellement interdit, que le même traitement qui me faisoit goûter la vie avec plaisir, le pensa faire mourir de jalousie. Le dépit toutefois ayant réveillé tous ses sentimens, il sortit; mais avec dessein de se vanger, & de m'ôter bientôt, ou Leonice ou la vie; ne doutant plus que je ne fusse son Rival & l'Autheur de sa ruine. Dés qu'il fut chez luy, il communiqua ce genereux projet à Lisidas, qui de peur qu'il n'employât quelqu'autre à l'execution de sa mal-heureuse envie; car il avoit dessein de me faire assassiner, s'offrit incontinent à le satisfaire, & à me poignarder si je luy étois importun. Cilinde qui en apparence l'y voyoit si résolu, n'eut garde de le refuser, & ravy de cette offre, le conjura en l'embrassant, de le delivrer au plûtôt de celuy qui servoit d'obstacles & d'empêchemens à son bon-heur; ce que Lisidas luy promit avec des sermens capables de donner de l'asseurance aux plus incredules & aux plus défians esprits de la terre.

Cilinde persuadé de la sorte, se repose sur l'adresse de son Confident du soin de cette affaire: mais tandis qu'il est dans l'attente de ma perte, Lisidas songe à ma conservation, & travaille à détourner l'orage de dessus ma tête, pour le faire éclater sur mon Rival: & voicy comme l'ordre fut observé.

Lisidas ayant receu de Cilinde la permission de tout faire, & de tout entreprendre pour m'ôter la vie, me vint trouver secrettement, & me découvrit le dessein que mon Rival avoit de

me-

me faire aſſaſſiner. Je me n'étonnay point de ce diſcours : car je ne croyois point Cilinde capable d'une meilleure action ; mais je fus un peu ſurpris quand Liſidas me dit qu'il en devoit être le Miniſtre ; & que luy-même ayant confirmé ſon Maître en la reſolution de cét aſſaſſinat, il avoit demandé cét employ. Je ſortis toutefois de mon étonnement, & je ne me pûs tenir d'admirer ſa prudence, quand je ſceus toutes les circonſtances de cette affaire, & les raiſons qui l'avoient porté à l'entreprendre. Il me dit premierement, que je devois avertir Leonice de ce complot, que je dirois avoir apris de quelqu'un qui en auroit eu le vent par l'indiſcretion de quelque valet, & que luy-même la confirmeroit dans cette opinion, pour peu d'adreſſe que je vouluſſe avoir en cette occurrence ; ce qu'il fit fort adroitement, aprés pluſieurs avis qu'il me donna ſur ce ſujet : Car ayant pris quelques domeſtiques avec luy comme complice de ce deſſein, il vint paſſer & repaſſer pluſieurs fois devant la porte de Leonice, avec laquelle j'étois à la fenêtre ; puis il s'arrêta aux environs du logis, & ſe mit à parler avec action de toutes les particularitez de leurs entrepriſes ; ce qu'un de mes Eſtafiez ſuivant ſon ordre, que j'avois laiſſé exprés dans la ruë pour les epier, nous vint raconter avec un émotion capable de donner de la frayeur aux plus aſſurez. Leonice à ce recit conceut deux bien differentes paſſions ; car elle eut de l'horreur pour Cilinde & de la compaſſion pour moy, quoy que je fuſſe en état de ne rien craindre : mais plûtôt mon Rival devoit craindre. Liſidas, ayant par tant de façons, de geſtes & de poſtures, confirmé Leonice en l'impreſſion qu'on luy avoit donnée, que Cilinde étoit dans le deſſein de me faire aſſaſſiner, ſe

retira vers ſon Maître auquel il dit, qu'il n'avoit pû executer ſon projet pour le trop grand nombre de gens qui m'accompagnoient, outre les Eſtafiez qui étoient ordinairement à ma ſuite : Et de fait, j'étois peu ſouvent ſans compagnie, & mon train n'étoit pas des moindres de Veniſe ; ce qui ſervit de pretexte à Liſidas pour perſuader à Cilinde, qu'il étoit impoſſible de reüſſir en cette entrepriſe, & qu'il falloit avoir recours à une voye plus honorable ; puis qu'enfin celle-là venant à ſe découvrir, ou par la Providence du Ciel qui eſt ennemy des crimes, ou par l'indiſcretion de ceux à qui elle auroit été confiée, ne pouvoit être que honteuſe & indigne d'un Seigneur de ſa naiſſance. Avec telles ou ſemblables raiſons il ſceut ſi bien repreſenter à Cilinde la lâcheté de ce deſſein, que non ſeulement il en détourna les effets: mais encore il luy ôta juſqu'à la volonté de le continuer. Liſidas le voyant ainſi dépoüillé de tant de lâches ſentimens auſquels il s'étoit abandonné, creut n'avoir pas encore aſſez fait pour moy, s'il ne me delivroit entierement des ſaillies, & des differens caprices de mon Rival. Pour cét effet il ſe mit à luy perſuader qu'il me devoit voir l'épée à la main, & que par ce moyen il ſe vengeroit tout d'un coup, & du tort que je luy faiſois, & de l'inconſtante Leonice: A ces conſiderations il ajoûta la juſtice de ſa cauſe, fit paſſer les témoignages que j'avois donné de ma valeur pour des effets de vanité, & ſceut flatter Cilinde par de ſi belles eſperances, qu'il luy mit le cœur au ventre, & luy donna l'aſſurance de ſe reſoudre a me faire appeller. Tandis qu'il étoit en cette ardeur, que Liſidas luy avoit inſpirée, il dreſſa un Cartel pour m'envoyer, tel que je le vis quelque temps aprés, lequel contenoit ces paroles.

CAP.

CARTEL DE CILINDE A LISANDRE.

Lisandre, si je n'ay pas cy-devant répondu aux saillies que vous m'avez fait voir de vôtre passion, vous en étes obligé à ma discretion & à vôtre jeunesse, mais puisque je reconnoi que vôtre orgueil s'accrcît par ma patience, sçachez que je suis dans le dessein de punir vôtre demerite : C'est pourquoy resolvez-vous de bonne heure, ou à vous desister de la recherche de Leonice, ou à venir recevoir le châtiment de vôtre audace, au lieu que vous dira ce Gentil-homme, & où vous attendra avec impatience celuy que vous avez offensé,

CILINDE.

Lisidas se chargea de cette commission, comme il avoit fait de toutes les autres ; mais comme il n'avoit pas le dessein d'hazarder, ny ma personne, ny mon bonheur, il ne m'en voulut rien communiquer, sçachant bien que ce combat ne se pouvoit faire entre Cilinde & moy, sans prejudicier au calme dont joüissoient alors mes heureuses affections. Il falloit toutefois contenter mon Rival, & luy donner un objet sur lequel il pût assouvir sa vengeance & son ressentiment ; que fit donc Lisidas en cette occasion, il dit à Cilinde qu'il m'avoit presenté son Cartel, & l'assura que j'étois dispose à le satisfaire. Mon Rival aprés cette réponse, passa aussi-tôt dans son Cabinet, & ayant fait choix d'une bonne épée, se rendit en peu de tems au lieu où il croyoit, que

que je ne manquerois pas de me rencontrer. Il n'y fut pas plûtôt arrivé que Lisidas qui l'avoit devancé en ce dessein se presenta devant luy ; mais avec un visage, & un port qui ne tenoit plus rien de la soûmission ny de la deference qu'il avoit auparavant témoignée à Cilinde. Mon Rival ne prit pas garde d'abord à cette audace extraordinaire ; mais il fut extrémement étonné, quand ayant demandé à Lisidas si son ennemy n'étoit pas venu, il luy répondit qu'il ne devoit atendre personne, & qu'il étoit celuy contre qui il devoit avoir affaire. Cilinde qui ne pouvoit deviner la cause de cette boutade, tourna en raillerie ces premieres paroles, & creut qu'il les disoit par divertissement, & pour le desennuyer dans l'attente de sa partie. Mais Lisidas l'obligea bien-tôt de changer d'opinion, quand il luy découvrit qu'il étoit mon frere, & qu'il ne s'étoit mis avec luy, que pour faire naître cette occasion, où enfin il étoit si heureux que de l'avoir attiré à ce combat, & qu'il songeât à se defendre, s'il avoit quelque sentiment pour son honneur, ou quelque dessein de se conserver sa vie en cette occasion. La rage & le dépit firent l'office de la valeur, & porterent Cilinde à se vanger. Ils en vinrent donc aux mains, & Lisidas en l'attaquant joignit beaucoup d'adresse à l'ardeur de son courage : mais comme quelquefois la fortune se plaist à faire triompher les desesperez, Cilinde s'étant jetté à corps perdu sur son ennemy, luy porta un coup si rude qu'il le perça à jour, & l'étendit sur le pré où il l'alloit achever, si le Ciel qui peut-être jusques alors avoit permis son malheur, satisfait de cette punition qu'il sembloit avoir meritée par son imprudence, n'en eût arrêté le cours par une avanture aussi admirable que prodigieuse. Cleagenor qui depuis

les nouvelles du trépas de son Amante, se plaisoit ordinairement dans les lieux les plus solitaires & plus écartez étoit allé ce jour là entretenir ses réveries hors de la ville : Et comme aprés avoir satisfait à son humeur, il estoit en chemin pour retourner à son Palais, il vid de loin deux hommes l'épée à la main, & qui par leurs actions témoignoient qu'ils n'avoient pas dessein de s'épargner ; ce qui l'obligea incontinent de piquer vers eux, pour empêcher le malheur que le sort des armes pouvoit faire tomber, ou sur l'un ou sur l'autre : mais quelque diligence qu'il fist, il ne put arriver que lors que Cilinde ayant avantage sur Lisidas étoit sur le point de luy ôter la vie.

Cleagenor, quoy que d'abord il ne reconnût pas mon frere, qu'il avoit veu assez souvent, ne laissa point pourtant de l'ôter à la fureur de Cilinde, & de luy servir de rempart contre les derniers efforts de ce Barbare; il n'eut pas plûtôt apaisé cét orage, & obligé mon Rival à remettre son épée, qu'aussitôt il se vid contraint luy même à recommencer la tempête qui sembloit être cessée ; car ayant reconnu Lisidas, la pitié qu'il eut de son infortune jointe à l'affection qu'il me portoit, le toucherent de sorte, qu'il eût cru offenser sa generosité s'il se fût retiré d'avec Cilinde, sans vanger le sang de mon frere, & le tort que nôtre commun ennemy avoit autrefois fait à mon amour. Cleagenor donc agité de tant de nobles passions mit l'épée à la main, & obligea pour la seconde fois Cilinde à se servir de la sienne. Cét orgueilleux Rival encore tout glorieux du sang qu'il venoit de repandre, ne refusa point le combat croyant que la fortune luy seroit toûjours favorable : mais Cleagenor luy fit bien-tôt connoître qu'elle

avoit

avoit abandonné son party pour se ranger du côté de la valeur ; car ce ne luy fut presque qu'une même chose de le voir & de le vaincre, & le malheureux Cilinde, entre combattre & perir, ne trouva point de difference, son vainqueur l'ayant desarmé luy voulut donner la vie, mais ce fut inutilement: car deux heures aprés il mourut de ses blessures. Pour mon frere ayant été rapporté chez nous en l'état pitoyable où l'avoit reduit son ennemy, fut long-tems incertain entre la vie & la mort. Toutefois nôtre soin fut tel, & la main qui le traita si sçavante, que quelques jours aprés nous vîmes renaître nos esperances & cesser la crainte, que nous avions de sa perte, par les marques visibles que nous eûmes d'une prochaine santé, & d'une entiére guerison de ses playes. Je ne vous diray point combien cét accident me surprit, ny de quelles douleurs je le receus, quand retourné chez nous je le trouvay étendu sur un lit tout sanglant, & presque sans aucun signe de vie ; vous n'ignorez point que de si rudes atteintes se peuvent mieux ressentir qu'exprimer, & vous sçavez assez les sentimens & les passions, que le sang a accoutûmé d'exciter en ces rencontres. C'est pourquoy je vous diray seulement, que, si mon déplaisir fut extréme, mon étonnement ne fut pas moindre, quand parmy quelques papiers qu'il portoit ordinairement sur soy, on m'aporta le Cartel que Cilinde avoit écrit, & qui s'adressoit à moy. Je vous avouë qu'à cét objet je pensay crever de dépit; & toutes les fois que je m'imaginois que Lisidas m'avoit derobé une occasion que j'avois toûjours si passionnément souhaitée, j'avois peine à le plaindre, & j'approuvois quasi le châtiment qu'il avoit

re-

receu de sa temerité : Toutefois ayant examiné meurement toutes les circonstances de son action, je ne pus blâmer son amitié, ny refuser à son courage les sentimens que je devois à son ardeur. Enfin, aprés la mort de Cilinde, je croyois être à couvert de tous les orages & de toutes les traverses qui troublent ordinairement le repos des Amans, & le calme des plus fortes affections : Mais quelque tems aprés je me vis bien éloigné de mes esperances, & je reconnus malgré moy, que le Ciel ne m'avoit ôté un rival, qu'à dessein de m'en rendre un plus puissant & d'autant plus redoutable, qu'étant extremement son amy, je ne pouvois pas sans ingratitude m'exposer à la naissance de son bonheur, & il m'étoit impossible de le souffrir sans être cruel à moy-même. Mon sort toutefois m'étoit en cela favorable que mon rival n'avoit pas dessein de triompher à mes dépens de l'inconstante Leonice; mais il m'étoit contraire en ce point, qu'il n'avoit pas besoin de combattre pour la vaincre, puis qu'elle étoit vaincuë auparavant même que le victorieux eût dessein de l'attaquer ; & voicy comme je m'en apperceus. Cilinde, comme je vous ay déja dit, étant mort de ses blessures, fut embaumé incontinent & porté à Rome, pour recevoir les derniers honneurs de ses parens, qui voulurent que son tombean fût dressé parmy ceux de ses ancestres. Ses funerailles étant achevées, ceux qui durant sa vie l'avoient affectionné, crurent n'avoir pas assez fait pour luy, si des devoirs de la pitié ils ne passoient aux sentimens de la vengeance, qui leur persuadoit que le sang n'étoit pas bien satisfait par des larmes, ni la mort par des regrets. Avec cette resolution ils se rendirent à Venise, où s'étant informés de la demeure de Cleagenor, ils ne furent pas lon-tems sans

ſans en avoir des nouvelles ; instruits de la ſorte ils formerent leur plainte ; & la preſenterent aux Magiſtrats qui decreterent incontinent contre celuy qu'ils accuſoient de la mort de Cilinde. Cleagenor qui ne ſongeoit à rien moins qu'à ce projet, attendu qu'on avoit été quelque tems ſans le rechercher, ne ſe donna point de garde de leur pourſuite ; ſi bien qu'il fut ſurpris par nos communs ennemis, & arrêté malgré les efforts de ſa ſuite. Pour luy il ne fit point de reſiſtance ; car comme il étoit redouté, on avoit donné ordre de luy en ôter les moyens. Il ne fut pas plûtôt entre les mains du Senat, que j'apris ces fâcheuſes nouvelles par l'un de ſes domeſtiques, qui me vint trouver pour m'avertir de ce malheur. De vous dire combien cét accident me toucha, il ſeroit ſuperflu : Car outre que je n'ay point de termes qui le puiſſent exprimer, je vous ay déja dit, que j'y avois beaucoup d'interêt, & que je l'aimois avec beaucoup de paſſion pour n'être pas extrémement inſenſible à tout ce qui luy pouvoit aporter quelque déplaiſir. Auſſitôt que je ſceus où il étoit retenu, je demanday la liberté de le voir ; & comme j'étois fort connu de ceux qui étoient commis par la Republique pour être ſes Juges, on m'accorda cette grace, malgré les oppoſitions & les remontrances de ſes parties. Apuyé de cette faveur, je fus donc rendre mes devoirs à Cleagenor, & luy témoigner le reſſentiment que j'avois de ſon malheur, par les offres que je luy fis de mon ſervice : mais ſon courage parut tel en cette occaſion, qu'il ſembloit que ce fût l'offenſer, que de luy offrir d'autres ſecours que celuy qu'il attendoit de la juſtice de ſa cauſe & de ſa generoſité, qu'il avoit fait paroître en ſon action. J'y allois pour le conſoler ; mais par un effet bien contraire à mes deſſeins,

j'eus

j'eus moy même besoin de consolation, & je receus ce pitoyable office de celuy là même envers qui je le croyois exercer. Je ne le pouvois voir dans ces tristes lieux sans déplaisir, je ne l'y pouvois entretenir sans admiration : Car il étoit libre parmy les fers, & j'étois esclave dans la liberté, il bravoit son malheur, & je ne le pouvois souffrir ; & tandis que d'un front égal & d'un esprit assuré, il se moquoit des poursuites de ses ennemis, je paroissois desesperé, & m'abandonnois tout à fait à la violence de mes regrets. Toutefois de peur qu'on ne fit languir trop long-tems, une si haute vertu parmy les ennuis, que la captivité donne aux nobles courages, je sollicitay ses Juges à luy donner audience, & les disposay, autant qu'il me fut possible, à luy être favorable. Le lendemain on le fit monter au Senat, pour l'interroger sur le fait dont il étoit poursuivy ; & si j'avois employé le peu de credit que j'avois dans nôtre Republique pour adoucir la severité de ceux qui devoient presider en ce Jugement ; ses parties n'épargnerent aucunement ny leurs peines ny leurs artifices pour les porter à la rigueur, ils se servirent mêmes des traits de la pitié, pour la chasser des cœurs & des esprits des Juges, & ne feignirent point de verser des larmes en faveur de Cilinde, pour les obliger par un malheureux échange à ne point épargner le sang de Cleagenor, dont ils éstoient trop indignement alterez. Le Ciel qui voyoit en luy un de ses plus parfaits ouvrages, ne voulut pas permettre qu'il fust détruit, ny l'abandonner aux caprices de ses ennemis ; au contraire, il prit un soin particulier de son innocence, & par une providence qui nous est inconnuë, fit tourner à son advantage les traits qu'on avoit preparez pour sa ruïne. Les amis de Cilinde

avertis

avertis que Cleagenor devoit eſtré interrogé, ne manquerent point de ſe trouver au Senat, pour exagerer leurs plaintes, & demander raiſon de la mort de leur parent : Mais comme ils ne croyoient pas leurs paroles aſſez puiſſantes pour obtenir ce qu'ils demandoient, ils amenerent avec eux une ſœur du deffunt nommée Philis, extremement belle, & dont l'eſprit ne répondoit pas mal aux avantages qu'elle avoit receus de la nature. Cette jeune beauté couverte d'un habit de deüil, qui ajoûtoit un merveilleux éclat à ſa blancheur naturelle, ne fut pas plûtoſt entrée dans le Senat, qu'elle s'alla jetter aux pieds des Juges, & avec des larmes capables de toucher les plus inſenſibles, les conjura de ne point laiſſer impuny le crime d'un audacieux, qui par la mort de ſon frere luy avoit ôté ſon plus ferme apuy, & l'avoit privée des douceurs d'une amitié, ſans laquelle la vie dorenavant ne luy pouvoit eſtre qu'extrémement importune & deſagreable. Une beauté triſte & deſolée ſe fait ordinairement tant d'Avocats, qu'il y en a même qui ſe rendent ennemis de la vertu, pour montrer qu'ils ſont les amis des graces : Et certes, Philis ſceut faire ſa plainte ſi adroitement, qu'elle toucha tous les aſſiſtans, & donna de ſi puiſſantes atteintes aux Juges, qu'alors je ne pus m'empêcher de craindre pour Cleagenor. La triſteſſe paroiſſoit ſi belle ſur le viſage de cette jeune merveille, qu'elle ne forçoit pas moins les yeux à l'admirer, que la bouche à la plaindre ; les pleurs qui couloient ſur ſes belles joués reſſembloient à des perles, ou à ces diamans dont l'Aurore pare tous les matins la pointe des herbes, & l'on euſt dit qu'elle ne les verſoit que pour en arrouſer les fleurs de ſon teint, ſi ſes plaintes en nous en diſant la cauſe, ne nous en euſſent auſſi découvert
la

la violence. Tant qu'elle fut aux pieds des Juges, elle donna beaucoup de pitié : mais quand elle fut relevée, elle redoubla l'admiration de tout le monde par la beauté de sa taille, & la majesté de son port.

Les plaintes de Philis finies. Cleagenor se leva, & ayant par les charmes de sa bonne mine, partagé le inclinations de toute l'Assemblée, il commença à se deffendre de la sorte.

Je n'ay pas peu d'obligation au Ciel, Juges trés-equitables, de m'accorder aujourd'huy l'honneur de paroître en vôtre auguste Senat, puis que j'y entre en qualité de criminel, j'en doi sortir avec le titre d'innocent, & ajoûter au malheur de mes ennemis, celuy de se retirer avec la confusion de m'avoir injustement poursuivy. Oüy, Messieurs, j'espere que ma prison me sera glorieuse, & cette accusation honorable, car par l'injustice du ressentiment, ils n'emporteront que la honte, de l'avoir eu, & par la facilité de ma justification, ils seront contraints de m'accorder une gloire que ma modestie m'empêchoit de rechercher. Et afin que les effets puissent répondre à la verité de mes paroles, il ne faut qu'examiner l'action qui me fait paroistre devant vous, & voir par ses circonstances si elle tient ou du crime ou de la vertu. On m'accuse de la mort de Cilinde, il est vray que je l'ay tué, & le ressentiment de cette Belle seroit juste, si son frere avoit eu moins de lâcheté, & plus de courage: mais si elle considere de quelle façon je luy ay ôté la vie, elle trouvera qu'elle n'a point lieu de le regretter, puis que je l'ay sauvé de l'infamie qu'elle devoit attendre de la bouche des honnêtes gens, ou peut-être du honteux suplice que son crime avoit legitimement merité. Pour preuve de ce que je dis, Messieurs, il ne sera pas hors de propos de vous faire

re

re voir la difference de mon procedé & du sien, c'est pourquoy, comme j'ay fait toûjours une étroite profession de la verité, je veux vous declarer ingenûment le principe & le progrez de toute cette affaire. Cilinde, Messieurs, a commencé le duel contre Lisidas, je les ay veus l'épée à la main, & les ayant trouvez en cet état j'ay empêché un malheur qui eût été moins fatal au vaincu qu'au victorieux, puis que l'un eût perdu la vie avec honneur, & l'autre eust sans honneur finy sur un échaffaut le dernier acte de sa vie. Lisidas étoit authorisé en son action des loix de la nature, qui luy permettoit de prendre part dans les interests de son frere, & Cilinde n'étoit porté à ce combat que par le dereglement de ses passions, & les injustes mouvemens de son desespoir. L'un fut heureux dans son malheur, & l'autre insolent dans sa victoire, car Cilinde ayant porté par terre le malheureux Lisidas, ne se contenta point de cét avantage, mais sans consulter la pitié que les courages genereux font paroître ordinairement en semblables occasions, il étoit sur le point de l'achever quand j'arrêtay le cours de sa barbarie, & l'empéchay de faire un crime aussi fatal à son honneur qu'à la vie de son ennemy. Il est vray qu'ayant reconnu Lisidas au miserable état où Cilinde l'avoit reduit, je ne pus demeurer sans ressentiment, & j'avouë que pour le vanger de ses blessures, j'obligeay son ennemy à recommencer un combat qui luy fut moins favorable que le premier, mais il est certain aussi qu'il y éprouva bien plus de courtoisie, qu'il n'en avoit fait paroître envers celuy que le sort des armes avoit mis en son pouvoir. Je crus l'obliger quand aprés qu'il eut triomphé si facilement de la valeur de Lisidas, je donnay un autre objet à sa fureur. Il est vray que la fortune changea, & que je fis crever l'orage sur la téte de celuy qui l'avoit premiere-

mierement excité, mais je ne suivis point la loy qu'il avoit faite, & je ne le voulus point traiter comme il avoit fait son ennemy, je me contentay de ma victoire, & loin de donner le dernier coup à sa vie, je tachay de remedier à ceux que l'ardeur du combat, & son malheur luy avoient fait recevoir, depuis il est mort de ses blessures, mais qui en pouvez vous justement accuser que son imprudence & son infortune? Il avoit dessein de tuer Lisidas, & je l'ay tué sans dessein, il s'est trouvé au combat de propos deliberé, & je m'y suis rencontré par hazard. Enfin, j'ay empéché l'effet d'un crime par un acte de generosité, & j'ay sauvé la vie d'un innocent par la mort d'un criminel. Jugez si aprés cela je n'ay pas raison de tout esperer de vôtre Justice, puis que mon action est telle que je mourrois de regret, si je ne l'avois pas faite, & que je serois indigne de la vie, si je ne l'avois ôtée à ceux qui en sçavent si mal user.

Comme son courage ne luy permettoit pas de mandier sa liberté avec des paroles indignes de sa grandeur, il trancha ce discours avec une asseurance qui ne tenoit rien de la bassesse, & des lâches sentimens que la crainte inspire ordinairement aux criminels. Toutefois sa harangue toucha tellement ses Juges, qu'ils furent sur le point de prononcer sur le champ même un Arrêt en sa faveur: mais de peur que cette precipitation ne les rendît suspects d'être trop indulgens & trop faciles, ils suspendirent leur Jugement, & obligerent Cleagenor à donner des preuves de ce qu'il avoit avancé pour sa deffence. Cette ordonnance fit cesser ma crainte, & comme l'effet n'en étoit pas malaisé, je vis bien que le succez n'en pouvoit être que favorable. Mais tandis que je voyois renaître le bonheur de Cleagenor, je ne

m'appercevois point du malheur qui me ſuivoit, & je ne prenois pas garde que ce premier point de ſa felicité, devoit être le dernier de mes eſperances, & le principe de mes diſgraces. Le jour que Cleagenor fit voir tant d'illuſtres marques de ſon eſprit & de ſa vertu, Leonice qui étoit intereſſée en ſa cauſe, puis qu'il avoit puny Cilinde de l'affront qu'elle pretendoit avoir receu de luy, eut la curioſité d'entendre les raiſons qui l'avoient fait arrêter, & celles qu'il devoit employer pour ſa deffence. Je la menay donc au Senat, où elle me pria de l'accompagner, & je la mis en un lieu d'où ſans être veue, elle pouvoit librement ouir & conſiderer à ſon aiſe, & les Juges & les parties. De là elle vit arriver Cleagenor avec toutes les graces, & la majeſté qu'il faiſoit paroître en toutes ſes actions. Elle le vid admirer de tout le monde, qui n'étoit pas moins épris de ſa bonne mine, & de la merveilleuſe proportion de ſa taille, que des charmes de cette eloquence avec laquelle il avoit donné tant de confuſion à ſes parties, & tant d'étonnement à tous ſes Juges. Ce fut là auſſi où pour mon malheur elle parut & trop curieuſe & trop ſenſible, car comme elle avoit des yeux & du jugement, pour remarquer tant de divines qualitez que poſſedoit Cleagenor, elle en eut auſſi pour connoître mes deffauts, qui parurent alors devant l'éclat d'une ſi grande lumiere. Je ne fus pas long-tems ſans m'appercevoir de cét effet, ſa paſſion ſe rendit auſſi-tôt viſible par ſes diſcours, & ma diſgrace ne me fut que trop evidente par ſes mépris. Enfin Leonice devint ſi paſſionnée pour luy, qu'elle ne feignit point de me dire que je devois me reſoudre, ou à ne la voir jamais, ou à ſouffrir ſans murmurer l'affection qu'elle avoit deſſein de temoigner deſormais

mais à Cleagenor. A peine eut-elle prononcé cette fatale ordonnance, que je me laissay choir à ses pieds évanoüy de foiblesse, & semblable à un arbre qui frappé de la foudre, fait mourir en tombant les belles esperances que le Printems luy avoit données. Comment, brave Lysandre, dit-elle, me voyant en cét état, vous manquez de courage lors que vous en avez plus de besoin, & vôtre constance se laisse vaincre aux premieres atteintes du malheur : Est-ce là l'exemple que vous montrez de la patience qu'il nous faut prendre en nos disgraces ? O que vous étes cruelle, luy repartis-je, de me vouloir faire languir aprés avoir oüi l'arrêt de ma mort, & de venir vous même me prononcer vôtre perfidie. Mais encore, continuay-je, si vous m'accordiez une grace qu'on ne refuse pas aux plus criminels, j'aurois au moins la satisfaction de sçavoir la cause de mon suplice ; mais vous me condamnez sans m'oüir, & vous ne voulez pas prendre la peine de faire une exacte recherche de ma vie, de peur que ne me trouvant coupable envers vous que de trop d'amour, vous n'emportiez que la honte de m'avoir injustement accusé, & moy la gloire d'une si honorable justification. Voyez donc si je n'ay pas sujet de m'affliger, puis qu'ayant merité un favorable traitement, j'en éprouve un rigoureux, en un objet le plus gracieux qui soit sur la terre. Enfin, belle Leonice, je suis maintenant aut bout de ma patience, car ce que je ressens ne se peut pas dire, ce que je dis ne se peut pas croire, & ce qu'on en croira ne se peut pas écrire. Voulez vous connoître ma patience, mesurez la par vôtre rigueur, autant de soupirs, autant de douleurs ; autant de sanglots, autant de trépas. Dedaigneuse beauté, d'où vous vient un changement si soudain, & quelle injustice vous arme si puissam-

ment contre la ſincerité de mon amour, & de ma conſtance ? N'uſez point de ces termes injurieux, me repliqua-t-elle, & finiſſez vos reproches qui ne ſçauroient tourner qu'à vôtre confuſion ; ſi vous vous ſouvenez que vous étes Liſandre, & que celuy que je vous prefere eſt Cleagenor, ſon merite fait mon changement & vôtre malheur, & les obligations que j'ay à la grandeur de ſon courage authoriſent mon procedé, & condamment abſolument l'injuſtice de vos regrets & de vos plaintes. Il eſt vray que vous m'avez découvert l'affront dont Cilinde m'a trop indignement outrée : mais Cleagenor en a lavé la tache dans le ſang de ce perfide, & a genereuſement achevé l'entreprise que vous n'aviez que legerement commencée. Voyez Liſandre, continua-t-elle, quelles ſont vos pretentions, vous trouvez étrange que pour un peu de complaiſance que vous m'avez témoignée, quelques devoirs que vous m'avez rendus, & quelques ſoûpirs qui vous ſont échappez, je vous oblige à vous contenter pour toute recompenſe de la faveur que je vous ay faite de ſouffrir vos viſites, & vous voudriez que je fuſſe inſenſible pour une perſonne qui s'eſt miſe au danger de tout perdre, pour m'aquerir, Non, non, Liſandre, comme ce vous ſeroit trop d'ingratitude d'envier un prix, que Cleagenor a ſi legitimement merité ; ce me ſeroit auſſi trop de mécontentement de luy refuſer les liens de mon affection, en echange des fers qu'il porte pour m'avoir ſi genereuſement obligée. Ajoûtez à ces raiſons pour ſoulager vos déplaiſirs, la conſideration de celuy que je vous prefere : Souvenez-vous du ſervice qu'il a rendu à Liſidas, & quelque changement que vous voyiez, ſongez que je vous oblige encore en la perſonne de vôtre amy.

Aprés

Aprés ces paroles, ma douleur ayant étouffé la voix, je luy fis la reverence, & sortis si affligé, que je fus plusieurs fois sur le point d'éteindre dans la mer les flammes de mon amour & de ma vie. Toutefois mon imagination s'étant peu à peu retirée des objets qui la portoient au desespoir, je me retiray chez moy, où je recommençay mes plaintes, & dis contre l'infidelité de Leonice, tout ce que le dépit met ordinairement en la bouche de ceux qui se croyent indignement outragez. Pour Cleagenor, je le traitois selon le dereglement de ma passion, qui selon qu'elle étoit ou moins forte ou plus violente, m'emportoit à tout moment d'une extremité à l'autre; Tantôt je le considerois comme amy, & tantôt comme un rival; & dans cette inegalité ayant été long-temps sans sçavoir à quoy me resoudre, je me resolus enfin à chercher dans l'éloignement quelque remede aux maux, que me faisoient endurer également l'amour & l'amitié. Je n'eus pas plûtôt formé ce dessein, que je me mis en état de l'executer, & pour en faire sçavoir la cause à Leonice, ne voulant plus l'importuner de ma presence ny de mes lettres, j'eus recours à un nouveau moyen, & luy fis mes Adieux par ces vers, que je luy envoyay le jour même que je devois partir. En disant cela, Lisandre tira de sa poche un papier qu'il montra à Alcidalis, & à Zelide, & qui contenoit ces paroles.

STANCES.

Vous desirez, belle inconstante,
Qu'aujourd'huy j'obeïsse à la rigueur du sort,
Cleagenor vous plaît, & bien vivez contente,
Moy je vais courir à la mort.
Je vais par mon trépas complaire à vôtre envie.

Dés lors que je vis vos attraits,
Et vos yeux si sçavans à l'usage des charmes,
Tout blessé que j'étois j'en adoray les traits,
Ma franchise mit bas les armes,
Et jamais toutefois ces superbes vainqueurs,
Ne se sont desarmez des traits de leurs rigueurs.

Jamais cette ardeur, non commune,
Dont encore aujourd'huy je combats vos mépris,
N'a pû changer le cours de ma triste fortune,
Toûjours le dédain fut mon prix,
Et toûjours vos rigueurs seront la recompense
Que vôtre cruauté promet à ma constance.

Mais puisque cét ingrat amour
Qui soumet ma franchise aux loix de vôtre Empire,
Consent avec que vous qu'on me prive du jour,
De peur d'alleger mon martyre;
Ainsi que mes malheurs je vais quitter ce lieu,
Et je vous dis, Madame, un eternel Adieu.

Mars qui connoît bien que vos charmes,
Ne se disposent pas à faire mon bonheur,
Me commande aujourd'huy d'aller prendre les armes
Pour mourir dans le lit d'honneur,

Et

Et vais pour satisfaire à cette noble envie,
Si l'on peut vous laisser, sans qu'on laisse la vie.

Adieu donc celeste beauté,
Beaux yeux pleins de rigueurs, autant que de merveilles
Graces qui sans ma flâme, & la fidelité
Seriez aujourd'huy sans pareilles,
Objets si peu sensibles à ma tendre amitié,
Du moins en ma faveur écoutez la pitié.

Soit que Mars parmy les alarmes,
Me fasse succomber sous l'effort de ses coups,
Ou qu'ailleurs le destin fasse mes funerailles,
Sçachez que je mourray pour vous,
Et mon dernier soupir, malgré vôtre injustice,
Parlera de l'amour que j'ay pour Leonice.

Lisandre ayant fait voir à Alcidalis & à Zelide, la passion qui luy restoit encore pour Leonice, malgré les rigueurs & le mauvais traitement qu'il en avoit receu, pensa demeurer muet à ce triste souvenir de son infortune, Mais Zelide ayant remis son esprit en son calme ordinaire & détourné son imagination d'un objet dont la pensée luy étoit si funeste, il reprit le fil de son discours & le continua de la sorte. Ma condition, dit-il, étoit alors la plus deplorable de toutes celles que la fortune sçauroit jamais ininventer pour la ruine d'un malheureux : Et toutefois de quelque façon qu'elle me persecutât, je puis dire qu'elle ne triompha point de ma constance, & que je fus assez égal en une occasion capable d'ébranler l'esprit le moins sensible aux atteintes du malheur. Il est vray que toutes les fois que je me representois ma disgrace, & que je me souvenois qu'avec les espe-

rances de mon amour, je perdois encore l'amitié de Cleagenor, je faisois des discours que je commençois par des soupirs, que je continuois par des sanglots, & que je ne me pouvois empêcher de conclure par mes larmes.

Enfin, m'étant pourveu de toutes les choses que j'estimay necessaires pour mon voyage, je partis sans dire Adieu, ny à Leonice, ny à Cleagenor, ny à Lisidas, pour m'exempter des tendresses & des retardemens qui ne manquent jamais en pareilles occasions. La route que je pris fut celle d'Espagne, & je commençay par la Cantabrie, je passay par Ulissipone, Cité principale de la Lusitanie. De là, je continuay mon voyage dans les Estats, qui sont sous l'obeïssance des Cartaginois. Etant party de Cartage extrémement satisfait, & pour leur courtoisie, & pour ma curiosité particuliere, je m'embarquay dans un vaisseau qui alloit faire voile à Pire. Ce fut en ce lieu que j'appris que ce Roy avoit guerre avec le Roy de Maroc, je m'introduisis pour trouver party, je me presentay au Generalissime qui me receut en qualité de Capitaine, & en-suite nous fûmes conduits par son ordre, à l'endroit où il avoit dessein d'attaquer les Ennemis. Je ne vous diray point le détail de cette rencontre, vous ayant été spectateurs de la mort de cinquante mille hommes, & dont l'on ne sçait à qui donner la victoire, veu qu'elle est egalement partagée: car comme vous voyez de deux cens vaisseaux, que nous pouvions être des deux partis, il ne reste de nôtre côté que ce vaisseau, sans sçavoir ce que peuvent être devenus tous les autres, mais puisque nous nous trouvons comme je croi, hors de danger de nos aversaires, & à present au passage le plus libre pour retourner en Italie, il faudroit avertir le

Pilote de cingler de ce côte-là, ce qu'ils trouverent à propos, & en suite Zelide fut sollicitée par Alcidalis de parachever son histoire, aprés que Lisandre eut achevé la sienne ; ce qu'elle continua ainsi.

SUITTE DE L'HISTOIRE DE ZELIDE.

AH! Lisandre, je voi bien que l'amour vous trahit, quand vous montrez l'excez de vôtre passion. Ouy, il est vray, Lisandre, Leonice ayme encore Cleagenor, & les froideurs dont il l'a toûjours combattuë n'ont pû encore éteindre les ardeurs de son affection. Je l'ay oüi plusieurs fois encore repeter ces mots, qu'il étoit vray que Lisandre étoit un veritable Amant, & que Cleagenor étoit un ingrat : Mais que tout perfide & tout insensible qu'il étoit, qu'elle l'aymoit encore plus que Lisandre. Je luy répondis, que le Ciel dont les conseils sont incomprehensibles, & la justice infinie, a accoûtumé de nous ôter ceux que nous aimons le plus passionnément, craignant que l'excez de leur merite venant à nous porter à l'idolatrie, la beauté de l'ouvrage ne nous fasse oublier l'ouvrier, & negliger ingratement celuy à qui nous avons l'obligation de toutes ces merveilles ; outre que tout ce que nous possedons n'est qu'un prêt de sa faveur, qui nous peut de-

demander quand il luy plaît. Ah! Monsieur, me repartit-elle, il est vray que la vertu dont vous me donnez en vous un si parfait exemple, me devroit conserver toute ma vie dans le respect que je doi aux ordonnances du Ciel: Mais je croy que vous ne vous étonnez pas, si l'excez de mes afflictions, & la foiblesse de mon sexe m'avoient ôté naguere la patience & la force, que les genereux courages se conservent mêmes parmy les rigueurs des plus severes destinées: car mon malheur m'avoit reduite au point que je ne pouvois conserver la vie sans perdre mon honneur, si le Ciel touché de mes miseres ne se fût servy d'un plus noble moyen pour me sauver; l'un & l'autre, employant vôtre valeur pour me tirer des mains du Pirate qui me vouloit posseder, & vôtre pitié qui n'a pas voulu permettre que mon ame s'écoulât tout à coup dans les ruisseaux de mon sang, par un effroyable sacrifice de moy-même. Mais helas! qu'inutilement vous m'avez conservé la vie, & que vôtre pitie m'est cruelle d'en avoir prolonge le cours, puis qu'étant odieuse à Cleagenor, elle m'est importune à moy-même: Laissez moy donc achever le sort d'une miserable, ou plûtôt si vous voulez avoir la satisfaction de vanger les outrages que j'ay faits à l'amour de Lisandre, plongez vôtre épée dans ce sang ingrat, & percez ce sein qui a si mal receu les services & les nobles effets des affections de mon Amant, ou si vous ne le voulez point faire, donnez moy ce fer, ne me le refusez point, & ce dernier office ne sera pas la moindre des obligations dont je vous seray redevable, puis qu'il est certain qu'il n'y a point de coup si doux que celuy qui finit les jours d'un malheureux. Ce discours fut coupé par une longue suitte de soupirs & un torrent de larmes, que je crûs qu'elle don-

donnoit à la memoire de Cleagenor ; si bien que pour la consoler, je luy remontray que la même providence qui l'avoit conservée de tant de dangers, pourroit aussi en delivrer son Amant: mais cette consolation fit un effet bien contraire à celuy que je m'étois imaginé, car plus je luy parlois de Cleagenor, & plus elle versoit de larmes, comme si elle eût eu dessein d'exciter une nouvelle tempête par l'effort de ses soupirs, & par la violence de ses sanglots, qu'elle ne cessa point que pour proferer ces paroles. Ingrat & perfide Cleagenor, qui fuis avec tant d'obstination la miserable Leonice, n'attens plus que je te suive avec les sentimens que l'amour m'avoit inspirez en ta faveur, ton ingratitude me fait reconnoître la mienne ; & comme j'ay déja receu le châtiment de ma faute, il est juste que tu reçoives aussi la punition de ton offense. Ouy, perfide, va aux extremitez de la terre, evite mon abord, & t'éloigne de tout ce que tu croiras te pouvoir donner de mes nouvelles ; car asseure-toy que desormais elles te seront funestes, & que là où mon ressentiment ne pourra porter les effets de ma vengeance, mes vœux & mes imprecations y porteront le malheur dont le Ciel punira tes ingratitudes & ton orgueil. Ouy, Cleagenor, je renonce à l'espoir de ton amour, & j'en deteste le dessein avec autant de passion qu'autresfois je le conceus avec plaisir. Je ne vous sçaurois dire combien ce discours m'étonna, ny vous exprimer combien je fus interdit de voir un changement si soudain en une personne, qui peu auparavant ne me sembloit vivre que pour Cleagenor. Dans cette occasion je pris le party de Cleagenor contre Leonice, ce qu'ayant remarqué, elle me parla de la sorte : Je voi bien, Monsieur, que vous vous

étonnez de me voir ainſi paſſer d'une extremité à l'autre, & je ne doute point que vous ne preniez ce changement de paſſion, pour un effet d'inconſtance & d'inegalité en mon humeur: mais j'eſpere que vous changerez bien-tôt d'opinion, quand vous ſçaurez les raiſons qui me font agir de la ſorte, & je m'aſſeure que vous appellerez prudence, ce que peut-être à preſent vous nommez legereté ou foibleſſe. Il eſt certain, Monſieur, pourſuivit-elle, que depuis que l'amour, & mon mal-heur m'ont dérobée à moy-même, mon corps & mon eſprit ont reſſenty des orages que j'euſſe pû eviter: mais comme le Pilote ſe rend plus expert par les dangers, & fuït les écueils qu'il a autrefois marquez de ſes infortunes, auſſi veux-je changer de route, de peur de faire naufrage, en recherchant trop imprudemment un port que je ne doi pas eſperer; & afin que vous approuviez ma retraitte, jugez par les dangers que j'ay courus, & que je vais vous raconter, ſi je n'ay pas raiſon de la faire. Il n'eſt pas neceſſaire, Liſandre, de reciter ce que vous nous avez appris par vôtre bouche, n'étant que la même choſe de ce que m'a dit Leonice, & je me contenteray de reprendre ſimplement ce diſcours à l'endroit où vous l'avez finy, & vous ne trouverez pas mauvais ſi je fais parler Leonice par ma bouche, ayant apris ces particularitez de la ſienne.

Aprés que Liſandre, continua-t-elle, m'eut abandonnée, je fus voir Cleagenor dans ſa priſon, où aprés beaucoup de ſentimens de tendreſſe & de pitié, je paſſay inſenſiblement à ceux d'amour, & je luy en donnay de ſi grands témoignages, qu'il étoit impoſſible d'en douter. Il s'excuſa d'abord ſur le deplorable état où l'avoit reduit ſon malheur, & lors que la Juſtice luy eut rendu-

rendu son bonheur & sa liberté, le superbe méprisa mes devoirs, & sous pretexte de fuir les conspirations de son ennemi, il fit dessein de s'éloigner de moy, & de me laisser en proye à mes regrets. Quelque secrette que fût cette resolution, je la découvris pourtant, & n'ayant pas assez de pouvoir pour en détourner l'effet, j'eus encore assez d'amour, ou plûtôt d'imprudence, ponr en concevoir une qui a été la source, & la cause de tous mes malheurs. Cleagenor ayant donné l'ordre à tout l'équipage qui luy étoit necessaire pour son départ, ne voulant pas qu'on le vît embarquer passa dans une chaloupe à cette Isle qui n'est qu'à un mille de Venise, & là attendit assez long-tems le vaisseau qui le devoit recevoir. Comme j'avois mis des espions par tout, je fus incontinent avertie de ce procedé, & mon amour ne pouvant consentir à cette separation, me fit trouver les moyens de m'echapper d'auprés de Lisimene, pour aller trouver ce beau fugitif qui ne me creut pas seulement digne de la consolation de ses adieux. Je le trouvay donc, l'ingrat, & le conjuray par mes larmes de ne me point ravir le bonheur de sa presence, ou si je luy étois odieuse, qu'il fît au moins cét honneur à ma vie que de l'estimer digne de luy estre immolée. A mes larmes j'ajoûtay les soumissions, les prieres, les soupirs, les sanglots, & pour vous faire voir tout d'un coup le tableau de mon amour & de son ingratitude, imaginez vous toutes les tendresses & les transports qu'une forte passion employe pour exciter la pitié, & vous connoîtrez en quel état je me mis pour fléchir cét insensible. Toutefois Cleagenor vid d'un œil sec ma douleur & mes déplaisirs, & son cœur fut aussi peu émeu de mon desespoir, qu'un rocher orgueilleux l'est aux foi-

blesses des vagues. Le voyant si peu touché, je perdis courage, & pour être trop sensible, le sentiment me quitta en presence de ce cruel, qui loin de me secourir en un état si digne de pitié, se servit du temps de mon évanoüissement pour se dérober à mes reproches & à mes plaintes. Oüy, le perfide eut bien le cœur de me laisser au rivage entre les bras de la mort ; Ah ! que j'eusse été heureuse si ce jour malheureux eût été le dernier de ma vie. Mais le Ciel qui me reservoit à d'autres malheurs, étoit trop irrité contre moy pour m'accorder un trépas & si doux & si favorable. Je revis donc la lumiere, ou plûtôt mes desastres, car je vis le vaisseau de Cleagenor qui étoit déja bien avant en pleine mer, & qui dans ses flancs emportoit mon repos & mes esperances. Tant que je le pûs regarder, jamais mes yeux ne l'abandonnerent, & bien que je sentisse peu à peu que la force s'en diminuoit par la foiblesse de ma veuë, causée par l'abondance de mes pleurs, & par l'éloignement de l'objet, je ne laissay pas neantmoins de considerer dans le moindre atome qui paroissoit en l'air, ma douleur toute entiere, mon imagination me representant par tout la perte que je faisois de Cleagenor. Reduite en cette deplorable extremité, je consultois déja de quelle façon je devois finir mes miseres, & j'étois déja préte d'ensevelir sous les ondes, & ma vie & mes desastres, quand regardant la mer du côté où Cleagenor avoit donné vent à ses voiles, je vis venir de loin un vaisseau, qui avec une legerete incroyable sembloit prendre la route de l'Isle où j'étois demeurée. Considerez, Monsieur, me dit elle, combien nous croyons aisément les choses que nous desirons. Voyant venir ce vaisseau avec tant de vitesse, je me persua-
day

day auſſi-tôt que c'étoit Cleagenor, qui touché de regret de m'avoir abandonnée, venoit me rendre ſa preſence, ou du moins me ſolliciter de ſuivre ſes deſirs & ſa fortune; tandis que j'étois dans cette erreur, le Navire aborda le rivage de l'Iſle, & quelques-uns étant deſcendus pour des cauſes qui me ſont encore inconnuës, je les priay de me mener vers leur Capitaine, croyant qu'ils étoient des ſoldats que Cleagenor eût pris pour la ſeureté de ſa perſonne & de ſon vaiſſeau contre les incurſions des Barbares. Ma priere helas! fut bien-tôt ſuivie de l'effet, & je fus menée incontinent vers leur chef. Mais c'étoit pour y voir mon malheur, car au lieu de Cleagenor l'on me preſenta devant un Barbare, dont je ne pus ſouffrir l'abord qu'avec horreur; car ſon viſage brûlé du Soleil, & ſes cheveux hideuſement heriſſez luy couvrans une partie des épaules par cordons, que ſa nonchalance & la longueur du temps avoient mêlez, le rendoient ſi affreux & ſi épouvantable, qu'il parut à mes yeux plûtôt pour un monſtre que pour un homme. Me voyant tombée en ce deſaſtre par mon aveuglement, il n'y eut rien que je n'employaſſe pour m'en delivrer; les cris, les pleurs, les plaintes & les regrets furent les moindres témoignages de ma douleur; car je m'arrachay les cheveux, & armay contre mon viſage & mon ſein, tout ce que je pus pour en détruire la beauté que je voyois bien me devoir être fatale: Mais helas! tous ces efforts furent inutiles; car le Pyrate ayant fait lever l'ancre, ſe remit en pleine mer, & me donna des gardes qui m'ôterent incontinent tous les moyens de me nuire. Si je fus effrayée de cet accident, je ne fus pas moins interdite, lors que je fus donnée eſclave à une femme, qui en apparence ſembloit être l'épouſe de ce Barbare;

mais

mais ce qui m'étonna davantage en ce rencontre, est que je reconnus que cette orgueilleuse qu'on me donnoit pour Maîtresse, étoit cette même Philis que j'avois veuë à Venise, & qui comme je l'appris du depuis, avoit été enlevée par ce Corsaire, lors qu'elle s'en retournoit à Rome. Dés que je fus devant elle, cette superbe me regarda aussitost d'un œil farouche & altier; car l'usage ordinaire de la cruauté où elle étoit déja accoûtumée, avoit entierement effacé, ce que par le juste titre de Belle, elle avoit autrefois possedé de doux & de charmant. M'ayant reconnuë au même instant qu'elle eut jetté les yeux sur moy; C'est à ce coup, Leonice, me dit-elle, toute enflâmée de colere, que vous porterez la peine de vos insolences, & que vous me donnerez lieu de vanger les outrages que vous avez faits à Cilinde, dont vous avez causé le trépas aussi-bien que les malheurs où je suis maintenant à vôtre occasion. Disant cela afin que ses menaces ne fussent pas vaines, elle me fit traiter avec toutes les cruautez qu'on sçauroit imaginer pour persecuter une miserable, & m'ôta les riches habillemens que je portois, pour m'en donner d'autres qui correspondissent à la misere de ma condition presente. Au bout de quelques jours nous allâmes moüiller l'ancre aux Isles de Crete pour nous raffraîchir d'eau & de vivres. Philis estant descenduê à terre pour achepter quelques commoditez, & vendre le butin qui étoit dans le Navire, le Pyrate qui s'appelloit Astrubal, s'ayda de cette occasion pour m'entretenir; car il ne l'eût osé faire qu'en l'absence de Philis, dont il apprehendoit infiniment la mauvaise humeur, l'estimant pire que l'eau, ou le feu dans leur plus violente rage; aussi étoit il tout à fait esclave de ses volontez, puis qu'avec un seul baiser & une coupe de vin, cette femme

luy faisoit faire tout ce qu'elle desiroit. Je luy fis entendre particulierement tous mes desastres, dont tout cruel qu'il étoit, il ne se sentit pas seulement émeu ; mais il en fut touché de quelque sorte de compassion, & même son cœur barbare se vid contraint à prononcer quelquefois ce pitoyable mot, helas ! Depuis ce temps-là il commença à me témoigner de la douceur & de l'affection. Et pource que Philis considera que j'étois plus jolie qu'elle, de qui la beauté s'étoit passée, & que son mary luy parloit assez souvent de moy en termes de pitié, elle s'alla mettre dans l'esprit qu'Astrubal m'aimoit veritablement, & comme elle sçavoit bien qu'il n'y avoit point de Loy parmy les Corsaires, qui pût l'empêcher de la repudier & de la chasser pour m'épouser, ou pour me tenir en qualité de concubine, elle ne voulut plus souffrir de compagne. Ainsi jalouse d'une fortune que je detestois, & que j'avois plus en horreur que la mort, elle se resolut à se défaire de moy, & gagna quelques Esclaves pour me poignarder la nuit, & me jetter dans la Mer. Et pleût à cette éternelle Providence qui en a détourné l'effet, qu'elle eût permis le succez que Philis esperoit de sa trahison, je ne serois pas exposée à des malheurs plus insupportables & plus longs : mais helas ! il en arriva tout autrement, car estant par hazard hors de ma chambre lors que les assassins entrerent, ils m'attendirent long-temps. Si bien que Philis portée d'impatience, ou peut-être bien-aise d'être elle même spectatrice de sa cruauté, y alla quelque temps aprés, où elle ne fut pas plûtôt, que les Soldats la prenant pour moy, la percerent elle même de cent coups de poignard, & la jetterent incontinent où elle leur avoit commandé de me precipiter. Ces assassins ayant de la sorte fait sans y penser

penser un acte de justice, au lieu d'un meurtre plein de barbarie & d'inhumanité, retournerent aussi-tôt vers la chambre de Philis, pour l'assurer qu'ils m'avoient sacrifiée à sa jalousie : Mais ils furent bien étonnez quand ils ne la trouverent point, ny par tout le vaisseau, où ils la chercherent avec autant d'inquietude que de diligence ; Enfin, ils se persuaderent qu'elle étoit infailliblement passée en la chambre du Capitaine pour l'amuser avec ses caresses, tandis qu'ils travailleroient à l'execution de leur malheureux dessein. Cette creance les remit un peu, & leur fit cesser leur recherche. Mais se ressouvenant que ce n'étoit pas assez d'avoir commis le crime, s'ils n'avoient encore l'adresse de le pallier, ils s'aviserent de retourner aussi vers ma chambre, pour nettoyer le sang qu'ils avoient répandu, afin que ne laissant aucunes marques de leur fureur, ils pussent rejetter la cause de ma perte sur les effets de mon desespoir. Mais s'ils avoient été étonnez de ne point trouver Philis au lieu où peu auparavant ils l'avoient laissée; ils ne furent pas peu surpris quand ayant frappé à ma porte que j'avois fermée à mon retour, ils connurent par ma voix que j'étois où ils ne me croyoient pas. Ils me solliciterent d'ouvrir, mais en vain; car comme je craignois toûjours la derniere violence qu'Astrubal avoit envie d'exercer sur mon honneur, loin de satisfaire à leurs desirs, j'opposay encore à leurs efforts quelques meubles qui étoient dans ma chambre, & me mis en état de me pouvoir precipiter dans la mer, en cas qu'ils vinssent à forcer les obstacles, dont je m'étois munie contre les efforts de leur insolence. Les prieres, les ruses, la force, & les menaces furent employées par ces Barbares pour me fléchir: mais ma vertu me rendit aussi insensible

ſible en leur endroit, que la cruauté les rend ordinairement inexorables envers les autres. Ces perfides ayant inutilement continué leurs efforts juſques au jour, ceſſerent ſur le matin de m'attaquer en mon azile: mais croyant que leur ſeureté dépendoit de ma perte, ils ſe reſolurent à y travailler d'une autre façon, & d'avoir recours à cette méchancheté artificieuſe qui leur eſt ſi naturelle, pour m'ôter tout enſemble & la vie & l'innocence. Pour cet effet ils furent trouver Aſtrubal, & faiſant les effrayez luy demanderent d'une voix tremblante & mal aſſurée, ſi Philis étoit auprés de luy. Aſtrubal veritablement étonné de cette demande & de leur contenance, s'enquit incontinent d'où leur venoit cette curioſité, & cette alteration qui paroiſſoit ſur leurs viſages. C'eſt, répondirent ces traîtres, que nous promenans ſur la fin de la nuit aux environs de la chambre de l'eſclave Italienne, nous y avons entendu quelque bruit qui nous a obligez de nous en approcher de plus prés; & alors nous avons encore oüi la voix d'une perſonne mourante, & à la faveur des ais de la porte qui étoient un peu entr'ouverts, & d'une foible clarté qui décendoit des Etoiles, nous avons veu briller un poignard qu'une main impitoyable enfonçoit à diverſes repriſes dans un corps, qui tout ſanglant a été jetté dans la mer, comme nous l'avons pû juger par le bruit que l'eau a fait en le recevant. Aprés ce coup nous avons ſollicité vôtre eſclave à nous ouvrir, mais la cruelle voulant cacher à nos yeux les marques de ſon aſſaſſinat, nous a refuſé l'entrée de ſa chambre, & nous a témoigné que nos efforts ſeroient auſſi vains que nos prieres, ſi nous entreprenions de la forcer. Ces paroles nous ayant fait craindre que par ſon deſeſpoir elle ne ſe dérobât au chaſtiment que ſon crime

crime a merité, nous avons cherché Philis pour vous en avertir ; mais ne l'ayant pû trouver dans tout le vaisseau, nous avons soupçonné sa perte, par de grandes apparences, & nous sommes icy venus pour vous donner avis de ce desastre, auquel à nôtre regret il nous a été impossible de remedier. Cette harangue finie, Astrubal un peu surpris de cette nouvelle, fit derechef chercher Philis par tous les endroits les moins frequentez du navire ; mais elle ne parut point, ce qui mit Astrubal en telle fureur, que dans le violent accez de sa rage, il m'eût sacrifié aux Manes de Philis, si le Ciel Protecteur des innocens ne m'eût sauvée de sa furie, par un effet aussi étrange que prodigieux. Tandis qu'Astrubal faisoit les preparatifs d'une injuste vengeance, & moy ceux de mon desespoir, quelques soldats virent flotter autour de nôtre vaisseau un corps que la mer recevoit quelquefois au fond de ses entrailles, & puis tout aussi-tôt sembloit le revomir ; émûs de ce pitoyable objet ils descendirent dans l'esquif, & ayant pris le temps qu'il revenoit à fleur d'eau, ils le saisirent par l'habillement dont il étoit encore revêtu, & le tirerent dans le batteau, d'où quelque temps aprés on le fit porter au Navire, pour être reconnu & confronté à l'innocente Leonice. Ce miserable corps ne fut pas plûtôt étendu sur le coursier du vaisseau, qu'Astrubal y courut pour le voir, & avec luy la plus grande partie des Pirates, entre lesquels les meurtriers ne feignirent pas même de paroître ; mais cette curiosité leur fut bien funeste, car à peine eurent ils abordé ce corps, qui fut reconnu pour celuy de Philis, qu'un filet de sang leur jaillit au visage, & imprima dessus, les marques d'un crime qu'ils m'avoient malicieusement imputé. A ce miraculeux effet que le Ciel produisit en ma faveur,

veur, Astrubal fit apprehender les assassins qui confesserent le fait comme il s'étoit passé, declarant le commandement que Philis leur avoit fait de me poignarder : ce que le Ciel par une juste Providence avoit détourné, pour accabler celle-là même qui avoit tramé ce detestable projet. Astrubal éclaircy de la sorte de toutes les particularités de ce complot, vint aussi-tôt luy-même vers ma chambre, pour me donner avis de tout ce qui s'étoit passé : Mais j'en avois déja apris la plus grande partie par des soldats, qui en avoient discouru amplement aux environs de ma retraite ; ce qui rendit un peu le calme à mes esprits, & m'obligea de me declarer au Capitaine, qui m'ayant dit la conspiration qu'on avoit faite contre moy, me demanda quel supplice je voulois donner aux assassins. A cela je luy répondis, que leur crime ne me regardoit point, & qu'ils n'étoient coupables envers moy qu'en ce qu'ils ne l'avoient pas executé ; enfin, qu'ils m'eussent obligée de m'ôter la vie, puisque par cette action ils m'eussent delivrée de mes miseres. Aprés cette réponse, il commanda qu'on fist mourir les meurtriers de Philis, & pour témoigner que sa mort n'étoit pas la cause de leur supplice, il fit en même tems rejetter ce corps dans la mer, me voulant montrer par ce mépris, qu'il la punissoit même aprés son trepas, de l'attentat qu'elle avoit voulu commettre en ma personne. Il me fit ensuite une ample declaration de son amour, & du desir qu'il avoit de m'épouser. Pour m'y disposer plus facilement, il m'assura, qu'il ne vouloit point proceder contre ma volonté, quoy que je fusse son esclave ; A cette proposition il ajoûta les promesses & les sermens, qu'il me fit de m'aymer toûjours plus que personne du monde, de me traitter avec toute sorte
de

de douceur, & même de ne plus ſuivre une ſi honteuſe vie que celle qu'il pratiquoit; & qu'au reſte pour faire ſa paix avec les Venitiens, il iroit leur offrir ſes vaiſſeaux, & une bonne partie des richeſſes qu'il avoit amaſſées depuis qu'il exerçoit la piraterie. Je ne voulus pas le refuſer entierement, de peur que cette contradiction ne le portât à quelque violence : mais je l'aſſuray qu'auſſi-tôt que je me verrois dans une entiere liberté par mon retour en ma Patrie, je contribuërois de tout mon poſſible à ſon conſentement. Sur cette proteſtation je le priay, s'il m'aymoit, de prendre la route du ſein Adriatique, & cependant de me traitter en qualité de ſœur, attendant que le Ciel me permît de donner une entiere & legitime ſatisfaction à ſon amour. Ce raiſonnement, & les prieres que j'y ajoûtay le perſuaderent pour quelque tems, à la fin duquel mes yeux qui luy donnoient, à ce qu'il diſoit, de violentes atteintes, luy conſeillerent tout le contraire. Pour empêcher donc que ma beauté ne l'enflamât davantage, & que ſa paſſion ne ſe rendît trop abſoluë ſur ce peu de raiſon qui luy reſtoit pour mon bien, j'eſſayay de la diminuer le plus qu'il me fut poſſible. Je ne me laiſſois voir à luy que le moins que je pouvois, je faiſois ſouvent la malade, je ne mangeois preſque point, & le peu d'aliment que je prenois, étoit plûtôt pour me rendre maigre & me gâter le teint que non pas pour me nourrir; mais tous ces moyens dont j'uſois pour m'enlaidir, & pour attirer ſon averſion ou ſes mépris, ne ſervirent qu'à le rendre encore plus paſſionné qu'auparavant. Que n'avois-je donc point à craindre, puiſque ſon amour paſſant juſques à l'excez ſe rendit tellement inſupportable, que pour me delivrer de ſes importunitez

tunitez je me fuſſe volontiers donné la mort ? me repreſentant que la converſation d'un Barbare étoit la choſe du monde la plus infame & la plus odieuſe ; ce que j'éprouvois à mon dommage par les careſſes de cét inſolent, qui ne tenoit rien de toutes les civilitez & gentilleſſes que les honnêtes gens pratiquent ſi exactement. A la fin, aprés m'avoir fait mille inſolences, & attaqué mon honneur par prieres, par promeſſes, & par menaces, il y a deux nuits qu'il voulut uſer contre moy de la derniere violence ; ce que j'empêchay toutefois à force de ſoûmiſſions, de cris, & de larmes, ſans que d'une quinzaine de jours que je luy demandois pour me reſoudre, je puſſe obtenir que celuy d'hier ſeulement ; ce fut le terme qu'il m'accorda avec un execrable ſerment qu'il ſeroit aujourd'huy mon mary, ou par force, ou par amour : Et certes, il n'eût pas manqué d'executer ce deteſtable projet, ſi le Ciel ne ſe fût ſervy de vôtre courage pour en détourner les effets. Voila, me dit-elle, Monſieur, les dangers que la miſerable Leonice a courus pour avoir aymé Cleagenor : Et toutefois l'ingrat, aprés avoir cauſé mes miſeres, refuſe à les ſoulager, & loin de me ſecourir en mes deſaſtrés, il me fuit l'inhumain, trouvant l'image de la mort que la mer luy preſente à tout moment plus ſupportable que ma preſence. Oüi, oüi, le perfide s'eſt enfui dés qu'il m'a reconnuë, & s'eſt plûtôt expoſé à la colere de la tempête, pour eviter celle de mes reproches. He bien, Barbare, pour-ſuivit-elle, fuy où tu voudras, & t'étant derobé à mon amour, dérobe-toy auſſi à ma haine ; Le Ciel qui connoît ton ingratitude, & la juſtice de mes reſſentimens, aura ſoin de faire ta punition & ma vengeance. Aprés ce diſcours que Leonice acheva

de

de la sorte, elle me témoigna qu'elle avoit beaucoup de regret du mauvais traitement qu'elle avoit fait jusques alors à Lisandre, & me promit de recevoir à l'avenir ses devoirs & son affection, avec toute la bienveillance qu'il pourroit desirer.

Cependant elle me pria de commander au Pilote de prendre terre au plûtôt, afin qu'elle se pût reposer des fatigues de la marine. Le vivre commençant à nous manquer, je n'eus pas beaucoup de peine à persuader à nos gens l'effet du desir de Leonice, si bien qu'ayant menagé le vent, nous ne fûmes pas long-temps sans découvrir Bysance, mais son abord nous étant suspect, pour être cette ville sous la puissance des Turcs, nous nous resolûmes à passer entre le Bosphore de Trace, & de jetter l'ancre à l'abry d'une des Simplegades, pour attendre quelque vent plus favorable; mais ce fut en vain, car le vent montant plus haut, & venant du côté de l'Oüest avec plus de violence qu'il n'avoit fait auparavant, le Pilote fut contraint de lever l'ancre, de peur de se perdre contre les bancs qui sont autour de ces deux Isles, qu'on appelle pour ce sujet les Pierres Cyanées; ce qui nous sût arrivé sans doute, si d'avanture le cable de l'ancre se fût rompu, comme il y avoit grande apparence, à raison de la force du vent, & du flux perpetuel qui coule en cét endroit venant de la mer Euxine & entrant dans la Propontide. Ayant donc levé l'ancre nous fûmes contraints d'obeïr au vent, qui soufflant six jours entiers sans relâche, nous poussa en la côte de Mesembrie, où nous ne voulûmes pas entrer, l'avenuë du port étant extrémement difficile, & les habitans fort barbares. Nous fûmes donc plus avant, & côtoyâmes le promontoire de Salamine, nous passâmes par devant Cydon, pour

pour tirer droit à Rodes, mais le vent commença la nuit à se changer, & se trouva au Septentrion, se renforçant tout le jour, en sorte qu'aprés midy il devint si violent, qu'encore que les voiles fussent abaissées, il n'y eut plus moyen de tenir autre route que celle que le vent nous permettoit, tellement que nous tournions le dos à Rodes, nos Mariniers ne pouvant gouverner le Navire, & la mer étant si haute, que les vagues les contraignoient de tout abandonner à la disposition de Neptune. Je pensois quelquefois que nôtre vaisseau montât au haut des nuës, & soudain il m'étoit avis qu'il décendoit aux enfers. L'eau s'enflant de cette façon, les vagues se lançoient quelquefois dans nôtre navire en si grande quantité, que nous pensions être submergez. Le vent souffloit si violemment à travers nos cordages, qu'à chaque moment nous les croyions brisez & emportez dans la mer avec les mats & les antennes; les cheveux me dressent encore à la tête au souvenir de cette tempête; car nous ne voyions qu'eau dessus & dessous nous, & la pluye & la gresle tombant rudement, nous menaçoient de nous accabler. Les éclairs & la foudre nous étonnoient d'autre part, & je pensois que les élemens fussent retournez à leur premiere confusion, quand la nue se fendant nous en voyions sortir un feu qui faisoit paroître l'Enfer au milieu du Ciel. Nôtre apprehension toutefois fut pour ce coup plus grande que nôtre danger, car la tempête cessa durant la nuit, & l'air s'étant nettoyé de tous nuages, nous vîmes paroître au haut du mât Castor & Pollux, qui brilloient entre mille étoilles, dont les clartez sembloient nous assurer, & de la serenité du Ciel, & de la tranquilité de la mer. Pendant cette bonace, le Pilote consulta sa Bousiole, & nous avertit que

nous n'étions pas loin des sept bouches du Danube & que nous pouvions prendre terre à l'embouchure du fleuve Tyrias qui est au dessus. Si bien qu'y étant parvenus sur la pointe du jour, nous montâmes contre mont ce fleuve environ trente stades, & attachâmes nôtre vaisseau à l'ancre sur la rive qui étoit basse, & fort fertile en herbage, comme étoit tout le terroir d'alentour. Quoy que nous sceussions que nous étions descendus en un païs trés-barbare & habité des Scythes, toutefois la necessité de vivres nous contraignit de mettre pied à terre pour remedier à un mal si pressant. Orcant & moy, accompagnez de Leonice & de quelques matelots, nous nous mîmes en devoir d'aller à la quête de quelques provisions, pendant que ceux qui étoient demeurez au rivage emplissoient nos cruches & nos tonneaux d'eau douce ; mais nous n'étions encore gueres avancez dans le païs, que nous fûmes contraints de fuïr à grands pas vers nôtre Navire, étant poursuivis d'une multitude d'hommes armez d'arcs & de fléches qu'ils décochoient contre nous, & dont Orcant fut malheureusement atteint ; ce qui le contraignit de retenir son pas, dautant que la fléche ayant le fer dressé en barbillons étoit demeurée dans la playe : & s'ébranlant par le moyen de la course luy causoit une douleur insupportable. Pour moy, je courus vers Leonice pour la faire remonter au vaisseau ; mais ces Scythes pour être fort legers, furent aussi-tôt que moy parmy ceux qui étoient restez sur le bord du fleuve, & se saisissans de tous, nous emmenerent avec eux, excepté quelques Mariniers, qui s'étant retirez dans le vaisseau coupperent soudain le cable qui tenoit l'ancre, & se laisserent aller au courant de l'eau, Or ces Scythes qui nous avoient pris étoient soldats du Roy de Maroc :
les-

lesquels estant partis des environs de la ville d'Olbie, avoient passé le fleuve Araxes, pour chercher des vivres qui leur manquoient au Camp, à cause du grand nombre d'hommes que leur Roy avoit amassez pour opposer aux Pyriens, lesquels avoient déja passé le fleuve Tanaïs, & vouloient forcer le passage du Boristhene, pour ruïner entierement le Roy de Pyre; quoy que le dessein de cette guerre ne fût pas pour usurper ny pour s'enrichir mutuellement de leurs dépoüilles; mais seulement pour se vanger des premieres injures que ces Scythes, dits anciennement Cymmeriens, ont souffertes des vrays Scythes, surnommez Nomades, s'estant chassez les uns les autres en plusieurs Provinces dans lesquelles laissans toûjours quelques-uns des leurs, ils ont donné le nom de Scythie à une trés-grande etenduë de païs, tant en l'Europe qu'en l'Asie. Ces soldats ayant donné ordre à la blessure d'Orcant, nous emmenerent avec eux, & nous firent repasser le fleuve Araxes, auprés duquel ils avoient étably leur Camp, où estant arrivés, leur Capitaine alla trouver le Roy, pour luy donner avis de la rencontre qu'il avoit faite, lequel commanda aussi-tôt qu'on nous fist venir; & comme il connut par nos habits & par nôtre contenance que nous étions étrangers, il nous fit interroger par un de ses Truchemens. D'abord il nous parla en divers langages que nous n'entendions point; mais s'étant adressé à Orcant, qui n'ignoroit point la langue Grecque, il sceut de luy toute nôtre fortune; ce que le Truchement communiqua à l'heure même au Roy de Maroc, qui tout Barbare qu'il étoit, témoigna toutefois qu'il avoit quelque compassion de nos miseres, & quoy qu'il eût dessein de nous sacrifier à ses Dieux pour acquerir leur grace au prejudice de

ſes ennemis, il ne voulut pas pour lors nous le decouvrir, remettant cette declaration & ſon effet à la veille du combat; afin, ou de ne nous point faire languir, ſi nous devions être ſi malheureux, ou pour chercher les moyens de trouver d'autres victimes, qui pûſſent au lieu de nous être offertes à Mars & à Diane, qu'il ſe vouloit rendre favorables. Enfin, le Roy ayant remarqué ſur le front d'Orcant tous les traits d'un homme de courage, il le fit derechef appeller, & par l'entremiſe de ſon Truchement luy fit entendre la coutûme & la religion du pays, ſelon laquelle il leur convenoit immoler des hoſties humaines à leurs Dieux, qui ſembloient nous avoir choiſis pour leur être offerts; Toutefois, continua le Truchement, le Roy aymeroit mieux que le ſacrifice ſe fît de ſes ennemis, & je penſe que les Dieux l'auroient plus agreable, que s'il étoit fait d'Etrangers, comme je ſçay que vous étes. C'eſt pourquoy il vous declare par ma bouche, que ſi vous avez envie de vous exempter de la mort, il faut que vous vous mettiez en devoir de ſurprendre nos ennemis, & de les emmener pour changer vôtre fortune. Le Roy pour cét effet vous donnera autant de gens que vous en voudrez, même un Truchement pour leur faire ſuivre les ordres que vous leur preſcrirez. Quoy que cette reſolution fût capable d'étonner les plus aſſurez, elle n'ébranla point toutefois le courage d'Orcant, qui remercia ſa Majeſté de ſon offre, & la ſupplia de luy vouloir permettre de nous faire ſes Adieux. Le Roy luy accorda tout ce qu'il voulut, & luy ayant donné un Truchement, il luy commanda de prendre cinquante hommes de ſes gardes, & de faire avec eux tout ce qu'Orcant leur commanderoit. Cet ordre donné, Orcant nous vint trouver,

trouver, & nous dire tout ce que le Roy avoit deliberé de nous. A cette visite que nous pensions être la derniere, Leonice s'abandonna aux pleurs, & moy combatuë de l'amour que j'avois pour mon sexe, & d'un autre côté de sa honte de demeurer les bras croisez, pendant que cét homme couroit à la mort pour nous sauver la vie; & d'autre-part je ne pouvois abandonner Leonice à la mercy d'un peuple Barbare, que je croyois avoir procuré mon éloignement pour eriger à leur insolence un trophée de l'honneur de Leonice; Ainsi je craignois pour tous deux; ce qui m'obligea de proferer ces paroles; Puis qu'il faut mourir, Leonice, que ne mourons-nous tous ensemble, afin que nos ames aillent d'un même tems là-haut rejoindre l'immortalité de leur être à celle de nôtre affection? Que ne mourons nous, dis-je, pour braver nos malheurs, puisque la fin des miseres est l'extremité des miseres mêmes? Si je pensois, me repliqua Leonice, que le Ciel vous preservât de la mort où vous courez, je serois contente: mais helas! j'apprehende bien qu'en cette occasion où vôtre courage si passionnément vous porte, que la mort ne soit la moindre de vos disgraces. Orcant qui avoit déja l'esprit porté au combat, nous regarda d'un œil plus furieux qu'il n'avoit fait auparavant: C'est assez, dit-il, prolonger le tems; courons Zelidan, me dit-il, où la fortune nous conduit. Je le suis aprés avoir fait mes Adieux à Leonice, & lui dis qu'elle s'asseurât, & que le Dieu que nous adorons d'une autre sorte que ces Barbares ne font leurs impuissantes Divinitez, ne permettroit jamais ce qu'elle craignoit. Nous retournâmes ensuite vers le Roy, où nous trouvâmes ses gens qui nous attendoient. Nous montâmes avec eux dans leurs

chariots, qui conduits par de bons guides arriverent la nuit à la faveur de la Lune au derriere du Camp des Pyriens, où voyant que l'on faisoit moins de garde qu'aux autres quartiers de l'Armée, nous enlevâmes quatre chariots de l'Ennemy, ceux qui étoient dedans étant encore assoupis du sommeil. Cette prise faite sans coup ferir, nous reprimes la même route que nous avions tenuë, en considerant que nous avions entre nos mains la rançon de nôtre vie, nous retournâmes sans nous reposer jusques au Camp d'où nous étions partis auparavant, où le Roy demeura surpris de nôtre prompt retour; & encore bien plus quand il vid le nombre de prisonniers de ses ennemis que nous lui amenions. Aprés ce miraculeux effet de nôtre bonheur & de nôtre prudence, nous commençâmes à respirer, & dés lors on nous retira d'entre les mains des Prêtres qu'on avoit ordonnez pour nous disposer à la mort. Le Roy nous ayant fait conduire dans l'un de ses pavillons, il fit approcher Orcant, & luy témoigna par son Truchement qu'il étoit bien-aise de ce que par sa dexterité, il nous avoit sceu delivrer par la prise de ses ennemis, ce que ses gens n'avoient jamais pû executer, craignans de servir eux mêmes de victimes à nos aversaires, si le sort des armes ne leur étoit pas favorable. Enfin, aprés plusieurs loüanges qu'il donna à Orcant, il conclud qu'il se vouloit servir de nous, & nous conjura de ne le point abandonner jusques à ce que son ennemy se fût retiré. Nous consentîmes facilement à sa demande, sçachans bien que les prieres d'un Roy sont autant de commandemens à ceux qui les reçoivent : Toutefois le desir que nous avions de nous acquerir de la gloire, ne nous occupa point tant, qu'il ne nous restât beaucoup de soin de Leonice,

pour

pour qui nous demandâmes des feuretez & des precautions. Le Roy nous accorda tout ce que nous voulûmes, & luy-même nous donna des gens pour la servir, & un Truchement pour donner ordre à toutes ses necessitez, avec un commandement exprez d'obeïr à Leonice en tout ce qu'elle pourroit desiret. On luy offrit pour plus grande seureté de la mener en la ville d'Olbie: mais elle ne le voulut point, disant, que là elle entendroit moins de nouvelles d'Orcant & de moy que dans le Camp, & que sans cette consolation que nous luy avions fait esperer, il ne luy seroit pas possible de vivre. Ainsi elle fut accommodée au pavillon, où le Truchement l'avoit premierement conduite, & l'on luy donna des esclaves de l'un & de l'autre sexe pour la servir. La voyant en cét état je pris congé d'elle, & la priay d'esperer que comme le Ciel nous avoit déja delivrez d'un sanglant sacrifice, il nous conserveroit encore pour l'avenir. Quelque beau semblant que je fisse en une si cruelle separation; j'avois pourtant le cœur si serré, que celuy de Leonice ne le pouvoit être davantage; & si le déplaisir de l'un ne se pouvoit cacher, la douleur de l'autre n'étoit pas moins evidente. Enfin, la necessité d'obeïr nous servit de raison, & l'esperance fut l'unique soulagement, que pour lors nous pûmes aporter à nôtre infortune, baisant donc pitoyablement Leonice, & l'embrassant amoureusement, je la recommanday au Ciel, & m'en retournay vers le Roy, lequel cependant avoit fait choix de quelques trouppes, ausquelles Orcant & moy devions commander pour son service. Et pour nous faire paroître qu'il avoit trés-bonne opinion de nous, & qu'il nous vouloit conserver, il fit ranger toute son Armée en raze campagne, & nous donna les compagnies

les mieux armées de tout son Camp. Le nombre de ses combattans étoit grand, & avoit une merveilleuse apparence en cette plaine, aussi avoit-il bien quatre-vingts mille hommes, étant la plûpart à cheval l'arc en la main, avec quantité de fleches dans la trousse pendante en écharpe derriere le dos, les Scythes étans Archers trés-adroits, quoy qu'ils tirent à cheval, car feignant de fuir, ils se tournent soudain en la selle, & ne manquent gueres à donner dans l'estomac de l'ennemy qui le suit de prés. Aprés cette reveuë, le Roy demanda à Orcant quelle opinion il avoit de son Armée. Il luy fit réponse qu'il n'avoit point veû celle de son Ennemy, mais sur ce qu'il en avoit pû reconnoître, qu'il luy étoit avis que les Pyriens s'étoient trop avancez pour l'endommager, & que s'il vouloit marcher au devant d'eux, il pensoit qu'ils n'auroint pas le courage de l'attendre. Le Roy luy repartit que l'issuë d'une Bataille étoit toûjours douteuse, quelque avantage de lieux ou de gens qu'on pût avoir, & que pour cette raison il avoit toûjours mieux aimé conserver asseurément ses Soldats, que de les mettre au hazard de les perdre par une trop violente precipitation, gouvernant son Royaume non comme son propre, mais comme appartenant à son peuple, duquel il se sçavoit plus aimé que craint, & lequel pour ce respect il devoit conserver par tous moyens, entre lesquels il avoit essayé le plus seur, de ne pas s'attaquer à la furie de son Ennemy: mais de s'opposer seulement à sa violence, en retardant son impetuosité, & la faisant ralentir peu à peu, en luy empéchant le passage du Boristhene, où les Pyriens n'osoient se hazarder, de peur d'être chargez lors qu'ils ne seroient qu'à demy passez :

Toute-

Toutefois de peur que ses ennemis n'emportassent avec eux la gloire de l'avoir provoqué, sans qu'il eût eu la hardiesse de les recevoir, puis que les Dieux luy avoient fait la faveur de luy envoyer pour son secours des Etrangers dont il avoit déja connu l'experience & l'adresse, il avoit resolu de les envoyer saluer sous sa conduite; & que pour cét effet il avoit fait tirer d'entre toutes ses troupes, celles qu'il avoit veuës à part, par le moyen desquelles il s'assuroit qu'il pourroit luy rendre quelque bon service; parce qu'il les trouveroit obeïssantes & promptes à executer ses commandemens. Ayant rangé ses Soldats de la sorte, & les ayant abandonnez à nôtre conduite, il nous dit encore ces paroles : Je vous conjure ce jourd'huy, ô genereux Cavaliers, de faire si bien, que l'estime que je fais de vous ne soit pas vaine, allez donc, & effectuez vos resolutions sans plus attendre mes volontez, dautant qu'aux divers changemens qui arrivent en guerre, l'asseurance doit être en celuy qui commande, & l'obeïssance en les Soldats. Orcant ayant pris congé du Roy de Maroc, & choisi trois Truchemens pour nous conduire, fit encore une fois reveuë de ses Troupes, & m'en donna une partie à commander. Elles étoient composées de huit mille chevaux, & de cens chariots, en chacun desquels il y avoit quatre Archers avec deux cens fleches, chaque chariot étant tiré par deux chevaux, & conduit par un guide, qui assis sur le devant, outre son foüet avoit un arc en main, & quelques fléches dont il pouvoit se servir aux occasions. Avec ce peu de combattans, qui étoient en trop petit nombre pour assaillir l'armée des Pyriens, composée de plus de six vingts mille chevaux : neantmoins Orcant se delibera de leur donner bien des affai-

res, car ayant déja connu le peu de guet qu'ils faisoient derriere leur Camp, & voyant ses gens resolus de bien faire, ils délogerent sur le minuit, & en même temps envoya au Roy un memoire, par lequel il le prioit de découvrir le lendemain par quelques-uns de ses Espions, ce que faisoient les Ennemis, & que s'il entendoit que leur Camp fût en rumeur, il fist feinte aussi-tôt de vouloir passer le Boristhene, pour les aller attaquer, sans toutefois rien hazarder pour ce premier effort. Cette premiere nuittée nôtre Cavalcade fut si longue & si secrette, qu'il fut impossible de nous découvrir. Le chemin fut le même qu'Orcant avoit déja tenu un peu auparavant, si bien que se trouvant prés de l'Ennemy, & connoissant que leur negligence étoit telle qu'il l'avoit déja éprouvée, il fit sur la nuit ranger ses gens en bataille, tellement que dés l'aube du jour l'Ennemy nous pouvoit voir. Il fit un escadron de quatre mille chevaux, & mille qu'il fit avancer pour commencer l'escarmouche, faisant sonner leurs cornets d'ossemens dont ils se servent au lieu de trompettes. Sur ce tintamarre les Pyriens s'émeuvent fort dans leur Camp, & les plus prompts d'entre eux sont envoyez pour reconnoître de plus prés qui nous étions, mais ils se trouverent repoussez chaudement. Toutefois ils rapportent à leur Roy que nous ne sommes pas un grand nombre. Pir, ainsi s'appelloit leur Souverain, fait avancer vers nous jusques à six ou sept mille chevaux, ceux-cy de furie enfoncerent ce leur semble les avant-coureurs d'Orcant, lesquels cedans à l'Ennemy, se retirent à côté de mon escadron, me servant d'aisle droite, & reculans tous comme parans seulement aux coups de l'Ennemy, l'attirerent si avant que nos chariots étoient demeurez derrie-
re,

re. Le premier chariot qui étoit vers les ennemis ne manque pas aussi-tôt de se jetter à droit, étant suivy de tous les autres, & lors les trois mille chevaux étans découverts, vinrent donner à travers ces Pyriens, lesquels demeurans par ce moyen enfermez de toutes parts, furent sur le champ tous miserablement massacrez. Les troupes d'Orcant épanduës par le champ en cette execution, parurent alors bien davantage qu'elles n'avoient fait étant rangées comme elles étoient auparavant; en sorte qu'étant ainsi apperceuës par l'Ennemy, Pir entra en deffiance, pensant que ce fût quelque secours qui fût venu au Roy de Maroc, de la part des Agathyses, ou des Roxolaniens, qui avoient toûjours été ses plus mortels ennemis. D'autre part on luy vint donner avis que ce Roy faisoit diligence de passer le fleuve, ayant déja fait descendre plusieurs batteaux pour le traverser. Pire sur ce rapport s'étonna tellement, que sans consulter davantage, il commanda aussi-tôt à son Armée de tourner la tête, & de prendre route vers le fleuve Tanaïs. Le Roy de Maroc voyant clairement que son ennemy delogeoit, ne voulut pas toutefois ny pour butin, ny pour vangeance, passer le fleuve pour le suivre, craignant quelque ruse, à laquelle il eût été mal-aisé de remedier; Orcant ne voulut pas aussi s'avancer davantage, se contentant de l'honneur qu'il avoit d'avoir bien battu l'ennemy. Neantmoins luy ayant été amenez quelques prisonniers par ses coureurs, qui asseurerent du delogement des Pyriens, il alla donner jusques dans leur Camp, où ses gens ne firent pas un petit butin. Le Roy voyant cette deroute de ses ennemis, fait en diligence dresser un pont sur le fleuve pour donner passage à son Armée, qui s'alla rafraichir des vivres que Pire

avoit laissez en grande quantité. Pour luy il se retira en la ville d'Olbie, qui est scituée proche le Boristene, & sur un canal que l'on a tiré de ce fleuve pour la commodité de la Ville. Comme aprés ce qu'il avoit veu, il ne faisoit pas peu d'estime d'Orcant & de moy, il voulut que nous eussions l'honneur de luy tenir compagnie, & de prendre part aux rejoüissances qu'il avoit envie de celebrer, aprés une victoire qui sembloit promettre à ses Etats autant de repos que de gloire; mais l'impatience que nous avions de revoir Leonice, ne nous permettant pas d'y faire un si long sejour, le Roy nous permit de l'aller trouver. Nous ne fûmes pas plûtôt arrivez, que nous entrâmes dans la tente où nous l'avions laissée avant nôtre depart; mais la faveur du Roy nous fût vaine en cette occasion, & nôtre diligence inutile, car Leonice n'y étoit plus, & nous n'en pûmes apprendre d'autres nouvelles, sinon que la nuit elle étoit delogée avec une de ses Esclaves, & que toutefois elles ne devoient pas être allées bien loin, puis qu'elles avoient laissé toutes leurs hardes. Orcant s'étant enquis où elles étoient, & luy etant montrées par ses Esclaves, les visita toutes exactement en ma presence, & comme il étoit moins interdit que moy, il chercha si bien, qu'il trouva une lettre écrite de la main de Leonice, qui contenoit ces paroles.

LEONICE AU GENEREUX Orcant, & au brave Zelidan.

NE pouvant laisser à personne la charge de vous dire ce qu'il faut que je vous écrive, ma main sera icy l'office de ma bouche, pour vous avertir que la perfidie du Truchement que le Roy nous avoit donné, s'est portée à un tel excés, qu'il a bien osé entreprendre sur mon honneur; & parce qu'il n'a pû reussir en un dessein si pernicieux, il a juré qu'il se vengeroit de ma vertu, & que pour la perdre, il useroit de toute sorte de violence. Pour eviter ce malheur, j'aime mieux m'exposer à l'inhumanité d'un peuple barbare, & mesme à la rage des bestes les plus farouches, que de demeurer à la mercy de ce cruel, aprés l'effort duquel aussi bien ne me trouveriez vous pas en vie. C'est pourquoy je vous dis un adieu qui sera peut-estre le dernier, j'espere toutefois en la bonté du Ciel, qui vous a déja preservez de tant de dangers, ou s'il faut enfin que je succombe sous le faix de mes infortunes, faites moy au moins l'honneur de vous souvenir de

la miserable LEONICE.

Cette lettre nous ayant éclaircis de ce malheur, le déplaisir fit en nous ses effets ordinaires, & nous fûmes sur le point de nous desesperer, d'avoir combattu si inutilement, pour la vie d'une personne que nous n'avions pû sauver : toutefois nous crûmes devant que de mourir, que nous ne pouvions faire un plus agreable sacrifice à nôtre ressentiment, que de prendre vengeance de ce Truchement qui nous avoit été si perfide. Or-

cant pour cet effet le voulut immoler à sa fureur, mais je luy en ôtay le dessein, luy persuadant que pour nous retirer plus librement d'auprés du Roy, il valoit mieux implorer le secours de sa Justice. En cette occurence mon opinion fut suivie, & nous retournâmes aussi-tôt saluer le Roy en son Palais à Olbie, où nous fîmes nos plaintes, & demandâmes raison de la violence que ce Truchement avoit voulu exercer sur Leonice. Pour preuve du discours que nous luy tenions, je luy presentay la lettre de cette infortunée; le Roy la receut, & se l'étant fait interpreter par un autre Truchement, il promit aussi-tôt qu'il rendroit la punition egale à la qualité du crime. Pour cét effet il envoya promptement arrêter toutes les Esclaves qui étoient demeurées au pavillon, & commanda aux Officiers de Justice de se saisir du Truchement, ce qu'ils executerent avec autant de fidelité que de diligence; car ils l'amenerent sans luy dire autre chose, sinon qu'ils le faisoient prisonnier de la part du Roy. Estant devant sa Majesté on luy lit la Lettre de Leonice, il nie le tout impudemment, & allegue que c'est une invention trouvée par celle qui l'avoit écrite pour donner couleur à sa fuitte. Sur un tel déni les esclaves furent à part interrogées, & varians en leurs réponses, on les mit à la question, quelques-unes s'y presenterent avec une resolution nompareille; mais la plus-part sans attendre le tourment confesserent l'effort que le Truchement avoit voulu faire en la personne de Leonice; & puis on les confronta au criminel, qui changeant de couleur varia aussi d'abord en ses premieres réponses, & confessa incontinent aprés, le crime dont il étoit trop justement accusé. Le Roi aiant entendu leur confession, au lieu de pardonner un crime si
lâche

lâche & si indigne de sa clemence, commanda qu'on nous fît justice, & condamna de sa propre bouche le Truchement à être empalé; ce qui fut en peu d'heures executé hors de la Ville. En suitte de cette execution le Roy nous remercia du service que nous luy avions rendu contre les ennemis de son Etat, & nous pria de vouloir demeurer avec luy, nous offrant pour cét effet les charges les plus considerables de son Royaume, & même des personnes pour aller sur mer & sur terre chercher la miserable Leonice. Orcant prenant la parole, le remercia premierement de la justice qu'il luy avoit plû nous rendre; puis il le conjura de nous vouloir permettre d'aller jusques à Rhodes, où il esperoit que nous pourrions apprendre quelques nouvelles, ou de la France ou de l'Italie, à raison des Chevaliers que cette Isle reçoit de toutes les Provinces de l'Europe; le suppliant de nous vouloir accommoder de ce qui nous seroit necessaire pour nôtre voyage, & pour la recherche que nous voulions faire de Leonice. Le Roy prit en bonne part ses prieres & ses demandes, & luy donna un chariot superbement equippé, & couvert par le dedans de lames d'or; il me fit aussi quelques presens, & ordonna dix ou douze personnes pour nous servir d'escorte & de conduite. Cét ordre donné nous primes congé du Roy, qui ne témoigna pas peu de ressentiment de nôtre separation, comme aussi fimes nous paroître que ce n'étoit pas sans un extreme déplaisir, que nous nous voyions contraints de quitter sa Majesté, que nous promimes de venir retrouver un jour, si jamais la fortune avoit assez de bonté pour nous accorder ce bonheur. Aprés ces protestations je montay avec Orcant dans son chariot, qui fut incontinent suivy de six autres, que le Roy avoit destinez

nez pour nous accompagner. En cét equipage nous tirâmes vers le Danube, lequel ayant traversé nous prîmes le chemin de Mezembrie, où nous nous reposâmes quelque temps avant que de passer dans l'Asie Mineure; de là costoyant le Propontide & l'Archipelague, nous vîmes en passant Meteline, Smyrne, Ephese. Enfin, aprés un long detour que nous prîmes pour eviter l'abord de Bizance, nous arrivâmes à Halicarnasse, où nous avions dessein de sejourner, jusques à ce que le Ciel fît naître quelque occasion favorable, qui nous obligeât de reprendre la route d'Italie ou de la France. De tous les chariots que nous avions amenez, nous ne fîmes passer avec nous que celuy que le Roy de Maroc nous avoit donné, les autres demeurerent à Ephese, jusques au retour de ceux qui nous avoient accompagnez. Comme nous entrions dans la ville d'Halicarnasse, j'apperceus en la ruë une jeune fille habillée à la façon des esclaves Maroquois; ce que je fis remarquer aussi-tôt à Orcant, qui touché d'un même sentiment que moy, conceut aussi une pareille esperance. Tous deux portez de curiosité, nous arrêtâmes cette Etrangere, & dautant qu'elle avoit encore les habits d'esclave, nous luy demandâmes à qui elle étoit. D'abord elle parut étonnée, ou des discours que nous luy tenions en langue Scytique, dont nous avions une legere connoissance, ou de nos visages qui n'avoient rien de commun avec ce peuple, dont nous avions imité les habillemens: Toutesfois ayant jetté les yeux sur moy elle me considera attentivement, & comme nous avions pris la liberté de luy demander son nom & son pays, elle crut qu'elle avoit droit de nous supplier aussi de vouloir satisfaire à la demande qu'elle nous fit, si nous ne venions pas du Camp du Roy de Maroc. Nô-

tre

tre repoaſe ayant contenté ſes deſirs, ſa joye & nôtre-bonheur ſe rendirent viſibles ſur ſon front, & ſon raviſſement luy ayant ôté l'uſage de la parole, elle nous invita par une agreable ſilence à la ſuivre. Cette pauvre fille à qui l'impatience ſembloit avoir donné des aîles, nous devança de quelques pas, & entrant dans une maiſon nous laiſſa dans la ruë, d'où ayant hauſſé la veuë, nous vimes incontinent une Dame à la fenêtre qui paroiſſoit extrémement émeue, le peu de temps qu'elle y demeura ne nous permit pas de la remarquer mais nous fumes bien étonnez quand venant à la porte, nous reconnûmes que c'étoit Leonice. Cette rencontre ſembloit à l'un & à l'autre comme celle d'un fils reſſuſcité qui ſeroit rencontré par ſa mere ; les baiſers & les embraſſemens, les larmes de joye, & toutes les tendreſſes imaginables furent les complimens que je fis à Leonice, ce qu'Orcant ne voulut pas interrompre ; car tandis que nous étions parmy ces tranſports, il alla donner ordre à ce que les gens du Roy qui nous avoient ſuivis, fuſſent honorablement accommodez, dequoy s'étant acquitté avec autant de generoſité que de courtoiſie, il leur declara comme nous avions recouvré Leonice, & qu'il ne leur ſeroit pas beſoin de paſſer outre, nôtre deſſein étant de ſejourner quelque temps à Halicarnaſſe, où il les prioit de ſe vouloir rafraichir à ſes dépens, tant que le ſejour leur ſeroit agreable.

Ces Scythes, quoy que Barbares & peu civiliſez, remercicrent pourtant Orcant de offres qu'il leur fit, & luy dirent qu'eux étant accoûtumez à la campagne, ils trouvoient plus de repos parmy les champs que dans les Villes, en ſorte qu'ils le prioient de permettre leur retour dés le lendemain, & cependant de vouloir écrire s'il luy plaiſoit

plaisoit à leur Roy. Orcant les laissant pour ce soir en leur logis, me vint trouver où j'étois avec Leonice, & dautant qu'il étoit presque nuit, il la pria d'ecrire ; afin que son écriture se trouvant conforme à la lettre, dont on avoit convaincu le Truchement, servît encore de preuve à son crime. Leonice qui deferoit beaucoup aux sentimens d'Orcant, se laissa facilement persuader, & pour ne point perdre de temps mit la main à la plume, dont elle satisfit à sa civilité à peu prés par ces paroles.

LEONICE AU ROY des Scythes.

SIRE,

Il faudroit que je fusse aussi ingrate que vôtre Majesté est juste, si la mesme main qui a pris la liberté de vous adresser mes plaintes, ne prenoit encore la hardiesse de vous faire mes remercîmens, pour la justice qu'il vous a plû rendre à celle qui fut autrefois la plus miserable du monde, & qui est à present par vôtre bonté la plus heureuse qui vive. Par cette vertu que vous avez fait paroître, vous avez montré clairement combien vous aymez vos Sujets, puisque pour vanger le tort fait à une Etrangere, vos Sujets mesmes n'ont pas été assez considerables pour être épargnez : C'est ce que je veux publier aux extremitez de la terre, afin que tout le monde connoisse vostre generosité, & les obligations que je vous ay, desquelles je ne me puis acquitter que par l'aveu que je fais d'estre toute ma vie,

Vôtre LEONICE.

Cette

Cette lettre accompagnée de celle d'Orcant, & d'une autre que j'écrivis, dans lesquelles nous exprimions le ressentiment que nous avions des faveurs, que ce Roy nous avoit faites, & dautant qu'elles n'ont rien de particulier, je me contenteray de vous dire que nous satisfîmes à nôtre devoir avec autant de civilité qu'il nous fut possible. Le lendemain ces gens prirent congé de nous, pour retourner à la ville d'Olbie, & nous demeurâmes à Halicarnasse, où Leonice sollicitée par mes prieres & par celles d'Orcant, de nous raconter les particularitez de son dernier malheur, satisfit à nôtre curiosité par le recit qu'elle en commença, de la sorte.

Tandis, cher Orcant, & vous genereux Zelilidan; nous dit-elle, que vous combattiez pour le Roy de Maroc contre ses Ennemis, je combattois pour moy-même contre ses Sujets, & je faisois pour mon honneur par ma vertu, ce que par la force du courage vous faisiez pour vôtre gloire; Vous avez appris par la lettre que je laissay dans le pavillon où nous nous separâmes, la passion que conceut pour moy le Truchement que le Roy avoit ordonné pour me servir, & par le même caractere vous avez pû connoître comme il se mit en devoir d'exercer sur mon honneur la derniere violence; C'est pourquoy je ne vous entretiendray pas davantage sur ce sujet, me contentant de vous dire que malgré tous ses efforts, je le reduisis au point de se retirer avec honte; le dépit succeda à cét affront, & aux complimens, les menaces, si bien que pour en éviter les effets, j'aymay mieux m'exposer à toute sorte de perils que de m'abandonner à sa vengeance. Le jour ayant fait place à la nuit, je declaray à cette fille, en qui j'ay toûjours reconnû beaucoup d'affection & de fidelité, la resolution

lution que j'avois de m'en aller où le Ciel me voudroit conduire; elle qui m'aymoit, ne refusa point ce party, sçachant bien que d'attendre, c'étoit mettre le col sous le tranchant de l'épée. Nôtre dessein fut donc aussi-tôt suivy de l'effet, & malgré l'obscurité qui étoit grande, nous nous mîmes en chemin pour nous dérober plus seurement de nôtre Ennemy & de ses Gardes. Nous cheminâmes quatre ou cinq heures la nuit sans rien rencontrer, parce qu'il n'y avoit plus aucunes sentinelles posées autour du Camp, depuis que les Pyriens étoient decampez; & à l'aube du jour nous arrivâmes sur le bord du fleuve Araxes, où ayant découvert un batteau de Pêcheur legerement attaché à la rive, nous nous en servîmes pour traverser ce fleuve, que cette fille me fit passer avec autant de bonheur que d'adresse. Etant de l'autre côté nous apperceumes quelques chariots couverts de cuir; ce qui nous fit croire qu'il y avoit quelques Scythes dedans, car ce peuple n'a point d'autres maisons. Mais nous connûmes un peu aprés qu'il n'y avoit que des femmes; leurs maris, & les plus grands de leurs enfans étans allés à la chasse; ce qui nous rendit plus hardies à leur demander des vivres. Ces Bergeres nous offrirent ce qu'elles pouvoient avoir, & nôtre repas fut prompt comme les viandes qu'on nous presenta, car elles n'avoient pas besoin de grands apprêts, n'étant que de laitage & quelques fruits. Aprés ce petit rafraîchissement, nous continuâmes nôtre chemin vers le fleuve Tyrias; mais nous n'étions pas encore à demy lieuë de là, que regardant derriere nous, nous apperceumes à travers une grande plaine un chariot tiré de vitesse par deux chevaux, & deux chiens attachez derriere qui le suivoient. Comme toutes choses font peur à ceux qui sont déja

déja saisis de crainte, j'avouë qu'en cette occasion je n'eus pas peu de frayeur : Et certes, ce ne fut pas sans raison ; car c'étoit le Truchement qui dés la sortie du Pavillon, nous avoit suivies à la trace nous pensant trouver assez prés cachées seulement dans quelque bois voisin : mais reconnoissant de pas en pas par où nous avions passé, il se resolut à nous suivre jusques aux extremitez de la terre. Etant arrivé au fleuve Araxes, & sçachant que nous l'avions traversé, il ne faut pas douter qu'il n'eût beaucoup de dépit : Et je croy que ce fut là qu'il prit pour renfort les deux chiens qui étoient attachez à son chariot. Les chiens de Scythie sont naturellement cruels & forts, & même il s'y en trouve de tels, qu'ils ne craindront point d'affronter seul à seul des Tygres & des Lyons : leur corpulence est grande, & leurs abois fort terribles. Quand les chiennes sont chaudes, ceux qui les gouvernent, les menent aux forests pour être couvertes de quelques Tygres, afin que leurs petits participent à leur cruauté & à leur force. La peur que nous eumes a cét objet nous mit des aîles aux pieds; & comme nôtre salut consistoit en nôtre fuite, nous nous jettâmes dans une caverne qui étoit au fond d'une vallée sous les monts Amodariens, où sont les sources du fleuve Tyrias, & de celuy d'Araxes. Nous n'étions encore gueres avant en cette caverne, quand le Truchement y arriva, qui connoissant à nos pas que nous y étions entrées, fit décendre de son chariot un Soldat qu'il avoit mené avec luy, & luy commanda de nous chercher. Cét homme à son avis oyant quelque bruit entre plus autant, ne voyant toutesfois goutte, à cause de l'obscurité de la caverne, & du grand jour d'où il sortoit qui luy redoubloit son ébloüissement, il se mit à crier tant qu'il put en son-

lan-

langage: ça malheureuse fugitive, venez vîtement vers mon Maître, autrement quelque part que vous soyez cachée, il lâchera aprés vous ses chiens qui sçauront bien vous trouver, & punir de vôtre temerité. A cette clameur un Tygre sortit du fond de la caverne, qui abbatit soudain cét homme par terre, & le déchira en pieces, dévorant avidement une partie de son corps, & emportant l'autre avec soy pour ses petits. Le Truchement voyant que son homme ne revenoit point, s'approche de l'entrée de la caverne, & l'appelle à haute voix, mais comme il connut qu'il l'appelloit inutilement, il lâcha un de ses chiens; ce dogue flairant le sang du mort, va droit où cette odeur le conduit: mais y ayant rencontré le Tygre qui venoit querir le reste du corps, il se jetta sur ce dogue: le combat de ces deux animaux fut fort rude, toutesfois le chien eut du desavantage, & fut étranglé par le Tygre, qui combattant pour ses petits sembloit être plus fort & plus furieux qu'à l'ordinaire. Le Truchement ayant entendu le bruit se douta bien de ce que c'étoit; ce qui luy fit encore lâcher son autre chien, mais il n'en eut pas meilleur marché que l'autre; si bien que nôtre Ennemy se voyant sans secours, il fut contraint de s'en retourner sur ses pas, & de nous abandonner à la fortune. Durant tout ce combat nous étions en un merveilleux effroy, & quoy que nous fussions incertaines si le Tygre ne tourneroit point sa furie contre nous, nous fîmes toûjours des vœux à son avantage. Enfin, nôtre frayeur cessa par la retraite qu'il fit au fond de la caverne, où s'étant retiré avec ses petits, il témoigna qu'il étoit assouvy du sang qu'il avoit si avidement épanché. Sur cette assurance nous sortîmes de la caverne, & cheminans toute la nuit avec dili-

diligence, nous nous trouvâmes le matin entre une troupe de Pasteurs qui tiroient vers Mesembrie, Par l'entremise de cette fille je me mélay parmy cette bande, & je receus en leur compagnie plus de secours que je ne m'en osois promettre; car ils me firent part de leurs vivres, & m'accommoderent courtoisement selon leur pouvoir. La peine que nous eumes fut à passer le Danube, lequel en cét endroit est un des plus longs & des plus larges fleuves qui soit en l'Europe, pour éviter le pays par lequel avec ses bouches il entre dans la mer Euxine. Nous avons toûjours tiré un peu vers le Soleil couchant, dantant que ce nous eût été une grande incommodité de nous enfermer entre tant d'eaux. Prés de là où nous arrivâmes sur la riviere du Danube, nous découvrimes la ville de Diogenie; mais nous n'osâmes y entrer, craignans d'être trop curieusement recherchées & reconnuës pour Etrangeres. Cheminans donc le long de ce fleuve, pour trouver quelque moyen de le passer, nous fûmes long-temps sans en rencontrer aucun. Enfin, la necessité apprit à ces Pasteurs d'abattre quelques arbres, dont ils composerent des radeaux qu'ils lierent ensemble, & là-dessus nous nous exposâmes tous à la mercy de l'eau & de la fortune: Avec ce beau vaisseau nous parvinmes heureusement à l'autre rive, où ayant mis pied à terre nous rendîmes graces au Ciel de la faveur qu'il nous avoit faite: Et quelques jours aprés nous allâmes nous rafraîchir à Mesembrie, nous séjournâmes quelque temps en cette ville, dans l'esperance que nous avions qu'aprés la guerre des Scythes, vous pourriez aussi vous y rendre, mais ne trouvant pas de seureté parmy les Thraciens, je pris resolution de venir à Halicarnasse; où enfin aprés de longues & fâcheuses inquietudes,

des, le Ciel m'accorde aujourd'-huy le bon-heur de vous revoir. Aprés que Leonice eut achevé de la sorte le recit de ses avantures, nous admirâmes sa resolution & sa vertu. Orcant même qui jusques là n'avoit eu pour elle qu'une amitié de complaisance, fit une estime plus particuliere de son merite, & me temoigna que sans mon interêt, auquel il avoit juré de n'être jamais nuisible, la passion enfin auroit pû aller jusques à l'amour. Il crut à cause que j'avois embrassé Leonice avant que d'aller au combat, que j'avois dessein de l'épouser, je ne répondis rien sur ce qu'il me venoit de dire ; ce qu'ayant remarqué, il poursuivit & me dit, que pour lors il se contenteroit de l'amitié qu'il avoit pour Leonice, & qu'il consentoit que je la possedasse. Elle à qui j'avois declaré auparavant mon sexe, receut mon zele & la sincerité de mon ardeur, & se resolut enfin à répondre à mes veux, avec plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait, & me dit en la presence d'Orcant, que je serois celuy qui borneroit son inclination & ses desirs.

Tandis que nous vivions dans ces douceurs, & que le Ciel sembloit nous regarder d'un œil plus favorable, la fortune qui jusques alors nous nous avoit toûjours persecutés, nous poursuivit encore, car dans le temps que nous sortîmes d'Halicarnasse, nous étant mis dans un Vaisseau pour passer à Mestrie, nous fumes arrêtez par plusieurs vaisseaux qui entourerent le nôtre, de là nous fumes conduits vers leurs Generaux, que nous reconnûmes être Maroquois, les ayant veus dans l'armée du Roy de Maroc. Ils nous receurent avec toutes les civilitez possibles, & nous promirent de nous mener au lieu où nous avions dessein d'aller. Ensuite ils nous dirent qu'ils

alloient

alloient pour rompre le passage aux Pyriens, qui avoient dessein d'usurper leur pays, ce que nous vîmes bien-tôt aprés, car les Ennemis s'approcherent en faisant toûjours grand feu de leur artillerie. Il n'est pas necessaire de vous faire un détail de ce qui s'est passé, ayant été vous même spectateur du combat. Je vous diray simplement qu'à l'égard de nôtre Amiral, il fut poussé si fortement à bout, qu'il luy fut impossible de resister, car plusieurs Brulots l'ayant entouré, ils y mirent le feu, avec une subtilité si grande, qu'il fut impossible à pas un de se sauver, pour moy je m'attachay au mât, & là j'invoquay les Dieux qu'ils m'envoyassent le secours que j'ay receu de vos mains; Zelide finit ainsi son Histoire.

Alcidalis fit en suite le recit de ses avantures à Zelide, depuis son départ. Pour Lysandre, il étoit au desespoir, quand il se representoit dans l'esprit la mort de sa Leonice, jugeant qu'elle étoit perie dans le combat; & comme ils approchoient de Rodes, ils resolurent tout ensemble d'y sejourner. Apeine y furent-ils qu'ils apprirent que les Rhodiens ayant emporté une insigne victoire contre les Turcs, qui avoient assiegé Gazelle, pour en suite venir fondre sur le reste de l'Isle, celebrerent au retour de cette guerre quantité de jeux, & donnerent au peuple des spectacles publics pour marque de leur réjoüissance, & pour faire mieux concevoir à quels perils ils s'étoient exposez pour la conservation de leur Patrie, ils firent representer un combat de bêtes sauvages, qu'un Ambassadeur de Getulie avoit fait venir d'Afrique pour le plaisir de ces illustres Chevaliers, que le Ciel semble avoir établis pour la protection de cette Isle. Alcidalis & Zelide engagerent Lysandre à avoir cette curiosité, dont le divertissemeut étoit libre à tout le monde: &

comme les Nobles de cette Nation ont beaucoup de curiosité pour les Etrangers, on leur donna des places fort avantageuses. Mais ce spectacle qu'on fit voir, fut d'abord extrémement funeste, car aussi-tôt qu'on se fut donné le plaisir du combat singulier de quelques-uns d'entre les plus furieux de tous ces animaux, & qu'on les eut mis tous ensemble pour en voir une bataille confuse; voila un échaffaut tout chargé de personnes qui vint à se rompre fortuitement, & la cheute en fut si violente, qu'elle entraîna avec soy le prochain Theatre où étoient quantité de Dames & de Chevaliers. Le desordre & la confusion y furent grands, mais la suite en fut encore bien plus funeste, car ces bêtes farouches qui avoient été long-temps à s'affronter sans oser s'attaquer, se jetterent toutes pêle-mêle, & en même tems parmy les hommes & les femmes, avec tant de fureur, qu'il y en eut quelques-uns d'étranglez, avant que personne se pût mettre en état de les secourir. L'épouvante ayant saisi ceux qui se trouverent presens, Alcidalis en cette occasion ne fut pas seulement poussé d'un noble desir, & d'une charité naturelle d'aller au secours des affligez, mais le danger où il vit tant de Dames luy faisant fermer les yeux à toute sorte d'evenemens perilleux, l'obligea de se jetter en bas du Theatre où il étoit pour les secourir. L'on remarquoit qu'entre tant d'objets de pitié, il y en avoit un qui sembloit l'attirer plus puissamment que les autres, car le debris s'étant fait vis-à-vis de l'échaffaut où Zelide & Lysandre étoient placez; il traversa tout le champ, en quoy son courage vainquit si bien les obstacles qui se presenterent devant luy, qu'il n'y eut celui qui n'admirât son adresse à tuer & blesser un grand nombre de ces animaux. Si bien qu'à force de

les

les écarter, il delivra plusieurs personnes, & vint à propos pour arracher de la gueule d'un Tygre une jeune beauté dont il s'étoit malheureusement saisi. En cette hardie entreprise sa valeur fit un si grand effort sur cette bête impitoyable, que sur le point qu'elle s'en alloit devorer cét objet infortuné, elle fut contrainte de le quitter, & de ceder à la violence des coups qu'Alcidalis luy déchargea sur la tête, quoi que ce ne fût pas sans courre fortune, pour avoir si fort irrité le Tygre qu'il luy sauta sur les épaules, & le terrassa, mais il ne tarda gueres à se relever, & l'apparence du danger aussi bien que le courage luy donnant de nouvelles forces, aprés avoir receu quelques atteintes du Tygre, il lui couppa une des griffes, & luy passa l'épée au travers des flancs. Alors usant de son avantage, sans perdre temps, il prit cette Dame par la main, & la tira du danger, puis avec un courage heroïque l'ayant mise en lieu de seureté, il se jetta derechef dans la foule de ces bêtes enragées, & en delivra beaucoup d'autres personnes, s'estimant l'homme du monde le plus heureux d'avoir fait une action si peu commune, & une charité si dangereuse; aussi certes servit-il d'exemple à tous les autres Chevaliers, qui furent témoins d'une avanture si noble, & dont l'evenement devoit être redoutable; car comme il fut le premier qui entreprit cette deffence, aussi se trouva-t-il le dernier à terminer ce combat. Cette meslée fut bien hardie, mais la presence des Chevaliers de Rhodes qui s'exposerent eux mêmes à ce danger, & l'honneur qu'il y avoit à gagner en sauvant tant de personnes de condition que le malheur faisoit miserablement perir, servirent d'un puissant éguillon aux genereux courages pour tout entreprendre en cette rencontre.

Les prieres, les commandemens, les promesses, les menaces pousserent les moins asseurez à cét effort ; & quant à Alcidalis, la seule vertu le porta à ce merveilleux effet, & de force & de valeur. Il fut secondé en ce dessein de Zélide, de Lysandre, & en suite de vingt ou trente Chevaliers qui combattirent vaillamment : Mais pour le regard des autres, ils ne firent jamais tant de bruit, que lors qu'il n'y avoit plus de danger à craindre, & que cette guerre fut achevée. Quelques-uns encore y arriverent armez de toutes pieces quand il n'en fut plus de besoin, & d'autres s'enfuirent si loin ce jour là, qu'ils ne purent retourner au logis que le lendemain. L'on en trouva pareillement qui s'étoient cachez sous les échaffauts, & comme ils n'en avoient ozé sortir pendant la mélée, de peur d'y être devorez, aussi de crainte qu'on ne les raillât, l'on eut bien de la peine à les en faire retirer. Aprés que ce desordre fut calmé, la ville fit de grandes recompenses à tous ceux qui s'étoient portez genereusement en cette occurrence, & leur donna plusieurs beaux titres, qui furent du depuis comme autant de marques d'honneur pour ceux qui les avoient si valeureusement acquis. Davantage, afin que sa justice parût toute entiere, elle pardonna aux vieillards à qui le cœur avoit failly, comme au contraire elle fit passer par les armes quelques Soldats qui avoient fait paroître trop de lâcheté, & l'on degrada quantité de jeunes Chevaliers, qui ayant manqué de cœur, avoient été cause qu'il s'y étoit répandu tant de sang humain. Encore qu'Alcidalis se fût rendu remarquable par dessus tous, pour s'être jetté le premier dans le danger, & pour les qualitez des personnes qu'il avoit sauvées, si est-ce qu'il voulut bien témoigner qu'il ne cherchoit point de salaire

ſalaire en cette action que celuy de l'avoir faite, croyant donc les recompenſes des Rhodiens indignes de ſon courage, pour en eviter les occaſions, il ſe déroba de la compagnie le plus promtement qu'il luy fut poſſible : mais il fut ſuivy par cette Dame qu'il avoit delivrée la premiere, & qui durant le combat n'avoit pas détourné la veuë de deſſus luy, montrant par les mouvemens de ſes yeux la crainte qu'elle avoit de le perdre, & le deſir qu'elle avoit de le conſerver, ne voulant pas ſe retirer qu'elle ne fût aſſurée de la vie de ſon Chevalier, par les derniers evenemens de ce combat. Ayant été de la ſorte inopinement arrêté il parut un peu ſurpris : mais Zelide qui avoit ſuivy Alcidalis le fut bien davantage, quand elle reconnut que c'étoit cette Leonice, qu'elle croyoit miſerablement perduë. A cét objet ſa joye redoubla avec ſon admiration, & l'excez de ſon raviſſement fut tel que celle que ſon cher Amant avoit ſauvée de la mort, luy penſa coûter la vie : Pendant que cette heureuſe reconnoiſſance les arrêtoit, les principaux Citoyens de la ville vinrent aborder Alcidalis ; & aprés de grands complimens luy preſenterent pour marque de ſa valeur, une épée dont l'ouvrage n'étoit pas moins admirable qu'artificieux. Deux Serpens entrelaſſez en formoient la garde, où la couleur naturelle des écailles étoit repreſentée par de petites émeraudes, & par des ſaphirs accompagnez d'un bel émail gris & noir pour poignée ; elle avoit un Sceptre de rubis, & pour pommeau un œil artiſtement travaillé avec quantité de diamans, & autres pierres de prix qui l'enrichiſſoient. Quant à la lame elle étoit de Phenicie, toute ſemée de flâmes & de trophées, parmy leſquels on avoit gravé ces mots pour deviſe, *L'amour & l'honneur.* Enfin, elle étoit digne de la magnificence des Rhodiens &

du courage d'Alcidalis, qui la receut avec protestation de l'employer aussi-bien que son bras, au service de ceux qui luy faisoient l'honneur de le gratifier d'un present si magnifique.

Les Chevaliers ayant si mal reüssi dans le premier spectacle qu'ils avoient donné au peuple, firent dessein d'en effacer l'horreur par d'autres divertissemens moins dangereux & plus agreables, & joignirent aux dances & aux balets, les comedies, les jeux & les tournois, enfin, tout ce qu'ils purent inventer de plus charmant pour faire ceder la tristesse à la réjouïssance. Alcidalis en cette occasion fit éclatter son adresse, & sa vertu sous le nom du Chevalier Etranger. Il parut avec avantage sur les plus belles qualitez des plus fameux de cette Nation, il avoit une beauté si majestueuse, que, lors qu'il paroissoit en quelque action, il ne manquoit jamais de gagner les affections & les volontez de tous les assistans; tellement que tout le monde luy souhaittoit des prosperitez sans nombre, & il falloit bien que son merite eût un puissant ascendant sur celuy des autres, puisque l'éclat de ses perfections étoit si grand, qu'il donnoit plus d'admiration que d'envie à une Cour, où la diversité des Nations pouvoit faire naître plus d'emulation & de jalousie. Parmy ce grand nombre de personnes qui luy voüerent de l'affection, il n'y en eut point qui en fût plus puissamment charmée que Zelide; car le considerant comme celuy à qui elle avoit obligation de la vie, elle ne le regardoit plus qu'avec des yeux pleins d'admiration & d'amour; aussi l'eut-elle depuis pour continuel objet, & en la seule consideration d'un si parfait Chevalier, elle mit le plus haut point de la felicité de sa vie. Il se faisoit pourtant un secret combat entre ses pensées dans le secret de son ame, sa crainte & ses desirs

sirs y produisant à chaque moment de differens effets, & sa modestie jointe à sa discretion combattant avec son amour & son impatience: Toutes les fois qu'elle le voyoit partir de la lice, il sembloit à Zelide, qu'elle ne dût plus revoir son bien-aimé Alcidalis; si bien qu'elle le suivoit toûjours des yeux jusques au bout de la carriere, & d'aussi loin qu'elle le voyois retourner, elle en tressailloit d'aise en soy même, & sentoit en son cœur des émotions extraordinaires. Que si Alcidalis s'approchoit d'elle, on la voyoit plus haute en couleur, & d'un teint plus vermeil, comme si ses regards l'eussent enflâmée, ou que l'incendie du cœur fût passé jusques à ses joues. Pour Alcidalis l'on remarquoit assez sa passion, qui approchoit bien fort de l'amour, & ses regards répondoient assez bien aux œillades de Zelide. Aprés que les combats furent achevez, & les moindres faveurs distribuées par l'ordonnance des Juges; dont les Chevaliers avoient prié les Dames de vouloir recompenser ceux qui s'en étoient rendus dignes. Hidaspe Gentil-homme Rhodien, emporta celuy de la bague, & le receut de la main d'une Dame nommée Medine, qu'il aimoit passionnément, avec une mutuelle satisfaction de part & d'autre. Un autre Chevalier nommé Alidor eut celuy du combat à la barriere, & le demanda avec beaucoup de respect: mais il le receut d'une superbe beauté, qui s'appelloit Lucie, avec un dedain si manifeste, que sans doute il eût mieux valu pour luy, ou de n'être pas si heureux, ou bien d'avoir été moins adroit. Enfin, Alcidalis fut appellé pour recevoir par les mains de Zelide les recompenses de sa vertu; & ce fut en cette occasion, que l'on remarqua en luy quelque chose de plus, qu'une complaisance ordinaire; & comme il sçavoit bien

celle qui devoit être son prix, il negligea de remporter les autres. Ce fut alors qu'il ôta son heaume, & faisant voir merveilleusement aux yeux des assistans sa belle chevelure, & les graces de son visage, il n'y eut celuy qui n'admirât son courage dans son action, & qui en cette rencontre ne fût également charmé de son adresse & de sa modestie. Il fit premierement de profondes reverences aux Chevaliers & aux Dames; puis quand il se vid prés de Zelide, il l'aborda avec un respect qui ne pouvoit provenir que d'amour, & pour marque d'une soumission extraordinaire, il se contenta de luy baiser la main; & portant les yeux assez bas; Madame, luy dit-il, aurez-vous agreable que je vous supplie de recompenser ma fortune? A ces mots, Zelide étant toute émeuë, & la pudeur paroissant sur ses jouës, genereux Alcidalis, luy repartit-elle, avec un visage plein de douceur & d'affection; ce present que vous recevez de ma main n'est qu'un petit témoignage de vôtre vertu, & de l'extréme obligation que je vous ay. Divine Zelide, reprit Alcidalis, en prononçant ses paroles avec quelque difficulté, l'honneur que je reçois maintenant du plus parfait objet de la terre, m'est un prix trop glorieux pour tous les services que je vous sçaurois jamais rendre. Ce peu d'entretien ne fit que trop paroitre la passion de l'un & de l'autre, & le Maître des Ceremonies en remarqua quelque chose lors qu'il presenta Alcidalis; mais il crut que c'étoit seulement un effet de civilité & de complaisance. Zelide luy donna donc une belle écharpe, & aprés luy avoir donné derechef sa main à baiser pour recevoir ses remercîmens: Alcidalis, luy dit-elle, je vous donne ces liens en échange de ceux que j'ay receus de vous. Il ne répondit

dit rien à ce discours ; mais ses yeux par une muette eloquence firent l'office de sa bouche, & ses civilitez s'acheverent par une profonde reverence. Dés qu'il se fut retiré d'auprés de Zelide, un doux murmure de voix se forma parmy tout ce grand monde, qui donna manifestement à connoître qu'ils approuvoient d'un commun accord l'estime que tous les assistans faisoient de ce Chevalier. Zelide sur tout étoit bien plus contente que les autres ; car en son ame elle prenoit déja part aux honneurs qu'on rendoit a son cher Alcidalis. Tous les prix étant ainsi distribuez le peuple commençoit à se retirer ; quand tout à coup l'on entendit un bruit confus dans la populace, où tout le monde s'étant pressé pour faire place à un nouveau spectacle, qui se vint inopinement presenter aux assistans, un Chevalier superbement vêtu & monté sur son cheval blanc richement enharnaché vint paroître dans la lice. Son vêtement étoit à l'Arabesque, & il avoit un cimeterre à la Persienne. En cét equipage il fend la presse, & s'avance, accompagné d'une Dame. Leonice qui avoit été absente, à cause de quelque indisposition qu'elle avoit témoignée à Zelide, ne se put trouver à la rencontre du matin : Mais ayant appris que le Tournois n'étoit pas finy, elle se leva ; & aprés avoir changé son habillement, elle prit un javelot à sa main avec resolution de vaincre. En cét état elle se rendit au quartier du Chevalier Etranger ; elle n'y fut pas si-tôt arrivée, que les Trompettes ayant donné le signal, elle se presenta au Chevalier Arabe qui la receut, & ensuite partirent avec une promptitude si grande, qu'ils firent voler leurs lances en éclats, par une rencontre mutuelle qui les laissa tous deux sans avantage. Ce premier combat finy, ils en vin-

rent à l'epée, & le Chevalier Arabe ayant donné un revers si rude sur la tête de son Ennemy ; ce qui obligea le casque à tomber, il alloit redoubler un second coup, quand il fut arrêté par l'acclamation du peuple & par Alcidalis, qui reconnut au visage de cette Belle, celle qu'il avoit retiré six jours auparavant du danger du combat des bêtes. Helas ! que devint Lisandre, quand s'étant arrêté tout court, il connut que celle qu'il avoit si mal traitée étoit sa chere Leonice. Il court aprés, & son ravissement succeda à l'admiration, il s'estimoit le plus heureux de tous, considerant qu'il avoit emporté un prix qui effaçoit, luy sembloit-il, le lustre & la magnificence de tous les autres : mais sa joye fut bien-tôt troublée par un effet bien contraire à son imagination ; car Leonice d'un accent severe, & d'un visage serieux commença de luy parler en ces termes.

He quoy, Lysandre, quel est vôtre dessein, où tendent vos pretentions, & quelles sont vos esperances ? Vous suis-je donc si peu considerable, qu'une Etrangere ait eu le pouvoir de vous toucher si vivement du premier coup, & que sans peine elle ait triomphé de vous au prejudice de mon courage & de vôtre gloire ? Ah ! Lysandre, que vous étes infidele, & que le Ciel est juste de vous reduire au point où je vous voi. Oüi, oüi, puis que les beautez Arabes ont des charmes assez puissans pour vous faire prendre les armes contre tous les Chevaliers de la terre, je vous conseille d'y attacher vos affections, & d'en acquerir les bonnes graces au prix de vôtre valeur, pour moy, je cede à leur merite, & pour ne point servir d'obstacle à vôtre bonheur, je vous rends vôtre liberté, & renonce à cette foible inclination qu'en faveur de vôtre aveu-

glement

glement ma vanité s'étoit trop temerairement promise. Vos plaintes, belle Leonice (répondit alors Lysandre) sont bien éloquentes, mais fort injustes, & je ne m'étonne pas moins de vous oüir parler en ces termes, que de vous voir en cét équipage, par lequel il semble que vous ayez eu dessein de me surprendre: mais le Ciel qui connoît ma fidelité, & qui sçait la sincerité de mes intentions, a favorisé leur conduite d'un succez aussi heureux que vôtre entreprise m'eût été funeste, si mon courage n'eût genereusement combattu pour mon amour. Oüi, belle Leonice, souffrez que je vous renvoye le trait que vous m'avez lancé, & pardonnez moy, si je prends la liberté de vous accuser d'un crime que vous me reprochez injustement, puisque si j'ay failly ce n'a été qu'à vôtre exemple, car vous exposant à l'ambition de tant de Chevaliers dont vous pouviez être la conquête, vous avez fait naître le desir que vous condamnez en moy. Je ne condamne point, répondit Leonice, le desir que vous avez eu de combattre, puis que c'est un effet de vôtre generosité, mais je blâme vôtre injustice de me demander un prix qui ne vous a pas été proposé, & qui n'a servy en cette occasion, ny de but à vos esperances ny d'objet à vôtre amour: vous avez combattu pour une Arabe, & l'espoir de sa passion a éveillé vôtre courage. Enfin vous avez vaincu, il est juste que vous emportiez le fruit de vôtre victoire; mais que je sois vôtre recompense, c'est ce que vous ne devez pas pretendre, puis que vous n'étes pas entré dans le champ pour Leonice, mais pour un objet inconnu, & dont l'abord vous a semblé aussi nouveau, que votre affection a paru prompte & ardente à la servir. Ah! belle Leonice, repartit Lysandre,

c'eſt toûjours vous qui devez être ma recompenſe, puis que la nature vous a fait naître cette incomparable Leonice, qui a toûjours été l'unique objet de mon amour, & que l'art vous a fait paroître cette belle Arabe qui doit être le prix de ma valeur & le fruit de ma victoire. Cette conteſtation dura long-temps ſur ce ſujet, & Lyſandre tout victorieux qu'il étoit, fut ſur le point d'être vaincu par l'adreſſe de Leonice, qui combatit ſes raiſons avec tant de ſubtilité, qu'il ſe crut quaſi malheureux d'avoir eu trop de bonheur. Toutefois elle ceda aux vœux de Lyſandre par la faveur d'Alcidalis & de Zelide, & ce debat finit par cét agreable ſuccés. Cette compagnie ſe retira chez Leonce Chevalier Rhodien, qui les avoit déja receus auparavant dans ſon Palais, & le lendemain ſortirent de ce lieu pour prendre la route d'Italie. A peine furent-ils à ſeize milles de Rhodes, qu'ils apprirent d'un homme qui fuyoit, le malheur qui arriva aux Rhodiens, & cette aimable Republique qui chantoit encore des airs de victoire & de triomphe, quand elle fut contrainte de changer de ton, & de quitter les inſtrumens de Muſique, pour prendre les armes contre les Byſantins qui la venoient aſſaillir, avec une armée d'autant plus redoutable, que le grand Solyman y étoit en perſonne. Cét homme fit un abregé des particularitez de cette guerre, & dit que les attaques & les deffences furent ſi rudes, que l'on ne ſçavoit qui devoient être les victorieux ; mais que les Byſantins ayant pourſuivy violemment leurs attaques par mer & par terre, & que malgré la reſiſtance des Rhodiens, Bellone ſe declara pour les attaquans, qui ſe rendirent en peu de temps maîtres de la ville, & triompherent de ceux
dont

dont jusques alors ils avoient été les vaincus : & que pour les Citoyens, ils trouverent quelque sorte de consolation dans la clemence de Solyman, qui se contenta de leur obeïssance pour tout fruit de sa victoire ; mais que pour luy il avoit perdu son fils en cette bataille, qu'il aimoit plus que ses yeux, & que pour ce sujet il avoit quitté Rhodes, à dessein de le chercher par toutes les extrémitez de la terre. Alcidalis ayant écouté ce petit recit, fut extrémement touché de l'accident qui étoit arrivé aux Chevaliers Rhodiens, & il avoit regret d'être si promtement sorty de Rhodes, esperant qu'il y eût fait voir sa valeur & son courage ; mais s'appercevant bien qu'il n'y avoit plus de remede, il se resolut à continuer sa marche avec sa petite troupe ; & comme l'ardeur du Soleil étoit grande, & qu'il se presentoit une petite forêt pour se mettre à l'ombre, ils s'y reposerent, & y receurent la fraîcheur qui leur étoit necessaire. Mais comme ils étoient à l'abry sous ces ombrages, & qu'ils goûtoient le repos de la vie, ils furent interrompus par un cry de plusieurs voix, qui les firent bien tôt douter qu'il y avoit du danger dans ce bois. Ils se leverent incontinent, & à cause que le jour commençoit à brunir, ils doublerent leurs pas si fortement, qu'ils se trouverent en moins de rien au lieu où ils avoient entendu ce cry. Ils en approcherent, mais ils furent bien surpris quand ils apperceurent un homme seul, qui se deffendoit courageusement contre dix, lesquels avoient dessein de l'assassiner. Alcidalis ayant regardé l'action de ces coquins, & examiné leurs desseins, fut touché de generosité, & poussé d'un amour naturel mit l'épée à la main, & en suite fut secondé de Lisandre, & firent un étrange carnage de tous

ces assassins. Le Gentil-homme qui s'étoit trouvé embarassé dans ce rencontre, se vit bien plûtôt delivré qu'il ne pensoit être secouru, & pour remercîment s'adressoit à tout le monde qui se presentoit devant luy. Il n'y eut que Leonice qui demeura surprise dans ce moment : car ayant regardé Cleagenor fixement, elle crut que son imagination luy formoit les idées de celuy qu'elle avoit autrefois aimé ; mais quand elle en fut plus amplement persuadée par Lisandre, elle en demeura interdite pour quelque moment. Leonice donc ayant reconnu incessamment les froideurs que Cleagenor luy portoit, elle s'abandonna entierement à l'amour de Lisandre ; car Cleagenor étoit toûjours indifferent, mais Alcidalis & Zelide étoient deux veritables Amans. Lisandre ravy du changement de Leonice, & craignant qu'elle n'eût encore quelque peu de chaleur pour Cleagenor, se resolut à quitter la troupe à la sortie de ce desert : & comme il y avoit au bout de cette forêt une Isle que l'on appelle, bon Port, & qu'il s'y rencontra un vaisseau qui alloit faire voile à Venise, ils se mirent dedans, aprés avoir fait leurs adieux.

Cependant Alcidalis, Zelide & Cleagenor, ayant regardé qu'il n'y avoit point en cette Isle de Navire pour passer au lieu où ils avoient dessein d'aller, se resolurent à continuer leur chemin par terre jusques à Marseille, & là ils prirent quelque commodité plus raisonnable que celle qu'ils avoient euë par le passé, & en suite arriverent quelque tems aprés en Arragon. A peine y furent-ils arrivez, qu'ils apprirent la mort du Roy, qui étoit encore toute recente ; & le desordre qu'il y avoit en ce Royaume, car la Reine belle-mere d'Alcidalis, avoit déja mis ordre au mariage d'une fille qu'elle avoit, & pour

cét

cét effet elle vouloit faire monter ſur le Thrône une perſonne qu'elle honoroit de ſon amitié ; mais Alcidalis informé de toutes ces choſes s'oppoſa bien-tôt à toutes ſes volontez, & s'étant fait voir à ſon peuple, ſes fideles ſujets l'ayant reconnu pour leur veritable Roy, le receurent avec toutes les acclamations imaginables, & le lendemain l'on celebra les Nopces d'Alcidalis & de Zelide.

F I N.



TABLE
DES LETTRES AMOUREUSES
De la Seconde Partie.

A la

TABLE

Des Lettres en Vieux Langage.

Aux

TABLE
Des Poesies.

ELEGIES.

STANCES.

Escrites sur des tablettes.

SONNETS.

CHANSONS.

RONDEAUX.

VERS

VERS BURLESQUES.

TABLE DES LETTRES, ET AUTRES PIECES

De la Seconde Partie.

METAMORPHOSES.

Fin de la Table.

